

Péchés divins

Hamilton, Laurell Kaye

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

LAURELL K. HAMILTON

MERRY GENTRY 8

PÉCHÉS DIVINS



Laurell K. Hamilton

Péchés Divins

Merry Gentry – 8

Traduit de l'américain par Laurence Le Charpentier



J'ai lu

Remerciements

Ce livre se doit d'être dédié à Carri, qui s'y est impliquée avec moi jusqu'à des heures fort matinales, avant de se rendre au boulot. Je me dois également de mentionner tous les obstacles rencontrés avant d'aboutir à cet ouvrage mais, sans toutes ces complications, serais-je parvenue à autant d'heureux dénouements ?

Pourtant, les mecs, cela pourrait-il être un petit peu moins chaotique la prochaine fois ?

Chapitre 1

Le parfum d'eucalyptus me faisait invariablement penser à la Californie du Sud, mon chez-moi loin de chez moi ; maintenant, s'y trouverait sans doute à jamais entremêlée l'odeur du sang. Je me tenais là, sous ce vent étrangement chaud bruissant dans les cimes qui faisait voler ma robe d'été, l'entortillant autour de mes jambes. Il soufflait aussi dans mes cheveux – m'arrivant aux épaules –, les balayant en travers de mon visage en un voile écarlate. Je les repoussai pour y voir clair. Alors que ne rien voir aurait sans doute mieux valu. Les gants en latex, conçus non pas pour mon petit confort mais afin que je ne contamine aucune preuve potentielle, me tiraient les tifs. Nous étions entourés de hauts troncs à l'écorce claire qui formaient un cercle quasi parfait, au centre duquel se trouvaient les corps.

La senteur épicée d'eucalyptus parvenait presque à couvrir celle du sang. S'il s'agissait de corps de taille adulte, cela n'aurait pas été possible, mais ils étaient minuscules selon les normes humaines. Ces morts ne faisaient même pas trente centimètres, aussi petits qu'une poupée, et, certains, moins de treize. Ils étaient allongés là, leurs ailes chamarrées de papillon semblant figées en plein mouvement, leurs mains dénuées de vie agrippées à des fleurs flétries, comme après une récréation ayant horriblement mal tourné. Ils me faisaient penser à autant de Barbies brisées. Malgré les efforts considérables que j'avais pu faire petite fille, les membres de mes jouets demeuraient raides, figés, sans toutefois adopter une immobilité aussi parfaite, saisie par une rigidité cadavérique absolue comme ces corps qui jonchaient le sol. On les avait déposés là avec soin et ils s'étaient raidis dans des positions étrangement gracieuses, presque chorégraphiques.

L'Inspectrice Lucy Tate s'avancait vers moi, vêtue d'un tailleur-pantalon, d'une veste et d'un chemisier blanc boutonné jusqu'au menton. Le tissu en était un peu trop tendu sur le devant car elle, tout comme moi, avait une poitrine bien trop généreuse pour la plupart des corsages à boutons. Mais je n'étais pas inspecteur de police et n'étais donc pas dans l'obligation de prétendre être un mec pour m'intégrer à ce milieu principalement masculin. Je travaillais pour une agence de

détectives privés qui exploitait mon identité : j'étais la Princesse Meredith, la seule Fey de sang royal née en Amérique. J'étais revenue travailler à l'Agence Grey, dont la devise était : « Problèmes Surnaturels, Solutions Magiques ». Les gens adoraient dépenser pour consulter la Princesse et qu'elle prête l'oreille à leurs petits soucis. Je m'étais peu à peu sentie devenir membre d'une parade de phénomènes de foire, jusqu'à aujourd'hui. Aujourd'hui, j'aurais vraiment aimé être de retour au bureau à écouter quelques désagréments banals ne requérant pas vraiment mon assistance et mes compétences, sollicitée par un humain suffisamment friqué pour se payer mon temps. J'aurais préféré faire un tas d'autres choses que d'être plantée là, les yeux fixés sur une dizaine de Feys morts.

— À quoi pensez-vous ? me demanda-t-elle.

Pour tout dire, je me félicitais que ces cadavres soient si petits que les arbres en couvraient en majeure partie l'odeur, mais la chose à ne surtout pas faire durant ces collaborations occasionnelles avec la police était de reconnaître une certaine faiblesse. On se devait de se montrer professionnel et endurci, sinon on risquait de voir baisser l'opinion qu'ils avaient de vous, et plus particulièrement les flics de la gent féminine, d'ailleurs.

— Ils sont disposés comme dans une illustration d'histoires pour enfants, jusqu'à ces positions dansantes et ces fleurs dans leurs mains.

— Ce n'est pas simplement *comme* dans une illustration, c'est exactement ça, dit Lucy avec un hochement de tête.

— Hein ? fis-je en tournant les yeux vers elle.

Sa chevelure brune coupée plus court que la mienne était retenue en arrière par un large bandeau afin que rien ne puisse venir obstruer sa vision, alors que je tentais encore de me dépatouiller de mes cheveux ébouriffés. Elle avait l'air cool, pro.

Elle me tendit d'une main recouverte de latex une page dans une pochette plastique, bien que je sache qu'il valait mieux ne pas y toucher, même avec des gants. J'étais une civile et en avais été plus que consciente lorsque je m'étais frayé un chemin parmi tout ce déploiement de policiers pour arriver au cœur de cette activité fébrile. La police n'appréciait jamais vraiment les privés, rien à voir avec ce que l'on peut voir à la télé, et de plus, je n'étais même pas humaine. Évidemment, si je l'avais été, ils ne m'auraient pas appelée pour me convier à cette scène de crime. J'étais ici parce que j'étais une détective compétente et une princesse de la Féerie. L'un sans l'autre ne m'aurait pas permis de franchir les cordons de la police.

J'examinai la page lorsque le vent tenta de la lui arracher, et elle dut la tenir à deux mains pour moi. Il s'agissait d'une illustration d'un livre pour enfants : des fées qui dansaient, des fleurs à la main. Je m'attardai dessus une seconde de plus, puis reportai mon attention sur

les corps par terre que toute vie avait quittés. Je m'obligeai à les observer attentivement, avant de regarder à nouveau l'image.

— La scène est identique, constatai-je.

— C'est ce que je pense aussi, quoique nous devrions demander à un expert en botanique si ces fleurs correspondent bien à celles du dessin. Mais à ce détail près, notre assassin a reproduit fidèlement cette scène.

Je les observai tour à tour à nouveau, ces visages joyeusement hilares sur l'image et ceux pétrifiés par la mort à nos pieds. La couleur de leur peau s'était déjà altérée, virant à ce pourpre bleuâtre propre aux cadavres.

— Lui, ou elle, a dû les habiller, fis-je remarquer. Indépendamment du nombre d'illustrations que vous pourrez voir représentant ces petits corsages bouffants et ces pagnes, la plupart des demi-Feys ne s'habillent pas comme ça hors de la Féerie. J'ai pu en voir portant des costumes trois pièces et des tenues de soirée conventionnelles.

— Êtes-vous sûre qu'ils ne portaient pas déjà ces vêtements ?

Je démentis de la tête.

— Jamais ils n'auraient pu porter des vêtements aussi similaires sans que ce soit planifié d'avance.

— Nous pensons qu'on les a attirés ici avec la promesse d'un rôle dans un court-métrage.

J'y réfléchis, puis haussai les épaules.

— C'est possible, mais ils se seraient de toute façon rassemblés dans ce cercle.

— Mais pourquoi ?

— Les demi-Feys, les petits Feys ailés, ont une certaine prédilection pour les cercles naturels.

— Expliquez-vous.

— Les histoires racontent sans cesse que les humains ne doivent pas pénétrer dans un cercle de champignons vénéneux, ni dans une ronde formée par des Feys dansants, mais il peut s'agir de n'importe quel cercle trouvé dans la nature. De fleurs, de pierres, de collines ou d'arbres, comme celui-ci. Ils étaient venus ici pour y danser.

— Ils seraient donc venus ici pour danser et on leur a apporté ces vêtements ? dit-elle, le front plissé par la perplexité.

— Pensez-vous que cela serait plus crédible si on les avait attirés ici pour les filmer ?

— Oui.

— C'est soit ça, soit on les avait repérés, et par conséquent on savait qu'ils se réunissaient ici certaines nuits pour y danser.

— Ce qui voudrait dire que lui ou elle les épiait, en conclut Lucy.

— En effet.

— Si je suis la piste cinématographique, je pourrais trouver le loueur de costumes et l'annonce de casting pour ce court-métrage, dit-elle en ponctuant du doigt ce dernier mot de petits points d'interrogation.

— S'il s'agit simplement d'un voyeur et qu'il a confectionné ces vêtements, alors vous aurez moins de pistes à suivre.

— Ne soyez pas si sûre que le meurtrier soit un homme. Vous n'en savez rien.

— Vous avez raison, je n'en sais rien. Pensez-vous qu'il n'est pas humain ?

— Le devrions-nous ? s'enquit-elle, la voix neutre.

— Je l'ignore. Je ne parviens pas à imaginer un humain assez fort ou rapide pour pouvoir capturer six demi-Feys et leur trancher la gorge avant que les autres n'aient eu le temps de s'enfuir ou de riposter.

— Sont-ils vraiment aussi délicats qu'ils le paraissent ?

Je réprimai un sourire, ne me sentant pas du tout disposée à me marrer.

— Non, Inspectrice, loin de là. Ils sont bien plus forts que leur apparence ne le laisse supposer, et incroyablement rapides.

— Nous ne recherchons donc pas un humain ?

— Ne me faites pas dire ce que je n'ai pas dit. Je dis seulement que, d'un point de vue physique, des humains seraient incapables de faire ça, mais certaines magies pourraient les y aider.

— De quel type ?

— Aucun sortilège ne me vient à l'esprit pour le moment. Je ne suis pas humaine. Je n'ai pas besoin d'y avoir recours contre d'autres Feys. J'ai cependant entendu parler de magie capable de nous rendre vulnérables à l'enlèvement comme aux dommages corporels.

— Ouais, mais ce genre de Feys n'est-il pas supposé être immortel ?

Je baissai les yeux vers ces minuscules corps sans vie. À une époque, la réponse aurait été simplement « oui », mais j'avais depuis appris de certains Feys inférieurs de la Cour Unseelie que quelques-uns avaient succombé à une chute dans l'escalier ou à d'autres causes plutôt banales. Leur immortalité n'était plus ce qu'elle avait été, ce que nous nous étions gardés d'aller crier sur les toits chez les humains. Car, ce qui nous protégeait, entre autres, était l'impression qu'il était difficile de nous blesser. Si certains apprenaient la vérité et en profitaient ? La mortalité des Feys inférieurs allait-elle devenir de plus en plus fréquente ? Ou avaient-ils été immortels jusqu'à ce que quelque magie les en prive ?

— Merry, êtes-vous toujours avec nous ?

Après avoir acquiescé de la tête, je levai les yeux vers elle,

heureuse de les détourner de ces cadavres.

— Excusez-moi. Je ne m'habituerai jamais à un tel spectacle.

— Oh si, vous vous y habituerez ! J'espère seulement que vous n'en verrez pas suffisamment pour en être à ce point blasée, soupira-t-elle, comme si elle ne souhaitait pas l'être autant devenue elle-même.

— Vous m'avez demandé si les demi-Feys étaient immortels, et la réponse est « oui ».

C'était bien tout ce que je pouvais lui dire jusqu'à ce que je découvre si la mortalité des Feys se propageait. Jusqu'à maintenant, cela n'avait concerné que quelques cas isolés à la Féerie.

— Alors comment le meurtrier a-t-il pu procéder ?

Je n'avais vu qu'un autre demi-Fey tué par une arme blanche qui ne soit pas façonnée dans du métal froid, brandie par un noble de la Cour Unseelie. Un noble de la Féerie, de ma lignée de sang. Nous avions éliminé le Sidhe en question, bien qu'il ait dit ne pas avoir eu l'intention de tuer cette Fey, mais juste de la blesser en plein cœur après que le sien ait été meurtri lorsqu'elle l'avait plaqué. Poétique, certes, et le genre de fadaïses romantiques auxquelles on a droit quand on a l'habitude de se trouver dans l'entourage d'individus pouvant être décapités et y survivre. D'ailleurs, cela n'avait pas été vu depuis longtemps, même parmi les Sidhes, ce dont nous n'avions pas parlé non plus. Personne n'aime admettre publiquement que la puissance magique de son peuple décline petit à petit.

L'assassin était-il Sidhe ? J'en doutais. Ils pouvaient tuer un Fey inférieur par arrogance ou abus de privilège. Mais il y avait ici un arrière-goût de quelque intention issue d'un esprit bien plus tordu – un mobile que seul le meurtrier comprendrait.

J'analysais attentivement mon propre raisonnement, pour m'assurer de ne pas être en train d'exclure trop vite de la liste des suspects la Sombre Multitude, la Cour Unseelie. On m'en avait offert le trône et j'y avais renoncé par amour. Les tabloïds parlaient encore de cette fin digne d'un conte de fées, mais il y avait eu des morts, certains de mes propres mains. Et comme dans la plupart des contes, il s'agissait bien plus de sang et d'intégrité que d'amour. Il m'avait pourtant conduite à ce que je voulais vraiment, et à qui j'étais vraiment. Il est vrai qu'il existe de pires émotions par lesquelles se laisser influencer.

— À quoi pensez-vous, Merry ?

— Je me demandais ce qui a pu pousser ce meurtrier à perpétrer un tel crime, à même en avoir l'idée.

— Que voulez-vous dire ?

— Cela demande un sentiment assez proche de l'amour pour donner autant d'attention aux détails. L'assassin aimait-il ce livre ou les petits Feys ? Ou détestait-il cette histoire qu'il avait lue dans son

enfance ? Est-ce un indice de quelque horrible traumatisme qui l'aura incité malgré lui à faire ça ?

— Ne commencez pas à jouer les *profiler* à notre place, Merry. Nous payons des gens pour ça.

— Je ne fais que ce que vous m'avez appris, Lucy. Un meurtre ressemble à n'importe quel savoir-faire ; il ne sort pas de la boîte absolument parfait. Or, ceci l'est, manifestement.

— Le tueur a probablement passé des années à fantasmer cette scène, Merry. Il voulait, avait besoin, que ce soit parfait.

— Ce qui n'est jamais le cas. C'est ce que racontent les tueurs en série lors de leur interrogatoire. Il y en a qui récidivent de très nombreuses fois jusqu'à ce que leur meurtre ressemble exactement à leur fantasme. Ce qui n'est jamais le cas, et ils se remettent en chasse afin de commettre le crime parfait.

— Savez-vous que c'est l'une des choses que j'ai toujours appréciée chez vous ? me dit Lucy en me gratifiant d'un sourire.

— C'est-à-dire ?

— Vous ne comptez pas uniquement sur la magie, mais vous essayez plutôt d'être une bonne détective.

— N'est-ce pas ce que je suis supposée faire ?

— Ouais, mais vous seriez surprise du nombre d'excellents médiums et sorciers qui se plantent en beauté quand il s'agit d'investigation pure.

— Cela ne m'étonne pas du tout, mais souvenez-vous, il y a quelques mois, je ne possédais pas autant de pouvoirs.

— C'est vrai, vous étiez encore une novice, commenta-t-elle en souriant à nouveau.

Par le passé, j'avais songé qu'il était plutôt curieux que les policiers parviennent à sourire devant un cadavre, mais j'avais appris que soit on le prenait à la légère, soit on se faisait transférer, ou, mieux encore, on changeait carrément de métier.

— J'ai déjà procédé à certaines vérifications, Merry. Il n'y a pas eu de meurtres similaires. Aucun demi-Fey tué en nombre. Aucun costume. Pas d'illustration laissée derrière. Ce crime est unique.

— C'est incontestable, mais vous m'avez enseigné que les meurtriers ne débutent pas en faisant preuve d'autant d'efficacité. Il est possible qu'ils l'aient parfaitement planifié et ont eu de la chance que ce soit aussi réussi, ou qu'ils aient commis d'autres assassinats qui n'étaient pas aussi accomplis, aussi bien conçus, mais qu'ils auraient mis également en scène et qui donneraient la même impression.

— Quel genre d'impression ?

— Vous avez pensé à un film non seulement parce que cela vous fournirait davantage de pistes, mais parce que tout cela dégage quelque chose de dramatique. Le décor, le choix des victimes, leur

disposition, l'illustration provenant d'un livre ; du tape-à-l'œil.

— Précisément, m'approuva-t-elle en acquiesçant de la tête.

Le vent jouait dans ma robe bain de soleil violette, au point que je dus la retenir pour l'empêcher de remonter et de m'exhiber devant le cordon de police dans notre dos.

— Vous me voyez désolée de vous avoir fait vous déplacer un samedi pour voir ça, Merry. J'ai essayé d'appeler Jeremy.

— Il a une nouvelle copine et son téléphone est continuellement éteint.

La première copine sérieuse que mon patron ait eue depuis des années, je ne pouvais pas vraiment l'en blâmer.

— On dirait que vous deviez faire un pique-nique.

— Quelque chose comme ça, répondis-je, mais cela n'a pas dû arranger votre samedi non plus.

— Je n'avais rien de prévu, m'avoua-t-elle avec un petit sourire contrit, avant de pointer plusieurs fois du pouce ses collègues. Vos copains m'en veulent à mort pour vous avoir obligée à examiner ces corps dans votre condition.

Je portais machinalement mes mains à mon ventre, toujours particulièrement plat. On n'aurait jamais pu deviner que j'attendais des bébés. Quoique avec des jumeaux, le médecin m'avait prévenue que mon ventre pouvait s'arrondir en une seule nuit.

Je jetai un regard à Doyle et Frost à côté des policiers, pas plus grands que certains d'entre eux – un mètre quatre-vingts et des poussières n'est pas si exceptionnel que ça – mais ils s'en distinguaient douloureusement. On appelait Doyle les Ténèbres de la Reine, et cela depuis un millénaire. Un surnom qui lui allait à la perfection, sa peau était aussi noire que ses cheveux ou ses yeux, dissimulés par de grosses lunettes de soleil. Sa chevelure d'ébène était rassemblée en une tresse serrée qui retombait dans son dos. Seuls les anneaux qui pointillaient de leur éclat d'argent le lobe jusqu'à l'extrémité effilée de ses oreilles permettaient de dissiper un peu le noir sur noir de son jean, tee-shirt et veste de cuir destinée à cacher son arsenal. Il était le Capitaine de mes gardes du corps, ainsi que l'un des pères de mes enfants à naître, et l'un de mes amoureux les plus chers. Frost se tenait à ses côtés, tel un négatif d'une clarté surprenante, la peau aussi blanche que la mienne, mais sa chevelure était argentée, rappelant des guirlandes de Noël scintillant sous le soleil. La brise qui y jouait la déployait en une vague étincelante, le faisant ressembler à un top model exposé à une machine à vent. Mais bien que dénouée et retombant quasiment jusqu'à ses chevilles, elle ne s'emmêla pas sous cette bourrasque. Je lui avais déjà posé la question à ce sujet et il avait tout simplement répondu : « Le vent aime mes cheveux. » N'ayant pas su quoi répondre, j'avais laissé tomber.

Ses lunettes de soleil à la monture vert-de-gris et aux verres plus foncés dissimulaient le gris plus pâle de ses yeux, en vérité la caractéristique la moins remarquable de sa physionomie. Il avait un certain goût pour les costumes chics, mais il portait actuellement l'un des rares jeans en sa possession, ainsi qu'un tee-shirt en soie et un veston qui cachait ses armes, toutes dans les tons gris. Nous avions projeté une petite sortie à la plage, sinon je n'aurais jamais pu faire sortir Frost de ses pantalons classe pour enfiler un denim. Son visage était peut-être bien le plus magnifiquement classique des deux, mais de peu. Leur apparence était la même depuis des siècles, le clair et l'obscur l'un de l'autre.

Les policiers en uniformes, en costards et autres tenues ordinaires ressemblaient à des ombres moins brillantes ou présentes que mes deux hommes, mais il était possible que toute personne amoureuse ait ce genre de pensée. Peut-être n'était-ce pas le fait qu'ils soient des guerriers Sidhes immortels qui les rendait différents à mes yeux, mais tout simplement l'amour que je leur portais.

Lucy m'avait fait traverser le cordon de police grâce au fait que j'avais collaboré avec eux auparavant, et que dans cet État j'étais détective privée munie d'une licence. Ce qui n'était le cas ni de Doyle ni de Frost, qui n'avaient jamais travaillé avec eux sur une enquête. Ils furent donc contraints de rester derrière la ligne que formaient les policiers, loin de tout indice potentiel.

— Si je découvre quoi que ce soit de déterminant et qui semble pertinent au sujet de ce type de sortilège, je vous le dirai.

De la façon dont je venais de le formuler, cela ne pouvait pas être un mensonge. Les Feys, et plus particulièrement les Sidhes, ont la réputation de ne jamais mentir, quoiqu'ils n'hésiteront pas à vous tromper jusqu'à vous faire croire que le ciel est vert et l'herbe bleue, tout en vous laissant avec cette conviction bien ancrée.

— On aurait pu penser qu'il y avait déjà eu un autre meurtre, dit Lucy.

— Si c'est le cas, ce gus, ou cette nana, a eu beaucoup de chance, répliquai-je.

Lucy, ayant désigné d'un geste les corps, poursuivit :

— Je ne suis pas certaine de pouvoir parler de chance dans le cas qui nous concerne.

— Aucun meurtrier ne peut être aussi efficace du premier coup, ou auriez-vous eu un nouveau style d'assassin en vadrouille pendant mon séjour à la Féerie ?

— Non. La plupart des meurtres sont plutôt standards. Le degré de violence et la victime diffèrent mais on a à peu près quatre-vingts à quatre-vingt dix pour cent de risques de se faire tuer par l'un de ses proches plutôt que par un parfait inconnu, et la majeure partie des

homicides se révèlent de manière déprimante plus qu'ordinaires.

— Celui-ci, quoique indéniablement déprimant, est loin de l'être.

— En effet. J'espère que cette unique scène aura permis à l'assassin de se libérer de ses pulsions.

— Vous y croyez vraiment ? lui demandai-je.

— Non. En fait, pas du tout.

— Puis-je alerter les demi-Feys du coin et leur conseiller de rester vigilants, ou préféreriez-vous dissimuler aux médias le profil des victimes ?

— Prévenez-les, car si nous ne le faisons pas et qu'il y a récédive, on nous accusera d'être racistes, ou devrais-je plutôt dire « espécistes » ?

Avec un hochement de tête, elle se dirigea vers le cordon de policiers. Je la suivis, soulagée de m'éloigner de ces corps.

— Les humains peuvent procréer avec des demi-Feys, du coup je ne pense pas qu'« espéciste » s'applique à notre cas.

— Je serais bien incapable de procréer avec un être de la taille d'une poupée. Cela ne colle pas.

— Certains d'entre eux ont deux apparences, l'une minuscule et l'autre à peine plus petite que moi.

— Un mètre cinquante ? Vraiment ! De vingt centimètres à un mètre cinquante ? !

— Oui, tout à fait. Une capacité des plus rares, mais cela peut arriver, et les bébés qui naissent d'unions mixtes peuvent se reproduire, de ce fait je ne pense pas qu'il s'agisse d'une espèce différente.

— Je n'avais aucune intention de vous offenser.

— Je ne me sens nullement offensée, je tenais juste à vous le préciser.

Nous étions presque arrivées au cordon de police et à mes petits copains ostensiblement inquiets.

— Passez une bonne journée, me dit-elle.

— Je vous en souhaiterais autant, mais je sais que vous devrez rester ici pendant des heures.

— Ouais, je crois qu'en effet votre samedi sera bien plus folichon que le mien.

Elle tourna les yeux vers Doyle et Frost que les policiers autorisèrent finalement à venir nous rejoindre, leur lançant un regard admiratif derrière ses lunettes de soleil. Je n'aurais pu le lui reprocher.

Je retirai les gants – en fait, je n'avais rien touché – pour les laisser tomber parmi tous ceux jetés de ce côté-ci du ruban, que Lucy releva pour moi donc je n'eus même pas à me baisser. Il arrive parfois qu'être petite soit tout bénéf.

— Oh, examinez les fleurs, consultez des fleuristes, lui dis-je.

— On s'en occupe déjà, me répliqua-t-elle.

— Mes excuses. Je me laisse parfois emporter par mon enthousiasme lorsque vous m'autorisez à vous aider.

— Non, toute suggestion est bienvenue, Merry, comme vous le savez. C'est d'ailleurs pour cette raison que je vous ai fait venir.

Puis elle me salua de la main avant de retourner sur la scène de crime. Nous n'avions pas pu nous serrer la pogne vu qu'elle portait encore des gants et avait touché des preuves.

Doyle et Frost m'avaient presque rejointe, mais nous n'irions pas à la plage tout de suite. Je devais avertir les demi-Feys du quartier, et essayer de savoir si la mortalité avait augmenté dans leur communauté, ou si quelque sortilège à Los Angeles avait la capacité de leur dérober leur immortalité. Certaines choses pouvaient éventuellement nous tuer, mais il y en avait bien peu pouvant permettre de trancher la gorge à l'un des Feys ailés, l'incarnation même de la quintessence de la Féerie, plus encore que les nobles de la Haute Cour. Si je découvrais quoi que ce soit de déterminant, j'en informerais Lucy. Mais jusqu'à ce que j'aie glané des infos utiles pour l'enquête, je garderais mes secrets pour moi. Je n'étais qu'un peu humaine ; ma constitution génétique était en majeure partie fey, et nous savons garder un secret, nous autres. L'astuce était de trouver le moyen de prévenir les demi-Feys de la région sans provoquer la panique, mais je compris qu'il n'y en avait pas le moindre. Les Feys sont en réalité comme les humains – ils savent ce qu'est la peur. Un peu de magie, un peu de quasi-immortalité ne vous en épargne pas ; cela ne vous propose qu'un nouveau choix au rayon de la terreur.

Chapitre 2

Frost s'apprêtait à m'enlacer, lorsque je l'arrêtai d'une main contre ses abdos, trop petite pour vraiment pouvoir atteindre ses pectoraux.

— Elle essaie de garder son sang-froid devant les policiers, lui expliqua Doyle.

— Nous n'aurions jamais dû te laisser voir ça, fit remarquer Frost.

— Jeremy, en tant que Fey, aurait pu leur donner son opinion.

— Jeremy est le patron et a le droit de couper son téléphone le samedi, répliquai-je.

— Alors Jordan ou Julian Kane. Ils sont médiums et des sorciers expérimentés.

— Mais ils sont humains, Frost. Lucy souhaitait l'intervention d'un Fey sur cette scène de crime.

— Tu n'aurais pas dû voir ça vu ton état.

Je m'inclinai vers lui pour lui chuchoter :

— Je suis détective. C'est mon boulot, et il s'agit des nôtres, morts là sur le versant de cette colline. Je ne serai peut-être jamais reine, mais je suis la personne la plus proche qu'ils aient ici à L.A. Où d'autre devrait se trouver un monarque alors que son peuple est menacé ?

Frost s'apprêtait à renchérir, lorsque Doyle l'arrêta dans son élan d'une pression sur le biceps.

— Laisse tomber, mon pote. Ramenons-la juste à la voiture et filons.

Je passai mon bras sous le sien revêtu de cuir en songeant qu'il faisait bien trop chaud pour porter ce type de veste. Frost nous emboîta le pas, et un bref regard me révéla qu'il assurait sa mission, restant vigilant de toutes menaces dans le secteur, scrutant la terre comme le ciel, à la différence d'un garde du corps humain, puisque, lorsque la Féerie représente votre ennemie potentielle, le danger peut venir de presque n'importe où.

Doyle surveillait également les alentours, quoiqu'une partie de son attention soit occupée à tenter de m'éviter de me tordre les chevilles dans mes super sandales assorties à ma robe mais absolument impraticables sur sol accidenté. Les talons n'étaient pas

trop hauts, elles étaient simplement très ouvertes et ne maintenaient pas très bien le pied. Je me demandai ce que je porterais lorsque j'aurais vraiment le ballon. Avais-je des chaussures pratiques mis à part pour le jogging ?

Le danger le plus redoutable avait disparu quand j'avais tué mon principal rival à l'accession au trône pour finir par renoncer à la couronne. J'avais fait tout mon possible pour me présenter comme étant à la fois bien trop dangereuse pour tenter qui que ce soit et inoffensive vis-à-vis des nobles et de leur style de vie. Je m'étais volontairement exilée en établissant ainsi clairement que ce déménagement serait permanent. Je ne voulais pas du trône, seulement qu'on me fiche la paix. Mais comme au cours du dernier millénaire certains nobles avaient occupé leur temps à comploter pour s'en rapprocher, ils avaient trouvé ma décision un peu difficile à gober.

Jusqu'à maintenant, personne n'avait réessayé de me faire mon affaire, ni à aucun de mes proches. Mais Doyle était les Ténèbres de la Reine et Frost, Froid Mortel. Ils méritaient bien leurs surnoms, et maintenant que nous étions tous amoureux et que je portais leurs enfants, il serait dommage de laisser les choses tourner au vinaigre. Nous étions à la fin de notre conte de fées, et il se pouvait qu'il ne nous reste plus aucun ennemi, mais les vieilles habitudes ne sont pas toujours mauvaises. Je me sentais en sécurité en leur compagnie, sauf que je les aimais bien plus que la vie même, et s'ils mouraient en tentant de me protéger, je ne m'en remettrais jamais. Il existe de multiples façons de mourir sans passer l'arme à gauche.

Lorsque nous fûmes hors de portée des policiers, je leur confiai l'ampleur de mes craintes au sujet de ces meurtres.

— Comment allons-nous découvrir s'il est plus facile de tuer ici les Feys inférieurs ? s'enquit Frost.

— À une époque, cela aurait été relativement simple, dit Doyle.

Je m'arrêtai, l'obligeant à faire de même.

— Tu en aurais chopé quelques-uns pour voir si tu pouvais les égorger ?

— Si ma Reine me l'avait ordonné, en effet.

Je m'écartai de lui mais il me retint.

— Tu savais ce que j'étais avant de m'accueillir dans ton lit, Meredith. Il est un peu tard pour jouer les effarouchées.

— La Reine aurait dit : « Où est mes Ténèbres ? Qu'on fasse venir mes Ténèbres ! », et tu serais apparu, ou simplement te serais avancé à ses côtés, puis le sang aurait coulé ou quelqu'un serait mort.

— J'étais son arme et son Général. Je répondais aux ordres.

Je le dévisageai, en sachant que ce n'était pas seulement ses grosses lunettes de soleil qui m'empêchaient de le décrypter. Ce visage

impénétrable avait la capacité de tout dissimuler. Il avait passé trop d'années aux côtés d'une Reine démente. Quand un regard inapproprié lancé au mauvais moment pouvait vous expédier illico presto à la salle de torture, l'Antichambre de la Mort. Et ces sévices pouvaient s'éterniser pour un immortel, particulièrement si on en guérissait rapidement.

— J'étais autrefois un Fey inférieur, Meredith, intervint Frost.

Il avait été Jack Frost et la croyance populaire des humains doublée de la nécessité d'acquérir davantage de force physique afin de protéger la femme qu'il avait alors aimée l'avait littéralement transformé en notre Froid Mortel. Mais à une autre époque, il n'avait été que le petit Jackie Frost, simple accessoire de la puissance de l'Hiver. La femme pour qui il avait changé radicalement d'apparence reposait depuis des siècles dans sa tombe humaine, et à présent, c'est moi qu'il aimait : depuis toujours la seule Sidhe de sang royal non immortelle à vieillir. Pauvre Frost – il semblait ne pas se trouver d'amoureuse qui lui survivrait.

— Je sais que tu n'as pas toujours été Sidhe.

— Mais je me souviens quand il était pour moi les Ténèbres, et le redoute tout autant que la plupart. Il est maintenant mon plus loyal ami et mon Capitaine, car cet autre Doyle existait des siècles avant ta naissance.

J'observai son visage et, malgré ses lunettes de soleil, j'y perçus de la douceur – ce soupçon de tendresse qu'il ne m'avait permis d'entrevoir qu'au cours de ces dernières semaines. Je compris que, tout comme il couvrait les arrières de Doyle au combat, il agissait de même en ce moment, en me distrayant de ma colère, en s'interposant, comme si j'étais une lame à dévier.

Je lui tendis la main, qu'il saisit. Je renonçai à dégager mon bras de celui de Doyle, me contentant de les retenir tous les deux ainsi.

— Tu as raison. Vous avez raison. Je connaissais le passé de Doyle avant qu'il ne se joigne à mon escorte. Permettez-moi d'essayer une fois encore, dis-je en levant les yeux vers celui-ci tout en retenant Frost par la main, et de poursuivre : Tu voulais vraiment suggérer que nous testions cette théorie au hasard sur les Feys ?

— Non, mais en toute honnêteté, je ne vois pas d'autre moyen de le vérifier.

J'y réfléchis et secouai la tête.

— Moi non plus.

— Alors qu'allons-nous pouvoir faire ? demanda Frost.

— Nous allons prévenir les demi-Feys, puis nous irons à la plage.

— Je pense que cela va abrégé notre jour de congé, observa Doyle.

— Quand il n'y a rien d'autre à faire, autant faire ce qui avait été

prévu pour la journée. De plus, tous les autres vont nous rejoindre à la mer. Nous pourrions tout aussi bien y discuter de ce problème qu'à la maison. Pourquoi ne pas laisser certains profiter du sable chaud et des vagues pendant que les autres débattront de l'immortalité et de ces meurtres ?

— Quel sens pratique ! me complimenta-t-il.

— Nous nous arrêterons au salon de thé Fael, dis-je après avoir opiné du chef.

— Mais ce n'est pas sur le chemin, fit-il observer.

— En effet. Mais si nous y laissons un message pour les demi-Feys, la nouvelle devrait se répandre.

— Nous pourrions le laisser à la Bonne Fée Gilda, suggéra Frost.

— Non. Elle serait bien capable de le garder pour elle et d'aller ensuite raconter que je n'avais pas averti les demi-Feys parce que je me sentais trop importante pour m'en soucier.

— Crois-tu vraiment que la haine qu'elle te porte dépasse de loin l'amour qu'elle éprouve pour son propre peuple ? me demanda-t-il.

— Elle a longtemps incarné le pouvoir régnant pour les Feys inférieurs exilés à L.A., qui allaient la consulter afin de régler leurs différends. Et maintenant, c'est à moi qu'ils s'adressent.

— Pas tous, remarqua Frost.

— C'est vrai, mais ils sont suffisamment nombreux pour qu'elle pense que j'essaie de rivaliser avec elle.

— Nous ne voulons pas nous mêler de ses affaires, qu'elles soient légales ou illégales, dit Doyle.

— Elle a été humaine autrefois, Doyle, c'est ce qui lui donne ce sentiment d'insécurité.

— Son pouvoir ne semble pas particulièrement humain, nota Frost, avant de tressaillir.

— Tu ne l'aimes pas, notai-je tout en le dévisageant.

— Et toi ?

— Pas plus, répondis-je avec un hochement de tête.

— Il reste toujours quelque chose de tordu dans l'esprit comme dans le corps des humains qui ont eu accès à la magie sauvage de la Féerie, fit remarquer Doyle.

— Son vœu a été exaucé, dis-je, et son souhait était de devenir une bonne fée, sans avoir compris que rien de tel n'existe chez nous.

— Elle a acquis un pouvoir à ne pas sous-estimer dans cette ville, ajouta-t-il.

— Tu l'as percée à jour, c'est ça ?

— Elle n'hésitera pas une seconde à te menacer si tu persistes à faire se détourner d'elle ses sujets. J'ai mis à jour une liste d'ennemis potentiels.

— Et ? m'enquis-je.

— Elle devrait avoir peur de nous, répondit-il, de cette voix qui était celle d'avant, lorsqu'il n'avait été à mes yeux qu'une arme fatale et non un être vivant.

— Nous nous arrêterons au Fael, et ensuite, nous discuterons de ce que nous devons faire avec cette bonne fée. Si nous lui passons le message et qu'elle ne le fait pas suivre, alors nous pourrions en conclure que sa jalousie à mon égard passe avant le bien-être de son propre peuple.

— Futé, m'approuva Doyle.

— Implacable, ajouta Frost.

— Cela ne le serait que si je ne prévenais pas également les demi-Feys par un autre moyen. Je ne veux pas risquer d'autres vies pour un stupide jeu de pouvoir.

— Cela n'est pas si stupide que ça pour elle, Meredith, me fit remarquer Doyle. Cela représente tout ce qu'elle n'a jamais eu, ou qu'elle n'aura jamais. Les gens seraient prêts à des choses terribles afin de conserver tout leur pouvoir, même illusoire.

— Représente-t-elle un danger ?

— En cas d'attaque frontale, pas le moindre, mais en cas de manigances et de fourberies, alors elle peut compter sur certains Feys qui lui sont loyaux et vouent une haine tenace aux Sidhes.

— Nous ferions mieux de les garder à l'œil.

— C'est ce à quoi nous nous employons.

— Les espionnerais-tu sans me l'avoir dit ? m'étonnai-je.

— Évidemment.

— Et ne devrais-tu pas plutôt m'en avoir informée au préalable ?

— Et pourquoi ?

Ayant tourné les yeux vers Frost, je lui lançai :

— Peux-tu lui expliquer pourquoi je devrais être mise au courant ?

— Selon moi, il se comporte avec toi comme s'y attendraient la plupart des membres de la royauté, fut sa réponse.

— Ce qui veut dire ?

— La possibilité de démenti plausible est très répandue dans la monarchie.

— Tu considères Gilda comme une collègue monarque ? m'exclamai-je.

— C'est ainsi qu'elle se considère elle-même, intervint Doyle. Il vaut toujours mieux laisser les souverains insignifiants conserver leur couronne jusqu'au moment où il nous paraît opportun de la leur prendre ainsi que la tête qu'elle coiffe.

— Nous sommes au début d'un nouveau millénaire, Doyle. Tu ne peux pas nous obliger à vivre comme au X^e siècle.

— J'ai regardé vos actualités à la télé et j'ai potassé des livres

traitant de la politique gouvernementale en pratique de nos jours, Merry. Les choses n'ont pas beaucoup changé. Maintenant, on procède simplement en douce.

J'aurais voulu lui demander comment il pouvait le savoir et s'il connaissait certains secrets d'État qui me feraient douter de mon gouvernement, ainsi que de mon pays. Mais finalement, je m'en ravisai. D'une part, je n'étais pas sûre qu'il me réponde franchement s'il pensait que cela pouvait me perturber. Et d'autre part, un massacre par jour suffisait amplement. J'ordonnai à Frost d'appeler à la maison afin de mettre en garde nos demi-Feys d'y rester et de se méfier des inconnus. La seule chose dont j'étais certaine était que le responsable n'était pas l'un des nôtres. Mais à part ça, pas la moindre idée. Je me préoccuperais d'espions et de gouvernements un autre jour, lorsque auraient cessé d'osciller derrière mes rétines ces petits corps ailés assassinés.

Chapitre 3

Je nous conduisis au salon de thé Fael. Doyle ne s'était pas trompé, l'établissement n'était pas sur le chemin de la plage, où tout le monde nous attendait, mais à des pâtés de maisons plus loin, dans un quartier qui avait eu mauvaise réputation avant de s'embourgeoiser. Réquisitionné par les *yuppies*, les Feys s'y étaient installés, contribuant à le rendre d'autant plus magique. Il était devenu un bastion voué au tourisme, où aimaient baguenauder ados et étudiants. Les jeunes sont invariablement attirés par les Feys. C'est pourquoi, depuis des siècles, on fait porter des amulettes aux enfants pour nous empêcher d'accaparer les plus talentueux, les plus intelligents et les plus créatifs. Il faut dire que nous avons une certaine prédilection pour les artistes.

Comme d'habitude, Doyle se cramponnait à la portière et au tableau de bord d'une poigne de fer. C'était toujours comme ça quand il était assis à l'avant. Frost avait moins les pétoches en voiture et dans le trafic de L.A., mais Doyle, étant le Capitaine, avait insisté pour s'installer à côté de moi. Qu'il s'agisse pour lui d'un acte de bravoure en faisait un geste honorable, quoique je préférerais garder ce type de commentaire pour moi, n'étant pas sûre de la façon dont il le prendrait.

— J'aime mieux cette voiture que l'autre que tu conduis parfois. Elle est surélevée, parvint-il à dire.

— C'est un véhicule utilitaire, un peu comme une camionnette.

Je cherchais une place où me garer et la chance ne semblait pas me sourire. Nous étions dans un quartier où les gens venaient se balader par un samedi ensoleillé, et ils étaient nombreux, autant dire que les quatre-roues l'étaient aussi. Nous étions à L.A., où tout le monde circule en bagnole.

La berline appartenait en fait à Maeve Reed, comme tant d'autres choses dont nous bénéficions. Son chauffeur avait proposé de nous conduire, mais quand la police avait appelé, la limousine était restée au garage. J'avais déjà assez de problèmes avec les flics qui ne me prenaient pas au sérieux pour me pointer dans ce genre de véhicule. Jamais je ne m'étais fait aussi discrète, Lucy ne l'oublierait pas, et cela avait bien plus d'importance. Elle ne faisait que son boulot. Dans un

sens, ses collègues avaient raison ; je faisais tout bonnement du tourisme.

Je savais que le problème reposait en partie sur la carrosserie métallique truffée d'électronique, bien que je connaisse plusieurs Feys inférieurs propriétaires et conducteurs de quatre-roues. Les Sidhes ne rencontraient généralement aucune difficulté à l'intérieur des gigantesques gratte-ciel contemporains avec leurs monumentales structures de métal et qui regorgeaient pourtant de technologie. Doyle avait également peur en avion, une autre de ses rares faiblesses.

— Voilà une place ! déclama Frost en me l'indiquant du doigt.

Je fis mes manœuvres à toute vitesse pour garer l'imposante voiture, en manquant emboutir une plus petite qui essayait de me la piquer. Doyle ne put s'empêcher de déglutir péniblement avant d'exhaler un soupir haletant. J'aurais voulu lui demander pourquoi, à l'arrière de la limousine, il ne semblait pas indisposé à ce point, mais dans le doute, je m'en abstins. Je me demandai s'il aurait autant les boules quand nous voyagerions dedans si je mentionnai sa frousse. Nous n'avions sûrement pas besoin de ça par-dessus le marché.

Je sécurisai mon emplacement, bien que garer l'Escalade soit rarement chose facile et que faire des créneaux ne soit pas ma tasse de thé. Cela me donnait l'impression de passer un diplôme en stationnement. Garer un Semi s'apparenterait-il à un examen universitaire ? Ne souhaitant pas vraiment conduire quelque chose de plus encombrant que cette berline, je ne le saurais sans doute jamais.

Je pouvais voir l'enseigne du Fael depuis la voiture, à quelques devantures plus bas dans la rue. Nous n'avions même pas été obligés de faire le tour du pâté de maisons ne serait-ce qu'une fois. Parfait !

J'attendis que Doyle s'extirpe tant bien que mal du véhicule, et que Frost déboucle sa ceinture pour se présenter à ma portière. J'étais trop maligne pour sortir directement sans l'un d'eux à proximité. Ils s'étaient tous assurés que je comprenne qu'un des rôles du parfait garde du corps consistait à former son protégé à sa méthode de protection rapprochée. À presque tous les coins de rue, leurs grands gabarits m'offraient un rempart. S'il y avait eu un risque de danger plus tangible, mon escorte aurait été renforcée. Au minimum, ils étaient deux, par mesure de précaution. J'appréciai que cela soit préventif – cela voulait dire que personne ne cherchait à me tuer, une nouveauté en soi, ce qui en disait long sur ces dernières années. Peut-être qu'après tout, la situation n'avait rien à voir avec « ils furent heureux jusqu'à la fin des temps » que décrivait la presse à sensation, quoique l'ambiance soit indéniablement plus jubilatoire.

Frost m'aida à descendre, ce qui n'était pas de refus. J'avais toujours l'impression, lorsque je devais grimper ou sortir de l'Escalade, d'être une gamine assise sur une chaise, les pieds ballants, comme si

j'avais à nouveau six ans. Mais le bras de Frost soutenant le mien, sa stature, sa solidité, me rappelèrent que je n'étais plus une enfant, et à des décennies de mes six printemps.

La voix de Doyle nous parvint :

— Fir Darrig^[1], mais qu'est-ce que tu fais ici ?

Frost s'arrêta à mi-mouvement pour se placer résolument devant moi, me protégeant de son corps, parce que Fir Darrig n'était pas du tout un nom. Les Fir Darrig étaient très anciens, des vestiges d'un royaume de la Féerie antérieur aux Cours Seelie et Unseelie, ce qui leur donnait un âge aussi avancé que trois milliers d'années, au moins. N'ayant pas d'équivalent féminin, ils ne se reproduisaient pas et étaient tout simplement aussi vieux. Du point de vue physique, ils se situaient entre un Farfadet, un Hobgoblin et un cauchemar ambulant – un cauchemar qui avait le pouvoir de faire croire à un homme qu'un caillou était sa femme, ou qu'une falaise tombant à pic dans la mer était un chemin sans risques. Et certains d'entre eux prenaient un malin plaisir à s'adonner à ce type de tortures qui auraient fait se pâmer d'extase ma tante, que j'avais pu voir écorcher un noble Sidhe jusqu'à ce qu'il soit méconnaissable, avant de le tirer en laisse comme un toutou, mais par ses tripes.

Les Fir Darrig pouvaient être aussi grands qu'un humain lambda ou être plus petits que moi d'une trentaine de centimètres, et on en trouvait de toutes les tailles intermédiaires.

Les seuls points communs repérables de l'un à l'autre étaient qu'ils n'avaient pas une beauté de style humanoïde, et qu'ils étaient invariablement vêtus de rouge.

La voix suraiguë quoique indéniablement masculine qui répondit à Doyle d'un ton grincheux révélait généralement chez les humains une grande ancienneté. Une inflexion que je n'avais jamais perçue dans la voix d'un Fey.

— Eh bien ! Je t'ai gardé une place de parking, cousin !

— Nous ne sommes pas parents, et qui t'a dit de nous la garder ? s'enquit Doyle, et à présent, dans sa voix profonde, ne se trouvait plus le moindre soupçon de cette faiblesse passagère qui l'avait saisi durant le trajet.

— Oh allons ! Je suis un métamorphe, un Gobelien illusionniste, comme l'était ton père, répondit l'autre en éludant la question. Un Phouka n'est pas si éloigné d'un Fir Darrig.

— Et moi je suis les Ténèbres de la Reine, et non pas quelque Fir Darrig sans nom !

— Ah ! Voilà le hic ! fit la voix fluette. C'est un nom qui me manque, y a pas de doute !

— Qu'est-ce que tu veux dire, Fir Darrig ? lui demanda Doyle.

— Qu'j'ai une histoire à raconter, et qu'ce serait mieux de le faire

à l'intérieur du Fael, où vous attend votre hôte et mon patron. Ou déclineriez-vous l'hospitalité de notre établissement ?

— Tu bosses au Fael ? s'étonna Doyle.

— Comme tu dis.

— Dans quel emploi ?

— Sécurité.

— J'ignorais que le Fael avait besoin de videurs.

— Mon boss en a ressenti la nécessité. Et maintenant, je vais reposer encore une fois la question : allez-vous refuser notre hospitalité ? Et réfléchis-y bien, cousin, parce que les bonnes vieilles règles s'appliquent encore à ceux de mon espèce. Je n'y peux rien.

La question était complexe puisque les Fir Darrig étaient connus pour apparaître par une sombre nuit humide et demander à se réchauffer devant l'âtre. Ou alors, ils représentaient le seul refuge lors d'une nuit d'orage où pouvait s'abriter un humain, attiré par leur feu de bois. Si on déclinait ou si on répondait à leur invitation de manière discourtoise, les Fir Darrig faisaient usage de leur glamour, à mauvais escient. Par contre, si on les traitait avec politesse, ils s'en allaient sans vous faire aucun mal, allant même parfois jusqu'à accomplir des tâches ménagères en guise de remerciement, ou en laissant en offrande la chance aux humains. Mais généralement, le mieux que l'on puisse en espérer était qu'ils vous fichent la paix.

Cependant, je ne pouvais pas rester planquée derrière la large carrure de Frost pour l'éternité, je commençais à me sentir quelque peu ridicule. Je connaissais la réputation des Fir Darrig, comme je savais que, pour quelque raison que ce soit, les autres Feys, plus particulièrement les anciens, s'en foutaient royalement. Je tentai d'écarter Frost mais il refusa de bouger, jusqu'à ce que Doyle le lui ordonne, sinon j'aurais fait un scandale. Chose dont j'aurais préféré m'abstenir devant des inconnus. Le fait que mes gardes se concertent parfois en me laissant sur la touche était un problème récurrent que nous nous efforcions encore de résoudre.

— Doyle, il n'a rien fait d'autre que de se montrer courtois envers nous.

— J'ai pu voir ce que ceux de son espèce ont fait subir aux mortels.

— Était-ce pire que ce que j'ai vu ceux de notre espèce s'infliger les uns aux autres ?

Frost posa alors les yeux sur moi, tout en restant attentif à tout danger qui pourrait survenir. Ce regard, même au travers des lunettes, me signifia que j'en disais trop devant quelqu'un qui n'était pas un membre de notre Cour.

— Nous avons eu vent de ce que le Roi Doré vous a fait, Reine Meredith.

Je pris une profonde inspiration, que j'exhalai lentement. Ce « Roi Doré » était mon oncle du côté maternel, Taranis, en fait davantage un grand-oncle, et le souverain de la Cour Seelie, la Multitude Scintillante. Il avait utilisé son pouvoir magique comme une drogue et j'avais les preuves quelque part dans une unité de stockage médico-légal qu'il m'avait bel et bien violée. Nous essayions de le faire comparaître pour ce crime devant la justice des humains. La pire publicité dont les Seelies eussent jamais fait l'expérience.

Je me contorsionnai pour tenter de voir à qui je devais répondre par-delà le corps de Frost, mais comme Doyle me bloquait aussi la vue, je ne pus que m'adresser au vide.

— Je ne suis pas Reine.

— Vous n'êtes pas la Reine des Unseelies, mais des Sluaghs. Et si j'appartiens à une Cour, quelle qu'elle soit, qui demeure en dehors des Terres d'Été, c'est bien à celle des Sluaghs du Roi Sholto.

La Féerie, ou la Déesse, voire les deux, m'avait couronnée à deux reprises cette dernière nuit là-bas. Le premier couronnement avait eu lieu en compagnie de Sholto à l'intérieur de son monticule, où nous avions été consacrés Roi et Reine des Sluaghs, les sombres invités, les cauchemars de la Féerie si sinistres que même les Unseelies ne les laissaient pas rôder dans leur sithin. Mais en cas de combat, ils étaient les premiers appelés à la rescousse. La couronne avait disparu de ma tête lorsqu'une deuxième, qui aurait fait de moi la Reine Suprême de toute la contrée des Unseelies, y avait fait son apparition. Doyle serait alors devenu mon Roi, puisqu'à une époque la tradition voulait que tous les rois d'Irlande épousent la même femme, la Déesse, qui avait été autrefois une véritable Reine à laquelle chacun d'eux « se mariait », du moins pour une nuit. Nous n'avions pas toujours suivi à la lettre les règles humaines traditionnelles de la monogamie.

Sholto était l'un des pères des enfants que je portais, ce que la Déesse nous avait démontré à tous. En théorie, j'étais toujours sa Reine, ce sur quoi Sholto n'avait pas particulièrement insisté au cours de ce mois de retour à la maison ; il semblait avoir compris que j'avais du mal à me réadapter à cette nouvelle situation d'exil permanent.

— Je ne pensais pas que les Fir Darrig devaient allégeance à une Cour, fut tout ce que je pus trouver à dire à l'assemblée.

— Certains d'entre nous ont combattu aux côtés des Sluaghs au cours des dernières guerres. Ce qui nous a permis d'infliger la mort et la souffrance sans que vous, les gens « bien »... – et il s'assura que la fin de sa tirade contienne toute l'amertume et le mépris nécessaires, avant de poursuivre – ... nous donnent la chasse et nous condamnent pour avoir fait ce qui est en accord avec notre nature. Les Sidhes des deux Cours n'ont pas la moindre légitimité sur les Fir Darrig, pas vrai, cousin ?

— Je n'irais pas jusqu'à reconnaître un quelconque lien de parenté avec toi, Fir Darrig, mais Meredith a raison. Tu t'es comporté poliment. Je ne peux en faire moins.

Plutôt curieux que Doyle ait laissé tomber le titre de « Princesse » qu'il employait habituellement en présence de tout Fey inférieur, quoiqu'il n'eût pas mentionné davantage celui de « Reine », alors qu'il voulait que ce Fir Darrig me reconnaisse en tant que telle. Voilà qui ne manquait pas d'intérêt.

— Bon ! dit le Fir Darrig. Je vais donc vous escorter à Dobbin, euh, à Robert, comme il s'est baptisé lui-même. Quel luxe de pouvoir changer de nom. Quel gâchis, alors qu'il y en a d'autres, anonymes, qui n'en voudraient ne serait-ce qu'un.

— Nous prêterons l'oreille à ton histoire, Fir Darrig, mais tout d'abord, nous devons parler à tous les demi-Feys qui sont au Fael, lui expliquai-je.

— Pourquoi ? demanda-t-il, avec bien trop de curiosité.

Je me rappelai alors que certains Fir Darrig exigeaient un récit de leurs hôtes humains, et si ce n'était pas assez palpitant ils les torturaient avant de les achever. En revanche, s'ils les tenaient en haleine, ils leur laissaient en cadeau leur bénédiction. Qu'est-ce qui pouvait bien intéresser à ce point un être âgé de plusieurs millénaires dans ces histoires qu'on colportait, et d'où venait cette obsession pour les noms ?

— Ce n'est pas tes affaires, Fir Darrig, l'admonesta Doyle.

— Ça ira, Doyle, lui dis-je. Tout le monde sera sous peu au courant.

— Non, Meredith, pas ici, pas en pleine rue.

La manière dont il me le mentionna me fit marquer un temps d'arrêt. Mais ce fut la main de Frost m'étreignant le bras pour attirer mon attention qui me fit penser qu'un Fir Darrig avait sans doute la capacité de tuer les demi-Feys. Celui-ci pouvait bien être notre meurtrier, car ceux de son espèce transgressaient bon nombre des règles de base, malgré toutes ces promesses d'appartenance au royaume des Sluaghs.

L'auteur de ce massacre était-il celui qui se tenait face à mes petits copains ? Cela n'aurait-il pas été plutôt pratique ? Un bref embrasement d'espoir me saisit, que je laissai se consumer aussi rapidement qu'il était apparu. J'avais déjà travaillé sur des enquêtes d'homicides, et cela n'était jamais aussi simple. Les assassins ne vous rencontraient pas dans la rue juste après que vous aviez quitté la scène de leur crime. Mais ce serait chouette si, pour une fois, cela se passait aussi facilement que ça. Je compris alors que, dès l'instant où il l'avait vu, Doyle avait envisagé la possibilité que ce Fir Darrig soit notre meurtrier ; d'où son extrême prudence.

J'eus l'impression fugace de tourner au ralenti, pas du tout adaptée à ce boulot. J'étais censée être la détective à laquelle Lucy avait fait appel pour son expertise sur les Feys – tu parles d'une experte !

Chapitre 4

Ce Fir Darrig était plus petit que moi d'à peine quelques centimètres, il devait mesurer moins d'un mètre cinquante. Il avait dû autrefois être dans la moyenne humaine. Son visage était flétri, avec des moustaches grisâtres qui rebiquaient de ses joues, semblables à de grosses rouflaquettes frisottées. Son long nez pointu était fin, ses yeux noirs bridés qui lui mangeaient la figure ne semblaient pas contenir d'iris jusqu'à ce que je remarque qu'ils étaient, comme ceux de Doyle, aussi noirs que les pupilles, si bien qu'on avait du mal à les distinguer.

Il nous précédait en longeant le trottoir où, main dans la main, déambulaient d'heureux couples ainsi que des familles tout sourire et hilares. Les enfants, sans gêne, dévisageaient le Fir Darrig, tandis que les adultes lui lançaient des coups d'œil furtifs, nous réservant leurs regards insistants. Je me rendis compte que je n'avais pas du tout pensé à nous faire paraître plus humain grâce au glamour, ou du moins à nous donner un look plus passe-partout. Bien trop de négligence, il va sans dire.

Les parents y regardaient à deux fois, puis nous souriaient en essayant d'établir un contact visuel. Mais si je le leur retournais, cela les inciterait sans doute à engager la conversation, et il était plus urgent d'aller avertir les demi-Feys. En temps normal, je me serais efforcée de me montrer aimable, mais pas aujourd'hui.

Le glamour permettait d'embrumer l'esprit d'autrui afin qu'il voie ce que vous souhaitiez, et non la réalité. Cela avait toujours été mon plus puissant pouvoir, jusqu'à quelques mois plus tôt, et représentait encore celui qui m'était le plus familier. En ce moment même, je le sentais circuler avec fluidité à fleur de peau.

— On nous mate, et pas l'ombre d'un journaliste pour s'en plaindre, chuchotai-je à Doyle et à Frost.

— Je peux me planquer.

— Pas dans cette lumière, lui rappelai-je.

Doyle possédait l'étrange faculté de pouvoir se fondre dans le décor comme un ninja au cinéma. J'avais toujours su qu'il était les Ténèbres, et on ne repère jamais l'obscurité avant qu'elle ne vous ravisse. Mais je n'avais pas pigé que cela équivalait à plus que

quelques siècles de pratique. Il avait la capacité de s'envelopper d'ombre à en devenir invisible. Toutefois, il ne pouvait pas nous cacher en même temps, et pour se voiler, autre chose que l'éclat vif du soleil lui aurait été nécessaire.

Je visualisai mes cheveux simplement roux, plutôt d'un auburn, mais pas de ce grenat poli qui était leur véritable couleur. Je nimbai ma peau d'une pâleur assortie n'ayant rien à voir avec ce blanc quasi perle de mon teint naturel. Tout en poursuivant notre route, je déployai ensuite mon glamour sur la peau de Frost qui avait ce même éclat lunaire. Il était de ce fait plus facile d'en changer simultanément la carnation. Sans m'arrêter, j'assombris sa chevelure d'un gris profond avant de la foncer encore jusqu'à ce qu'elle ait une nuance brune virant sur le noir avec quelques touches grises. Parfaitement assortie à sa peau blanche, cela lui donnait l'apparence d'un Goth, quoiqu'il n'en ait pas le style vestimentaire. Mais pour une raison ou pour une autre, je trouvais plus facile de le parer de cette teinte. J'aurais quasiment pu choisir n'importe laquelle si j'en avais eu le temps, mais comme nous attirions l'attention, c'était vraiment ce que je voulais éviter aujourd'hui. Si trop de curieux étaient témoins de notre véritable apparence, l'effet du glamour risquait de se désintégrer. Je ne pris donc pas de gants pour notre métamorphose, l'effectuant au rythme de notre progression. J'eus une pensée pour ceux qui nous avaient reconnus, les encourageant à croire qu'ils avaient eu la berlue.

L'astuce consistait à changer progressivement de coiffure et de couleur de peau, en douceur, sans se faire remarquer ; en réalité, deux types de glamour en un. Le premier étant simplement une illusion pour donner le change, et le second du type « Obi Wan » où les gens ne verraient pas vraiment ce qu'ils pensaient avoir vu.

Transformer l'apparence de Doyle était toujours plus ardu. J'en ignorais la cause, mais j'avais besoin d'un peu plus de concentration pour que sa peau noire s'éclaircisse en un brun profond, chaleureux, et que sa chevelure sombre, si sombre, se revête d'un châtain foncé assorti à son teint. Le mieux que je puisse effectuer rapidement était de le faire vaguement ressembler à un Indien, ou à un Amérindien. Je ne touchai pas à la courbure gracieuse de ses oreilles ponctuée d'anneaux, même maintenant que j'avais donné à sa peau une nuance typiquement humaine, les pointes effilées le désignant comme l'un de ces types qui se la jouent Fey, en fait non, qui se la jouent Sidhe, et qui donnaient l'impression de penser que nous avions tous des oreilles pointues dignes d'un personnage de science-fiction. En réalité, ce détail particulier prouvait que Doyle n'était pas de sang pur, mais métissé de Fey inférieur. Il ne les cachait quasiment jamais, une attitude de défi, une épine dans le pied des membres de la Cour. Ceux qui se la jouaient elfes aimaient bien également qualifier de tels les

Sidhes. J'en tenais Tolkien pour responsable.

Je nous rendis plus discrets, quoique nous attirions toujours l'attention. Il faut dire que mes hommes n'en avaient pas moins un look assez original. Pour les transformer intégralement, il aurait fallu que je m'arrête et me concentre à cent pour cent.

Le Fir Darrig possédait suffisamment de glamour pour changer d'apparence, lui aussi, mais visiblement, il se fichait carrément qu'on le regarde fixement. En même temps, quand bien même on passerait un coup de fil, la presse ne se déplacerait pas pour lui, au point d'être obligés de faire venir d'autres gardes du corps pour nous raccompagner à notre voiture ; ce qui s'était produit en deux occasions depuis notre retour à Los Angeles. Je ne voulais pas que ça recommence.

Le Fir Darrig ralentit pour nous faire part de son avis :

— Jamais je n'avais vu un Sidhe user de glamour avec autant de maestria !

— Voilà de grands éloges venant de toi, dis-je. Ton peuple est pourtant réputé pour son aptitude dans ce domaine.

— Les Feys inférieurs y sont tous bien plus doués que les gros balaises.

— J'ai pu voir des Sidhes faire apparaître un festin à partir d'un tas d'immondices et inciter des gens à s'en bâfrer, ajoutai-je.

— Et les Fir Darrig n'ont besoin que d'une feuille d'arbre pour produire des petites coupures, d'un biscuit salé pour un gros gâteau, d'une bûche pour obtenir une bourse d'or. Pour agir, le glamour a besoin d'un objet réel sur lequel s'ancrer.

— Tout comme moi, lui assurai-je. Et comme les Sidhes que j'ai pu voir procéder avec brio.

— Oh, mais autrefois, les Sidhes pouvaient invoquer des châteaux dans les nuages, juste comme ça, ainsi que de la nourriture propre à tenter les mortels, et qui n'était que du vent, dit le Fir Darrig.

— Je n'ai pas vu ce...

Je m'arrêtai net, car, comme tous les Sidhes, je n'aimais pas admettre publiquement que notre magie s'estompait. Cela était considéré comme un manque de bonnes manières, et, si la Reine de l'Air et des Ténèbres vous entendait, la punition serait au mieux une bonne claque, si vous étiez chanceux, et dans le cas contraire, votre sang coulerait pour lui avoir rappelé que son royaume n'était plus ce qu'il avait été.

Le Fir Darrig fit un petit bond, obligeant Frost à reculer de quelques pas pour éviter de lui marcher dessus. Doyle émit à son intention un grondement sourd, rappelant le grand chien noir en lequel il se métamorphosait parfois. Puis Frost fit un pas en avant, obligeant le Fir Darrig à avancer à son tour pour ne pas se faire

piétiner.

— Les Sidhes ont été de tout temps mesquins, dit celui-ci – comme si cela ne lui posait aucun problème particulier –, mais vous disiez, ma Reine, que vous n’aviez jamais vu un glamour aussi puissant provenir d’eux. Pas durant votre existence, hein ?

Nous étions maintenant arrivés à la porte du Fael, tout en vitrines et moulures bois, très pittoresque et démodé, comme si cette boutique était ouverte depuis déjà plusieurs décennies.

— Je dois parler à l’un des demi-Feys, dis-je.

— Au sujet des meurtres, hein ? s’enquit-il.

En un clin d’œil, nous nous figeâmes tous les trois, puis je me retrouvai brusquement derrière mes hommes, n’apercevant par-delà leurs corps que les bords de son manteau rouge.

— Oh non ! gloussa le Fir Darrig. Vous croyez que c’est moi le responsable ! Vous pensez que je leur ai coupé le kiki ?

— C’est ce que nous pensons maintenant, lui précisa Doyle.

Le Fir Darrig éclata de rire, un ricanement sinistre à vous faire dresser les cheveux sur la tête si vous l’entendiez retentir dans le noir, du genre sadique.

— Vous pouvez parler à la demi-Fey qui a volé jusqu’ici pour nous raconter ce qui s’est passé. Elle ne tarissait pas de toutes sortes de détails. Hystérique, voilà ce qu’elle était, babillant que les morts étaient habillés comme dans une histoire pour enfants, sans oublier ces fleurs coupées qu’ils avaient à la main ! dit-il en ponctuant ces propos d’une exclamation dégoûtée, avant d’ajouter : Chaque fée des fleurs sait pourtant bien qu’aucune de ses congénères n’en ramasserait une de crainte de la tuer. Elles préfèrent s’occuper d’elles.

Je n’y avais pas pensé. Il avait tout à fait raison. Voilà bien une erreur humaine reflétée dans cette illustration. Certaines fées avaient la capacité de préserver la vie d’une fleur coupée, mais ce n’était pas un talent très répandu. La plupart des demi-Feys n’aimaient pas les bouquets, parce qu’ils pouaient la mort.

Qui que soient notre ou nos assassins, ils étaient humains. Je devais le mentionner à Lucy, lorsqu’une autre idée m’effleura. Je tentai de forcer Doyle à s’écarter, mais autant essayer de déplacer une minimontagne ; on pouvait toujours pousser sans faire beaucoup de progrès pour autant. Je me mis donc à parler en me contorsionnant pour le contourner.

— Cette demi-Fey a-t-elle été témoin de ces meurtres ?

— Non... répondit le Fir Darrig.

Et ce que je parvins à percevoir sur son petit visage fripé me parut être une tristesse sincère. Il poursuivit :

— Elle était allée s’occuper des plantes qui lui appartiennent sur le versant de la colline et a trouvé la police sur les lieux.

— Nous devons néanmoins lui parler, insistai-je.

Il hocha le fragment de tête que je pouvais tout juste voir entre Doyle et Frost.

— Elle est au fond avec Dobbin à prendre une goutte d'un breuvage pour lui calmer les nerfs.

— Depuis combien de temps est-elle arrivée ?

— Demandez-lui vous-même. Vous disiez vouloir parler à un demi-Fey, pas à elle en particulier. Que souhaitiez-vous leur raconter, ma Reine ?

— Je voulais prévenir les autres du danger qu'ils pourraient courir.

Il tourna la tête pour être de profil, si bien que je vis entre mes deux hommes l'un de ses yeux noirs entourés de pattes-d'oie me fixant en se plissant. J'en déduisis qu'il souriait de toutes ses dents.

— Et depuis quand le sort de fées des fleurs paumées à L.A. importe-t-il aux Sidhes ? Une bonne dizaine dépérissent chaque année d'overdose de métal et de technologie, mais aucune des Cours de la Féerie ne les autoriserait à rentrer, pas même pour leur sauver la vie.

Le large sourire s'estompa en fin de tirade, pour céder la place à une expression de colère.

Je m'efforçai de réprimer ma surprise. Si ce qu'il venait de dire était vrai, je n'en avais pas été consciente.

— Je m'en soucie, sinon je ne serais pas ici.

— J'espère bien que vous vous en souciez, Meredith, Fille d'Essus, je l'espère sincèrement, dit-il avec un hochement de tête empreint de gravité.

Frost se tourna vers moi, laissant à Doyle la responsabilité de surveiller de près le Fir Darrig. Puis son regard se porta derrière nous, et je me rendis compte qu'une petite file de clients s'était formée dans notre dos.

— Désolé de vous déranger, dit un homme.

— Toutes mes excuses, lui répondis-je en souriant. Nous échangeons les nouvelles avec de vieilles connaissances.

Il sourit à son tour avant même de pouvoir se retenir et ajouta d'un ton moins irrité :

— Eh bien, pourriez-vous le faire à l'intérieur ?

— Oh, absolument !

Sur ce, Doyle ouvrit la porte, laissant entrer en premier le Fir Darrig, auquel nous emboîtâmes le pas.

Chapitre 5

Le Fael n'était que boiseries polies, amoureuxment ciselées à la main. Je savais que la majeure partie des menuiseries intérieures avaient été récupérées dans un vieux saloon de l'Ouest au moment de sa démolition. L'odeur de plantes et de musc suave de l'encaustique se mêlait au riche arôme du thé, et sur l'ensemble on percevait celui du café, si prononcé qu'on en avait le goût sur la langue. Ils venaient sans doute d'en moudre du tout frais pour un amateur, car Robert insistait toujours pour que le pot à café soit hermétiquement fermé, par souci d'en préserver la fraîcheur. Mais c'était plutôt pour que ce parfum ne submerge pas celui plus subtil de sa sélection de thés.

Toutes les tables étaient occupées, et de nombreux clients étaient assis au comptoir courbe, attendant que l'une se libère ou en train de siroter leur thé. Il y avait presque autant d'humains que de Feys, qui étaient tous inférieurs. Si j'avais laissé tomber le glamour, nous aurions été les seuls Sidhes. Peu de nobles étaient exilés à Los Angeles, mais les rares qui y vivaient considéraient le Fael comme un établissement où traînaient des êtres qui ne leur arrivaient pas à la cheville. Deux clubs privés plutôt éloignés d'ici pourvoyaient aux divertissements des Sidhes ainsi que de ces admirateurs qui voulaient tant leur ressembler. Ayant éclairci la peau de Doyle, ses oreilles le désignaient comme l'un de ceux qui se la jouaient elfe avec leurs implants pour les rendre pointues. Un homme de haute stature, séduisant, était attablé au fond avec lesdits implants, mais ses larges épaules volumineuses indiquaient qu'il devait s'entraîner à outrance, et un soupçon de rudesse le marquait comme humain et non Sidhe, telle une sculpture mal dégrossie.

Ce blondin nous fixait ostensiblement. La plupart des clients nous regardaient aussi, mais beaucoup avaient détourné les yeux, alors que lui ne nous lâchait pas au-dessus du rebord de sa tasse. Cette attention particulièrement soutenue ne me plaisait pas du tout. Il était trop humain pour percer à jour le glamour, mais je ne l'aimais pas, sans comprendre pourquoi. J'avais la vague impression de l'avoir déjà vu, ou de le connaître. Juste une sensation obsédante. J'étais probablement sur les nerfs. Les scènes de crime vous mettent parfois

dans cet état, on finit par voir des salopards partout.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? me chuchota Doyle dans les cheveux en me touchant le bras.

— Rien. J'ai cru reconnaître quelqu'un.

— Le blond aux implants ?

— Hm-hm, fis-je sans bouger les lèvres, parce que je n'aimais vraiment pas la façon qu'il avait de nous fixer.

— Comme c'est aimable de vous joindre à nous par cette charmante matinée.

La voix qui nous accueillit ainsi venait de quelqu'un en pleine santé. Robert Thrasher, occupé derrière le comptoir à en astiquer le bois avec un chiffon immaculé, nous souhaita la bienvenue avec un sourire sur son beau visage hâlé. Il avait laissé la chirurgie moderne lui greffer un nez et lui embellir les pommettes et le menton, quoiqu'ils fussent riquiqui. Plutôt grand pour un Farfadet, de ma taille, il n'en demeurait pas moins maigrichon. Le chirurgien qui lui avait refait le portrait avait gardé cela à l'esprit, si bien que si vous n'aviez pas su qu'il était né avec des fosses nasales là où se trouvait maintenant un appendice, et avec un visage bien plus proche de celui du Fir Darrig, vous n'auriez jamais pu croire qu'il eût été différent de ce bel homme à l'allure frêle.

Si on me demandait l'adresse d'un chirurgien esthétique, je recommanderais vivement celui de Robert.

Tout sourire, seuls ses yeux marron foncé reflétaient un soupçon d'inquiétude, ce qu'aucun des clients ne remarquerait.

— J'ai votre commande dans l'arrière-salle. Venez prendre un godet avant de l'approuver.

— Quelle bonne idée, dis-je, tout aussi guillerette que lui.

J'avais vécu à la Cour Unseelie alors que le glamour était ma seule capacité magique. Je savais comment faire pour prétendre ressentir certains sentiments que, pourtant, je n'éprouvais pas du tout, ce qui m'avait permis d'exceller dans les missions d'infiltration pour l'Agence de détectives Grey.

Robert confia son chiffon à une jeune femme qui ressemblait à une pin-up pour *Goth Monthly*, tout en noir, de ses cheveux à sa minirobe en velours, de ses collants à rayures à ses godillots tendance rétro. Elle arborait un tatouage au cou et un piercing sur ses lèvres fardées de sombre.

— Rends-moi service. Va t'occuper de l'avant du comptoir, Alice.

— J'y vais, répondit-elle en lui adressant un radieux sourire.

Ah ! Voilà une Goth pleine d'entrain plutôt que morose. Le positivisme améliorait la qualité du service.

Le Fir Darrig resta à l'arrière, la mine tout en contorsions réjouies destinées à cette grande brune humaine, qui les lui retourna, et sans la

moindre grimace elle pencha son visage vers lui. Rien n'indiquait qu'elle voyait autre chose qu'un charme irrésistible chez le petit Fey.

Robert s'étant mis en route, nous le suivîmes. Je renonçai donc à toutes suppositions sur ce couple hypothétique que formaient peut-être Alice et le Fir Darrig, ou si, tout du moins, ils sortaient ensemble. Il n'aurait pas été ma tasse de thé, mais encore, je savais ce dont il était capable – alors qu'elle...

Dubitative, je fis momentanément abstraction de toutes ces réflexions. Après tout, leur vie amoureuse ne me regardait pas. Le bureau bien rangé, de style contemporain, présentait tous les tons chauds de terre. Tout un mur était occupé par des photos provenant de la maison afin que les membres du personnel, même ceux sans bureau, puissent y afficher leurs clichés de famille et les contempler pendant la journée. Robert et son partenaire y figuraient en chemises hawaïennes devant un magnifique coucher de soleil. Alice la Goth s'y trouvait aussi en plusieurs exemplaires, chaque fois avec un copain différent ; après tout, il se pouvait qu'elle ne soit que du genre amical. Une cloison, également de cette chaude nuance entre brun clair et foncé, séparait le coin-pause du bureau. Des voix nous en parvinrent avant même que nous ayons jeté un coup d'œil de l'autre côté, l'une basse, masculine, l'autre suraiguë et indéniablement féminine.

— Nous avons des visiteurs, Douce-Amère, lança gaiement Robert.

On entendit un petit cri, puis de la porcelaine qui se brise, et nous contournâmes précipitamment la cloison. Derrière se trouvaient un beau mobilier en cuir avec des coussins, une grande table basse, des distributeurs de boissons et de snacks disparaissant presque derrière un paravent oriental, ainsi qu'un homme et une petite fée volante.

— Tu avais promis ! hurla-t-elle, la voix sifflante de colère, où on pouvait vaguement discerner comme un bourdonnement, rappelant vraiment l'insecte auquel elle ressemblait. Tu avais promis de ne rien dire !

L'homme debout essayait de la calmer tandis qu'elle le survolait en se tenant près du plafond, les ailes floues. Lorsqu'elle arrêta de bouger, je sus qu'il ne s'agirait pas sur son dos de celles d'un papillon, mais d'autres plus rapides, plus fines, où se réfléchissait la lumière artificielle en de petits clignotements arc-en-ciel. Vêtue d'une robe d'un violet juste un peu plus foncé que la mienne, ses cheveux retombaient sur ses épaules en ondulations blond platine. Elle était tellement minuscule, même selon les critères des demi-Feys, qu'elle m'aurait à peine rempli la main.

L'homme qui tentait de l'apaiser, Éric, était le compagnon de Robert, un mètre soixante-dix, svelte, la tenue impeccable, bronzé et mignon tout plein dans le style BCBG. Ils étaient en couple depuis plus

de dix ans. Avant lui, le dernier amour de Robert avait été une femme à laquelle il était resté fidèle jusqu'à son décès, à quatre-vingts ans et des poussières. J'avais pensé qu'il était bien courageux de sa part de tomber aussi rapidement amoureux d'un autre humain.

— Douce-Amère, dit brusquement Robert, nous avons promis de n'en parler à personne, mais tu es la seule qui ait volé jusqu'ici en babillant hystériquement. Croyais-tu vraiment que personne ne dirait rien ? Tu as bien de la chance que la Princesse et ses hommes soient arrivés avant les policiers.

Elle vola vers lui, ses mains minuscules crispées en tout petits poings, les yeux embrasés de rage. Et elle le frappa. On aurait pu penser qu'un être plus petit qu'une poupée Barbie ne pouvait pas avoir un sacré punch, mais rien n'aurait pu être plus faux.

Elle le frappa, et me trouvant juste derrière lui, je sentis l'onde d'énergie qui se déploya à l'avant et autour de son poing rageur pareille à une petite explosion. Robert décolla dans les airs, projeté en arrière dans ma direction. Seuls les réflexes de Doyle lui permirent de se placer entre moi et l'homme qui tombait. Puis Frost me tira vivement hors de leur trajectoire avant qu'ils ne s'écrasent au sol.

Douce-Amère se tourna alors vers nous, et je pus voir son pouvoir onduler tout autour d'elle comme les vagues de chaleur un jour d'été. Ses cheveux encadraient son visage d'un halo pâle, gonflés par le souffle de sa propre énergie magique qui permettait à une « humaine » aussi petite de rester en vie sans avoir besoin de manger plusieurs fois par jour l'équivalent de son poids, telle une musaraigne ou un oiseau-mouche.

— Sois prudente, me dit Frost.

Sa peau se fit soudainement froide contre la mienne tandis que sa magie s'éveillait, dégageant un froid glacial hivernal à vous donner la chair de poule. Le glamour dont j'avais fait usage pour nous dissimuler se dissipa, en partie parce que le maintenir était plus ardu lorsque sa magie prenait son essor, et parce que j'espérais que cela contribuerait à ramener la petite Fey à la raison.

Ses ailes cessèrent de battre, et j'eus le temps de voir que sur ce tout petit corps se trouvaient celles cristallines d'une libellule. Puis, dans les airs, elle eut un soubresaut rappelant un humain qui trébuche, ce qui la fit plonger directement vers le plancher. Elle parvint à se rattraper de justesse, avant de reprendre de l'altitude jusqu'au niveau de l'œil de Frost et de Doyle. Elle s'était tournée de côté afin de pouvoir les regarder simultanément, en lévitation, son énergie s'estompant peu à peu autour d'elle.

Puis, maladroitement, elle fit une petite révérence dans les airs.

— Si vous vous dissimulez grâce au glamour, Princesse, alors comment voulez-vous qu'un Fey sache quelle attitude adopter ?

Je m'apprêtais à contourner Frost, lorsqu'il m'arrêta du bras à mi-parcours, et je dus m'exprimer à l'arrière du bouclier qu'il me faisait de son corps.

— Nous aurais-tu fait du mal si nous avions été simplement des humains en partie Feys ?

— Vous aviez l'air de ceux qui se déguisent en elfes.

— Tu veux parler de ceux qui se la jouent elfes ?

Lorsqu'elle acquiesça de la tête, ses boucles blondes retombèrent autour de ses minuscules épaules comme de jolies anglaises, son pouvoir semblant l'avoir fait friser.

— Pourquoi les humains qui se prennent pour des Feys t'effraieraient-ils ? lui demanda Doyle.

Ses yeux se portèrent vivement sur lui pour revenir se poser sur moi comme si le regarder la terrifiait. Le fait est que Doyle avait officié pendant des siècles en tant qu'assassin attitré de la Reine ; et qu'il fasse à présent partie de mon escorte ne suffisait pas à effacer son passé.

Elle répondit à sa question tout en ne me quittant pas du regard.

— Je les ai vus descendre de la colline où se trouvaient mes amis...

Elle s'interrompit et se cacha les yeux des mains pour se mettre à pleurer.

— Douce-Amère, lui dis-je, je compatis à ton chagrin, mais es-tu en train de dire que tu as vu les assassins ?

Elle se contenta d'opiner sans découvrir son visage, avant de se mettre à pleurer plus fort, un surprenant niveau de décibels en provenance d'un être aussi petit. Ces pleurs recélaient un soupçon d'hystérie. Je n'aurais pu lui en faire le reproche.

Robert passa à côté d'elle pour aller rejoindre Éric qui, après lui avoir pris les mains, lui demanda s'il était blessé. Robert fit simplement « non » de la tête.

— Je dois passer un coup de fil, mentionnai-je.

Robert me fit signe d'y aller, et quelque chose dans son regard m'indiqua qu'il avait compris qui j'allais appeler et pourquoi je ne le faisais pas dans cette pièce, vu que la petite Fey ne semblait pas souhaiter que quiconque apprenne ce dont elle avait été témoin. Et comme j'allais appeler la police...

Robert nous laissa retourner dans la réserve adjacente aux bureaux, mais pas avant qu'il n'ait invité le Fir Darrig à venir les rejoindre et à s'asseoir en compagnie d'Éric et de la demi-Fey. Une mesure de sécurité supplémentaire qui me parut judicieuse.

Frost et Doyle s'apprêtaient à me suivre, lorsque je leur dis :

— L'un de vous doit rester avec elle.

Doyle confia donc cette mission à Frost, tandis qu'il resterait avec

moi. Frost ne contesta pas ; il suivait les ordres des Ténèbres depuis des siècles. L'habitude de lui obéir était bien ancrée chez la plupart des gardes. Doyle laissa la porte se refermer derrière nous alors que je composais le numéro de portable de Lucy.

— Inspectrice Tate, entendis-je.

— C'est Merry.

— Vous avez trouvé quelque chose ?

— Que diriez-vous d'un témoin qui affirme avoir vu les assassins ?

— Arrêtez de vous moquer de moi !

— Ce n'est en rien le cas. J'ai l'intention de le rendre public.

Elle faillit en rire.

— Où êtes-vous, et de qui s'agit-il ? Nous pouvons envoyer un fourgon pour les embarquer.

— C'est une demi-Fey, et toute minus. Elle ne pourra sans doute pas être transportée ainsi sans souffrir de tout ce métal et de cette technologie.

— Merde ! Aura-t-elle aussi des problèmes à se présenter au quartier général ?

— Probablement.

— Merde et merde ! Dites-moi où vous êtes et nous irons à elle. Y a-t-il une pièce disponible pour l'interroger ?

— Oui.

— Donnez-moi l'adresse. Nous arrivons.

Je l'entendis qui avançait si vite que son pantalon produisait un bruissement dans l'herbe. Je lui indiquai l'adresse.

— Ne bougez pas de là. Je vous envoie des policiers en patrouille dans votre secteur pour faire du baby-sitting, mais ils ne seront pas munis de magie, juste de flingues.

— Nous vous attendons.

— Nous serons là dans une vingtaine de minutes si nous parvenons à esquiver le trafic avec nos gyrophares et nos sirènes.

Je ne pus m'empêcher de sourire, bien qu'elle fût incapable de me voir.

— Bon, à dans une trentaine de minutes, alors. Personne ne se sort rapidement d'un bouchon dans le coin.

— Assurez la permanence. On arrive.

Puis me parvint un hurlement de sirène avant que la communication ne soit coupée.

— Ils arrivent. Elle veut que nous restions ici, même après l'arrivée des flics les plus proches.

— Parce qu'ils ne possèdent pas de facultés magiques, contrairement au meurtrier, observa Doyle – ce que j'approuvai de la tête –, avant d'ajouter : Je n'aime pas que l'inspectrice te demande de

te mettre en danger pour son enquête.

— Ce n'est pas pour son enquête, mais pour éviter que d'autres encore de notre peuple ne perdent la vie, Doyle.

Son regard se posa sur moi. Il me dévisagea comme s'il ne me reconnaissait pas.

— Tu serais restée, de toute façon.

— Jusqu'à ce qu'ils nous mettent à la porte, en effet.

— Mais pourquoi ?

— Personne ne massacrera impunément ceux de notre peuple.

— Lorsque nous saurons qui a fait ça, es-tu si sûre de les voir passer en jugement devant un tribunal humain ?

— Tu veux dire plutôt que de t'envoyer t'en occuper comme au bon vieux temps ?

Je le dévisageai à mon tour. Il acquiesça sans un mot.

— Je pense que nous choisirons la filière judiciaire, dis-je.

— Et pourquoi ?

Je n'essayai même pas de lui expliquer que c'était la chose à faire. Il m'avait vue tuer par esprit de vengeance. Un peu tard maintenant pour me débiter en revendiquant le caractère sacré de la vie.

— Parce que nous sommes en exil permanent ici dans le monde des humains et que nous devons nous adapter à leurs lois.

— Ce serait tout de même plus simple de les éliminer et les contribuables feraient des économies.

Je lui souris avec un hochement de tête.

— Tu as raison, cela serait responsable, fiscalement parlant. Mais je ne suis pas le Maire, et je ne gère pas le budget.

— Et si tu l'étais, les tuerions-nous ?

— Non.

— Parce que maintenant, nous sommes assujettis au règlement des humains.

— Oui.

— Nous ne pourrions pas le rester indéfiniment, Merry.

— Probablement pas, mais aujourd'hui, nous devons nous y plier, et c'est comme ça.

— Est-ce un ordre, ma Princesse ?

— Si tu en éprouves la nécessité.

Il y réfléchit, avant d'opiner.

— Il va me falloir pas mal de temps pour m'y faire.

— Te faire à quoi ?

— Au fait que je ne sois plus un donneur de mort, et que tu portes autant d'intérêt à la justice.

— Le tueur pourrait être acquitté sur un point de procédure. La loi ne joue pas vraiment en faveur de la justice, mais plutôt du texte de loi et de celui qui bénéficie du meilleur avocat.

— Si le meurtrier est acquitté sur un point de procédure, alors que seront mes ordres ?

— Nous sommes éloignés de cette éventualité de plusieurs mois ou même années, Doyle. La justice procède avec lenteur par ici.

— La question n'en demeure pas moins, Meredith, me répliqua-t-il en me dévisageant encore.

Je fixai ses yeux dissimulés par les lunettes noires et lui dis la vérité :

— S'ils ne sont pas plusieurs, il passera le restant de sa vie derrière les barreaux, ou mourra.

— Par mon entremise ?

Je détournai le regard avec un haussement d'épaules.

— Par l'entremise de quelqu'un.

Lorsque je passai à côté de lui pour aller ouvrir la porte, il m'agrippa par le bras, *m'obligeant* à nouveau à le regarder.

— T'en chargeras-tu en personne ?

— Mon père m'a enseigné de ne jamais requérir de quiconque ce que je ne serais pas prête à faire moi-même.

— Ta tante, la Reine de l'Air et des Ténèbres, est plutôt enthousiaste quand il s'agit de salir dans le sang ses mains à la blancheur de lys.

— C'est une sadique. Je me contenterai de tuer.

Il porta mes mains à ses lèvres pour les embrasser avec douceur.

— Je préférerais que tes menottes se chargent de choses bien plus tendres que la mort. Permits que cette tâche me revienne.

— Pourquoi ?

— Je crois que si tu te retrouves dans un bain de sang, cela pourrait affecter les enfants que tu portes.

— Tu le penses vraiment ?

— Tuer altère bien des choses, répondit-il en hochant la tête.

— Je ferai de mon mieux pour ne pas avoir à le faire pendant ma grossesse.

Il m'embrassa sur le front, puis se pencha pour effleurer mes lèvres des siennes.

— C'est tout ce que je demande.

— Tu sais que ce qui arrive à une femme enceinte n'affecte pas vraiment les bébés, non ?

— Moque-toi de moi, répondit-il en se redressant de toute sa taille tout en me retenant les mains.

Et je ne sus jamais si j'aurais pu lui dire qu'il était superstitieux car un coup frappé à la porte nous interrompit, et Frost apparut dans l'entrebâillement pour nous annoncer :

— Les policiers sont là.

J'entendis Douce-Amère qui se remettait à hurler :

— La police ne sera d'aucune aide ! La police ne peut pas nous protéger contre un sortilège !

Après avoir soupiré à l'unisson, Doyle et moi nous concertâmes du regard avant de sourire. Le sien n'était qu'une esquisse, à peine un recourbement de lèvres. Cependant, c'est ainsi que nous franchîmes la porte, mais nos sourires disparurent. Nous pressâmes le pas quand Frost se retourna en disant :

— Douce-Amère, ne fais pas de mal aux policiers !

L'ayant rejoint, nous dûmes faire tout notre possible pour empêcher la minuscule Fey de balancer ces méchants flics à la forte carrure au travers de la pièce.

Chapitre 6

En fait, il ne s'agissait pas du tout de méchants flics de fort gabarit, mais plutôt de méchants officiers de police de fort gabarit. L'un d'entre eux était pourtant une femme sous l'uniforme, et bien qu'ils fassent preuve d'une grande amabilité, Douce-Amère refusait de se laisser amadouer.

La femme-officier ne semblait pas apprécier le Fir Darrig. Je suppose que si on n'a pas passé sa vie parmi des êtres qui, en comparaison, lui donnaient un look de cover-boy de *GQ*, il fichait suffisamment la trouille. Le vrai problème était que le Fir Darrig appréciait vivement de lui donner la frousse. Tout en gardant un œil sur l'hystérique Douce-Amère, il n'en parvenait pas moins à se rapprocher subrepticement de la femme à la queue-de-cheval blonde nouée serrée dans son uniforme bien repassé. Chaque partie de sa personne était briquée comme un sou neuf. Son collègue, un peu plus âgé, était beaucoup moins propre sur lui. J'aurais pu parier qu'elle était une nouvelle recrue dans les forces de l'ordre. Les bleus ont tendance à tout prendre particulièrement à cœur, du moins au début.

Robert avait demandé à Éric de faire le guet à l'avant avec Alice. J'avais compris que c'était pour éloigner son amant humain de Douce-Amère, au cas où elle perdrait à nouveau tout contrôle. Si elle frappait Éric comme elle venait de cogner Robert et Doyle, il pouvait se retrouver sérieusement amoché. Il vaut mieux cerner un Fey hystérique avec l'aide d'êtres bien plus résistants qu'un humain pur sang ne pourrait même y prétendre.

Douce-Amère, assise sur la table basse, pleurait tout doucement, épuisée après ses crises d'hystérie, l'explosion de magie et ses larmes ; tout cela lui faisait un effet néfaste. En fait, il arrivait parfois qu'un Fey aussi minuscule se vide à un tel point de son énergie qu'il pouvait s'estomper jusqu'à disparaître, ce qui était particulièrement dangereux en dehors de la Féerie. Plus il y avait de métal et de technologie dans l'environnement immédiat d'un Fey, plus cela serait dur pour lui. Comment un être aussi petit était-il arrivé à Los Angeles ? Pourquoi s'était-elle retrouvée exilée, ou avait-elle tout simplement suivi sa fleur des champs en traversant tout le pays comme cet insecte dont

elle avait l'apparence ? Certaines fées des fleurs étaient complètement gagas de leurs plantes, d'autant plus s'il s'agissait d'espèces spécifiques. Comme tous les fanatiques, plus elles se concentraient exclusivement sur leurs sujets, plus elles s'y dévouaient.

Robert s'était installé dans l'un des fauteuils en cuir très rembourrés et nous avait proposé la banquette, d'une proportion intermédiaire entre ma taille et la sienne, c'est-à-dire de la taille moyenne d'un humain. Ce qui signifiait qu'elle m'accueillerait sans problème, mais probablement pas aussi bien Doyle et Frost, visiblement pas du tout intéressés d'y prendre place. Cela n'avait donc aucune importance.

Frost était assis sur l'accoudoir à côté de moi. Doyle, près de la « porte » de la pièce en partie cloisonnée, gardait un œil sur celle menant à l'extérieur. Étant donné que mes gardes ne voulaient pas s'asseoir, les deux policiers s'en étaient aussi abstenus. Le plus âgé, l'Officier Wright, un mètre quatre-vingts bien baraqué, de ses cheveux bruns coupés court à ses bottines confortables choisies avec soin, ne les aimait ostensiblement pas. Il n'arrêtait pas de laisser son regard dériver, passant de Frost à Doyle et à la petite fée sur la table, s'attardant malgré tout principalement sur mes hommes. J'aurais pu parier que Wright avait appris une chose ou deux au sujet des capacités physiques des Feys au cours de ses années sur le terrain. N'importe qui capable d'évaluer ce genre de caractéristiques n'appréciait généralement pas beaucoup mes hommes. Aucun policier n'aimerait s'avouer qu'il pourrait ne pas être le mâle le plus costaud dans la pièce en cas de combat de coqs.

O'Brian la bleue faisait au moins un mètre cinquante, ce qui était grand pour moi, mais pas en étant plantée là à côté de son collègue et de mes gardes. Je pariais qu'ayant intégré les forces de l'ordre, elle devait s'y être habituée ; ce à quoi elle n'était pas habituée était au Fir Darrig qui était parvenu à se rapprocher d'elle et ne se trouvait plus qu'à quelques centimètres. Il n'avait rien fait de mal, rien dont elle pourrait se plaindre si ce n'est d'envahir son espace personnel. Mais j'aurais pu parier qu'elle avait pris à cœur toutes ces conférences sur les relations entre les humains et les Feys. L'une des différences culturelles majeures chez nous autres était que nous n'avions pas de limites à cet espace personnel comme l'Américain lambda, par conséquent, si l'Officier O'Brian s'en plaignait, elle risquait de manquer de tact envers notre peuple avec la Princesse Meredith assise juste là. J'observai qu'elle s'efforçait de ne pas trop montrer sa nervosité alors que le Fir Darrig se rapprochait d'elle d'une fraction de plus. Elle essayait de réfléchir aux implications politiques si elle lui disait de reculer, et cette pensée se refléta dans ses yeux bleus.

On frappa discrètement à la porte. Il ne devait donc pas s'agir de

Lucy ni de son équipe. La plupart des policiers martèlent généralement de manière autoritaire.

— Entrez, dit Robert.

Alice poussa la porte, apportant un petit plateau de pâtisseries.

— Voici de légers amuse-gueule à déguster le temps que je prépare vos commandes.

Elle décocha un sourire à toute l'assemblée, qui fit apparaître des fossettes aux commissures de sa bouche pulpeuse fardée de rouge, la seule dérogation à ses fringues en noir et blanc. Son sourire s'éternisa-t-il un peu plus sur le Fir Darrig ? Ses yeux se durcirent-ils juste d'un chouïa à la vue de sa proximité avec O'Brian ? Cela se pouvait, ou peut-être était-ce ce que je voulais y voir.

Elle hésita avec ses gâteaux, comme si elle se demandait par qui commencer le service. Je l'aidai à se décider.

— Douce-Amère est-elle froide au toucher, Robert ?

Celui-ci était venu s'asseoir près de la demi-Fey, qui, maintenant, sanglotait silencieusement sur son épaule, recroquevillée au creux de son cou lisse.

— Oui. Elle a besoin de quelque chose de sucré.

Alice m'adressa un sourire reconnaissant, avant de présenter en priorité le plateau à son patron, qui prit un gâteau recouvert de glaçage pour le tendre à la petite Fey. Elle ne sembla même pas le remarquer.

— Est-elle blessée ? s'enquit l'Officier Wright, paraissant brusquement plus alerte, comme habité de quelque chose d'autre.

J'avais parfois remarqué chez les policiers ce type de réaction, ainsi que chez certains de mes gardes. À un moment donné, ils sont là, tout simplement, et l'instant suivant les voilà pour ainsi dire sur le pied de guerre ; des flics, en fait, ou des combattants. Comme si un interrupteur interne était enclenché et que, brusquement, leur personnalité s'en trouvait décuplée.

L'Officier O'Brian tenta de suivre le mouvement, mais, encore débutante, elle ignorait comment se mettre en mode qui-vive. Elle finirait bien par apprendre.

Je sentis Frost se contracter à côté de moi sur l'accoudoir de la banquette. Je savais que si Doyle avait été à l'opposé, j'aurais perçu chez lui le même réflexe. Ils étaient tous des guerriers, de ce fait il leur était difficile de rester insensibles à la réaction de l'autre homme.

— Douce-Amère a dépensé une énergie considérable, précisai-je. Elle a besoin de se requinquer.

Alice présenta ensuite le plateau de sucreries à Frost puis à moi. Je pris la deuxième pâtisserie crémeuse. On aurait dit un croisement entre un petit gâteau et un autre encore plus riquiqui, mais l'appareil tout blanc était mousseux, et j'avais soudainement les crocs. Ce que

j'avais remarqué depuis que j'étais enceinte. Tout allait bien jusqu'à ce que je ressente une faim de loup.

Frost déclina de la tête, préférant garder les mains libres. Avait-il faim ? Combien de fois s'était-il trouvé lors d'un banquet en faction avec Doyle aux côtés de la Reine, assurant sa protection, pendant que nous autres mangions ? Cela avait-il été difficile pour lui ? Il ne m'était jamais venu à l'esprit de m'en soucier, et je ne pouvais pas le faire maintenant devant tous ces étrangers. Je laissai donc pour l'instant cette interrogation en suspens pour m'attaquer à mon gâteau dont je me mis à lécher le glaçage.

— Ne dirait-on pas que la journée a été rude pour elle ? commenta Wright.

Je me rendis compte qu'ils n'étaient peut-être même pas au courant de la raison pour laquelle on les avait envoyés ici pour garder Douce-Amère. On leur avait sans doute simplement dit qu'il y avait un témoin à protéger, voire donné encore moins d'infos. On leur avait ordonné de se pointer et de garder un œil sur elle, et c'est ce qu'ils faisaient.

— C'est sûr, mais plus encore. Elle a besoin de carburant, répondis-je en passant un doigt sur le glaçage avant d'en lécher l'extrémité – une pâtisserie glacée fait-maison, mais pas trop sucrée.

— Vous voulez plutôt dire de manger ? demanda O'Brian.

— Oui, mais c'est même plus encore, dis-je en approuvant de la tête. Si nous ne mangeons pas, nous ressentons seulement que nous avons faim, et comme un léger malaise. Plus les créatures au sang chaud sont de petite taille, plus il leur est difficile de maintenir leur température corporelle et leur niveau d'énergie. Les musaraignes doivent manger au moins cinq fois leur propre poids de nourriture par jour, juste pour éviter de mourir de faim.

Je renonçai à faire usage de mon doigt, me contentant de lécher directement le glaçage. L'Officier Wright me lança un regard, avant de le détourner vite fait en prétendant m'ignorer. Aucun des deux policiers ne prit quoi que ce soit sur le plateau, souhaitant apparemment garder eux aussi les mains libres. Ou on leur avait peut-être mentionné de n'accepter aucune nourriture des gens de la Féerie ? Ce règlement ne s'appliquait que si on s'y trouvait et qu'on était d'origine humaine. Mais je m'abstins de tout commentaire, parce qu'ils évitaient ces pâtisseries par peur de la magie féerique, ce qui serait offensant pour Robert.

Le Fir Darrig se servit une part de gâteau à la carotte, tout en décochant à Alice ce sourire malicieux, le nez en l'air. Puis il me fixa, sans détourner une seule fois le regard. Il me matait, simplement. Chez les Feys, quand on se la jouait sexy et que personne ne s'en rendait compte, cela équivalait à une insulte. Est-ce précisément ce

que j'étais en train de faire ? Je ne le faisais pas du tout exprès. Tout ce qui m'importait, c'était ce glaçage, et sans couverts il ne me restait pas beaucoup d'options.

Robert tendait toujours le gâteau nappé de sucre à la petite Fey sur son épaule.

— Allez, Douce-Amère, fais-moi plaisir, encore un petit bout.

— Voulez-vous dire qu'elle pourrait mourir de sous-alimentation ? demanda O'Brian.

— Pas seulement pour cette raison. La crise d'hystérie et l'usage de sa magie ont tous deux contribué à consumer une partie de l'énergie qui lui permet de fonctionner avec la taille qu'elle a tout en restant douée de raison.

— Je ne suis qu'un simple flic. Vous devriez employer un vocabulaire plus basique ou développer davantage, me suggéra Wright tout en me regardant, avant de détourner à nouveau prestement les yeux.

Je le mettais de toute évidence mal à l'aise, et pour ces humains j'étais plutôt grossière. Mais pour nous, les Feys, c'est lui qui était impoli.

Frost me passa un bras autour des épaules, ses doigts s'attardant sur l'une d'elles, dénudée. Il surveillait toujours la pièce, mais ce contact m'indiqua qu'il avait aussi remarqué ce que j'avais fait avec ce gâteau, et qu'il pensait à ce que cela serait de me laisser user de ces mêmes talents sur son corps. Les humains qui essaient de jouer suivant ces règles se plantent souvent et se montrent bien trop sexuels dans leur approche. Il est poli de le remarquer, mais pas de peloter.

Je m'adressai aux officiers, les doigts de Frost traçant des cercles délicats sur ma peau. Doyle était désavantagé, bien trop loin pour pouvoir me toucher. Il devait se concentrer sur la porte du fond, et de ce fait, comment aurait-il pu remarquer ce que je faisais sans déroger à sa fonction de garde ? Je compris que la Reine l'avait confronté à ce dilemme pendant des siècles. Il n'avait rien laissé filtrer, les Ténèbres, de glace, imperturbable. Tout en y réfléchissant, je laissai tomber le nappage pour m'adresser aux policiers.

— Cela demande de l'énergie de faire usage d'un cerveau évolué. Cela demande de l'énergie d'être bipède et de faire tout ce dont nous sommes capables. Maintenant, si vous nous rétrécissez, la magie sera nécessaire pour qu'une Fey comme Douce-Amère soit en mesure d'exister.

— Vous voulez dire que sans ça, elle ne pourrait pas survivre ? s'enquit O'Brian.

— Je veux plutôt dire qu'elle a une aura magique, en l'absence d'un terme mieux approprié, qui se diffuse dans son environnement immédiat en lui permettant de fonctionner. Impossible à concevoir en

vertu de l'ensemble des lois de la biophysique ; seule la magie permet aux plus petits d'entre nous de se nourrir.

Les deux officiers regardaient la petite fée qui prit une poignée de glaçage sur le gâteau pour le déguster aussi délicatement qu'un chat avec de la crème sur la patte.

— Je ne l'avais pas encore entendu présenté aussi clairement, mentionna Alice, avant de faire un signe de tête à Robert et d'ajouter : Désolée, patron, mais c'est la vérité.

— Non, tu as raison, lui répondit-il en me regardant plus attentivement cette fois, avant d'enchaîner : J'avais oublié que vous aviez été éduquée chez les humains. Vous êtes diplômée en sciences biologiques, exact ?

J'acquiesçai.

— Ce qui vous rend particulièrement légitime pour leur expliquer notre univers.

J'y réfléchis, mais je me contentai de dire avec un haussement d'épaules :

— Je le fais depuis mes six ans, lorsque mon père m'a emmenée hors de la Féerie pour être éduquée dans une école secondaire publique.

— Ceux d'entre nous qui étions expatriés lorsque cela s'est produit se sont toujours demandé pourquoi le Prince Essus avait fait ce choix.

— Je ne doute pas que les rumeurs ont dû aller bon train, observai-je en souriant.

— En effet, mais si vous voulez mon avis, la vérité est tout autre.

Je haussai à nouveau les épaules. Mon père m'avait emmenée en exil parce que sa sœur, ma tante, la Reine de l'Air et des Ténèbres, avait tenté de me noyer. Si j'avais été vraiment Sidhe, c'est-à-dire immortelle, jamais je n'aurais pu succomber à une noyade. Que mon père ait dû intervenir pour me sauver la vie avait signifié que je ne l'étais pas, et pour ma tante Andais cela voulait tout dire : je ne diffèrais pas davantage d'un chiot né de l'union accidentelle d'une chienne de race et d'un bâtard du voisinage. Si on pouvait me noyer, pourquoi se gêner ?

Mon père m'avait donc emmenée ainsi que toute sa maisonnée, pour me protéger. Aux médias humains, il avait déclaré avoir pris cette décision afin que j'apprenne à connaître le pays de ma naissance, et que je ne me cantonne pas à devenir une autre créature de la Féerie. L'une des rares publicités positives dont avait pu bénéficier notre Cour.

Sous les yeux toujours attentifs de Robert, je me concentrai à nouveau sur mon glaçage, n'osant pas faire part de la vérité à quiconque ne venait pas de la Cour. Les secrets de famille sont pris

très au sérieux par les Sidhes, Seelies comme Unseelies.

Après avoir déposé le plateau sur la table basse, Alice prit les commandes, en commençant du côté opposé de la pièce par Doyle, qui demanda ce café exotique qu'il avait pris lors de notre première visite ici, et qu'il affectionnait à la maison. Un café que je n'avais pu déguster nulle part à la Féerie, et j'en avais déduit que pour l'apprécier autant, il avait dû en sortir souvent. Il était également le seul Sidhe de ma connaissance qui arborait un piercing au téton assorti à toutes ses boucles d'oreilles, ce qui révélait à nouveau une certaine durée de séjour à l'extérieur de notre contrée féerique. Mais à quelle époque ? Durant ma jeune existence, il ne s'était jamais éloigné très longtemps de la Reine, du moins autant que je m'en souviens.

Je l'aimais profondément, mais c'était encore l'un de ces instants où je me rendais compte que je ne le connaissais pas vraiment.

Le Fir Darrig demanda l'une de ces boissons à base de café avec tant d'ingrédients que cela faisait davantage penser à un milk-shake. Les policiers passèrent leur tour, et ce fut le mien. J'aurais bien pris un Earl Grey, mais comme le médecin m'avait conseillé de renoncer à la caféine durant ma grossesse, la théine semblait aussi inappropriée. Je demandai donc un thé vert au jasmin. Frost commanda un Assam, mais avec de la crème et du sucre. Il aimait le thé noir longuement infusé, puis adouci comme éclairci.

Robert prit pour lui et Douce-Amère du thé accompagné de scones avec de la crème presque aussi compacte que du beurre et de la confiture de fraise, une spécialité dont le Fael avait la réputation.

Je faillis me laisser tenter moi aussi pour accompagner mon thé vert, mais avec des scones ce n'est pas super. Ce n'était simplement pas la même chose, et tout à coup je ne voulus plus de quoi que ce soit de sucré. Par contre, des protéines me paraissaient être une excellente idée. Est-ce que je commençais à ressentir des envies ? M'étant penchée vers la table, je déposai sur une serviette le gâteau à moitié grignoté dont le glaçage ne me semblait plus du tout appétissant.

— Retourne servir les officiers de police, Alice, lui dit Robert. Ils devraient au moins prendre un café.

— Nous sommes en service, répondit Wright.

— Tout comme nous, intervint Doyle de cette voix profonde plus épaisse que de la mélasse. Insinueriez-vous que nous prenons moins à cœur notre mission que vous, Officier Wright ?

Ils commandèrent donc un caoua. O'Brian demanda en premier un petit noir, et son collègue un café glacé avec de la crème et du chocolat – un « coffee-shake » encore plus sucré que celui du Fir Darrig. O'Brian lança un bref coup d'œil à son collègue, amplement éloquent. Si elle avait su qu'il allait choisir un breuvage de filles, elle aurait demandé autre chose que ce café noir. Cette interrogation qui

se transcrivit furtivement sur ses traits ne m'échappa pas : pourrait-elle modifier sa commande ?

— Officier O'Brian, vous désirez autre chose ? l'aidai-je.

Je m'essuyai les doigts sur une autre serviette, ne supportant même plus le résidu collant.

— Je... non, merci, Princesse Meredith.

Lorsque Wright laissa échapper un bruit de gorge, elle lui lança un regard, confuse.

— On ne doit pas dire ça aux Feys, lui notifia-t-il.

— Dire quoi ?

— Merci, répondis-je. Certains des plus âgés le prendraient pour une sérieuse offense.

Elle s'empourpra sous son bronzage.

— Je suis désolée.

Puis elle s'interrompit, rouge d'embarras, et regarda Wright.

— Cela ira, lui dis-je. Je ne suis pas assez vieille pour prendre un « merci » pour une insulte personnelle. Toutefois, il s'agit d'une bonne règle générale à garder en mémoire quand on s'adresse à nous.

— Je suis moi-même plutôt âgé, intervint Robert. Mais je gère cet établissement depuis trop longtemps pour me sentir offensé de quoi que ce soit.

Un sourire authentique avec des dents impeccables à la blancheur éclatante rayonnait de son beau visage. Je me demandai combien tout cela lui avait coûté. Ma grand-mère était métissée de Farfadet, en conséquence je n'aurais pu ignorer comme il avait changé.

Alice alla préparer les commandes et la porte se referma derrière elle. Nous entendîmes frapper bruyamment, de manière particulièrement déterminée, qui fit sursauter Douce-Amère. Elle s'agrippa à la chemise de Robert de ses mains poisseuses. Ça, c'était la police, indéniablement, et Lucy fit son entrée sans même y être invitée.

Chapitre 7

— Ils ont dévalé la colline, dit Douce-Amère de cette voix haut perchée quasi musicale, bien que, aujourd'hui, elle sonnât faux, révélant le stress auquel elle était en proie alors qu'elle tentait de répondre aux questions.

Elle se cachait derrière le col de Robert, jetant aux deux inspecteurs en civil des coups d'œil furtifs comme une gamine apeurée. Peut-être qu'après tout elle était vraiment effrayée à ce point, ou que, vu sa taille, elle en profitait pour en rajouter. Les humains ont généralement tendance à prendre les demi-Feys pour des enfants, et plus ils sont minuscules, plus ils les perçoivent comme tels. Moi, je n'étais pas dupe.

Les deux flics en uniforme, Wright et O'Brian, étaient en faction près de la porte au fond où les inspecteurs leur avaient ordonné de se poster. Le Fir Darrig était retourné en salle pour donner un coup de main, quoique, à la réflexion, je me demandai de quelle aide il pourrait être avec la clientèle, qu'il semblait beaucoup plus disposé à terroriser qu'à servir.

— Combien étaient-ils à dévaler la colline ? s'enquit Lucy avec patience.

Son collègue avait sorti son calepin et prenait des notes. Un jour, Lucy m'avait expliqué que certaines personnes se sentaient nerveuses en voyant leurs propos ainsi enregistrés. Cela pouvait contribuer à intimider les suspects, mais également les témoins, alors que c'était bien la dernière chose qu'on aurait souhaité faire. Le compromis établi était que Lucy autorisait son coéquipier à griffonner pendant qu'elle se chargeait de l'interrogatoire. Ils inversaient les rôles à l'occasion.

— Quatre ou cinq, je ne m'en rappelle pas très bien.

Douce-Amère enfouit son visage au creux du cou de Robert. Ses frères épaules se mirent à trembler et nous comprîmes qu'elle se remettait à pleurer.

Tout ce que nous avons appris jusque-là était qu'il s'agissait d'hommes qui se la jouaient elfes avec leurs longs cheveux et leurs implants d'oreilles, de quatre à six en nombre, bien qu'ils aient pu être encore plus. Douce-Amère n'était sûre que de quatre minimum. Elle

était incapable de donner une heure précise parce que la plupart des Feys, plus particulièrement ceux qui effectuaient toujours leurs petits boulots en accord avec la nature, n'utilisaient pas d'horloges, mais la lumière du jour pour se repérer dans le temps.

Robert parvint à la faire manger encore un peu. Nous avions déjà expliqué aux inspecteurs pourquoi ces sucreries étaient nutritionnellement indispensables. Oh, à propos, qu'est-ce que nous faisons toujours ici ? Lorsque nous nous étions apprêtés à partir, Douce-Amère s'était à nouveau retrouvée en proie à l'hystérie, semblant convaincue que sans la Princesse et sa Garde Royale pour faire bien se tenir les policiers humains, ils la traîneraient au commissariat, dans tout ce métal et cette technologie, et la tueraient accidentellement dans le procédé.

J'avais tenté de me porter garante de Lucy comme faisant partie des gentils policiers, mais Douce-Amère avait perdu des décennies plus tôt celui qu'elle aimait, lors de leur arrivée à Los Angeles, précisément suite à ce type d'accident. Il est vrai que si l'un de mes amants avait disparu à cause de la négligence de la police, je rencontrerais sans doute aussi quelques difficultés à leur accorder ma confiance.

Lucy fit une nouvelle tentative.

— Pouvez-vous décrire ces prétendus elfes qui ont dévalé la colline ?

Douce-Amère lui jeta un coup d'œil, toute innocente, sa bouche minuscule barbouillée de glaçage, donnant l'impression qu'elle n'était qu'une pauvre victime. Cependant, je savais que, sans conteste, la plupart des demi-Feys préféreraient à ces sucreries du sang frais.

— Tout le monde est plus grand que moi, et ils étaient grands, répondit-elle de cette petite voix flûtée qui n'avait rien à voir avec celle qui nous avait hurlé dessus tout à l'heure.

Elle se jouait des humains. Cela pouvait être dû à la méfiance, ou simplement à l'habitude. Une façon de donner le change afin que ces grandes personnes ne lui fassent pas de mal.

— De quelle couleur étaient leurs cheveux ? s'enquit Lucy.

— Un avait des cheveux aussi noirs que la nuit, un autre jaunes comme les feuilles d'érable avant qu'elles ne tombent, ceux d'un autre étaient d'un jaune plus clair comme les roses fanées par le soleil. Il y en avait un avec des cheveux comme ces feuilles mortes ayant perdu toute couleur à part le marron, bien que mouillé de pluie.

Nous attendions tous la suite, lorsqu'elle reprit du gâteau que Robert lui tendait toujours.

— Comment étaient-ils habillés, Douce-Amère ?

— Avec du plastique, répondit-elle enfin.

— Que voulez-vous dire, avec du plastique ? insista Lucy.

— Du plastique transparent comme celui dans lequel on emballe

les aliments.

— Vous voulez dire qu'ils étaient vêtus de film alimentaire ?

— Du plastique leur recouvrait les cheveux, comme les vêtements et les mains, répondit-elle après avoir démenti de la tête.

J'observais Lucy et son acolyte qui, après la révélation de ces nouveaux détails, s'évertuaient tous deux à réprimer leur excitation. Cette description, si succincte fût-elle, devait contribuer à expliquer en partie ce qui s'était passé sur la scène de crime, ce qui ajoutait foi au témoignage de Douce-Amère.

— De quelle couleur était ce plastique ?

Je sirotai mon thé en essayant de ne pas attirer l'attention. Frost, Doyle et moi étions ici parce que Douce-Amère nous faisait confiance pour l'empêcher de tomber entre les griffes de la police. Elle avait été certaine, comme presque tous les Feys inférieurs, que les nobles de sa Cour se montreraient effectivement à la hauteur de leur rang. Nous ferions de notre mieux. Lucy avait insisté pour que Doyle s'asseye sur la banquette à côté de moi au lieu de les toiser de sa haute stature. Je m'installai donc sur le sofa entre eux deux. Frost s'était même déplacé de l'accoudoir pour venir nous y rejoindre, afin de ne pas non plus leur en imposer par sa présence.

— Il n'y avait pas de couleur, répondit Douce-Amère avant de chuchoter à l'oreille de Robert. Afin qu'elle étanche sa soif, celui-ci rapprocha précautionneusement de ses lèvres une tasse en porcelaine assez grande pour qu'elle puisse s'y baigner.

— Voulez-vous dire qu'il était incolore ? poursuivit Lucy.

— C'est ce que je viens de dire ! rétorqua Douce-Amère, quelque peu agacée.

Était-ce le glamour, auquel excellaient les demi-Feys, qui donnait ainsi à ses propos un soupçon de bourdonnement d'abeille ?

— Vous avez donc vu leurs vêtements sous le plastique ?

Elle sembla y réfléchir, avant d'opiner.

— Pourriez-vous nous les décrire ?

— C'étaient des vêtements, des vêtements tout fripés sous le plastique.

Elle prit soudain son envol, ses ailes transparentes de libellule vrombissant autour d'elle tel un halo animé d'arcs-en-ciel.

— Ils étaient grands, ajouta-t-elle. C'étaient des humains. Ils se ressemblent tous en ce qui me concerne.

Le bourdonnement aigu de colère s'était intensifié, tel un courant sous-jacent à ses paroles.

— Est-ce que quelqu'un d'autre entend ces abeilles ? s'enquit le collègue de Lucy.

Robert, s'étant remis debout, leva la main vers la Fey en lévitation, comme on encouragerait un oiseau à s'y poser en lui

disant :

— Douce-Amère, ils veulent nous aider à retrouver les hommes qui ont perpétré cet acte horrible. Ils sont venus ici pour t'aider.

La sonorité d'abeilles colériques s'amplifiait, de plus en plus aiguë, de plus en plus forte. Si j'avais été à l'extérieur de la pièce, j'aurais détalé. Le degré de tension s'y était accru. Et même Frost et Doyle s'étaient contractés à mes côtés, alors que nous savions tous qu'il s'agissait d'une illusion sonore pour empêcher les grandes personnes un peu trop curieuses de se rapprocher trop près de la petite Fey, ou de ses plantations. Un bruit conçu pour mettre les nerfs à vif, jusqu'à vouloir se tirer vite fait, coûte que coûte. C'était bien là le but.

Un nouveau coup martelé bruyamment à la porte nous parvint.

— Pas maintenant ! s'exclama Lucy, tout en ne quittant pas des yeux la demi-Fey qui voletait sur place.

Il semblait qu'à présent elle avait renoncé à considérer Douce-Amère comme une enfant. Lucy était comme tous ceux qui faisaient ce boulot depuis assez longtemps ; ils avaient l'intuition du danger. Tous les meilleurs flics de ma connaissance prêtaient attention à cette sensation rampante le long de la nuque. C'était comme ça qu'ils restaient en vie.

— Douce-Amère, s'il te plaît, nous sommes là pour t'aider, tenta à nouveau Robert, espérant la raisonner.

Wright entrebâilla juste un peu la porte pour transmettre le message de Lucy. Des murmures teintés d'urgence allaient et venaient entre lui et son interlocuteur.

La jambe de Doyle s'était contractée sous ma main, il était prêt à bondir. Le contour du corps de Frost était agité d'un léger tressaillement sur toute sa hauteur, là où il frôlait le mien, rappelant un cheval fougueux. Ils avaient raison. Si Douce-Amère employait contre les inspecteurs ce même pouvoir qui avait renversé cul par-dessus tête Doyle et Robert, ils pourraient se retrouver en piteux état.

Je me demandai alors si Douce-Amère était plus qu'effrayée. La première fois, c'était un déchaînement hystérique, mais la deuxième ? Je me demandai si elle n'était pas un peu fêlée. Ce qui pouvait arriver aux Feys tout autant qu'aux humains. Certains perdaient quelque peu la raison en se retrouvant exilés de la Féerie. Notre témoin principal avait-elle halluciné quant aux meurtriers ? Est-ce que tout cela aboutirait vraiment à quelque chose ?

Robert s'avança, la main toujours en l'air.

— Douce-Amère, ma mignonne, s'il te plaît. Il reste du gâteau. Je vais faire apporter du thé bien chaud.

Le bourdonnement colérique s'intensifia, tout comme la tension qui régnait dans la pièce, semblant insufflée par cette puissante sonorité, telle une note de musique qui s'éternise jusqu'à ce qu'on en

arrive à souhaiter qu'elle varie à tout prix plutôt que de se poursuivre.

Elle fit demi-tour dans les airs, ses ailes produisant autour d'elle un flouté argent moiré d'arcs-en-ciel. Si minuscule soit-elle, elle me faisait penser à ces avions de combat qui font du surplace. Cette analogie aurait pu paraître ridicule appliquée à quelqu'un ne faisant pas plus de dix centimètres, mais elle irradiait incontestablement de méchanceté, par ondes successives.

— Je ne suis pas une stupide Farfadet facile à amadouer avec des sucreries et du thé ! répliqua-t-elle.

Robert laissa retomber lentement son bras, car l'insulte était plus que délibérée. Les Farfadets avaient souvent accepté en rémunération des pâtisseries et du thé ou, au temps jadis, de la bonne liqueur.

Un vacarme se produisait de l'autre côté de la porte, des voix qui s'élevaient, comme si une foule tentait de se frayer un passage malgré les policiers qui devaient lui faire barrage, du moins à ma connaissance. Douce-Amère effectua l'un de ces demi-tours précis, quasi mécanique, mais cette fois vers la sortie d'où provenait ce tumulte.

— Les meurtriers sont ici ! Je ne les laisserai pas me dérober ma magie et me détruire !

Si qui que ce soit faisait du forcing pour entrer maintenant, elle le blesserait, ou tout du moins Wright et O'Brian postés de ce côté.

Je fis la seule chose qui me passa par la tête ; je pris la parole :

— Tu as requis mon aide, Douce-Amère.

La petite poupée malveillante en lévitation dans les airs se tourna alors vers moi. Doyle s'avança imperceptiblement sur la banquette, pour pouvoir me protéger de son corps si elle laissait exploser sa puissance magique. Frost était si tendu à côté de moi que j'avais l'impression que ses muscles devaient lui faire mal. Je m'efforçai de rester détendue et de transmettre mon calme à Douce-Amère, qui n'était plus qu'une créature bourdonnante emplie d'une rage folle. À nouveau, l'idée m'effleura qu'elle devait être fêlée.

— Tu m'as implorée de rester ici et de te protéger. Je suis restée en m'assurant que les policiers ne t'emmènent pas dans un lieu contenant encore plus de métal et de technologie.

Elle plongea en piqué, avant de se remettre à faire du surplace, mais pas aussi haut, et pas aussi précisément. Je connaissais assez d'êtres ailés pour savoir que cela indiquait de la perplexité, ou de l'hésitation. Le bourdonnement d'abeille s'atténuait.

— Vous êtes restée parce que j'avais peur ? me demanda-t-elle, son minuscule visage crispé en une grimace. Vous êtes restée parce que je vous l'avais demandé ?

— Oui, c'est tout à fait ça, Douce-Amère.

Le brouhaha des voix à l'extérieur s'amplifiait, se faisant plus

strident.

— C'est trop tard, Reine Meredith. Ils sont là, dit-elle en se tournant vers la porte, et elle ajouta : Ils sont venus me chercher !

Sa voix semblait lointaine, quelque chose clochait. Que Danu nous soit miséricordieuse ! Elle était bel et bien cinglée. La question étant : cette folie était-elle apparue avant ou après qu'elle eut vu ses amis morts ? Le bruit d'abeille s'intensifia à nouveau, ainsi qu'un parfum d'été et de soleil écrasant l'herbe de ses rayons.

— Ils ne viennent pas pour te chercher, Douce-Amère, lui dis-je en lui transmettant des pensées apaisantes.

Comme j'aurais souhaité que Galen ou Abloec soient avec nous ; tous deux avaient la faculté de projeter des émotions positives. Abe était capable de faire cesser tout combat à des guerriers engagés en plein milieu d'une bataille pour les faire trinquer ensemble. Quant à Galen, il pouvait rendre heureux tous ceux qui l'entouraient. Aucun de nous trois assis là ne possédait ce don. Nous pouvions tuer Douce-Amère en tentant d'épargner tout mal aux humains, mais pourrions-nous l'arrêter à temps ?

— Douce-Amère, tu m'as appelée ta Reine. Et en tant que telle, je t'ordonne de ne faire aucun mal à ceux qui se trouvent dans ce café.

M'ayant lancé un regard par-dessus son épaule, le bleu de ses yeux en amande se mit à scintiller sous l'essor de sa magie.

— Douce-Amère n'existe plus. Je ne suis plus qu'Amère, et nous n'avons pas de Reine !

Puis elle s'envola vers la sortie.

— Inspecteurs ? appela O'Brian.

Nous nous étions tous remis debout pour suivre prudemment la demi-Fey. Lucy, s'étant rapprochée de moi, me chuchota :

— Quels dégâts est-elle vraiment capable de faire ?

— Du style à faire sauter la porte de ses gonds.

— Avec mes officiers entre elle et ladite porte ? s'enquit Lucy.

— Sans problème.

— Eh bien merde, alors !

Je ne le lui faisais pas dire.

Chapitre 8

— Douce-Amère, mon enfant, n'aie pas peur. Ta Bonne Fée est là.

La voix me parvint de l'extérieur, avec une inflexion aiguë et musicale, et rien qu'en l'entendant j'ébauchai un sourire.

Douce-Amère plongea à nouveau d'un coup vers le sol.

— Gilda ? demanda-t-elle, incertaine.

Les bourdonnements s'estompaient tout comme la senteur de l'herbe roussie par l'été.

— Oui, ma petite chérie, c'est Gilda. Si tu te calmes un peu dans l'autre pièce, le gentil policier me laissera passer.

Douce-Amère levitait sous les yeux écarquillés de surprise des officiers Wright et O'Brian, qui s'esclaffèrent avec elle lorsque la petite Fey se mit à rire. Les demi-Feys, les plus petits de notre peuple, en comptaient certains dotés d'un glamour à faire pâlir d'envie les Sidhes, ce qu'aucun de mes congénères ne voudrait jamais admettre.

Je me surpris à vouloir aider Gilda à franchir le barrage. Je lançai un coup d'œil aux inspecteurs, m'attendant à les voir eux aussi sous l'emprise du glamour, mais pas du tout. Ils semblaient simplement interloqués, comme s'ils venaient d'entendre un chant bien trop lointain pour en comprendre les paroles. Cela me parvenait également, semblant provenir d'une boîte à musique, ou rappelant des tintements de carillons, ou de cloches, ou... D'un fléchissement de mon esprit et de ma volonté, je me protégeai plus rigoureusement et parvins à repousser au loin cette mélopée. Je ne voulais plus m'ébaubir bêatement, pas plus qu'aider Gilda à entrer.

Douce-Amère se remit à rire et, à nouveau, le collègue de Lucy s'y joignit, nerveusement, comme s'il savait qu'il aurait mieux valu s'en abstenir.

— Auriez-vous encore laissé votre anticharme à la maison ? lui demanda Lucy.

Il répondit par un haussement d'épaules.

Elle fouilla dans ses poches puis lui tendit un petit sac en tissu.

— J'en ai emmené en plus aujourd'hui, au cas où, dit-elle en tournant vivement les yeux vers moi comme si elle se demandait si j'allais le prendre de travers.

— Il m'arrive même parfois de porter ce genre de talisman, lui mentionnai-je, sans ajouter tout haut : *« mais généralement, seulement dans l'entourage des membres de ma famille »*.

Lucy m'adressa un bref sourire de gratitude.

— Avez-vous senti le pouvoir de persuasion de Gilda ? chuchotai-je à Doyle et à Frost.

— Oui, me répondit ce dernier.

— Ce ne sont que les Feys qui sont visés, observa Doyle, mais elle ne possède pas la précision nécessaire pour ne cibler que Douce-Amère.

Je jetai un regard en arrière à Robert, qui semblait tout à son aise mais qui ne s'en rapprocha pas moins de nous après mon coup d'œil.

— Vous savez que les Farfadets sont des Feys solitaires, Princesse. Nous ne nous laissons pas aussi facilement berner par ce genre d'astuces.

Ce que j'approuvai du chef, en toute connaissance de cause, mais la chirurgie esthétique me faisait considérer Robert comme un Farfadet pure souche.

— Le fait que je puisse m'en prémunir ne veut pas dire pour autant que je n'en sens pas les effets, poursuivit-il en frissonnant. C'est une véritable abomination, mais elle a du peps !

J'étais quelque peu surprise qu'il ait employé ce mot : « abomination », généralement réservé aux humains qui s'étaient mis à dos de la magie sauvage pour se retrouver ensuite transformés en créatures monstrueuses. J'avais rencontré Gilda, et « monstrueuse » n'était pas un terme dont j'aurais fait usage pour la décrire. Mais notre unique entrevue avait été brève, à une époque où tout le monde à L.A. pensait que je n'étais qu'une autre humaine avec pas mal de sang fey quelque part dans mon arbre généalogique. Je n'étais pas suffisamment importante ni une personnalité d'envergure à flatter pour qu'elle s'intéresse à moi à ce moment-là.

Les inspecteurs sortirent de la petite zone cloisonnée. Robert nous fit signe d'y aller les premiers. Lui ayant lancé un regard interrogateur, il murmura :

— Elle va en faire une affaire de reines. Je veux montrer clairement celle que je choisis.

— Je ne suis pas Reine, lui chuchotai-je en retour.

— Je sais que vous et ce beau ténébreux baraqué avez renoncé à tous ces honneurs par amour.

Il me décocha un large sourire où se trouvait un vestige du bon vieux Farfadet ; tout ce qui était nécessaire était une dentition et un visage moins que parfaits, mais cela n'en demeurerait pas moins un regard concupiscent, qui me fit sourire à mon tour.

— Je tiens de sources sûres que la Déesse en personne s'est

manifestée des nues pour vous couronner tous les deux.

— Ce ne sont que des exagérations, lui précisai-je. Le pouvoir de la Féerie et de la Déesse, mais sans aucune apparition divine.

— Vous chipotez, Merry, dit-il après avoir envoyé promener cette remarque du geste, s'il m'est toujours autorisé de vous appeler ainsi, ou préféreriez-vous Meredith ?

— Merry est parfaitement acceptable.

Il était tout radieux face à mes deux hommes toujours vigilants, les yeux braqués sur la porte du fond et son ouverture.

— La dernière fois où je les ai vus tous les deux, ils étaient les chiens de garde de la Reine, ajouta-t-il en me fixant de ses yeux noisette pétillants de malice. Certains hommes sont attirés par le pouvoir, Merry, et certaines femmes sont bien plus reines sans couronne que d'autres qui s'en affublent.

Dans un parfait ensemble, la porte s'ouvrit et la Bonne Fée de Los Angeles fit majestueusement son entrée.

Chapitre 9

Gilda n'était, visuellement parlant, que luminescence, dentelles et étincelles. Sa longue traîne semblait constellée de diamants où se réfléchissait la lumière, donnant l'impression qu'elle déambulait à l'intérieur d'un cercle de scintillements éblouissant de blancheur. La robe en elle-même était bleu pâle, mais la profusion d'éclairs diamantés produisait comme une seconde tunique qui la recouvrait tout comme la dentelle de son vêtement semblait briller. Un peu tape-à-l'œil à mon goût, mais cela allait bien à son personnage, de sa couronne de cristal et de verre imposante sur ses anglaises blondes, à la baguette magique de soixante centimètres, complète avec extrémité étoilée.

Elle ressemblait à la version magique d'une bonne fée du grand écran, mais il est vrai que dans les années 1940, elle avait été chef des costumes dans l'industrie cinématographique. Résultat, lorsque la magie sauvage l'avait trouvée et lui avait proposé d'émettre un souhait, les vêtements avaient eu pour elle une certaine importance. Quant à savoir comment on avait pu lui offrir ses pouvoirs magiques, personne ne connaissait la vérité. Au fil des ans, elle avait raconté plus d'une version des faits, chacune la présentant de plus en plus comme une héroïne. La dernière en date, du moins si je ne me trompais pas : elle aurait porté secours à des enfants piégés dans une voiture en flammes.

Elle agita sa baguette tout autour de la pièce comme une reine brandissant son sceptre à ses sujets. C'est alors que se produisit un picotement de pouvoir lorsqu'en passant à côté de nous ladite baguette poursuivit sa trajectoire. Tout le reste chez Gilda n'était qu'illusion, mais son instrument était on ne peut plus authentique. Il s'agissait indéniablement du savoir-faire de la Féerie. Mis à part ça, personne n'avait pu préciser ce que c'était vraiment, et d'où il pouvait bien venir. Les baguettes magiques étaient chez nous d'une extrême rareté, vu qu'elles ne nous étaient d'aucune utilité.

Une fois que Gilda avait exprimé son vœu, elle n'avait pas compris que presque tout ce qu'elle désirait la stigmatisait comme un imposteur. Son pouvoir magique était certes suffisamment concret,

mais de la manière dont elle avait d'en user, tout chez elle évoquait bien plus un conte de fées que la Féerie.

— Viens ici, ma petite, appela-t-elle – et cela suffit pour que Douce-Amère aille la rejoindre en voletant.

Quel que soit le Sortilège de Contrainte présent dans sa voix, il était puissant. Douce-Amère vint se pelotonner dans ces anglaises toutes dorées, où, sous leur éclat éblouissant, elle sembla s'éclipser. Puis Gilda fit demi-tour, prête à s'en aller.

— Excusez-moi, Gilda, la rappela Lucy, mais vous ne pouvez pas emmener notre témoin pour le moment.

— Je suis sa Reine. Je dois la protéger.

— La protéger de quoi ? lui demanda-t-elle.

L'expression de Gilda était difficile à décrypter sous ce spectacle tout lumineux. Elle me paraissait plutôt agacée, la bouche impeccablement recourbée en une moue de mécontentement. Ses yeux parfaitement bleus se plissèrent légèrement, frangés de ses longs cils étincelants de poussière de diamants. Lors de notre dernière entrevue, elle était recouverte de paillettes d'or, des paupières à la tenue de cérémonie ajustée à sa silhouette. Gilda se présentait invariablement dans les dorés, dont la substance variait en fonction de ses tenues vestimentaires.

— Ah, le harcèlement de la police ! déclama-t-elle avant de se retourner, prête à sortir.

— Nous n'avons pas terminé d'interroger notre témoin, insista Lucy.

— Vous semblez bien pressée de partir, Bonne Fée, intervint Robert. Ne dirait-on pas que vous ne souhaitez pas que Douce-Amère s'entretienne avec la police.

Elle se tourna alors vers lui, de toute évidence en proie au courroux, et même au travers de toutes ces lumières et clignotements futiles.

— Tu n'as jamais eu une langue bien polie, Farfadet !

— Ma langue vous plaisait pourtant bien à une époque, Gilda, rétorqua-t-il.

Elle piqua un fard jusqu'à la racine des cheveux, comme certains blonds et roux.

— Les policiers ne m'ont pas permis de faire venir ici tous mes sujets. Si Oberon était là, tu n'oserais pas tenir pareils propos !

— Oberon ? Qui est-ce ? s'enquit Frost.

Elle le regarda, la mine courroucée, avant de répondre :

— C'est mon Roi, mon consort !

Puis ses yeux se rétrécirent d'autant plus, se faisant tout plissés. Je me demandai si elle avait la vue brouillée par l'éclat si vif de tous ces diamants. Vu sa réaction, cela semblait être le cas.

Puis brusquement, son visage se radoucit.

— Froid Mortel ! Mais c'est bien lui ! J'avais entendu dire que tu étais à L.A. J'attendais que tu viennes me rendre visite.

Sa voix, qui s'était soudainement faite câline, coquine, recérait une certaine dose de pouvoir, mais elle glissa sur moi comme les vagues sur un galet. À mon avis, ce n'était pas grâce à mes barrières protectrices améliorées, mais plutôt parce que ce Sortilège de Contrainte ne m'était tout simplement pas destiné.

— Et toi, les Ténèbres, les Ténèbres de la Reine, poursuivit-elle après s'être tournée vers lui, te voilà à présent exilé dans notre belle contrée. J'avais entretenu l'espoir que vous vous présenteriez tous deux à ma Cour. Cela fait si longtemps que je n'aie eu de visiteurs venant de la Féerie. Je serais aux anges si vous veniez m'y voir.

— Ta magie n'aura aucun impact sur nous, l'avertit Doyle de sa voix profonde.

Un infime tressaillement parcourut Gilda des pieds à la tête en ébranlant la couronne au sommet, faisant trembloter la dentelle bleue, et de petits arcs-en-ciel furent projetés par les diamants tout autour de la pièce.

— Viens donc par ici, et n'oublie surtout pas d'emporter avec toi cette grosse voix caverneuse, lui rétorqua-t-elle.

— Elle se moque de toi, fit remarquer Frost.

— Tu veux plutôt dire de nous, répliqua Doyle.

Je pris une bonne bouffée d'oxygène que j'exhalai lentement, pour passer à côté des policiers. Mes hommes m'emboîtèrent le pas, et j'eus la nette impression que Gilda croyait sincèrement que son sortilège avait fait son petit effet. Maintenant que nous avons constaté comment elle avait influencé Douce-Amère, et ce qu'elle avait tenté sur mes gardes, nous allions devoir considérer plus attentivement la manière dont elle avait réussi à se faire obéir des Feys inférieurs. Si cela n'était que par magie et contrainte, et non par choix, alors c'était mauvais signe.

— Vous venez tous les deux à moi, comme c'est charmant ! s'extasia-t-elle.

— Aurais-je raté quelque chose ? s'enquit Lucy lorsque je passai à côté d'elle.

— Un genre de compète à la noix, lui chuchotai-je.

Gilda ne pouvait pas continuer à se la jouer comme si elle ne me voyait pas. Elle n'arrêtait pas de sourire à Doyle et à Frost, prétendant toujours que je n'existais pas et qu'ils allaient la rejoindre, la main tendue en fait plus haut que ma taille, semblant tout juste m'éviter.

— Gilda, Bonne Fée de la Cité des Anges, mes salutations, dis-je, la voix assourdie et néanmoins claire.

Elle laissa échapper un petit *oumpf*, puis baissa le bras en

tournant le regard vers moi.

— Meredith Gentry. De retour en ville, à ce que je vois !

— Tous les membres royaux de la Féerie savent que si une autre personne de sang royal vous nomme par votre titre, on est dans l'obligation de lui retourner la politesse, sinon il s'agit d'une insulte qui ne peut être réglée que par un duel.

Ce qui était en partie vrai. En fait, il existait d'autres options, mais elles se concluaient toutes par un combat singulier, ce que Gilda ignorerait.

— Les duels sont illégaux, rétorqua-t-elle d'un ton guindé.

— Tout comme les Sortilèges de Contrainte qui dérobent leur libre-arbitre aux citoyens légaux des États-Unis, c'est-à-dire d'ici.

Elle me fixa en papillonnant des yeux, les sourcils froncés. Douce-Amère s'enfouit dans ses bouclettes, le minois semblant ensommeillé, comme si d'être restée en contact avec Gilda rendait d'autant plus puissant le sortilège de la Bonne Fée.

— Je ne vois pas où vous voulez en venir !

— Oh que si ! répliquai-je en me penchant plus près d'elle, si bien que la luminosité qui se diffusait au pourtour de sa robe se refléta dans mes iris tricolores et sur ma peau à l'éclat lunaire, et je poursuivis : Je ne me rappelais pas que vous aviez autant de puissance lors de notre dernière rencontre, Gilda. Comment avez-vous pu acquérir autant de pouvoir ?

J'étais suffisamment près pour remarquer l'éclair de peur qui traversa ses yeux d'un bleu limpide et qu'elle parvint à voiler, mais il avait été indéniablement là. Qu'avait-elle bien pu faire pour qu'elle ne souhaite pas que quiconque l'apprenne ? La pensée m'effleura qu'elle ne voulait peut-être pas vraiment que Douce-Amère parle à la police. Il se pouvait que Gilda en sache davantage sur ces meurtres qu'elle ne voulait le laisser entendre. Certains sortilèges – malfaisants, et interdits – permettaient à un Fey de dérober de l'énergie à des êtres moins puissants. J'avais même pu voir un sorcier humain qui l'avait tellement perfectionné qu'il avait pu voler du pouvoir à des humains n'ayant que fort peu de sang fey dans les veines. Il avait péri lorsqu'il avait essayé de me violer. Non, ce n'était pas moi qui l'avais tué. Le traître Sidhe qui lui avait donné ces facultés s'en était chargé avant que nous puissions nous en servir pour remonter la piste jusqu'à son maître. Et à présent, ce traître était mort lui aussi, ce qui avait rétabli l'équilibre.

Je compris enfin pourquoi mon attention s'était attardée au café sur ce prétendu elfe blond. Nous avions tué le sorcier en chef de ce cercle de voleurs de magie et de violeurs, mais nous ne les avons pas tous capturés. L'un d'eux m'avait été décrit comme se la jouant elfe incirconcis avec de longs cheveux blonds du nom de Donald. Ce serait

une coïncidence de taille, mais j'en avais connu d'autres dans la vraie vie. Voler petit à petit de la magie au fil des mois correspondait-il à un niveau supérieur, après avoir dérobé d'un coup toute la leur aux demi-Feys ? Cette magie qui permettait essentiellement aux plus petits d'entre eux de survivre en dehors de la Féerie.

Mon visage dut paraître éloquent, car Gilda me demanda :

— Qu'est-ce qui ne va pas ? Pourquoi me regardez-vous comme ça ?

— Connaissez-vous un prétendu elfe du nom de Donald ?

— Jamais je ne choisirais un consort parmi de faux elfes. Une véritable abomination !

Je me surpris à penser que son choix de vocabulaire ne manquait pas d'intérêt.

— Avez-vous un amant Sidhe ?

— Cela ne vous regarde pas !

J'analysai sa mine courroucée. Ferait-elle vraiment la différence entre un humain se la jouant elfe à la perfection et un véritable Fey ? Je doutais qu'elle ait jamais couché avec un Sidhe des Cours, et quand on n'a jamais goûté à l'authentique, on pourrait rencontrer des problèmes à repérer un imposteur.

— Réfléchissez-y, ajoutai-je avec le sourire.

Puis je me dirigeai brusquement vers la porte derrière elle, Doyle et Frost me suivant comme des ombres.

— Merry, où allez-vous ? me rappela Lucy.

— J'ai quelque chose à vérifier au café, lui lançai-je dans mon dos sans m'arrêter.

La salle était bondée, de policiers en tous genres, et par une escorte de courtisans qui suivaient Gilda partout et que les flics n'avaient pas laissé entrer en arrière-salle. Ils étaient plutôt mignons, presque aussi scintillants et spectaculaires que leur souveraine. Il restait quelques clients attablés, humains et Feys. Certains étaient restés pour prendre un thé et des gâteaux, d'autres simplement pour nous mater, bouche bée.

Je tentai de me frayer un passage dans la foule, jusqu'à ce que Doyle me précède de quelques enjambées, et les gens semblèrent alors beaucoup plus enclins à nous laisser passer. Il pouvait être très intimidant lorsqu'il le voulait. J'avais pu voir des hommes s'écarter de son chemin sans même savoir pourquoi ils avaient réagi comme ça. Mais une fois cette assemblée traversée, la table où avait été assis ce faux elfe blond était vide.

Chapitre 10

Ayant rejoint Alice derrière le comptoir, je lui demandai :

— Le blond musclé avec des implants qui était assis là... depuis quand est-il parti ?

— Avec la plupart des clients à l'arrivée de la police, répondit-elle, son regard fixe empreint de gravité et d'intelligence.

— Connaissez-vous son nom ?

— Donal.

— Donald ? repris-je en accentuant la question.

— Non, dit-elle en appuyant sa réponse d'un mouvement de tête. Il insiste particulièrement pour qu'on l'appelle Donal, plutôt que comme ce crétin de canard. C'est de lui, à propos, pas de moi. J'adore les classiques de Disney.

J'ébauchai un sourire à ce commentaire, que je réprimai pour la question suivante.

— C'est un habitué ?

Elle opina, ce qui fit tressauter ses nattes noires.

— Yep ! Il vient ici au moins une fois par semaine, parfois deux.

— Que pensez-vous de lui ?

Elle me fixa après avoir plissé les yeux.

— Pourquoi cela vous intéresse-t-il ?

— Faites-moi plaisir.

— Eh bien, c'est l'un de ces hommes qui sont mufles jusqu'à ce qu'ils se décident à séduire une femme, et alors là, il n'y a pas plus charmant.

— A-t-il jeté son dévolu sur vous ?

— Ça ne risque pas, je suis bien trop humaine. Il ne sort qu'avec des Feys. Il insiste vraiment là-dessus.

— Préfère-t-il certains Feys à d'autres ?

À nouveau, ce regard se braqua sur moi.

— Tout aussi pur sang qu'il parvienne à séduire. Et il est sorti avec pas mal de Feys de toute origine.

— Pouvez-vous me citer quelques noms ?

— Et pourquoi ces noms vous intéresseraient-ils, Merry ? s'enquit la voix de Lucy dans mon dos.

Frost et Doyle s'écartèrent afin que je puisse voir l'inspectrice. Elle me fixait de telle sorte qu'en comparaison, les yeux suspicieux d'Alice semblaient insignifiants. Mais Lucy était flic, et c'était un de leurs talents.

— Qu'est-ce que vous fabriquez, Merry ? me demanda-t-elle plus discrètement. Vous avez découvert quelque chose ?

La tentative de viol et la mort de l'auteur ayant été divulguées au public, je lui fis part de mes soupçons.

— Croyez-vous vraiment que ce Donal est le Donald que vous avait mentionné votre client ? s'enquit-elle.

— J'aimerais bien avoir sa photo pour voir s'ils pourraient le reconnaître. Il serait facile d'avoir entendu Donal et de simplement ajouter le « d » à la fin pour en faire un prénom plus courant, particulièrement sous l'influence de la peur.

Lucy m'approuva du chef.

— D'accord ! Je me chargerai de trouver quelqu'un pour prendre une photo incognito.

— L'équipe de Grey sera enchantée de vous aider.

— Non, répondit-elle en agitant le doigt à mon intention. Pas question ! Dès maintenant, vous restez en dehors de cette affaire. S'il s'agit des mêmes criminels, vous vous êtes presque fait tuer la dernière fois où vous vous y êtes confrontée.

Puis elle leva les yeux vers Frost et Doyle, avant de poursuivre :

— Allons, les grands gaillards, qu'attendez-vous pour me soutenir ?

— J'aimerais bien lui dire de rester éloignée de ce genre de types dangereux, répondit Doyle, mais elle a été plus que claire sur le fait que son boulot de détective impliquait une certaine part de risques, et que si cela ne nous plaisait pas, nous pouvions lui envoyer d'autres gardes et rester à la maison.

Lucy les regardait, les sourcils arqués.

— Nous en avons encore débattu avant de nous rendre ce matin sur la scène de crime, ajouta Frost avec un hochement de tête.

— La seule carte qu'il nous reste à jouer, comme vous le diriez vous-même, est le risque potentiel que courent les bébés qu'elle porte, et même cette carte doit être finement jouée, reprit Doyle.

Ses lèvres ébauchèrent à peine un sourire, comme si tout cela l'amusait tout en lui déplaisant.

— Ouais, c'est ce que j'ai appris. Elle semble d'une douceur toute féminine, mais allez tenter de la mettre sur la touche, autant essayer de traverser un mur de briques. Inébranlable, commenta Lucy.

— Comme vous connaissez bien notre Princesse, mentionna Doyle.

Des propos si pince-sans-rire qu'il me fallut quelques secondes

pour le remarquer.

Après un hochement de tête, Lucy reporta son attention sur moi.

— Nous trouverons les noms de ceux qui sont sortis avec ce type. Nous ferons quelques vérifications au niveau du district. Nous prendrons ces photos et remonterons la piste jusqu'à votre ancien client. Et par « nous », je veux dire la police, et non vous ni qui que ce soit d'autre de votre agence ou de votre escorte, dit-elle en pointant le doigt vers moi comme si je n'étais qu'une gamine entêtée.

— Vous m'avez pourtant utilisée sur certaines missions comme appât alors que le danger encouru était bien plus réel qu'en allant juste vérifier quelques détails, ripostai-je.

— Je ne savais pas à ce moment-là que vous étiez la Princesse Meredith, et vous n'étiez pas encore enceinte, répliqua-t-elle en levant une main avant même que je ne puisse rien faire si ce n'est reprendre mon souffle pour protester, et d'ajouter : Tout d'abord, avant que je puisse vous emmener voir la scène de crime d'aujourd'hui, mon supérieur hiérarchique m'a avertie que je ne devais, sous aucun prétexte, vous mettre en danger. Et que si quelque chose devait vous arriver en raison de votre implication dans l'une de mes enquêtes, ce serait ma tête qui se retrouverait sur le billot.

— Vous m'en voyez désolée, Lucy, lui dis-je avec un soupir – ce qu'elle repoussa d'un geste.

— Mais ce qui est bien plus important pour moi : depuis quatre ans que je vous connais, c'est la première fois que je vous vois aussi radieuse. Je ne voudrais pas tout foutre en l'air en sollicitant votre assistance sur cette affaire. Vous n'êtes pas flic. Vous n'avez pas à tout mettre en jeu pour une enquête. C'est mon boulot.

— Mais ce type assassine mes sujets...

— Ils ne sont en rien vos sujets ! retentit une voix stridente. Ils sont à moi ! Ils sont à moi depuis soixante ans !

Gilda me hurla cette fin de tirade tout en se frayant un chemin pour se rapprocher.

Lucy avait dû faire un signe quelconque car les officiels en uniforme s'avancèrent pour arrêter sa progression, lui bloquant le passage, et tout ce que je pus voir furent des étincellements et le sommet tremblotant de sa couronne de cristal.

— Laissez-moi passer ! s'égosilla-t-elle.

En dignes policiers, ils ne bronchèrent pas.

Quelqu'un se mit alors à crier :

— Gilda, non !

Puis l'un d'eux s'écroula comme une masse, comme si ses genoux s'étaient dérobés sous lui. Il ne tenta même pas de se rattraper, et la tâche incombait à ses collègues de lui éviter de se rétamant pesamment contre le sol.

— Lâchez cette baguette ! Tout de suite ! se mirent alors à hurler les flics.

Doyle et Frost, brusquement devant moi, m'entraînèrent loin de ce tumulte.

— La porte ! intima Doyle.

Je ne compris pas instantanément, puis Frost me guida vers celle plus petite qui menait à l'extérieur du salon de thé. Je jetai un coup d'œil en arrière à Doyle, qui nous suivait de près, tout en faisant face aux policiers et à Gilda.

— La porte est protégée par un système d'alarme, protestai-je. Son déclenchement pourrait faire empirer la situation.

Frost, la main déjà sur la poignée, constata :

— C'est marqué « en cas d'urgence ». Et c'est bien le cas.

M'entraînant ensuite par le bras, nous franchîmes la porte, l'alarme retentissant avec un bruit strident, et Doyle s'engouffra derrière nous. Nous nous retrouvâmes sur le trottoir sous les rayons vifs du soleil, mais pas trop brûlants, le climat de la Californie du Sud.

Doyle me prit par l'autre bras pour m'inciter à presser le pas.

— Les balles voyagent. Je préfère que tu ne restes pas trop près.

Je tentai de me libérer de leurs poignes, mais autant essayer de desserrer un étau métallique de ma peau.

— Je suis détective. Vous ne pouvez pas me retirer une enquête quand cela commence à être chaud.

— Nous sommes tes gardes du corps avant tout, répliqua Doyle.

Je ne laissai plus mes jambes me porter, pour les obliger à s'arrêter ou à les traîner, dénudées comme mes pieds, sur le revêtement en ciment. Ils s'arrêtèrent donc, le temps que Doyle suggère :

— Porte-la.

Ce que fit Frost en continuant à avancer, loin des policiers et de cette émeute de Feys en puissance. L'entourage de Gilda n'apprécierait pas de bonne grâce l'arrestation de leur Reine, mais comment pourraient-ils réagir autrement ?

— Très bien ! Vous m'avez convaincue ! leur lançai-je.

— Ah vraiment ? s'enquit Doyle.

Et, brusquement, il se planta devant Frost et moi, pour me fixer, le regard embrasé, et je pus sentir tout le poids de sa colère malgré ses lunettes noires.

— Je ne crois pas du tout que nous t'ayons convaincue. Si c'était le cas, tu aurais été la première à passer cette porte.

— Doyle, tenta d'intervenir Frost.

— Non ! lui rétorqua-t-il, avant de pointer le doigt vers nous.

Avec Lucy, j'avais l'impression d'être une gamine qu'on réprimande, mais quelque chose de menaçant émanait de lui sous

l'emprise de sa colère.

— Et si tu avais été touchée par une balle perdue ? Et en plein ventre ? Et si tu avais tué nos enfants pour ne pas avoir voulu te mettre à l'abri ?!

Je ne sus que répondre, me contentant de le fixer. Il avait raison, évidemment, mais...

— Je ne peux pas accomplir ma mission comme ça.

— Non, tu ne le peux pas !

Et je sentis la première larme me glisser sur la joue.

— Pas de pleurnicheries ! m'ordonna-t-il.

Une autre suivit. Je dus me forcer pour ne pas les essuyer.

Il laissa retomber sa main en prenant une bonne bouffée d'oxygène.

— Ce n'est pas juste. Ne pleure pas.

— Je suis désolée, je ne voulais pas ! Tu as raison, je crois. Mais je suis enceinte, bon sang, pas invalide !

— Tu portes en toi l'avenir de la Cour Unseelie.

Il se pencha et ses bras s'entrelacèrent à ceux de Frost au point que leurs visages se touchaient. Tous deux me regardaient.

— Toi et les bébés sont trop importants pour prendre ce genre de risque, Meredith.

Je m'essuyai finalement les joues, maintenant furieuse d'avoir chialé. Cela m'arrivait plus souvent ces temps-ci. Le docteur avait dit que c'était les hormones. Une recrudescence d'émotivité, ce dont je n'avais vraiment pas besoin actuellement.

— Tu as raison, mais j'ignorais que nous nous retrouverions cernés par des policiers armés.

— Si tu évites les enquêtes où la police s'en mêle, cela garantira que tu ne te retrouveras pas entourée de flics revolvers au poing, répliqua-t-il.

À nouveau, je n'aurais pu contredire ce raisonnement logique, bien que ce ne soit pas l'envie qui m'en manque.

— Reposez-moi par terre, pour commencer. Nous attirons l'attention.

Ils jetèrent un œil autour de nous, les gens nous regardaient en chuchotant entre eux. Je n'avais pas besoin d'entendre ce qu'ils se racontaient : « C'est bien elle, non ? », « C'est la Princesse Meredith ? », « Ce sont eux ? », « Et là, n'est-ce pas les Ténèbres ? », « Mais, c'est Froid Mortel ! ». Si nous ne faisions pas gaffe, quelqu'un arriverait bien à rameuter la presse et nous nous retrouverions assiégés.

Frost me reposa les pieds par terre, et nous reprîmes notre route. Une cible mouvante était toujours plus difficile à mitrailler de flashes.

— Il est inévitable que je me retrouve mêlée à cette affaire,

Doyle, lui dis-je en essayant de ne pas trop élever la voix. On assassine les Feys ici, le seul chez-nous qui nous reste. Nous sommes des nobles de la Cour ; les Feys inférieurs nous observent, attendant de voir ce que nous allons faire.

Un couple venait à notre rencontre.

— Vous êtes la Princesse Meredith, n'est-ce pas ? demanda la femme.

J'acquiesçai silencieusement.

— Pouvons-nous vous prendre en photo ?

Un bruit me parvint sur le côté : quelqu'un venait de le faire avec son portable, sans même demander la permission. Avec le cellulaire approprié, cette photo pouvait se retrouver sur le Net quasi instantanément. Nous devions revenir à notre véhicule et filer d'ici avant que la presse ne rapplique.

— La Princesse ne se sent pas très bien, dit Doyle. Nous devons la ramener à la voiture.

— Oh, je sais comment peut être difficile d'attendre un bébé, me dit la femme en me touchant le bras. Toutes mes grossesses ont été effroyables. N'est-ce pas, chéri ?

Son mari fit « oui » de la tête, puis ajouta :

— Juste une petite photo vite fait ?

Les ayant laissés prendre leur cliché « vite fait », ce qui est en fait rarement le cas, nous repartîmes. Nous avions dû revenir sur nos pas vers le 4 x 4. Mais cette photo librement consentie avait été une erreur, étant donné que d'autres touristes voulaient en prendre une aussi. Doyle dut le leur refuser, ce qui les fit râler.

— Mais *eux*, ils ont eu le droit !

Nous poursuivions notre chemin, lorsqu'une voiture s'arrêta au beau milieu de la rue, une vitre se baissa et un objectif en émergea. Les paparazzi étaient de retour. Mais ce n'était que le premier assaut de cette attaque de requins. Ils venaient vous percuter pour voir votre réaction et si vous étiez comestible. Et si c'était le cas, le prochain assaut se ferait à grands coups de mâchoire. Nous devions nous éclipser et nous réfugier dans notre propriété privée avant que d'autres ne se pointent.

Un homme nous cria de l'intérieur :

— Princesse Meredith, regardez par ici ! Pourquoi pleurez-vous ?

C'était bien ce dont nous avions besoin, non seulement des photos de nous mais par-dessus le marché sous-titrées « La Princesse explorée ». Ils ne se gênaient pas pour faire toutes sortes de suppositions sur ma mine contrite, mais j'avais appris que de tenter de leur fournir des explications ne faisait généralement qu'empirer la situation. Nous nous activâmes donc, cibles mobiles, le mieux que nous puissions faire tandis que le premier photographe accourait vers

nous en longeant le trottoir.
Nous étions piégés.

Chapitre 11

Doyle me prit dans ses bras avec cette rapidité surhumaine qui lui était toute personnelle pour nous faire entrer dans la boutique la plus proche, dont Frost referma la porte derrière nous, au verrou.

— Hé, c'est mon business ! protesta l'homme qui s'y trouvait.

Doyle me reposa sur le sol de cette épicerie familiale démodée proposant de la charcuterie, du fromage et des plats d'accompagnement mauvais pour la ligne dans de petits récipients en plastique. Derrière le comptoir, parfaitement assorti, se trouvait le propriétaire avec une calvitie naissante, bedonnant sous son tablier blanc. Je n'aurais jamais cru qu'un tel traiteur puisse survivre à L.A., le pays des obsédés de la santé.

Puis je remarquai que dans la petite file de clients ne se trouvaient que des Feys, à quelques exceptions près, comme ce vieillard qui paraissait humain pure souche. Derrière lui se tenait une femme, courtaude et rebondie, avec des cheveux rouges frisés et des yeux de faucon jaunes aux pupilles qui n'arrêtaient pas de tourner tandis qu'elle s'efforçait de me voir plus nettement. Un petit garçon d'à peu près quatre ans, les cheveux blond platine avec une coupe actuelle, c'est-à-dire courte et nickel, était agrippé à ses jupes, me fixant de son regard d'azur. L'individu suivant arborait un mohican multicolore avec une longue mèche lui descendant dans le dos, ainsi qu'un tee-shirt blanc portant le logo d'un groupe de rock, un pantalon et un gilet de cuir noir. Couvert de piercings, il semblait particulièrement incongru dans cette file d'attente, tout comme nous, d'ailleurs.

Ils ne nous lâchaient pas des yeux, et je les fixai à mon tour, ce qui n'était pas considéré chez nous comme de l'impolitesse. Les Feys ne suaient généralement pas par tous les pores un haut niveau de cholestérol ou de sucre dans le sang, ni aucune des maladies pouvant tuer un humain nourri d'aliments saturés de sel et de conservateurs. Les immortels ne sont pas vraiment sujets aux maladies cardiaques.

J'éprouvai une subite envie de rosbif, quand la porte fut secouée violemment derrière nous. L'un des journalistes y frappait comme un dingue, nous hurlant de l'ouvrir, en argumentant qu'il s'agissait du

domaine public. Il est vrai que nous n'avions aucun droit d'en interdire l'accès.

Les appareils photo se poussaient contre la vitrine, et l'éblouissement des flashes occulta la clarté du jour. Je dus me détourner en me protégeant les yeux de la main. De toute évidence, j'avais laissé mes lunettes de soleil dans la salle de pause du Fael.

Le Fey à la taille svelte et au mohican, qu'on aurait pu prendre pour un ado, s'avança alors pour m'adresser une courbette malhabile.

— Princesse Meredith, puis-je vous proposer un siège ?

J'observai ses traits fins et son teint pâle verdâtre, où se trouvait quelque chose qui n'était simplement pas humain. Je n'arrivais pas à mettre le doigt dessus, mais la structure osseuse était juste un peu trop de traviole. Il ressemblait à un Lutin étiré à la taille d'un petit humain grâce à quelque alchimie génétique. Ses oreilles pointues étaient ponctuées de presque autant de boucles que celles de Doyle, pour terminer sur les lobes par des plumes bigarrées qui pendouillaient en effleurant les épaules de son gilet de cuir.

— Cela serait charmant, lui répondis-je.

Ayant tiré l'une des rares petites chaises, il m'invita à m'y asseoir. Je m'y effondrai avec reconnaissance, me sentant brusquement toute flagada. Était-ce la grossesse, ou les événements de la journée ?

Doyle s'approcha du traiteur.

— Où débouche la sortie du fond ? lui demanda-t-il.

Ce n'était pas tant de savoir s'il y avait bien une porte mais plutôt où elle conduisait.

— Vous ne pourrez pas sortir par là, j'en ai bien peur, Princesse et mes Princes, répondit une femme qui venait d'émerger de l'arrière-boutique. J'ai dû bloquer la porte afin d'empêcher ces chacals de la presse de vous prendre en traître.

Au premier regard, elle allait bien avec son mari, tout en rondeurs et en plis mous, humaine, jusqu'au moment où je remarquai qu'elle avait subi la même intervention chirurgicale que Robert du Fael. Juste assez pour paraître humaine, mais pas pour se rendre plus attrayante physiquement. Être mignonne lui avait suffi, et lorsqu'elle contourna le comptoir et que ses yeux noisette se posèrent sur moi, le souvenir de ma grand-mère me revint si vivement en mémoire que ma poitrine se contracta et ma gorge se serra. Je n'allais pas me remettre à chialer, bon sang !

Elle s'agenouilla devant moi et posa ses mains sur les miennes. Elles étaient fraîches comme si elle venait de tripoter quelque chose de froid dans l'arrière-salle.

— Relève-toi donc, Matilda. Ils prennent des photos !

— Laisse-les faire, lança-t-elle à son mari par-dessus son épaule, avant de se retourner vers moi.

Elle me regardait toujours avec ces yeux qui ressemblaient tant à ceux de Mamie.

— Je suis la cousine de Maggie Mae qui cuisine pour la Cour Unseelie.

Il me fallut quelques instants avant de comprendre ce que cela voulait dire pour moi, personnellement. Quand j'avais appris que je n'avais aucun parent Sidhe exilé de la Féerie, je n'avais pas pensé qu'il pourrait y en avoir d'autres ici qui n'étaient pas Sidhes. J'eus un sourire.

— Vous êtes donc la cousine de ma Mamie.

— Ouep ! répondit-elle en opinant.

Et dans ce seul mot je discernai un accent à couper au couteau.

— Si c'est une Farfadet d'Écosse qui est venue au Nouveau Monde, alors nous sommes cousines. Robert, au bas de la rue, lui il est Gallois, et n'a donc pas de lien de parenté avec moi, ajouta-t-elle.

— Avec nous, précisai-je.

Elle m'adressa un sourire si radieux que s'exhiba une dentition bien trop éblouissante pour ne pas avoir été blanchie par le dentiste. Mais après tout, n'étions-nous pas à L.A. ?

— Alors vous me reconnaissez comme parente ?

— Bien sûr, lui répondis-je avec un signe de tête.

Et une certaine tension que je n'avais jusque-là pas remarquée se dissipa simplement de tous ceux présents, comme si, jusqu'à cet instant, ils étaient nerveux, voire effrayés. Il semblait que de se rapprocher les en avait tous libérés.

— La plupart de ceux de haute naissance adorent prétendre que rien d'autre que du sang pur sidhe ne leur coule dans les veines, dit-elle.

— Lui, il ne le prétend pas, fit observer le punk Lutin en indiquant de la tête Doyle. Supers anneaux ! Vous avez d'autres piercings ?

— Oui, répondit l'intéressé.

Le jeune homme sourit, ce qui fit se recourber joyeusement dans le procédé les boucles qui frangeaient sa narine et sa lèvre inférieure.

— Moi aussi, ajouta-t-il.

Matilda me tapotait les mains.

— Vous semblez bien pâle. Votre grossesse est-elle du genre affamé ou famélique ?

— Je ne comprends pas, dis-je, interloquée par cette étrange formulation.

— Certaines femmes enceintes ont faim tout le temps alors que d'autres ne supportent plus la vue des aliments.

Mon sourcillement s'atténua.

— J'ai très envie de rosbif. De protéines, lui fis-je part.

— Oh, nous n'en manquons pas ! répondit-elle en me décochant à nouveau ce sourire lumineux, avant de lancer par-dessus son épaule à son époux : Harvey, prépare une assiette de rosbif pour la Princesse.

Il se remit à râler au sujet des photographes, entre autres, mais quand elle le fusilla du regard, il se détourna pour faire ce qu'elle lui avait demandé. Selon toute apparence, il ne se dépêcha pas assez vite, car elle me tapota à nouveau la main avant d'aller le surveiller, ou l'aider.

Nous semblions tous complètement indifférents à la multitude de gens agglutinés contre les vitrines et la porte. J'avais tourné le dos aux flashes qui y crépitaient tout en souhaitant avoir récupéré mes lunettes de soleil.

L'homme d'allure jeune, qui était probablement plus vieux que moi d'au moins un siècle, se rapprocha de biais de Doyle et de Frost.

— Est-ce que vous cachez vos oreilles pointues ?

Il fallut quelques instants à Frost pour réaliser qu'on s'adressait à lui.

— Non, répondit-il.

Le garçon avait les yeux fixés sur lui.

— Alors c'est à ça que ressemblent les Sidhes pur sang ?

— Non, fut la réponse.

— Je sais bien que vous ne vous ressemblez pas tous, persista le jeune homme.

— Mon sang n'est pas plus pur que celui de Doyle.

— Pas plus que moi, dis-je en me tournant sur ma chaise.

Le jeunot nous considéra l'un après l'autre. Il souriait, visiblement satisfait.

Une petite toux sèche me fit me retourner vers la femme avec l'enfant semblant humain. Elle m'adressa une petite révérence en clignant ses yeux de faucon fixés sur moi. Le garçonnet tenta de l'imiter, mais elle le retint par le bras.

— Non, non, Félix ! Elle est une Princesse fey et non humaine. Tu n'as pas à lui faire de courbettes.

Le gamin sourcilla, essayant de comprendre.

— Je suis sa nounou, ajouta-t-elle, comme si elle devait s'en expliquer. Les nounous Feys sont devenues plutôt populaires par ici.

— Je n'étais pas au courant, dis-je.

— Je ne laisserai jamais Félix, poursuivit-elle avec un sourire radieux. Je m'en occupe depuis qu'il a trois mois, mais je peux recommander quelques collègues ayant un creux dans leur agenda, ou désirant se libérer des enfants dont elles ont la charge.

Je n'avais pas réfléchi jusque-là, mais...

— Avez-vous une carte ? lui demandai-je.

Tout sourire, elle en sortit une de son portefeuille, qu'elle posa

sur la table pour griffonner au verso.

— Voilà mon numéro de téléphone à la maison, comme ça, vous ne serez pas obligée de passer par l'agence. Ils ne comprendraient pas pourquoi vous auriez des requêtes différentes de la majorité de leurs clients.

Je pris sa carte pour la ranger dans le petit portefeuille bracelet qui était le seul accessoire que j'avais sur moi. Nous avions eu le projet d'aller à la plage, où seuls mes papiers d'identité m'auraient été nécessaires.

Matilda m'apporta une petite assiette de tranches de rosbif ingénieusement roulées.

— Je vous aurais servi un plat d'accompagnement, mais quand une dame est enceinte, on ne sait jamais quoi ajouter.

— C'est parfait, lui dis-je en souriant. Mer... excusez-moi. Autant pour moi.

— Oh, ne vous en faites pas. Je vis depuis des siècles chez les humains. Et il faut bien davantage qu'un merci pour culbuter cette Farfadet, hein, Harvey ?

Et elle s'esclaffa de sa bonne blague. Derrière son comptoir, Harvey semblait aussi jubilant que dans l'embarras.

Le rosbif était tendre, juste à point, pas trop cru, précisément ce que je voulais. Même ce soupçon de sel était parfait. J'avais remarqué qu'avec ces envies, si je m'y laissais prendre, ce que je mangeais avait généralement une saveur exceptionnelle. Je me demandais si c'était la même chose pour tout le monde.

Matilda tira une chaise, et la nounou, du nom d'Agnès, en fit autant. Il est vrai qu'aucun de nous n'aurait pu sortir, cernés ainsi par la presse. En fait, les reporters et les paparazzi là-dehors, écrasés maintenant contre les vitrines et la porte avec bien trop de pression derrière eux, cherchaient à repousser la foule en arrière.

Doyle et Frost restèrent debout, ne les quittant pas de l'œil. De toute évidence, l'homme au look de d'jeunes à leur côté appréciait d'être l'un des mecs, occupé à leur montrer le tatouage sur son épaule.

Matilda avait demandé à Harvey de faire du café. Je réalisai brusquement que c'était la première fois depuis des semaines que je me retrouvais assise en compagnie d'autres femmes sans me sentir comme une princesse, une détective ou quelqu'un ayant mes responsabilités. Nous avions emmené avec nous de la Féerie des femmes Sidhes qui avaient toutes fait partie de la Garde du Prince. Elles avaient été auparavant au service de mon père, le Prince Essus, qui s'était montré aimable envers elles, sans toutefois en faire trop ; il s'était particulièrement soucié des limites à ne pas dépasser, autant que la Reine, sa sœur, s'en était moquée. Alors qu'elle avait traité ses gardes comme son harem et des jouets à tourmenter, il avait respecté

son escorte. Il avait eu plusieurs maîtresses parmi elles, mais le sexe n'était pas jugé méprisable chez les Feys, simplement une activité comme une autre.

Les femmes-gardes sacrifieraient leur vie pour protéger la mienne, mais elles avaient été destinées à la protection d'un prince. Or, il n'y en avait plus un seul à la Cour Unseelie, que ce soit à la Féerie ou en dehors. J'avais tué le dernier avant qu'il ne me tue. Ses gardes n'avaient pas porté le deuil de leur Prince disparu, un sadique sexuel, comme sa mère. Un détail que nous étions parvenus jusqu'ici à dissimuler aux médias était le nombre de gardes, femmes et hommes confondus, traumatisés après les tortures qu'ils avaient endurées.

Certaines d'entre elles voulaient que Doyle, ou Frost, ou l'un des autres pères, soient nommés princes, pour pouvoir se mettre à leur service. Suivant la tradition, m'avoir fait tomber enceinte aurait fait du père un Prince et futur Roi, ou du moins un consort royal. Mais avec autant de pères, il n'y avait eu aucun précédent pour consacrer tous ces princes.

Tranquille en compagnie de ces femmes, je me contentai de prêter l'oreille à leur conversation tournant autour de sujets banals, et je m'aperçus qu'être assise dans la cuisine de ma Mamie ou de Maggie Mae avait représenté une certaine normalité, celle de laquelle je m'étais le plus approchée.

Pour la troisième fois aujourd'hui, je sentis les larmes s'amonceler à l'arrière de mes paupières et ma gorge se serrer de sanglots. C'était comme ça chaque fois que je pensais à Mamie. Un mois s'était à peine écoulé depuis sa mort. J'en avais bien le droit, après tout.

— Vous vous sentez bien, Princesse ? s'inquiéta Matilda.

— Merry. Appelez-moi Merry.

Cela me valut un nouveau sourire lumineux. Puis un bruit se produisit derrière nous.

Nous nous retournâmes et vîmes la vitrine commencer à se fissurer sous le poids des journalistes pressés les uns contre les autres.

Doyle et Frost, qui s'étaient précipités vers moi, me firent me remettre debout. Et nous nous mîmes à courir vers le comptoir, direction l'arrière-boutique. Agnès prit le petit garçon dans ses bras et nous décampâmes pour nous mettre à couvert.

Des clameurs nous parvinrent, puis la vitre se brisa dans un craquement aigu, strident...

Chapitre 12

Il y avait des ambulances, des policiers et des bris de verre partout. À l'intérieur de l'épicerie, personne n'avait été blessé, mais quelques paparazzi durent être évacués vers l'hôpital après s'être retrouvés plaqués contre la vitrine en s'efforçant de prendre cette photo unique en son genre qui les aurait rendus riches. La rumeur disait que certains clichés pouvaient se vendre pour des centaines de milliers de dollars. Et après les événements de la journée, je pouvais bien le croire.

Lucy me toisait pendant que l'infirmier-ambulancier m'examinait, malgré mes protestations : « Je vais bien. Je n'ai pas été blessée » – autant dire tombées dans l'oreille d'un sourd. Lorsque Lucy m'avait retrouvée dans l'épicerie recouverte de fragments de verre, elle avait blêmi. Les yeux levés vers cette grande brune, je songeai que bien que nous n'irions sans doute jamais faire du shopping ensemble, elle n'en était pas moins une copine.

Le type des services d'urgence retira l'écharpe qui maintenait mon bras après avoir pris ma tension et déclara :

— Tout semble aller pour le mieux. La tension artérielle, comme tout le reste. Mais je ne suis pas docteur, et que diable, pas plus gynéco-obstétricien.

— Donc, selon vous, elle devrait se rendre à l'hôpital ? lui demanda Lucy.

Il eut un froncement de sourcils, et je perçus son dilemme. S'il répondait par la négative et se trompait, il était grillé. Mais il y avait d'autres blessés, et s'il en laissait un en attente pour m'évacuer, au cas où, et que celui-ci y perdait la vie, il serait tout aussi flambé.

Lucy se tourna vers Doyle et Frost en quête de soutien.

— Dites-lui qu'elle doit aller à l'hôpital.

Ils échangèrent un regard, puis Doyle fit un léger signe de tête pour signifier « Vas-y, toi », auquel Frost répondit par :

— Nous n'avons pas à dire à Merry ce qu'elle doit faire, Inspectrice. Elle est notre Princesse.

— Mais elle porte aussi vos bébés, rétorqua-t-elle.

— Cela ne nous donne pas pour autant le droit de lui donner des

ordres, répliqua-t-il.

— Je m'attendais à ce que vous l'ayez compris bien mieux que la plupart, Inspectrice Tate, intervint Doyle.

Après leur avoir lancé un regard perplexe, elle reporta son attention sur moi.

— Pouvez-vous me jurer que vous n'avez pas fait une chute, ni que rien ne vous est tombé dessus ?

— Je vous le jure, répondis-je.

Elle prit une profonde inspiration, puis expira lentement, avant de hocher la tête en disant :

— Très bien ! OK ! Je laisse couler. Si personne n'est plus inquiet que ça, je me demande bien pourquoi je me ferais du mouron.

— Parce que vous êtes mon amie, lui dis-je, tout sourire. Et les amis s'inquiètent les uns pour les autres.

Elle en parut presque embarrassée, puis me sourit à son tour, radieusement.

— Bien ! Allez profiter de ce qui reste de votre samedi.

Doyle me tendit la main, et je le laissai m'aider à me remettre debout alors que je n'en avais pas vraiment besoin. Tous deux s'étaient montrés bien plus sereins que Lucy, mais il est vrai qu'ils étaient avec moi durant tous ces événements. De ce fait, ils savaient que rien ne m'était arrivé sur le plan physique, tout en se montrant d'autant plus vigilants qu'auparavant, ce qui était tout aussi touchant qu'un tantinet agaçant. Je m'inquiétai qu'au cours de l'évolution de la grossesse cela devienne de moins en moins attendrissant et de plus en plus irritant, mais c'était un problème pour une autre fois. Nous étions libres de filer à la plage, et il faisait encore suffisamment jour pour l'apprécier. Tout allait pour le mieux.

— J'en ai donc terminé avec la Princesse ? s'enquit l'urgentiste.

— Ouais, répondit Lucy, localisez-en un qui saigne pour l'emmener faire un tour dans votre ambulance.

Il lui sourit, de toute évidence soulagé, et s'empressa de trouver quelqu'un ayant vraiment besoin d'être évacué à l'hôpital.

— Je vais vous déléguer des officiers pour vous escorter à votre voiture.

Elle indiqua de la tête la presse retenue en arrière par des rubalises et des barrières. Comme c'était curieux : les paparazzi qui avaient été amochés faisaient en soi l'actualité. Je me demandai s'ils appréciaient de se retrouver de l'autre côté de l'objectif.

— Il y en aura qui nous suivront jusqu'à la plage, me prévint Frost.

— Je pourrais essayer de les semer.

— Non, je préférerais ne pas voir ce qui risque de se passer sur la route menant à la mer, dit Doyle si rapidement que même Lucy

parvint à percevoir son malaise.

— Ce baraqué si sombre et fatal ne se sent toujours pas dans son assiette trimbalé dans une voiture banalisée ? fit-elle observer en s'adressant à moi.

Je secouai négativement la tête en ébauchant un sourire.

— Je préfère la limousine, mentionna Doyle, au moins, avec elle, la route ne m'apparaît pas aussi nettement.

Lucy sourit à son tour en opinant.

— Savez-vous que je ne vous en apprécie que davantage, Doyle, d'être ainsi effrayé de quelque chose.

Il lui fit les gros yeux et y aurait probablement été de son petit commentaire, si le cellulaire de Lucy ne s'était pas mis à sonner. Elle vérifia le numéro, pour constater qu'elle devait prendre cet appel. Elle nous intima d'attendre d'un doigt en l'air.

— C'est une plaisanterie, n'est-ce pas ? s'exclama-t-elle d'un ton qui aurait pu être tout sauf amusé, avant de demander : Comment ça ?

Elle écouta la réponse et poursuivit :

— Des excuses ne résoudront rien.

Puis elle coupa la communication et se mit à vitupérer entre ses dents.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? m'enquis-je.

— Pendant que nous étions ici à nettoyer tout ce merdier, notre témoin s'est volatilisé dans la nature. Nous n'arrivons pas à la retrouver.

— Quand s'est-elle... ?

— Il n'en a pas la moindre idée. D'après ce que j'ai compris, quand notre effectif s'est réduit, l'escorte de Gilda s'est montrée plus téméraire, et lorsque nos officiers sont parvenus à les calmer, le témoin s'était envolé.

Je remarquai qu'elle faisait très attention de ne pas mentionner en public le nom de Douce-Amère. Une bonne précaution, particulièrement si les meurtriers étaient dotés de magie ; on ne savait jamais quel individu pouvait vous épier, ni par quel moyen.

— Lucy, je suis désolée. Cela ne serait jamais arrivé si vous n'étiez pas venue ici pour nous porter secours.

Elle foudroya du regard les paparazzi indemnes que la police retenait pour interrogatoire.

— Vous n'auriez eu besoin d'aucune aide si ces connards ne vous avaient pas assiégée.

— Je ne suis même pas sûre que vous puissiez les inculper de quoi que ce soit, lui dis-je.

— Nous trouverons bien quelque chose, ajouta-t-elle, la voix frémissante de colère.

Cette mauvaise humeur était probablement liée à la fuite de

Douce-Amère qui allait l'obliger à relater à ses supérieurs qu'au moment des faits elle était allée secourir la Princesse fey aux prises avec ces méchants journalistes. Les paparazzi qui n'avaient pas morflé seraient la cible idéale de son courroux.

— Allez, profitez bien de votre week-end. Je vais m'occuper de ceux-là et vous déléguer une escorte pour rejoindre votre véhicule, ainsi que des policiers motorisés afin de garantir que personne ne vous colle aux basques à partir du Fael. Mais s'ils vous attendent un peu plus loin... s'interrompt-elle avec un haussement d'épaules résigné avant de poursuivre : J'ai bien peur de ne plus pouvoir faire grand-chose pour vous.

— Merci pour tout, lui dis-je en lui étreignant la main. Et sincèrement désolée que vous risquiez d'avoir de gros problèmes au sujet du témoin.

Elle me sourit, mais sans que la joie n'atteigne ses yeux.

— Je vais assumer. Allez, partez. Bon pique-nique, et tout le reste.

Puis elle se détourna lorsque, sourcillant à nouveau, elle se rapprocha de nous pour chuchoter :

— Comment retrouver quelqu'un ne faisant que dix centimètres dans une ville de la superficie de Los Angeles ?

Voilà une question intéressante, à laquelle j'avais une réponse d'ordre pratique.

— C'est l'une des plus petites d'entre nous, elle sera donc particulièrement sensible au métal et à la technologie ambiante. Recherchez-la plutôt dans les parcs, les terrains vagues, les rues bordées d'arbres ressemblant au décor d'aujourd'hui. Elle a besoin de la nature pour pouvoir survivre ici.

— Quel genre de fée des fleurs est-elle ? s'enquit Frost.

— Aucune idée, répondit Lucy.

— Futé, Frost, lui lançai-je. Essayez de l'apprendre, Lucy, car elle sera attirée par ces plantes. Certaines d'entre elles sont si sédentarisées sur un bout de terrain que si leurs plantes disparaissaient, elles s'éteindraient avec elles.

— Waouh ! Cela ferait de vous la parfaite activiste environnementale, commenta Lucy.

J'approuvai de la tête.

— Qui pourrait savoir quelles sont ses fleurs préférées ? ajouta-t-elle.

— Robert, peut-être, suggérai-je.

— Gilda le saura, affirma Doyle.

Lucy tourna les yeux vers lui, dubitative.

— Elle a déjà fait appeler son avocat. Elle ne va sûrement pas nous en faire part maintenant.

— Elle le fera si vous lui signalez que si elle ne coopère pas, cela pourrait mettre ses sujets en danger, lui précisa-t-il.

— Je doute fort qu'elle se soucie d'eux à ce point, rétorqua Lucy.

— Alors dites-lui que Meredith, évidemment, s'en soucie davantage qu'elle, riposta-t-il avec cette ébauche de sourire. Insinuez que Meredith est une meilleure souveraine, plus bienveillante, et je pense que Gilda finira bien par vous révéler le nom de cette plante.

Elle leva les yeux vers lui en opinant.

— Comme ils sont beaux et élégants tous les deux ! C'est si injuste. Pourquoi ne puis-je trouver un prince aussi charmant ?

Je n'étais pas sûre de ce que je devais lui répondre, mais Doyle, lui, n'eut pas la moindre hésitation.

— Nous ne sommes pas les Princes Charmants de notre histoire, Inspectrice Tate. C'est Meredith qui s'est précipitée à notre secours et qui nous a sauvés de notre funeste destin.

— Alors, cela fait-il d'elle la Princesse Charmante ?

Il sourit et, cette fois, ce fut cet étincellement éblouissant dont il n'était pas coutumier, et qui en fit rosir Lucy. Je compris alors que Doyle lui plaisait énormément. Je n'aurais pu lui en vouloir.

— Oui, Inspectrice. Elle est notre Princesse Charmante.

— C'est bien elle, dit Frost en me prenant la main, les yeux posés sur moi, où tout ce qu'il ressentait était clairement visible.

— Alors, au lieu d'attendre le Prince, je ferais mieux de m'en trouver un à sauver pour le ramener chez moi ?

— Ça a marché pour moi, répliquai-je.

— Je sauve des gens tous les jours, dit-elle en hochant la tête, ou du moins je m'y emploie, Merry. Juste pour une fois, j'aimerais bien être celle que l'on vient secourir.

— Je me suis retrouvée dans ces deux situations, Lucy, répondis-je, compréhensive. Vous pouvez me faire confiance, il vaut mieux se charger soi-même du sauvetage.

— Si vous le dites. Je vais voir si Robert sait où nous pourrions retrouver notre petite amie.

Nous ayant salués de la main, elle se fraya un passage au travers de la foule.

Comme si elle leur avait dit de prendre la relève – ce qui était probablement le cas – deux officiers apparurent. Il s'agissait de nos vieilles connaissances, Wright et O'Brian.

— Nous sommes censés vous escorter jusqu'à votre voiture par mesure de protection, nous précisa Wright.

— Allons-y, dis-je.

Nous commençâmes donc le trajet en rebroussant chemin, pour traverser un autre barrage de flashes, mitraillés par un nouveau bataillon de paparazzi et de reporters.

Chapitre 13

Nous nous retrouvâmes spontanément entourés par la police et la presse. À un certain moment, les journalistes étaient agglutinés en un groupe si compact que Wright et O'Brian ne parvenaient même plus à nous faire avancer sans devoir leur mettre le grappin dessus. Or, ils avaient apparemment reçu l'ordre de ne pas malmenier la presse. Ils faisaient l'expérience du problème que connaissaient depuis des semaines mes gardes du corps : comment rester politiquement correct confronté à des inconnus qui vous hurlaient en pleine figure en vous aveuglant de flashes comme autant de bombes déclenchées, et à une foule transformée en une masse de corps auxquels il était interdit de toucher ?

Et ils gueulaient : « Assistez-vous la police dans cette affaire, Princesse ? », « À quelle enquête collaborez-vous ? », « Pourquoi pleuriez-vous ? », « L'épicière est-elle vraiment de votre famille ? ».

Wright et O'Brian tentaient de se frayer un passage au travers sans néanmoins les molester, ce qui est bien plus facile à dire qu'à faire. Doyle et Frost restèrent en faction de part et d'autre de moi, étant donné qu'en plus des journalistes, s'étaient ajoutés à la foule des humains et des Feys qui étaient sortis des boutiques et des restaurants pour vérifier d'où venait tout ce boucan, mettant un terme à toute avancée. Il est vrai que se montrer curieux était dans la nature « humaine ».

Puis, brusquement, les reporters se firent silencieux, pas tous en même temps mais progressivement. L'un se tut en premier, puis un autre, et ils se mirent à regarder tout autour d'eux, comme s'ils avaient entendu un drôle de bruit. Je le perçus alors, à mon tour : la peur. La peur, tel un vent froid et moite qui vous effleure la peau. En un instant, je me figeai là, sous le soleil éclatant de la Californie, sentant un frisson me parcourir l'échine.

Lorsque Doyle m'étreignit la main, cela contribua à m'éclaircir les idées et m'incita à resserrer mes barrières protectrices. Au moment même où j'y procédai, la peur se retrouva emportée au loin, mais je pouvais toujours la voir se refléter sur les visages des journalistes.

Wright et O'Brian avaient la main sur le revolver, inspectant les

alentours avec appréhension. Je déployai mes champs de force afin de les en recouvrir, tout comme j'avais procédé plus tôt pour dissimuler par le glamour Doyle et Frost. Les épaules de Wright s'affaissèrent comme s'il s'était délesté d'un sacré poids.

— Qu'est-ce que c'était que ça ? demanda O'Brian.

— Qu'est-ce que *c'est* que ça, corrigea Doyle.

— Quoi ? s'étonna-t-elle.

Les gens des médias s'écartaient comme les pans d'un rideau, ne souhaitant visiblement pas vraiment se trouver tout près de quoi que ce soit qui déambulait ainsi parmi eux. Le Fir Darrig s'avavançait vers nous, avec ce large sourire aux dents ébréchées toutes de traviole. Je ne m'étais pas trompée ; ce rictus était bel et bien malveillant. Il appréciait vivement de voir les journalistes en proie à la peur, ce que reflétaient son visage et sa démarche chaloupée nonchalante.

Il vint se planter devant nous, avant de se laisser tomber sur un genou.

— Ma Reine.

Un flash nous illumina, fixant cette scène pour les nouvelles du lendemain, ou du soir. Le Fir Darrig tourna les yeux dans la direction d'où avait jailli cet éclair lumineux et on entendit un hurlement, puis un homme détala à toutes jambes sur le trottoir, ses nombreux appareils photo faisant un bruit de ferraille qui accompagnait ses cris, comme s'il avait tous les Chiens démoniaques de Dando^[2] aux trousses.

Les reporters reculèrent en masse de quelques pas. Le Fir Darrig émit un ricanement sinistre, ce qui suffit pour me donner illico la chair de poule. Si je m'étais trouvée seule en pleine nuit sur une route non éclairée, j'en serais morte de trouille.

— Tu dois t'être entraîné pour ce rire, lui dis-je. Il est incontestablement malfaisant.

Il me sourit de toutes ses dents.

— Un Fey aime toujours savoir que son travail est apprécié, ma Reine.

— Il vous appelle sa Reine, me lança une voix tremblotante. Cela veut-il dire que vous avez gardé le trône ?

S'étant relevé d'un bond, le Fir Darrig sauta vers eux, les bras en l'air, avec un « Bouh ! » retentissant. Les journalistes décampèrent de ce côté. Puis il fit mine d'avancer vers le groupe à l'opposé, dont la plupart reculèrent, les mains levées comme pour lui signifier qu'ils n'avaient aucune intention hostile.

— Meredith, êtes-vous la Reine de la Cour Unseelie ? me demanda une femme qui semblait manquer de souffle.

— Non, lui répondis-je.

Le Fir Darrig tourna les yeux vers moi avant de proposer :

— Dois-je tout d'abord lui préciser la couronne qui s'est posée sur votre tête ?

— Pas ici ! réagit Doyle.

Le Fir Darrig le fusilla du regard.

— Je ne t'ai rien demandé, les Ténèbres. Si nous étions affiliés, alors ce serait une autre histoire. Mais je ne te dois rien du tout, qu'à elle !

Je compris alors qu'il avait été offensé par le refus de Doyle d'admettre que son ascendance était similaire à la sienne. Ce dernier sembla également s'en rendre compte, car il rétorqua :

— Je ne cache mes origines métissées, Fir Darrig. Je voulais seulement dire que je n'avais pas de sang de ton espèce dans les veines, ce qui n'est que la vérité.

— Ouais, mais par contre, tu en as eu sur ta lame, hein ? Avant que tu ne deviennes les Ténèbres de la Reine, avant que tu ne sois Nodens et ne guérisses à ta source magique, tu incarnais d'autres entités, tu portais d'autres noms.

Le Fir Darrig baissait le ton à chaque mot, jusqu'à ce que les journalistes qui étaient encore là se rapprochent discrètement, tentant de ne pas en rater une miette. J'étais au courant que Doyle avait eu d'autres identités avant de faire l'objet d'un culte, et qu'il n'avait pas surgi tout formaté aux côtés de la Reine Andais, mais je ne lui avais jamais posé de questions là-dessus. Les Sidhes plus âgés n'aimaient pas faire référence au temps jadis, à l'apogée de notre civilisation.

Le Fir Darrig tourbillonna sur lui-même pour bondir vers les reporters avec un « WHAH ! » sonore qui les fit décamper. Quelques-uns ayant perdu l'équilibre, ils furent piétinés par leurs collègues en proie à une panique aveugle qui les poussait à s'éloigner de lui. Ils parvinrent tant bien que mal à se relever pour suivre les autres à toutes jambes.

— Faire usage de magie sur les gens de la presse n'est pas vraiment légal, fit observer O'Brian.

Le Fir Darrig pencha la tête de côté, comme un oiseau qui vient de repérer un vermisseau. Le regard qu'il lui lança fit déglutir O'Brian un peu trop bruyamment mais, grâce à mes barrières protectrices qui l'entouraient, elle ne se laissa pas démonter.

— Et comment auriez-vous pu les faire dégager autrement, ma mignonne ? lui demanda-t-il.

— Officier O'Brian, lui précisa-t-elle.

Il lui décocha un large sourire, et je la sentis tressaillir, mais elle campa sur ses positions. Cela lui valut un bon point de bravoure, quoique je ne fusse pas certaine que ce soit une bonne idée de le provoquer alors que, au cours de l'interrogatoire de Douce-Amère, il lui avait fait sans équivoque la démonstration de son attirance

sexuelle. Parfois, il est plus sage de ressentir un soupçon de peur.

Quand il poursuivait en envahissant son espace personnel, je dus m'interposer.

— Qu'est-ce que tu cherches, Fir Darrig ? J'apprécie ton aide, vraiment, mais tu ne l'apportes pas par pure gentillesse.

Il lorgnait O'Brian, le regard lubrique, avant de le tourner vers moi, ce qui ne me fit ni chaud ni froid.

— La pure gentillesse m'est inconnue, ma Reine, mais quant à la pure méchanceté...

— Personne n'est que méchant, répliquai-je.

Le regard concupiscent s'écarquilla jusqu'à ce que son visage ne soit plus qu'un masque digne d'Halloween où se reflétaient de malveillantes intentions.

— Vous êtes bien trop jeune pour comprendre ce que je suis.

— Je sais ce qu'est la méchanceté, et elle ne se présente pas avec un masque caricatural et un regard lubrique. La méchanceté se reflète sur les traits de ceux qui sont supposés vous aimer et prendre soin de vous, et qui vous négligent. La méchanceté se manifeste par une gifle, ou une main qui vous maintient la tête sous l'eau jusqu'à l'asphyxie, et pendant tout ce temps, le visage reste empreint de sérénité, ne reflétant aucune colère, aucune folie, parce qu'on pense que c'est légitime.

Sa physionomie durcie par la cruauté se détendit en une expression de grand sérieux. Les yeux levés vers moi, il ajouta :

— Les rumeurs disent que vous avez dû supporter pas mal d'abus des membres de votre famille du côté sidhe.

Sur ce, Doyle se tourna vers les officiers de police pour leur demander :

— Pourrions-nous avoir quelques instants en privé, s'il vous plaît ?

O'Brian et Wright se concertèrent du regard, puis celui-ci haussa les épaules.

— On nous a seulement dit de vous escorter et de vous protéger jusqu'à votre voiture. Alors d'accord. Nous allons attendre un peu plus loin.

O'Brian s'apprêtait à protester, mais son collègue s'en tint là. Ils en débattirent discrètement tout en nous laissant entre nous.

La main de Doyle se resserra sur mon bras tandis que Frost se rapprochait. Ils me communiquaient silencieusement de ne faire part de quoi que ce soit en provenance de la Cour, alors même que la Reine ne s'était jamais souciée que je m'exprime ouvertement sur certains sujets.

— Sans parler de leurs amis, à ne surtout pas oublier, ce qui me sera à jamais impossible, ajoutai-je.

Le Fir Darrig considéra Frost, puis Doyle, et demanda :

— Et eux, vous ont-ils tourmentée avant de devenir vos amants ?

— Non, je n'ai jamais pris d'amant parmi ceux qui ont porté la main sur moi, répondis-je en démentant de la tête.

— Vous avez vidé le sithin des Unseelies. Ils en sont tous partis pour venir vivre avec vous à L.A. Qui y est resté ? Qui vous a donc ainsi tourmentée ?

— Je ne suis partie qu'avec les gardes, pas avec les nobles.

— Mais tous les gardes sont nobles parmi les Sidhes, ou ils n'auraient pas l'honneur de servir une Reine, ni même un Roi.

— J'ai invité à venir me rejoindre ceux qui étaient à moi, lui précisai-je avec un haussement d'épaules.

Il se prosterna à nouveau à genoux en se rapprochant de mes pieds, et je dus réprimer l'envie irrésistible de reculer d'un pas. Ce que j'aurais fait plus tôt, mais ce qui se passait en ce moment me poussait à incarner la Reine dont avait visiblement besoin ce Fir Darrig. Doyle sembla percevoir mes pensées, car sa paume contre mon dos m'incita à ne pas céder du terrain. Frost se contenta de se placer du côté opposé, me frôlant presque, tout en gardant les mains libres pour se saisir de ses armes si nécessaire. En public, ils essayaient d'en garder toujours une de disponible pour cette éventualité, quoique parfois il leur soit plutôt difficile de me reconforter et de me protéger simultanément.

— Vous n'avez pas lancé d'appel aux Fir Darrig, Reine Meredith.

— J'ignorais qu'ils aient été à ma disposition.

— Un mauvais sort nous a été jeté qui a annihilé nos femmes, ce qui a provoqué le déclin de notre peuple. Peu importe notre longévité extraordinaire, les Fir Darrig sont une espèce en voie de disparition.

— Je n'avais jamais entendu dire que vous aviez des femmes, et pas plus parler d'un maléfice lancé contre vous.

Il tourna ses yeux noirs bridés vers Doyle à mon côté.

— Demandez donc à celui-là si je ne dis pas la vérité.

Je regardai mes Ténèbres, qui acquiesça simplement de la tête.

— Nous avons presque réussi à vaincre les Sidhes avec l'aide des Bérêts Rouges. Nous étions deux races fières qui n'existaient que pour s'adonner à des effusions de sang. Les Sidhes sont arrivés pour prêter main-forte aux humains, afin de les sauver, dit-il avec amertume.

— Vous auriez tué chaque homme, chaque femme et chaque enfant sur l'île, rétorqua Doyle.

— Cela se pourrait, mais nous en avons le droit. Ils étaient nos fidèles avant les vôtres, Sidhes !

— Et qu'est un dieu s'il détruit tous ceux qui lui vouent un culte, Fir Darrig ?

— Qu'est un dieu qui a perdu tous ses fidèles, Nodens ?

— Je ne suis pas un dieu, et ne l'ai jamais été.

— Mais nous pensions tous l'être, n'est-ce pas, les Ténèbres ? ricana-t-il, ce qui me mit à nouveau mal à l'aise.

Doyle acquiesça, sa main se contractant dans mon dos.

— Nous avons cru à pas mal de choses qui ne se sont jamais vérifiées.

— Ouais, je ne te le fais pas dire, les Ténèbres.

Le Fir Darrig sembla attristé.

— Je vais te dire la vérité, Fir Darrig. Je t'avais oublié tout comme ton peuple, ainsi que ce qui s'est passé il y a si longtemps.

Il leva les yeux vers Doyle.

— Oh ouais, les Sidhes sont si occupés qu'ils oublient, tout simplement. Ils se lavent les mains, non pas dans l'eau, ni même dans le sang, mais dans l'oubli au fil du temps.

— Meredith ne peut pas faire ce que tu attends d'elle.

— Elle a été couronnée Reine des Sluaghs, et brièvement des Unseelies. Couronnée par la Féerie et la Déesse, c'est ce pour quoi tu nous as fait attendre, les Ténèbres. Toi et ton peuple, alors que nous étions maudits à demeurer sans nom, sans enfants, sans domicile, jusqu'à ce qu'une Reine justement couronnée par les Déeses et la Féerie même nous accorde à nouveau un nom, dit-il avant de tourner les yeux vers moi. C'était leur façon de nous maudire à jamais sans en avoir l'air. Un moyen de nous tourmenter. Nous avions pour habitude de nous présenter à chaque nouvelle Reine consacrée et de lui soumettre la requête que nous soient rendus nos noms, et elles nous l'ont toutes refusé.

— Elles se souvenaient de ce que vous étiez autrefois, Fir Darrig, lui dit Doyle.

Il se tourna alors vers Frost.

— Et toi, Froid Mortel, aurais-tu perdu ta langue ? N'as-tu donc aucune opinion à part celles que les Ténèbres t'autorise ? C'est ce qu'on raconte, que tu n'es qu'un sous-fifre.

Je n'étais pas si certaine que Frost saisisrait ce dernier mot, mais il avait quand même pigé que l'autre le narguait.

— Je ne me souviens pas de la destinée des Fir Darrig. Je me suis réveillé un hiver, et ton peuple n'était déjà plus là.

— C'est vrai, c'est bien vrai, tu n'étais que le petit Jackie Frost, rien qu'un autre vassal à la Cour de la Reine de l'Hiver, lui lança-t-il en penchant la tête. Comment as-tu pu devenir Sidhe, Frost ? Comment as-tu pu acquérir autant de pouvoir alors que le reste d'entre nous s'étiolait ?

— Parce que les gens croyaient en moi. Je suis Jack Frost. Ils parlaient de moi, écrivaient des livres et des histoires à mon sujet, et les enfants regardaient le givre se former sur les vitres en pensant que

j'en étais responsable, dit Frost en avançant d'un pas vers l'homme toujours à genoux. Et qu'est-ce que racontent les enfants sur toi, Fir Darrig ? Ces temps-ci, tu es à peine un murmure dans l'esprit des humains, complètement tombé dans l'oubli.

Le Fir Darrig lui lança un regard réellement effrayant, rempli d'une telle haine.

— Ils se souviennent de nous, Jackie, ils ne nous ont pas oubliés. Nous vivons dans leurs souvenirs et dans leurs cœurs. Ils sont toujours ce que nous en avons fait.

— Les mensonges n'arrangeront pas ton cas, seule la vérité le fera, lui notifia Doyle.

— Que nenni, ce ne sont pas des bobards, les Ténèbres ! Va donc au ciné voir l'un de leurs films d'horreur. Leurs tueurs en série, leurs guerres, ce massacre aux actualités du soir où un homme a exterminé toute sa famille pour qu'elle n'apprenne pas qu'il a perdu son boulot, ou cette femme qui noie ses enfants afin de filer tranquille avec un nouvel amant. Oh non, les Ténèbres, les humains ne nous ont pas oubliés ! Nous étions ces voix dans la nuit la plus sombre de l'âme humaine, et ce que nous y avons semé y germe encore. Les Bérêts Rouges leur ont légué la guerre, mais les Fir Darrig leur ont laissé en héritage la souffrance et les tourments. Ils sont toujours nos dignes héritiers, les Ténèbres, ne te leurre pas là-dessus !

— Et nous leur avons donné la musique, les histoires, l'art et la beauté, répliqua Doyle.

— Tu es Sidhe Unseelie ; vous leur avez apporté également le goût du massacre.

— Nous leur avons donné tout ça, admit Doyle. Vous nous haïssez parce que nous avons davantage à offrir que du sang, la mort ou la terreur. Aucun Bérêt Rouge, aucun Fir Darrig n'a jamais écrit de poème, peint de tableau, ou créé quelque chose d'un tant soit peu original. Vous n'avez aucun talent pour la création, seulement pour la destruction, Fir Darrig.

Celui-ci acquiesça.

— J'ai passé des siècles, bien plus nombreux que la plupart ne veulent le reconnaître, à apprendre la leçon que tu nous donnais, les Ténèbres.

— Et quelle leçon as-tu donc retenue ? lui demandai-je.

Ma voix s'était atténuée, révélant que je ne souhaitais pas réellement connaître la réponse.

— Que les gens sont réels. Que les humains ne sont pas seulement là à notre disposition pour notre plaisir ou les massacrer, et que ce sont aussi des êtres vivants, répondit-il en fixant Doyle, les yeux incandescents de fureur. Mais les Fir Darrig ont survécu suffisamment longtemps pour voir les puissants décliner comme nous avons été

déchus. Nous avons assisté à la décadence du pouvoir et de la splendeur des Sidhes, et le peu de nous qui restait s'en est réjoui !

— Et cependant, cela ne t'empêche pas de te prosterner devant nous, rétorqua Doyle.

— Je me suis incliné devant la Reine des Sluaghs, et non devant celle des Unseelies, ou de la Cour Seelie, répliqua-t-il en secouant négativement la tête. Je me suis incliné devant la Reine Meredith, et si le Roi Sholto se trouvait ici, je lui rendrais tous les hommages dus à son mérite. Il a su garder foi en l'autre facette de ses origines.

— Les tentacules de Sholto ne deviennent pas un tatouage à moins qu'il n'en exprime la volonté. Il a autant l'apparence d'un Sidhe que chacun de nous ici, fit remarquer Doyle.

— Et si je désire une mignonnette, ne fais-je pas usage de glamour pour me présenter à elle sous mon meilleur look ?

— Il est illégal d'attirer quelqu'un dans son lit par des moyens magiques, lui notifia O'Brian.

Je sursautai, ne m'étant pas rendu compte que les policiers étaient revenus près de nous.

Le Fir Darrig la fusilla du regard.

— Et vous, vous maquillez-vous pour vos rendez-vous galants, Officier ? Mettez-vous une jolie robe ?

Elle ne lui répondit pas.

— Mais aucun maquillage ne pourrait recouvrir ça, ajouta-t-il en indiquant son visage. Il n'y a aucun costume pour dissimuler mon corps. Seulement la magie, et rien d'autre en ce qui me concerne. Je pourrais peut-être vous faire la démonstration de ce que cela signifie d'être un peu difforme aux yeux des humains.

— Tu t'abstiens de lui faire du mal ! lui lança Doyle.

— Ah ! Le grand Sidhe parle et on devrait tous lui prêter l'oreille !

— Tu n'as rien appris du tout, Fir Darrig.

— Tu viens juste de menacer O'Brian de la déformer par un sortilège, intervins-je.

— Non, ma magie est du glamour à part entière ; pour pouvoir déformer qui que ce soit, j'aurais besoin de faire usage de quelque chose de plus costaud.

— Ne mets pas un terme à la malédiction qui leur a été jetée, Meredith. Sinon, ils se conduiront comme des pestes à l'encontre des humains.

— Quelqu'un peut-il m'expliquer à quoi équivaut précisément cette malédiction ?

— Je te le dirai dans la voiture, me répondit Doyle en se plaçant devant moi pour me protéger de son corps. Fir Darrig, nous aurions pu te prendre en pitié après tant d'années, mais tu viens de démontrer en

quelques mots à une humaine que tu représentes toujours un véritable danger public, encore trop malfaisant dans l'âme pour qu'on te rende tes pouvoirs.

Le Fir Darrig tenta de m'alpaguer par-delà la jambe de Doyle.

— Mais donnez-moi un nom, ma Reine, je vous en conjure ! Donnez-moi un nom et je pourrais commencer une nouvelle vie !

— N'en fais rien, Meredith, pas avant que tu n'aies compris ce qu'ils étaient autrefois et ce qu'ils pourraient redevenir.

— Il n'y en a plus qu'une poignée d'entre nous dans le monde entier, les Ténèbres, riposta-t-il en haussant le ton. Quel mal pourrions-nous faire maintenant ?

— Si tu n'avais pas besoin de Meredith pour te libérer de cette malédiction, si sa bonne volonté ne t'était pas nécessaire, celle d'une Reine de la Féerie, quelle qu'elle soit, que ferais-tu à une humaine cette nuit même, Fir Darrig ?

Les yeux de celui-ci ne reflétaient plus que haine. Je reculai instinctivement pour me planquer derrière Doyle, tandis que Frost se déplaçait et tout ce que je pus voir fut le Fir Darrig entre leurs corps comme lors de notre première rencontre.

Il m'observait par cet interstice, et ce regard m'effraya véritablement. Puis il se remit debout, avec une certaine lourdeur, comme s'il avait mal aux rotules d'être resté aussi longtemps prosterné sur le trottoir.

— Pas uniquement aux humaines, les Ténèbres. Aurais-tu par hasard oublié qu'à une époque, notre magie égalait la tienne, et que les Sidhes n'étaient pas plus en sécurité ?

— Je ne l'ai pas oublié ! réagit Doyle, la voix emplie de rage, sur un ton que je ne lui avais jamais entendu, révélant une rancune très personnelle.

— Il n'y a aucun règlement sur la manière dont nous obtenons un nom de la Reine, rétorqua l'autre. Je le lui ai gentiment demandé, mais elle m'en donnerait un volontiers pour sauver sa vie et celle des bébés qu'elle porte. Et toi aussi, tu la laisserais me baptiser pour les sauver !

Mes deux hommes resserrèrent les rangs et le Fir Darrig disparut à ma vue.

— Ne t'approche pas d'elle, Fir Darrig, au risque d'y perdre la vie. Et si nous entendons parler de crimes, quels qu'ils soient, perpétrés contre les humains et qui sentent à plein nez ton œuvre, nous nous assurerons que tu n'aies plus à faire le deuil de ta grandeur perdue, car les morts ne portent pas le deuil.

— Ah ! Mais comment pourrez-vous distinguer mon œuvre de celle des humains qui recèlent l'esprit des Fir Darrig au plus profond de leur âme ? La musique, pas plus que la poésie n'abonde aux

actualités, les Ténèbres.

— En route, conclut Doyle.

Après avoir dit au revoir à Wright et à O'Brian, les hommes me firent monter dans le 4 x 4. Le contact enclenché, nous attendîmes pour démarrer que les officiers se perdent dans la foule de policiers agglutinés plus bas dans la rue. Je pense qu'aucun de nous ne voulait laisser O'Brian trop près du Fir Darrig.

Alice dans ses fringues Gothic sortit du Fael pour venir à sa rencontre. Elle l'enlaça, et il l'étreignit à son tour. Puis, main dans la main, ils retournèrent au salon de thé. Il nous lança cependant un coup d'œil par-dessus son épaule tandis que je passai la vitesse. Ce regard n'était que provocation, signifiant : « Vous pouvez toujours essayer de m'arrêter ».

Puis ils disparurent à l'intérieur et je manœuvrai prudemment pour m'engager dans le trafic, avant de demander :

— Alors, de quoi s'agit-il, bon sang ?

— Je ne veux pas te le raconter en voiture, me répondit Doyle, cramponné comme un malade à la portière et au tableau de bord. On ne doit pas relater les récits évoquant les Fir Darrig quand on a la frousse. Cela les attire et leur donne tout pouvoir sur vous.

Je ne sus que répondre, me rappelant de cette époque où les Ténèbres de la Reine n'éprouvaient aucun émoi, et encore moins la peur. Je savais que Doyle, comme tout le monde, ressentait toutes les émotions, mais admettre ses faiblesses n'était pas son fort. Il venait de me donner la seule réponse qui m'aurait dissuadée de le questionner durant le trajet jusqu'à la plage. J'avais contacté la maison en bord de mer par Bluetooth ainsi que la résidence principale, afin de faire savoir aux autres que nous étions sains et saufs, et que seuls quelques paparazzi étaient blessés. Il y a des jours où le karma rétablit instantanément l'équilibre.

Chapitre 14

La maison de la plage de Maeve Reed surplombait l'océan, en partie bâtie sur la falaise et soutenue par des supports de bois et de béton conçus pour résister aux tremblements de terre, aux glissements de terrain et à toutes catastrophes climatiques propres à la Californie capables d'ébranler une baraque. Celle-ci trônait dans une enclave résidentielle protégée dotée d'un gardien en uniforme dans sa guérite au portail, ce qui empêcha la presse de nous suivre. Parce que, bien sûr, ils nous avaient filés. Cela ressemblait même en soi à de la magie, cette manière qu'ils avaient de nous retrouver constamment, comme un chien sur la piste du gibier. Ils n'étaient pas si nombreux que ça le long de la route étroite et courbe, quoique suffisamment, et ils durent s'arrêter, déçus, une fois que nous eûmes franchi le portail.

Ernie y était posté. Ce vieil Afro-Américain avait été dans l'armée, mais s'était fait si grièvement blessé que sa carrière militaire s'en était retrouvée abrégée. Jamais il ne me dirait ce qu'était cette blessure, et je connaissais assez les us et coutumes des humains pour ne pas aller carrément lui poser la question.

L'air ronchon, il regardait les voitures garées un peu plus loin de l'entrée.

— Je vais appeler la police et déposer une main courante pour intrusion.

— Ils n'osent pas s'approcher quand vous êtes de service, Ernie, lui dis-je.

— Merci, Princesse, je fais de mon mieux, répondit-il avec le sourire avant d'incliner un chapeau imaginaire à l'intention de Doyle et de Frost, et d'ajouter : Messieurs.

Ils le saluèrent à leur tour de la tête et nous poursuivîmes notre route. Si la maison de la plage n'avait pas été protégée par ce portail, nous nous serions retrouvés à la merci des médias, et après avoir vu la vitrine de l'épicerie de Matilda se briser, je ne pensais pas que ce soir, ce serait l'idéal. Il aurait été sympa que l'incident ait dissuadé les paparazzi de nous harceler, mais cela ne contribuerait probablement qu'à faire de moi la cible toute désignée de l'intérêt décuplé de la presse à sensation. Quelle ironie du sort, quoique presque irréfutable.

Le téléphone du véhicule se mit à sonner. Doyle sursauta et je répondis au microphone :

— Bonjour.

— Merry, êtes-vous tout près de la maison ? s'enquit Rhys.

— On y est presque.

Le Bluetooth nous retransmit avec une sonorité métallique le gloussement qu'il venait de laisser échapper.

— Très bien. Notre cuisinier commençait à craindre que le repas ne refroidisse avant votre arrivée.

— Galen ? m'étonnai-je.

— Ouep, il n'a même rien encore retiré du four, mais il se tracasse davantage pour ça qu'à ton sujet. Barinthus m'a dit que vous aviez appelé pour lui faire part des événements. Rien de grave, j'espère ?

— Ça va pour moi, je me sens juste un peu fatiguée.

— Nous arrivons à l'embranchement, lui cria Doyle dans le micro.

— Le Bluetooth ne fonctionne que pour le chauffeur, lui mentionnai-je – ce n'était d'ailleurs pas la première fois.

— Et pourquoi cela ne marche-t-il pas pour tous ceux à l'avant ? s'enquit-il.

— Merry, qu'est-ce que tu viens de dire ? demanda Rhys.

— C'est Doyle qui a parlé, lui répondis-je, avant de murmurer à celui-ci : Je n'en sais rien.

— Qu'est-ce que tu ne sais pas ? renchérit Rhys.

— Désolée, toujours pas au point avec ce Bluetooth. Nous arrivons, Rhys.

Un énorme corbeau noir qui venait de se percher sur un vieux poteau de clôture près de la route se mit à croasser en déployant ses ailes.

— Dis aussi à Cathubodua que nous nous portons comme un charme.

— Tu viens de voir l'un de ses animaux de compagnie ? me demanda Rhys.

— C'est ça.

Le corbeau, après avoir décollé, se mit à voler tout autour de la voiture.

— Elle en saura davantage que moi à votre sujet, alors, dit Rhys, un soupçon de découragement perceptible dans la voix.

— Est-ce que ça va ? À t'entendre, tu as l'air épuisé, lui fis-je remarquer.

— Oui, tout va bien, comme pour toi, rétorqua-t-il avant de se marrer et d'ajouter : Mais à vrai dire, je viens juste de rentrer. L'enquête toute simple que m'a refilée Jeremy s'est finalement révélée bien plus compliquée qu'il n'y paraissait.

— Nous pourrions en discuter pendant le dîner.

— J'apprécierai ton point de vue, mais je crois que le programme du dîner vient de changer.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

Frost, s'étant penché en avant aussi loin que le lui permit sa ceinture de sécurité, demanda :

— Qu'est-ce qui s'est encore passé ? À l'entendre, Rhys semble inquiet.

— Quelque chose d'autre se serait-il produit pendant notre absence ? m'enquis-je.

Je cherchai des yeux l'embranchement menant à la maison. Le jour commençait à décliner. Ce n'était pas encore le crépuscule, mais je serais bien capable de rater le virage par manque d'attention.

— Rien de neuf, Merry, je te le jure.

J'appuyai brusquement sur les freins, prête à prendre le virage. Doyle se cramponna si fort à la portière que je perçus les protestations de l'encadrement. Il était après tout tellement costaud qu'il aurait pu l'arracher de ses charnières. J'espérais seulement qu'il ne l'ait pas cabossée sous l'emprise de sa phobie.

— Je suis dans l'allée. À tout de suite, dis-je tout en faisant grimper le 4 x 4 sur le trottoir qui se trouvait au bout de la route pour suivre la pente prononcée de notre allée privée.

— On vous attend.

Puis il raccrocha et je pus me concentrer sur cette rampe hyperpentue. Je n'étais pas la seule à ne pas l'apprécier. Bien que difficile d'en être sûre avec ses lunettes noires, je pense que Doyle avait fermé les yeux pendant que je manœuvrais en négociant les virages.

Les éclairages extérieurs étaient déjà allumés, et le Sidhe le plus petit de mon escorte faisait les cent pas sur le perron, son trench-coat blanc battant sous la brise océanique. Rhys était le seul parmi eux qui avait obtenu sa licence de détective privé. Grand amateur de vieux films noirs devant l'Éternel, lorsqu'il n'effectuait pas de missions sous couverture, il aimait porter son imper et ses chapeaux mous, généralement tout blanc ou beige, assortis à ses boucles qui retombaient jusqu'à sa taille et volaient au vent tout comme les pans de son manteau. Je remarquai que ses cheveux s'emmêlaient sous la bourrasque comme les miens, tout à l'heure.

— Les cheveux de Rhys s'emmêlent sous le vent, fis-je observer.

— C'est vrai, reconnut Frost.

— Est-ce pourquoi ils s'arrêtent à sa taille ?

— Je pense que oui.

— Et pourquoi les tiens ne s'emmêlent-ils pas ?

— Ceux de Doyle non plus. Il préfère sa tresse.

— Même question : et pourquoi ?

Je garai la voiture à côté de celle de Rhys, qui vint vers nous à grandes enjambées. Il souriait, mais son langage corporel m'était si familier que j'y perçus de l'anxiété. Il portait aujourd'hui un cache-œil blanc assorti à son trench-coat, ce qu'il faisait généralement lorsqu'il avait rendez-vous avec les clients, ou lorsqu'il sortait dans le monde. La plupart des gens, et certains Feys, trouvaient perturbantes les cicatrices où jadis s'était trouvé son œil. À la maison, entre nous, il ne se souciait jamais de le mettre.

— Nous ignorons pourquoi les cheveux de certains ne s'emmêlent pas, dit Frost. Ça a toujours été comme ça.

Et sur cette réponse loin d'être satisfaisante, Rhys arriva à ma portière, que je déverrouillai afin qu'il puisse m'aider à descendre. Mais l'anxiété avait transformé son œil unique avec ses trois cercles bleutés – bleuet, azur et blanc hivernal – qui tournoyaient lentement telle une tornade paresseuse. Cela signifiait que son pouvoir magique était prêt à émerger, ce qui nécessitait habituellement une surcharge émotionnelle ou cérébrale. Cette anxiété était-elle due aux risques que j'avais encourus aujourd'hui, ou à cette affaire sur laquelle il travaillait pour l'Agence de détectives Grey ? Je ne pouvais même pas me rappeler de quoi il retournait, si ce n'est que cela avait un quelconque rapport avec un sabotage d'entreprise par des moyens magiques.

Rhys ayant ouvert la portière, je lui tendis machinalement la main, qu'il prit pour la porter à ses lèvres et déposer un baiser sur mes doigts qui m'émoustilla l'épiderme. C'était bien de l'inquiétude pour moi, alors, qui avait envoyé tourbillonner sa magie comme ça à fleur de peau, et non son enquête. Je me demandai à quoi ces images à la télé avaient dû ressembler vues de l'extérieur, dans le style : « on ne fait pas pire » ; cela n'avait pas semblé si moche en direct, pourtant.

Il m'enlaça et m'attira contre lui, m'étreignant si fort qu'un instant je pus sentir toute sa puissance physique, et cet infime frémissement qui lui parcourait le corps. Je tentai de le repousser un peu, juste pour voir son visage, et pendant un moment, il me serra d'autant plus fort, si bien que je n'eus d'autres choix que de rester comme ça, contre lui, dans ses bras. Je me permis de le palper sous ses vêtements. Sa peau nue m'aurait fait le même effet que son baisemain, picotant la mienne. Mais même au travers de ses fringues, la vibration et le rythme de son pouvoir m'étaient perceptibles, tel un moteur subtilement réglé ronronnant contre moi de la joue à la cuisse. Je m'abandonnai à cette sensation, moulée entre ses bras puissants, contre la fermeté musclée de son corps, et le temps d'un instant je m'autorisai à lâcher prise, à mettre de côté tous ces événements de la journée et tout ce dont j'avais été témoin, les laissant se dissiper de

mon esprit grâce à la force physique de l'homme qui me retenait ainsi.

Je l'imaginai nu, moi au creux de son étreinte, laissant augurer la promesse que ce pouvoir vibrant sourdement plongerait en moi. Une pensée qui m'incita à presser du pubis plus fermement contre lui, et son membre y réagit.

Il releva alors juste assez la tête pour me permettre de scruter son visage. Il souriait, maintenant, ses bras resserrés dans mon dos.

— Si tu penses au sexe, alors tu ne dois pas être aussi traumatisée que ça, dit-il, tout radieux.

— Je me sens beaucoup mieux à présent, lui répondis-je en souriant à mon tour.

La voix d'Hafwyn attira notre attention vers la porte d'entrée. Elle émergea de la maison, sa longue chevelure blonde retenue en une épaisse tresse qui retombait par-dessus son épaule pour venir longer sa mince silhouette. Elle avait tout ce qu'il fallait pour être Sidhe Seelie : un mètre quatre-vingts moins deux centimètres, svelte, ultraféminine, et des yeux dignes d'un ciel printanier. Quand j'étais toute gamine, c'était bien précisément le look qui m'avait fait rêver, au lieu de ma petite taille et de mes rondeurs bien trop humaines. Mes cheveux, mes yeux comme ma peau étaient sidhes, mais le reste de ma physionomie n'était jamais arrivé à se hisser à la hauteur. Nombre de Sidhes des deux Cours s'étaient assurés que je comprenne bien que mon apparence laissait à désirer. Hafwyn n'avait pas fait partie de cette clique. Jamais elle ne s'était montrée cruelle envers moi alors que je n'étais que Meredith, Fille d'Essus, qui ne risquait pas de s'asseoir sur un trône, quel qu'il soit. En fait, je ne l'avais vue que très rarement aux Cours, quasi invisible, simplement l'une des gardes de feu mon cousin Cel.

Debout là entre les bras de Rhys, Doyle et Frost se rapprochant de nous, je n'enviais plus personne. Comment aurais-je pu vouloir changer quoi que ce soit chez moi alors que j'étais comblée d'autant d'amour ?

La robe bain de soleil blanche d'Hafwyn, plus simple que la mienne, faisait davantage penser à une combinaison comme celle que l'on portait autrefois en sous-vêtements, et la simplicité du tissu ne parvenait pas à dissimuler sa beauté. Cette beauté inhérente à tous les Sidhes qui me rappelait à tous les coups pourquoi nous avions été adorés comme des divinités. Cela n'était qu'en partie dû à nos pouvoirs magiques. Les humains ont une forte tendance à encenser la beauté ou à la vilipender.

Elle me fit une petite courbette en s'approchant de moi. J'étais presque parvenue à dissuader les nouvelles recrues de ce genre de démonstrations publiques, mais après un siècle, les habitudes sont plutôt difficiles à changer.

— Avez-vous besoin de mes compétences de guérisseuse, Ma Dame ?

— Je ne suis pas blessée.

Elle était l'une des rares et véritables guérisseurs qui restaient encore à la Féerie. Elle pouvait soigner magiquement une plaie ou un corps malade par l'imposition des mains. À l'extérieur, dans le monde des humains, ses pouvoirs s'amointrissaient, comme bon nombre des nôtres.

— Que la Déesse soit louée, dit-elle en m'effleurant le bras avec lequel j'enlaçais Rhys.

J'avais remarqué que plus nous restions éloignés des Hautes Cours, plus les gardes se montraient démonstratifs, tactilement parlant. En cas d'anxiété, se toucher était considéré comme une réaction typique des Feys inférieurs. Nous autres, les Sidhes, étions censés être au-dessus de tels réconforts triviaux, mais jamais je n'aurais qualifié de tel l'effleurement des doigts d'un ami. J'appréciais à leur juste valeur ceux qui retrouvaient leur vigueur après m'avoir touchée, ou qui m'apaisaient au contact de leurs mains.

Celle d'Hafwyn ne s'attarda pas sur mon bras, parce que la Reine de l'Air et des Ténèbres, ma tante, se serait moquée d'elle et de ce besoin, ou aurait fait de ce geste bienveillant une incitation d'ordre sexuel, voire une menace. Toutes les faiblesses étaient pour elle bonnes à exploiter ; toute expression de gentillesse se devait donc d'être jugulée.

Puis Galen sortit à son tour, portant encore un tablier tout blanc et très chef-cuistot de télé, bien différent de l'autre transparent que nous avions à la maison et qu'il portait sans chemise, ayant parfaitement conscience que je ne me lassais pas de le contempler dans cet accoutrement. Mais après être tombé amoureux de la chaîne télévisée culinaire, il choisissait maintenant de préférence des tabliers plus pratiques. Il portait sous celui-ci un haut sans manches vert foncé qui faisait ressortir la subtile nuance verte de son teint et de ses cheveux frisés, et un short cargo. Une tresse fine descendait jusqu'à ses genoux, sa seule concession à la longue chevelure qu'arboraient les Sidhes de la Cour Unseelie ; le seul parmi eux, du moins autant que je le sache, à s'être volontairement coupé les cheveux aussi court.

Rhys me lâcha, me permettant de me retrouver enlacée contre le mètre quatre-vingts tout en sveltesse de Galen. Mes pieds quittèrent soudainement la terre ferme lorsqu'il me souleva dans ses bras. Ses yeux émeraude étaient noyés d'inquiétude.

— Nous avons allumé la télé tout à l'heure. Tout ce verre brisé ! Tu aurais pu être blessée !

Je lui caressai la joue, tentant d'effacer ces rides d'anxiété qui ne laisseraient cependant aucune empreinte sur sa peau parfaite. Les

Sidhes vieillissaient, en quelque sorte, mais pas physiquement, comme tous les êtres immortels, après tout.

Je tournai mon visage vers le sien pour qu'il m'embrasse, et lorsqu'il se pencha vers moi pour me permettre de l'atteindre, il y avait de la magie dans son baiser, comme il y en avait eu dans l'effleurement de lèvres de Rhys. Mais alors que celui-ci avait provoqué une vive sensation presque électrique, comme une espèce de ronronnement diffus de moteur, l'énergie de Galen me donnait l'impression de la douce caresse d'une brise printanière. Son baiser m'emplit l'esprit d'un parfum floral, et de cette première chaleur qui s'amorce après la fonte des neiges, lorsque la terre se réveille. Toutes ces sensations se répandirent sur ma peau après ce seul bisou, et me firent m'écarter de lui, les yeux fous, écarquillés, essayant à grande-peine de reprendre mon souffle.

— Je suis désolé, Merry, me dit-il, embarrassé. J'étais seulement inquiet, et si content de te revoir saine et sauve.

Je plongeai mon regard dans le sien, que je trouvais si magnifiquement vert. Il ne donnait pas autant d'indices que nous autres lorsque sa magie se déployait ainsi, mais ce baiser indiquait bien mieux que des yeux étincelants ou une peau scintillante qu'elle affleurerait. Si nous avions été à la Féerie, des fleurs se seraient sans doute épanouies à ses pieds, mais l'allée goudronnée demeura inaltérée, les conceptions technologiques de l'homme étant très résistantes contre une bonne proportion de notre magie.

— Galen, ça déborde ! Je ne sais pas quoi faire ! cria un homme de l'intérieur.

Tout sourire, Galen se retourna vers la maison, me tenant toujours dans ses bras.

— Opération sauvetage en cuisine avant qu'Amatheon et Adair ne fassent tout cramer.

— Tu leur as laissés la responsabilité de préparer le dîner ? m'étonnai-je.

Il acquiesça tout en se dirigeant vers la porte restée ouverte, me portant sans effort apparent, comme s'il avait pu me tenir ainsi dans ses bras sans se fatiguer. Et c'était bien possible, d'ailleurs.

Doyle et Frost se mirent au pas d'un côté, Rhys de l'autre.

— Comment as-tu réussi à les convaincre de se mettre aux fourneaux ? demanda Doyle.

Galen lui décocha ce sourire ravageur qui lui ressemblait tant et qui incitait tout le monde à le lui retourner. Et même Doyle n'était pas immunisé contre cette démonstration de charme, car son visage au teint sombre s'illumina en réponse à la bonne foi de Galen, qui expliqua :

— Je le leur ai demandé.

— Et ils ont tout simplement obtempéré ? s'enquit Frost.

Galen opina.

— Vous auriez dû voir ça, Hedera occupé à éplucher les patates ! dit Rhys. La Reine en personne devait le menacer de la torture pour l'obliger à s'y mettre.

Nous tournâmes tous les yeux vers lui, sauf Galen.

— Tu veux dire que Galen le leur a simplement demandé et qu'ils se sont exécutés ? ! persista Doyle, n'en croyant pas ses oreilles.

— C'est ça.

Nous échangeâmes tous un regard. Je me demandai s'ils pensaient la même chose que moi : une partie au moins de notre magie paraissait opérer quasi parfaitement en dehors de la Féerie. En fait, Galen paraissait avoir progressivement acquis davantage de puissance, ce qui était presque aussi intéressant et surprenant que tous les événements survenus aujourd'hui. Vu que, tout comme il était « impossible » pour les Feys d'être tués de la manière dont les victimes semblaient avoir été assassinées, la magie sidhe qui gagnait en intensité à l'extérieur de la Féerie était tout aussi improbable. Deux invraisemblances en un jour, j'aurais pu dire que je me sentais comme Alice au Pays des Merveilles. Mais son monde fabuleux était le pays des fées, où ne survécut aucune de ces absurdités après le retour d'Alice dans le monde « réel ». Quant aux nôtres, elles se situaient du mauvais côté du trou du lapin. Et d'autant plus curieux, pensai-je, de citer la petite fille qui avait été à deux reprises visiter ce pays de conte de fées, et en était revenue en un seul morceau. L'une des raisons primordiales pour lesquelles personne ne crut vraiment à ses aventures. Le pays des fées n'offre pas de deuxième chance. Mais il se pourrait que le monde en dehors soit un peu plus clément. Peut-être doit-on se trouver un lieu qui ne soit pas rempli d'êtres immortels pour espérer en bénéficier ? Mais étant donné que Galen et moi étions les seuls Sidhes en exil qui n'avaient jamais été adorés dans le monde des humains, peut-être ne s'agissait-il pas d'une deuxième, mais d'une toute première ? La question étant : à quoi bon ? Car s'il était parvenu à convaincre ses potes Sidhes de lui obéir, les humains, eux, n'auraient pas la moindre chance de s'y soustraire.

Chapitre 15

L'unique éclairage dans l'immense pièce principale de la maison de la plage provenait de la spacieuse cuisine adjacente, telle une caverne scintillante dans l'obscurité qui s'épaississait. On y discernait Amatheon et Adair, visiblement en proie à la panique. Tous deux faisaient un peu plus d'un mètre quatre-vingts avec une large carrure, leurs tee-shirts dernier cri révélant leurs bras nus musclés au fil des siècles par la pratique des armes. Les cheveux couleur miel d'Adair étaient noués et tressés en une grosse natte élaborée qui retombait entre ses omoplates, et lorsqu'ils étaient dénoués, jusqu'à ses chevilles. Ceux d'Amatheon, d'un rouge cuivré profond, si bouclés que sa queue-de-cheval, qui lui descendait aux genoux, n'était qu'une brume rouge bruni tandis qu'il se penchait vers le four qui sonnait. Ils portaient un kilt au lieu d'un pantalon, mais on voyait rarement un mètre quatre-vingts plus extra de guerrier immortel se mettre ainsi à paniquer au sujet de quoi que ce soit. Et d'autant moins dans une cuisine, des casseroles à la main, les yeux fixés sur le four, l'air perplexe, ce qui révélait un type particulier de panique plutôt touchant.

Galen me déposa les pieds par terre, délicatement quoique rapidement, pour se rendre à grandes enjambées à la cuisine dans le but de sauver le repas de leurs attentions certes bien intentionnées, mais manquant singulièrement d'efficacité. Ils ne se tordaient pas encore les mains de désespoir, mais leur gestuelle indiquait sans aucune ambiguïté qu'ils se seraient bien carapatés si seulement ils avaient pu se convaincre que cela ne serait pas de la lâcheté.

Galen entra en lice parfaitement calme et maîtrisé. Il aimait cuisiner et s'était bien adapté à tout le confort moderne. Il est vrai qu'au cours de son existence il avait eu maintes fois l'occasion d'explorer le vaste monde. Quant aux deux autres, ils n'étaient sortis de la Féerie que depuis un mois. Galen récupéra des mains d'Adair la marmite qu'il reposa sur le feu en baissant le thermostat, puis muni d'un torchon il se pencha en évitant la cascade capillaire d'Amatheon pour sortir des tourtes du four. En quelques secondes, tout fut sous contrôle.

Amatheon et Adair restèrent plantés juste sous l'éclairage diffus

de la cuisine, la mine aussi déconfitée que soulagée.

— S'il te plaît, ne nous confie plus la préparation du repas, dit Adair.

— Je sais cuisiner sur un feu de bois si besoin est, renchérit Amatheon. Mais avec ces appareils modernes, c'est autre chose.

— L'un de vous sait-il griller des steaks ? demanda Galen.

Ils échangèrent un regard.

— Tu veux dire au feu de bois ? s'enquit Amatheon.

— Oui, avec un gril afin que la viande cuise au-dessus des braises, mais sur un vrai feu et en plein air.

— Nous pouvons faire ça ! répondirent-ils en chœur en opinant du chef, de toute évidence délestés d'un grand poids.

— Mais Amatheon est de nous deux le meilleur cuisinier, crut bon de spécifier Adair.

Galen sortit un plat du frigidaire, qu'il déballa de son film plastique avant de le passer à Amatheon.

— La viande a mariné. Tout ce que tu as à faire est de te renseigner auprès de chacun du degré de cuisson de son steak.

— Du degré de cuisson ? s'étonna Amatheon.

— Saignant, moins saignant, brun à cœur, gris à cœur, répondit Galen, n'essayant même pas, avec sagesse, de lui expliquer la signification de bleu, à point et bien cuit.

La dernière fois où l'un d'eux était sorti de la contrée de la Féerie, l'un des Henry était Roi d'Angleterre. Une brève excursion chez les humains, et à leur retour, ils avaient repris la seule vie qu'ils aient jamais connue. Ils avaient fait un mois d'apprentissage dans une cuisine moderne et sans un seul domestique pour accomplir toutes ces corvées subalternes. Ils se débrouillaient en fait bien mieux que certains qui venaient tout juste de découvrir le monde humain. Comme Mistral, malheureusement, qui ne s'adaptait pas du tout à l'Amérique contemporaine. Étant l'un des pères de mes bébés, c'était plutôt problématique. Mais il n'était pas là ce soir. Il n'aimait pas s'aventurer au-delà de la propriété clôturée d'Holmby Hills que nous appelions notre chez-nous. Amatheon, Adair et bon nombre de gardes étaient plus obligeants à ce sujet, ce qui était frustrant pour nous ne l'était pas du tout pour eux, voire était même charmant.

Hafwyn alla se joindre à Galen en cuisine, sa longue tresse jaune oscillant dans son dos au rythme de ses pas. Elle entreprit de lui décharger les mains, puis de lui tendre toutes sortes d'ustensiles, semblant indiquer que ce n'était pas la première fois qu'ils travaillaient ensemble. Hafwyn l'aidait-elle davantage aux fourneaux ? Étant guérisseuse, elle n'était pas de service de garde, et nous n'avions pas eu l'impression que ce serait particulièrement judicieux qu'elle assume une autre fonction. Mais elle ne savait guérir que par

l'imposition des mains, et en conséquence, aucun hôpital ni médecin n'aurait souhaité l'employer. La pratique de la guérison associée à la magie était toujours considérée comme du charlatanisme aux États-Unis. Beaucoup trop de bonimenteurs avaient sévi au fil des siècles, la loi n'avait donc pas laissé trop d'espace pour les guérisseurs authentiques en médecine parallèle.

Rhys était toujours près de moi dans la pénombre qui régnait dans le gigantesque living, tandis que Doyle et Frost traversaient la pièce en passant à côté de la table surdimensionnée tout en bois clair qui scintillait au clair de lune. Leurs silhouettes se découpaient contre l'immense baie vitrée qui donnait directement sur l'océan. Une troisième se tenait debout, les dépassant en taille de trente centimètres : Barinthus, deux mètres dix, le plus grand Sidhe à ma connaissance, penché de toute sa hauteur vers les deux autres, et sans même entendre un seul mot je sus que Doyle et Frost lui rapportaient les événements de la journée. Barinthus, le plus proche ami et conseiller de mon père, avait été redouté de la Reine, car il était aussi bien Faiseur de Rois qu'un rival pour son trône. Il n'avait été autorisé à se joindre à la Cour Unseelie qu'en faisant le serment qu'il n'essaierait jamais d'y régner. Mais nous n'étions plus au Royaume de l'Air et des Ténèbres, et pour la première fois, je pouvais voir ce que ma tante Andais avait sans nul doute remarqué. Les autres lui faisaient leur rapport et lui demandaient conseil ; et même Doyle et Frost. On avait l'impression qu'il irradiait complètement d'une aura de meneur d'hommes qu'aucune couronne, titre ou lignée de sang ne pourrait véritablement lui conférer. Il représentait simplement un point de ralliement pour autrui. Je n'étais même pas sûre que les autres Sidhes se soient rendu compte qu'ils y répondaient.

La chevelure de Barinthus, dénouée jusqu'à ses chevilles, se répandait autour de lui telle une pèlerine liquide, reflétant chaque nuance que pouvait revêtir l'océan, du bleu le plus sombre au turquoise tropical, au gris de la tempête et à chaque ton intermédiaire. Cet extraordinaire chatoyement était imperceptible sous la faible lumière provenant des fenêtres éclairées par la lune. Mais s'y manifestait comme une mouvance, une fluidité, même dans cette pénombre, qui la faisait onduler sous la lueur diffuse, comme si, en effet, il s'agissait bien d'eau. Ses cheveux lui dissimulant le corps, je n'aurais pu décrire ses vêtements.

Il avait élu domicile à la maison de la plage pour être à proximité de l'océan. Et plus il demeurait de ce côté, plus il me semblait qu'il gagnait en puissance, en assurance. Il avait été autrefois Manannan Mac Lir, et se trouvait encore en lui ce dieu marin qui cherchait à refaire surface. Comme si la Féerie l'avait drainé de ses pouvoirs, mais que de se trouver près de la mer lui avait rendu ce qu'avaient perdu

bon nombre de Sidhes en choisissant l'exil.

Rhys me passa un bras sur les épaules pour me murmurer :

— Même Doyle s'adresse à lui comme à un supérieur.

— S'en est-il rendu compte ? demandai-je après avoir acquiescé.

Il m'embrassa sur la joue et parvint relativement à maîtriser son pouvoir pour que ce ne soit qu'un baiser agréable, sans être trop submergeant.

— Je ne pense pas.

Je me tournai vers lui. Il ne faisait que quinze centimètres de plus que moi, de ce fait, c'était presque comme de le regarder dans les yeux.

— Mais toi, tu l'as remarqué, lui dis-je.

Tout sourire, il suivit du doigt le contour de ma joue, comme un enfant qui dessine sur le sable. Je m'abandonnai à cet effleurement, et sa main se fit plus présente, sa paume se recourbant sur le côté de mon visage. D'autres hommes qui partageaient mon lit auraient pu le prendre au creux d'une seule main, mais Rhys était comme moi, pas aussi grand qu'eux, ce qui parfois ne manquait pas de charme. La diversité n'est pas une si mauvaise chose que ça.

Amatheon et Adair suivirent Hafwyn pour franchir les portes vitrées coulissantes menant à la gigantesque véranda et au très impressionnant gril. En contrebas, l'océan était animé de rouleaux. Même sans parvenir à le voir nettement, on pouvait cependant sentir toute cette puissance qui pulsait et se mouvait entre les pilotis.

Rhys me murmura, le front appuyé contre le mien :

— Que penses-tu de laisser le gros balaise prendre le commandement ?

— Je ne sais pas. Il y a tant d'autres problèmes à régler.

De sa main qu'il glissa sur ma nuque, il écarta nos visages l'un de l'autre, afin de poursuivre par un baiser, lorsqu'il se mit à parler simultanément.

— Si tu veux réussir à entraver ce pouvoir qu'il accumule, tu ferais bien de t'activer, Merry.

En prononçant mon prénom, il m'embrassa, et je me laissai fondre sous la tiédeur de ses lèvres, la tendresse de sa caresse, le laissant me retenir comme rien d'autre ne l'avait fait aujourd'hui. Peut-être était-ce après tout de me trouver à l'intérieur, à l'abri des regards indiscrets qui semblaient nous suivre partout, mais quelque chose de tendu et d'affligé se relâcha en moi sous l'emprise de ce baiser.

Il m'étreignit si fort que nos corps se touchèrent des épaules aux cuisses, aussi serrés que possible. Je pouvais sentir son membre se gonfler et durcir, de toute évidence heureux de me voir, plaqué contre mon pubis. Mais je n'eus pas le temps de savoir si nous aurions tenté

de nous engager dans une activité de boudoir pré-dînatoire, car Caswyn arriva du couloir menant aux chambres, et brusquement, une bonne dose de cet jeu me quitta peu à peu.

Ce n'était pas qu'il ne soit pas charmant, loin de là, magnifique, grand, svelte et musclé comme la plupart des guerriers Sidhes, mais la profonde tristesse qui semblait lui coller au corps me brisait le cœur. Il avait été un noble mineur de la Cour Unseelie. Ses cheveux d'un noir corbeau retombaient longs et raides comme ceux de Cathubodua ou de la Reine Andais. Sa peau était aussi pâle que celle de Frost ou la mienne. Ses yeux avaient invariablement ces cercles carmin, rouge orangé et pour finir véritablement orange, comme si un feu y couvait. Un feu qu'avait atténué à l'extrême Andais par les tortures qu'elle lui avait fait subir, la nuit où son fils avait trouvé la mort et où nous nous étions enfuis de la Féerie. Une femme dissimulée par une houppelande nous avait amené Caswyn. Elle nous avait seulement mentionné que son esprit ne pourrait survivre plus longtemps à la Merci de la Reine. Je n'étais pas tout à fait sûr qu'il ne soit pas déjà irrémédiablement brisé. Caswyn s'était retrouvé le souffre-douleur sur lequel Andais avait passé sa fureur contre nous, et nous l'avions donc recueilli. Son corps de Sidhe avait guéri, mais son esprit et son cœur étaient bien plus fragiles.

Il parcourut le couloir tel un fantôme aux cheveux noir corbeau, les pans d'une chemise de soirée blanche trop grande pour lui volant au vent, sortie de son ample pantalon beige. Des vêtements qu'on lui avait prêtés, mais assurément, la chemise de Frost avait semblé mieux ajustée à sa carrure la semaine dernière. Persistait-il à ne pas s'alimenter ?

Il vint directement vers moi, ne semblant pas avoir remarqué que j'étais entre les bras de Rhys, qui s'écarta afin que je puisse l'accueillir d'une embrassade. M'ayant enlacé à son tour, il poussa un soupir qui s'apparenta à un sanglot. Je le retins ainsi, me laissant envelopper par la férocité de son étreinte. Il s'était révélé collant et hypersensible depuis son sauvetage du lit ensanglanté de la Reine. Elle l'avait torturé pour me punir, et, parce que mes amants étaient hors d'atteinte. Elle l'avait choisi au hasard. Il n'avait jamais été quelqu'un d'important pour moi, pas davantage ami qu'ennemi. Caswyn avait été aussi neutre que possible aux Cours, et ces siècles de diplomatie avaient irrémédiablement clashé avec la folie rampante d'Andais. La noble enveloppée de sa houppelande avait expliqué : « La Reine lui a demandé de la rejoindre dans sa couche, et comme il ne faisait pas partie de ses gardes, il ne l'a pas considéré comme un ordre et a poliment décliné. » Le refus de Caswyn avait fait déborder le vase, faisant totalement disjoncter ma tante. Elle l'avait transformé en une masse informe sanguinolente sur ses draps, et s'était assurée que j'en

sois témoin. Par l'intermédiaire d'un sortilège, qui avait fait d'un miroir un visiophone bien plus performant que quoi que ce soit qu'ait créé jusqu'à maintenant la technologie humaine. Lorsque je l'avais vu pour la première fois, il était si méconnaissable que j'avais bien failli croire qu'il s'agissait de quelqu'un qui m'était cher.

Lorsqu'elle m'avait enfin révélé son identité, j'en étais restée ébahie : il ne représentait rien de particulier pour moi. La voix d'Andais me résonnait encore aux oreilles : « Si j'ai bien compris, peu importe ce que je pourrais lui faire ? »

J'étais restée à court de mots, avant de finalement répondre : « C'est un noble de la Cour Unseelie qui mérite la protection de sa Reine. »

« Tu as refusé la couronne, Meredith, et cette Reine dit qu'il ne mérite rien pour toutes ces années qu'il a passées à se planquer ! Il n'est l'ennemi de personne, ni l'ami de quiconque. C'est ce que j'ai toujours détesté chez lui ! » avait-elle rétorqué en l'empoignant par les cheveux pour qu'il la supplie en direct sous nos yeux, avant de renchérir : « Je vais le détruire ! »

« Mais pourquoi ? » avais-je demandé. « Parce que j'en ai la possibilité ! » avait été la réponse.

J'avais invité Caswyn à venir nous rejoindre si jamais cela lui était possible. Des jours plus tard, avec l'aide de cette Sidhe qui ne souhaitait divulguer à personne son identité, il était arrivé. Je ne pouvais pas me coltiner la responsabilité des actions de ma tante à l'esprit malfaisant, d'autant plus que je n'étais pour elle qu'un prétexte pour laisser sortir d'un coup tous les démons qui l'habitaient. À mon avis – et Doyle était d'accord avec moi –, Andais essayait d'inciter les nobles à l'assassiner. La version de la Reine du suicide par police interposée^[3].

De telles situations étaient loin d'être rares avec ma tante, et c'était l'une des raisons pour que, lorsque ce choix leur avait été proposé, autant de gardes aient choisi de partir en exil plutôt que de rester dans son entourage. La plupart aimaient bien un peu de bondage, mais il existait une limite que peu dépassaient de leur plein gré. Andais n'était pas dominatrice dans le vieux sens du terme, dans le sens où la force permet de rétablir l'ordre, ce qu'être souveraine absolue signifiait réellement. Ce vieil adage « Le pouvoir corrompt et le pouvoir absolu corrompt totalement » s'appliquait à ces deux membres de ma famille portant couronne chacun sur leur trône. Je n'avais pas anticipé que sa notion de la souffrance associée au sexe s'étendrait à d'autres que ses gardes personnels, ou que les nobles toléreraient même sans broncher ces abus d'autorité. Pourquoi quelqu'un n'avait-il pas déjà essayé de la tuer ? Qu'attendaient-ils pour se rebeller ?

— Je croyais que vous étiez partie, dit Caswyn. Je croyais que vous étiez blessée, ou pire encore ! Comme nous tous !

— Doyle et Frost ne laisseraient jamais cela se produire, souligna Rhys.

Caswyn tourna les yeux vers lui, essayant toujours d'envelopper mon corps bien plus petit du sien de plus d'un mètre quatre-vingts.

— Et comment pourront-ils empêcher la Princesse Meredith de se faire découper en morceaux par des bris de verre ? Un talent au maniement des armes et la bravoure ne pourront arrêter toutes ces menaces. Même les Ténèbres de la Reine et Froid Mortel ne peuvent rien contre les dangers de la vie moderne comme ce verre fabriqué par les humains. Ils auraient tous été tailladés en menus morceaux, pas seulement la Princesse !

Et c'était bien la vérité. Le verre d'antan constitué de matériaux naturels façonnés par la chaleur pouvait tomber en se brisant sur mes gardes toute une journée durant sans leur faire le moindre mal, mais tout matériau contenant des additifs synthétiques, ou du métal, quel qu'il soit, les tailladerait tout autant que moi.

Doyle, tout en traversant la pièce, répliqua :

— Tu as raison, Wyn, mais nous l'aurions protégée de nos corps. Meredith s'en serait sortie sans une égratignure, indépendamment de ce qui aurait pu nous arriver.

Nous avons commencé à l'appeler Wyn, étant donné que ma tante avait fait de son nom complet un murmure associé au sang et à la souffrance qui hantait dorénavant ses nuits.

Les mains contre sa poitrine, je le repoussai doucement afin de me dégager un peu et de l'empêcher de s'appuyer aussi pesamment sur moi. Je n'aurais pu supporter ce type d'étreinte forcenée éternellement sans qu'elle se mette à me faire un peu mal. L'angle de mon cou n'y était pas adapté.

— À propos, l'épicerie appartient à l'une des cousines de ma grand-mère, une Farfadet du nom de Matilda. Elle aurait pris soin que rien ne m'arrive.

Wyn se redressa juste suffisamment pour que son épaule se pose sur la mienne, tout en s'assurant que mon bras l'enlace par la taille. J'aurais pu rester comme ça pendant des heures, et il me semblait qu'il n'avait besoin que de me toucher, souvent. Un guerrier musclé d'un mètre quatre-vingts, mais que la Reine avait véritablement brisé à tous points de vue. Son corps était guéri, comme guérissent rapidement tous les Sidhes, mais il ne semblait vraiment se sentir en sécurité qu'en ma compagnie, ou avec Doyle, Frost, Barinthus, Rhys, ou toute personne qu'il jugeait assez puissante pour le protéger. Tout autre individu l'effrayait, comme s'il redoutait qu'Andais ne revienne l'alpaguer s'il n'était pas avec une forte personnalité.

— Un Farfadet ne me semble pas suffisant pour assurer ta sécurité, observa-t-il de cette voix incertaine qu'il avait depuis son arrivée.

Il n'avait jamais été l'homme le plus audacieux qui soit, mais à présent la peur ne le quittait plus, sa peau parcourue de tremblements, comme si elle circulait maintenant dans ses veines et s'était propagée à tout son être.

Je lui souris, essayant de le faire sourire à son tour.

— Les Farfadets sont bien plus coriaces qu'ils n'en ont l'air.

En fait, il ne sourit pas du tout. Il paraissait horrifié.

— Oh Princesse, pardonnez-moi !

Il se laissa tomber sur un genou en courbant la tête, cette ample chevelure noire se déployant tout autour de lui.

— J'avais oublié que vous étiez en partie Farfadet ! Je n'avais pas l'intention d'insinuer que vous n'étiez pas puissante ! poursuivit-il ainsi prosterné, le regard fixé au sol, ou au mieux sur mes sandales.

— Relève-toi, Wyn. Je n'en prendrai pas offense.

Il se prosterna encore plus, les mains posées par terre près de mes pieds. Ses cheveux le voilaient, et tout ce qui me parvint fut sa voix d'autant plus affolée.

— De grâce, Votre Majesté, je ne voulais pas vous offenser !

— Wyn, je viens de te dire que je ne m'en étais pas formalisée.

— De grâce, par pitié ! Je n'avais aucune intention de vous heurter...

Rhys s'accroupit alors à côté de lui.

— As-tu entendu ce que Merry t'a dit, Wyn ? Elle n'est pas en colère contre toi, voyons.

Le front appuyé sur ses mains par terre, il se tenait dans une position d'avilissement abject, n'arrêtant pas de répéter « De grâce, de grâce, non ! », sans pouvoir s'arrêter.

Je m'agenouillai à côté de Rhys et caressai cette longue chevelure échevelée. Caswyn hurla avant de se laisser tomber à plat ventre, les mains tendues devant lui, implorantes.

Doyle et Frost, après s'être agenouillés à leur tour de part et d'autre de lui, tentèrent de l'apaiser, mais on avait l'impression qu'il ne pouvait pas plus nous voir que nous entendre, et que ce qu'il entendait ou voyait n'était qu'épouvantes !

— Wyn ! Wyn, c'est Merry ! dus-je me résoudre à lui crier, allongée à même le parquet dur près de sa tête.

Ne parvenant à rien voir de son visage avec tous ces cheveux emmêlés, je les repoussai doucement.

Avec un hurlement, il se recula nerveusement au contact de ma main. Les hommes tentèrent de le toucher à leur tour, mais à chaque fois il hurlait, en s'éloignant de nous à quatre pattes jusqu'à ce qu'il

rencontre un mur contre lequel il se recroquevilla, tendant les mains devant lui comme pour se protéger.

En cet instant, comme je haïssais ma tante !

Chapitre 16

Hafwyn vint alors vers nous, les bras tendus.

— Laisse-moi t'aider, Caswyn.

Il secouait sans cesse la tête, l'air hagard presque sauvage avec son ample chevelure répandue sur son visage et ses yeux fixes écarquillés encadrés par ces mèches désordonnées.

S'étant penchée, elle voulut le toucher, et il se remit à hurler, lorsque Galen, après s'être précipité à son côté, se saisit du poignet d'Hafwyn et lui dit :

— Assure-toi avant de poser la main sur lui qu'il te voit toi plutôt qu'elle.

— Jamais il ne me ferait de mal, répondit-elle.

— Il pourrait ne pas te reconnaître.

Je me remis debout, aidée de Rhys. Doyle et Frost étaient plantés là, avec une telle affliction sur le visage, les yeux fixés sur Caswyn.

Je m'apprêtais à les rejoindre, la main de Rhys dans la mienne, lorsqu'il me retint en arrière. Je tournai le regard vers lui.

— Mes pouvoirs apportent la mort, Merry. Ce qui n'aidera en rien ici.

Puis je regardai Doyle et Frost, et même Barinthus toujours debout contre les baies vitrées coulissantes. Je pouvais voir Amatheon et Adair sous la véranda, qui détournèrent le regard lorsque mes yeux rencontrèrent les leurs, comme s'ils se félicitaient d'être là-dehors à griller des steaks plutôt qu'à l'intérieur à essayer de remédier à la situation. Cela aurait pu en effet paraître plus facile, mais être un membre de la royauté se résumait à ne pas se cantonner à de simples décisions. On devait parfois se résigner à mettre la main à la pâte si c'était ce dont avait besoin votre peuple. Et Caswyn avait besoin qu'on s'occupe de lui immédiatement. Or, je représentais tout ce que nous avions pour ce faire.

— Déesse, priai-je, aidez-moi à l'aider. Donnez-moi le pouvoir nécessaire pour le guérir.

Un parfum de rose me parvint, comme chaque fois que la Déesse répondait à mes prières ou voulait attirer mon attention.

— Est-ce que vous sentez aussi ces fleurs ? réagit Galen.

— Non, répondit Hafwyn.

— Est-ce que quelqu'un sent ces fleurs et ces plantes ? s'enquit Rhys à son tour.

Des « non » de basse profonde furent repris en chœur dans toute la pièce. Je m'approchai de Galen et d'Hafwyn debout devant Caswyn, la senteur des roses s'intensifiant au fur et à mesure que je m'avançais vers eux. À ma connaissance, c'était l'un des moyens utilisés par la Déesse pour dire « oui ». À la Féerie ou en rêve, je pouvais La voir, mais au quotidien, Elle se manifestait souvent par ce parfum, ou par d'autres signes moins spectaculaires.

Hafwyn s'éloigna de Galen et de Caswyn. Lorsqu'elle s'adressa à moi, ses yeux bleus s'étaient écarquillés :

— Je ne peux que guérir le corps, pas l'esprit.

J'acquiesçai avant d'aller rejoindre Galen, qui baissa les yeux vers moi.

— Je ne suis pas guérisseur.

— Moi non plus, lui répondis-je.

Je cherchai à lui prendre la main, nerveusement. Dès l'instant où la sienne enveloppa la mienne, le parfum de rose se fit encore plus capiteux, comme si je me trouvais à proximité d'un talus couvert d'églantiers écrasés par la chaleur d'été.

— Encore des fleurs, observa-t-il, et sentant plus fort que tout à l'heure.

— En effet.

— Comment allons-nous pouvoir l'aider ? s'enquit-il.

Et voilà bien la question. Comment allions-nous pouvoir l'aider, même avec cette senteur florale qui nous enveloppait, et la présence de la Déesse qui embaumait l'air même ? Comment allions-nous guérir Caswyn alors que nous n'étions pas à la Féerie ?

Ces effluves s'étaient faits si intenses que j'avais l'impression d'avoir bu de l'eau de rose, qui recouvrait ma langue de sa fraîcheur suave.

— Du vin de Mai, fit remarquer Galen. Je peux goûter du vin de Mai !

— De l'eau de rose, dis-je tout bas.

Je m'agenouillai, imitée par Galen.

— Déesse, permettez que Caswyn nous voie. Laissez-lui savoir que nous sommes ses amis.

La main de Galen se réchauffait dans la mienne, sans néanmoins dégager une sensation de chaleur, comme s'il était resté au soleil et que sa peau en avait retenu la caresse. Il souriait, de ce sourire bon enfant qui faisait sa particularité. Caswyn leva ses yeux exorbités vers lui, d'où commença à s'estomper cette extrême panique.

— Galen, l'appela-t-il.

— Oui, Wyn, je suis là.

Puis il parcourut la pièce d'un regard désespéré avant, finalement, de l'arrêter fixement sur moi.

— Princesse, où est-elle partie ?

— Qui est partie où ? lui demandai-je, tout en sachant pertinemment qui « elle » était.

Caswyn hocha la tête, ce qui fit à nouveau glisser ses cheveux sur son visage.

— Je n'ose pas mentionner son nom après le crépuscule. Elle me retrouverait.

— Elle n'est pas à Los Angeles.

— À Los Angeles ?! s'étonna-t-il.

— Wyn, sais-tu où tu es ? l'interrogea Galen.

Caswyn s'humecta les lèvres, la peur de nouveau présente dans son regard, mais sous une autre forme. Il ne s'agissait plus d'une peur liée à quelque vision post-traumatique, mais au fait qu'il ne savait pas du tout où il se trouvait, et pas plus pour quelle raison il l'ignorait.

Les pupilles dilatées de frayeur, il murmura :

— Non, je n'en sais rien.

Il tendit alors les mains vers nous et nous lui tendîmes tous deux les nôtres, désunies. Fut-ce le hasard ou intentionnellement que nous touchâmes simultanément ses avant-bras dénudés par les manches roulées ? Quelle qu'en soit la cause, au moment où se produisit ce contact collectif peau contre peau, la magie surgit en un souffle et nous traversa. Il ne s'agissait pas de cette magie submergeant tout comme elle pouvait se manifester à la Féerie, mais il se pouvait qu'après tout, ce ne soit pas ce dont avait besoin Caswyn. Peut-être que ce qui était nécessaire devait être plus délicat, tel l'effleurement du printemps ou la première chaleur estivale lorsque les roses sauvages envahissent les prairies.

Le visage levé, il ne détachait pas de nous ses yeux qui s'étaient emplis de larmes, et nous l'attirâmes entre nos bras où il épancha ses sanglots. Et nous le retînmes ainsi, le parfum des fleurs s'étant diffusé partout.

Chapitre 17

Cette nuit-là, je dormis entre Galen et Caswyn, avec Rhys à l'autre bout du gigantesque lit. Il n'y avait eu aucun ébat, étant donné que Wyn avait davantage besoin d'être enlacé que d'être baisé. À vrai dire, et sans exagérer, il s'était déjà bien fait baiser sur toute la ligne, et les mains qui le retinrent lorsqu'il se laissa dériver dans le sommeil étaient précisément là pour y remédier. Cela n'avait été en rien la soirée reposante que j'aurais tant souhaitée, mais tout en m'assoupissant, Wyn recroquevillé au creux de mes bras et Galen blotti contre mon dos, je dus bien m'avouer qu'il y avait des façons bien pires de terminer sa journée.

Je me retrouvai au début du rêve dans le Hummer militaire. Celui grâce auquel la Garde Nationale m'avait sauvée lorsque j'avais sollicité leur aide afin que les membres de ma famille ne puissent me contraindre à revenir à l'une ou l'autre Cour. Mais aucun des soldats ne s'y trouvait. Ni aucun de mes gardes. J'étais seule à l'arrière du Hummer qui se conduisait en pilotage automatique. Je savais que quelque chose clochait, je réalisai alors qu'il ne s'agissait que d'un rêve. J'avais déjà rêvé de l'explosion de cette bombe, mais à chaque fois cela était devenu de plus en plus réaliste. Puis je pris conscience que le Hummer était noir, complètement, absolument, et je compris que ce n'était plus un engin militaire, mais une nouvelle forme adoptée par le Chariot Noir, ce véhicule qui depuis des siècles, répondait au doigt et à l'œil au souverain de la Cour Unseelie. Il avait autrefois correspondu à un chariot mené par quatre chevaux plus sombres qu'une nuit sans lune avec des yeux embrasés n'ayant jamais réchauffé quiconque près d'un feu de camp. Puis il s'était transformé de lui-même pour devenir une longue limousine noire alimentée par un feu impie sous le capot. Le Chariot Noir représentait une puissance en soi, une entité à part entière, plus ancien que toutes les autres reliques des Cours de la Féerie, plus vieux que quiconque dont on puisse se souvenir, c'est-à-dire qu'il existait depuis des milliers d'années, ou encore qu'il était simplement apparu un jour, comme ça. Quoi qu'il en soit, il se situait entre une créature vivante et une construction magique, animé de surcroît de son propre esprit.

La question étant : que faisait-il dans mon rêve ? Et était-ce simplement un rêve, ou le Chariot Noir existait-il pour « de vrai » dans cette dimension onirique ? Il n'était pas doté de la parole, je ne pouvais donc pas directement m'en enquérir, d'autant plus que j'étais seule et ne pouvais poser la question à personne.

La voiture suivait la route étroite de sa propre volonté. Nous arrivions à cette vaste prairie où avait explosé la bombe et où je m'étais retrouvée avec du shrapnel dans le bras et l'épaule, de gros clous qui s'en étaient extraits lorsque, grâce à ma magie, j'avais guéri les soldats blessés. Je n'avais jamais eu auparavant ce don de guérison par l'imposition des mains, à part cette nuit-là. Mais, avant, il y avait eu l'explosion.

L'air froid hivernal s'était infiltré par la vitre que j'avais baissée afin de me défendre contre nos ennemis en mettant à contribution mes pouvoirs magiques, parce que les militaires étaient agonisants, mouraient pour me protéger, et que je ne pouvais pas laisser cela se passer comme ça. Ils n'étaient pas mes soldats, mes gardes, et donner ainsi leur vie pour sauver la mienne ne m'avait pas semblé juste. Pas si je pouvais y remédier en mettant un terme à cette tuerie.

Avec un fracas épouvantable et une puissance phénoménale, l'explosion avait tout déchiqueté autour de moi. Je m'étais attendue à être percutée par son souffle, puis à la souffrance, mais rien de tout cela ne s'était produit. Le monde avait tremblé sous les vibrations, et brusquement, nous nous étions retrouvés en plein jour, par une journée chaude et radieuse. J'étais éblouie par cette intensité lumineuse irradiant dans toutes les directions et il y avait du sable partout. Jamais encore je ne m'étais trouvée dans un lieu où il y en avait autant que de rochers. J'avais l'impression de scruter les profondeurs d'un four brûlant rien que par la chaleur qui me parvenait par la fenêtre ouverte.

Les explosions étaient les seuls détails qui n'avaient pas changé. Le monde faisait écho à la déflagration, et les roues du Hummer en cahotèrent sur le sol accidenté qui avait été une route avant que la bombe n'y creuse un cratère en plein milieu.

J'aperçus un autre Hummer peint de façon à passer inaperçu dans le désert, à côté duquel s'abritaient des soldats, tandis qu'un projectile bien trop gros pour être une balle et trop petit pour une torpille passait à côté en vrombissant pour creuser un autre cratère après avoir percuté la route.

J'entendis quelqu'un qui hurlait :

— Nous allons nous retrouver sur la ligne de tir ! Nous allons nous retrouver sur la ligne de tir !

L'un des soldats à un bout de la rangée tentait de s'écarter du Hummer lorsqu'une balle passa en sifflant à côté de lui pour venir

frapper la poussière. Ils étaient coincés et seraient bientôt morts.

Puis le soldat se trouvant à l'autre bout du rang se tourna et vit le Hummer noir. Il avait son fusil sur les genoux, une main posée dessus, l'autre enserrant quelque chose qu'il portait autour du cou. Je crus qu'il s'agissait d'une croix, mais lorsque je reconnus son visage, je compris que c'était un clou. Un clou accroché à une lanière en cuir suspendu à son cou.

Il me fixa de ses grands yeux noisette, sa peau tellement brunie par les rayons chaleureux du soleil qu'il semblait avoir changé par rapport au souvenir que j'avais de lui. C'était Brennan, l'un des soldats que j'avais guéris au cours de cette histoire.

Ses lèvres esquissèrent un mouvement et je perçus qu'il articulait mon prénom « Meredith ! », sans émettre le moindre son au-dessus du cri des armes.

Le Hummer s'étant dirigé de lui-même dans sa direction, les balles semblaient ne pas vraiment le frapper. Lorsque arriva la torpille suivante, elle tomba juste à côté. J'en sentis l'impact jusque dans mes tripes, comme si la vibration m'avait traversé le corps et frappée en plein ventre. Du sable et de la terre retombèrent telle une averse sèche sur la carrosserie métallique noire bien briquée.

J'ouvris la portière, mais il semblait que Brennan était le seul à m'avoir vue. Aucun des autres ne me paraissait familier. Il m'appela à nouveau, et malgré le son strident qui me vrillait les tympan je perçus son murmure : « Meredith. » Puis il leva vers moi la main qui s'était agrippée au clou qu'il portait en pendentif.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? s'enquirent ses coéquipiers.

Ce ne fut que lorsqu'il se saisit de la mienne qu'ils me virent, ainsi que la voiture. Le souffle coupé par la surprise, ils braquèrent leurs fusils sur moi, et Brennan dû intervenir :

— C'est une amie. Allez, grimpez dans le Humvee !

— Par où est-elle arrivée ? Comment est-il... s'enquit l'un des soldats avant de s'interrompre.

Brennan venait de le pousser vers la portière avant.

— Les questions sont remises à plus tard, dit-il.

Une autre torpille frappa juste de l'autre côté de leur Hummer, ce qui mit brusquement un terme à tout dialogue.

— Mais personne n'est au volant ! s'exclama quelqu'un.

Cela n'empêcha pas tout le monde de s'empiler dans le véhicule, Brennan se serrant à côté de moi à l'arrière, et dès que nous fûmes tous installés, le Hummer démarra. Nous poursuivîmes sur la route que je venais d'emprunter, relativement en bon état pour être praticable, et l'instant suivant le Humvee que nous venions d'abandonner explosa.

— Ils ont finalement réussi à nous prendre dans leur ligne de

mire ! dit l'un des hommes que je ne connaissais pas.

Celui sur le siège avant se retourna vers nous pour demander :

— Brennan, qu'est-ce qui se passe, bon sang ?!

Puis celui-ci, après m'avoir regardée, expliqua :

— J'ai prié pour avoir de l'aide.

— Ça alors, Dieu t'a bien entendu, lui rétorqua l'autre.

— Ce n'était pas à Dieu que j'ai adressé ma prière, répliqua

Brennan, avant de me regarder droit dans les yeux en éloignant sa main, comme s'il craignait de me toucher.

Je la plaquai contre ma joue. La paume qui avait tenu le clou était couverte de gravillons, de terre et de sang.

— J'ai prié la Déesse, précisa Brennan.

— Vous m'avez appelée par le sang, le métal et la magie, murmurai-je.

— Où étiez-vous ?

— À Los Angeles.

Puis je sentis que le rêve, ou la vision, ou quoi que ce soit d'autre, se dissipait peu à peu, se faisant flou, et ma voix résonna au vent :

— Chariot Noir qui m'appartient, emmène-les à l'abri. Assure-toi qu'aucun mal n'échoie à mes gens !

La radio à l'avant du Humvee grésilla en s'allumant, ce qui nous fit tous sursauter, puis rire nerveusement, avant de se mettre à diffuser la chanson des Eagles : « Take it easy ».

— Mais qu'est-ce que c'est que ça ? Un remake des *Transformers* ? demanda l'un des soldats.

Leurs éclats de rire furent les seuls sons qui me parvinrent encore lorsque le rêve finit par se dissiper, et je me réveillai assise bien droite entre mes hommes, dans le lit recouvert de pétales rose saumoné.

Chapitre 18

Bizarrement, Rhys était le seul réveillé. Galen et Wyn, les cheveux et le visage parés de pétales, n'en dormaient pas moins à poings fermés comme si rien ne s'était passé.

— Tu as quelque chose sur la figure, me fit remarquer Rhys en l'effleurant avant de ramener sa main tachée de terre et de sang frais. Tu es blessée ?

— Ce n'est pas mon sang.

— À qui est-ce, alors ?

— À Brennan.

— Le Caporal Brennan, ce soldat que tu as guéri et qui s'est battu à nos côtés ?

— Lui-même.

Je voulais savoir si Rhys m'avait observée lorsque je rêvais. Je voulais savoir si j'étais bien restée physiquement parlant dans ce lit, ou si j'en avais momentanément disparu, mais de l'apprendre m'effrayait en fait à moitié. Je devais toutefois m'en informer.

— Depuis combien de temps es-tu là à me regarder ?

— J'ai senti l'effleurement de la Déesse. Elle m'a réveillé, et je suis resté à faire le guet pendant ton sommeil. Mais à la réflexion, si tu peux en ressortir avec le sang de Brennan sur toi, il se pourrait après tout que je ne te protégeais pas complètement.

— Mais pourquoi Galen et Wyn ne se sont-ils pas réveillés ? demandai-je à voix basse comme lorsqu'il y en a qui dorment à proximité.

— Je n'en suis pas sûr. Laissons-les à leur roupillon et allons en discuter dans le living.

Je ne m'y opposai pas, me laissant simplement glisser hors des draps recouverts de pétales et loin de la chaleur de leurs corps. Wyn se pelotonna dans le creux laissé par le mien. Lorsqu'il frôla Galen, il arrêta de gigoter pour replonger derechef dans les bras de Morphée. Galen, quant à lui, ne broncha pas d'un poil, ce qui n'était pas inhabituel en soi ; il avait le sommeil lourd, contrairement à son tempérament.

Les yeux posés sur lui, je le contemplai pendant que Rhys

récupérait son holster, son revolver et une épée courte qu'il portait généralement sanglée dans le dos. Il avait un permis de port d'armes à Los Angeles, mais le braquemart n'avait été autorisé que parce qu'il était toujours, du moins officiellement, le garde du corps de la Princesse Meredith. Certaines créatures qui auraient pu s'en prendre à moi se montraient davantage respectueuses confrontées à une lame qu'à une balle.

Ayant rassemblé son arsenal dans une main, il sembla en oublier ses vêtements et dans le plus simple appareil, me tendit l'autre.

Je ramassai vivement un court peignoir en soie abandonné à même le sol. Il m'arrivait parfois de ressentir le froid, quant à Rhys, c'était plutôt rare qu'il grelotte. Lui, tout comme Doyle, avait été autrefois une divinité d'éléments bien plus glacials qu'une nuit typique de la Californie du Sud.

Après avoir déposé ses armes sur le plan de travail de la cuisine, il alluma la lumière au-dessus du four, ce qui fit office d'éclairage tamisé dans la maison silencieuse et assombrie. Puis il mit la machine à café en route, déjà prête pour le petit déjeuner.

— Tu ne voulais qu'un café, c'est ça ! le réprimandai-je.

— Un café n'est jamais de refus, me répondit-il avec le sourire. Mais j'ai comme l'impression que cette conversation va s'éterniser, et je dois aussi aller bosser aujourd'hui, tu sais.

— Il s'agit d'espionnage industriel par des moyens magiques, correct ?

— Oui, mais la Déesse ne nous a pas réveillés pour que nous discussions de cette affaire.

J'enfilai le peignoir dont je nouai la ceinture. Il était noir avec, de-ci de-là, des fleurs rouges et vertes. Je portais rarement du noir intégral si je pouvais m'en passer. Bien trop la signature monochromatique de ma tante Andais. Mes cheveux avaient tellement rallongé que je dus les repousser afin d'ajuster l'encolure.

J'appréciai énormément de voir Rhys déambuler tout nu dans la cuisine, admirant la ligne tonifiée de son arrière-train lorsqu'il se haussa sur la pointe des pieds pour sortir des tasses du placard.

— L'inconvénient que pose un homme de deux mètres dix en résidence quasi permanente ici est qu'il range les ustensiles du quotidien bien trop haut.

— Il n'y a pas pensé, répondis-je en me hissant sur un tabouret de bar pour m'attabler à l'îlot central.

Étant arrivé à ses fins, il se retourna vers moi, souriant.

— C'est mon cul que tu mates comme ça ?

— Oui, comme tout le reste. J'adore te regarder déambuler dans la cuisine sans rien d'autre qu'un sourire aux lèvres.

Cela le rendit d'autant plus radieux tandis qu'il posait les tasses

près de la machine à café, qui produisait maintenant de joyeuses sonorités indiquant que cela n'allait pas tarder à être prêt.

Il s'approcha de moi, son expression se faisant de plus en plus grave. Puis il me fixa de toute l'intensité de cet œil unique aux cercles bleutés. Sa main vint à nouveau toucher le sang et la poussière qui me maculaient le visage.

— Si je comprends bien, Brennan était blessé.

— Une petite coupure à la paume là où il agrippait le clou.

— Il le porte toujours autour du cou ?

J'acquiesçai.

— Tu as entendu ces rumeurs au sujet des soldats qui ont combattu à nos côtés ? me demanda-t-il.

— Non.

— Ils peuvent guérir les gens, Merry. Par l'imposition des mains.

Je le fixai.

— Je croyais que cela n'aurait été possible que cette nuit-là où la magie de la Féerie se répandait en saignant sur tout.

— Apparemment non, dit-il en me dévisageant, comme s'il cherchait quelque chose de particulier.

— Quoi ? m'enquis-je, mal à l'aise sous ce regard scrutateur si sérieux.

— Tu n'es sortie à aucun moment du lit, Merry. Je te le jure. Cependant, Brennan a été physiquement en contact avec toi. Suffisamment d'ailleurs pour laisser des traces évidentes de l'endroit où il se trouvait et de son propre sang, et ça, ça me fout les pétoches.

Il se détourna pour se mettre à farfouiller dans les tiroirs à la recherche de je ne sais quoi, d'où il finit par sortir des sachets à zip et une cuillère.

Mon regard dût lui paraître suspicieux, car après un gloussement, il s'expliqua :

— Je vais prélever un échantillon de cette poussière et de ce sang. Je veux savoir ce qu'en pense un labo moderne.

— Tu devras le justifier pour que l'Agence Grey accepte de payer.

— Jeremy est un bon patron, un bon Fey et un homme bien. Il m'autorisera à le faire passer dans les frais d'une affaire.

Je n'aurais pu le contredire sur ce qu'il venait de dire de Jeremy, l'un de mes rares amis à mon arrivée à Los Angeles.

Rhys ouvrit l'un des sachets et, armé de la cuillère, se pencha vers ma joue.

— Il ne s'agit pas précisément d'une succession de preuves, dis-je. Si c'était pour une véritable enquête, cette pochette à zip pourrait permettre à la partie adverse d'affirmer qu'elle a été contaminée par tout et n'importe quoi.

— Je n'ai pas réfléchi en la prenant. Ma peau y a bel et bien

laissé son empreinte, et tu as raison quant à la méthode de prélèvement. Mais il ne s'agit en rien d'une enquête, Merry.

Très méticuleusement, il frotta un peu de poussière dans l'un des petits sacs ouvert. Il se montrait si délicat que je ne sentis qu'une infime pression.

Lorsqu'il jugea en avoir récupéré assez, il le referma avant d'en prendre un autre ainsi qu'une nouvelle cuillère pour frotter un peu plus de poussière, mais j'aurais pu parier qu'il s'y trouverait mêlé davantage de sang. Il lui fallut plus de temps, et cela m'égratigna en fait un peu la peau, sans douleur, mais cela aurait pu devenir pénible s'il avait continué comme ça un certain bout de temps.

— Qu'est-ce que tu espères trouver en les faisant analyser ?

— Je ne sais pas, mais nous en apprendrons un peu plus que ce que nous savons aujourd'hui.

Il entreprit d'ouvrir les tiroirs jusqu'à ce qu'il trouve un Sharpie dans celui le plus proche du téléphone. Il inscrivit quelques mots sur les sachets, y compris la date, les signa et me fit signer, également.

Le riche arôme du café avait envahi la cuisine. Cela sentait toujours bon. Il en versa dans l'une des tasses, mais je l'empêchai de remplir l'autre.

— Pas de caféine, rappelle-toi ?

Lorsqu'il baissa la tête, ses boucles blanches retombèrent en avant.

— Quel idiot je suis ! Je m'excuse, Merry. Je vais mettre de l'eau à bouillir pour un thé.

— J'aurais dû te le dire plus tôt, mais sincèrement, ce rêve m'a fichu les boules.

Il remplit la bouilloire qu'il posa sur le feu, avant de revenir à mon côté.

— Raconte-moi donc ton rêve pendant que ça chauffe.

— Tu peux boire ton café.

— J'en prendrai du frais quand ton thé sera prêt, dit-il après avoir décliné de la tête.

— Tu n'es pas obligé de m'attendre.

— Je sais. Comme tu as les mains froides ! constata-t-il après les avoir recouverte des siennes, puis il les porta à ses lèvres pour y déposer un doux baiser et répéta : Raconte-moi ton rêve.

Je pris une profonde inspiration et le lui narrai. Il m'écouta en produisant de temps à autre des petits sons d'encouragement, sans me lâcher les mains sauf pour aller préparer le thé. Lorsque je terminai mon récit, elles s'étaient un peu réchauffées, et une théière infusait sur le plan de travail.

— Voyager par l'intermédiaire d'un rêve ou d'une vision n'est pas sans précédent chez nous, et en cela depuis des temps reculés, mais s'y

manifeste physiquement pour qu'un disciple puisse nous toucher et être touché ou sauvé d'un danger, voilà qui est bien plus rare, même en remontant aux balbutiements de notre civilisation.

— Aussi rare que ça ?!

Le minuteur se mit à bipper, signalant que c'était prêt, et il alla l'éteindre.

— J'aurais volontiers pu croire que nous serions discrets au point de ne réveiller personne, mais j'ai intentionnellement enclenché cette sonnerie irritante, me confia-t-il en repêchant à l'aide de pincettes les feuilles de jasmin dans la théière avant d'ajouter : Personne ne s'est réveillé, Merry.

J'y réfléchis.

— Doyle et Frost auraient dû se lever lorsque nous sommes passés à côté de la porte de leur chambre, mais ils n'ont pas bronché, observai-je.

— Cette sonnerie réveillerait les morts.

Ce qu'il sembla trouver hilarant, vu qu'il se mit à rire en hochant la tête. Puis il posa une petite passoire sur ma tasse pour me servir.

— Je ne suis pas sûre d'avoir saisi.

— Divinité de la mort, dit-il en s'indiquant du doigt tout en reposant la théière.

J'opinaï, comme si cela était on ne peut plus logique, alors que...

— Je n'ai toujours pas compris la plaisanterie.

— Désolé, c'est en quelque sorte réservé aux initiés. Tu n'es pas une divinité de la mort, tu ne peux pas comprendre.

— OK !

Après m'avoir apporté ma tasse, il alla vider son café refroidi pour s'en servir du frais, dont il but une gorgée, l'œil clos, paraissant tout simplement satisfait. Je levai ma tasse pour sentir les effluves de jasmin qui s'en dégageaient avant d'en goûter la saveur. Avec ces thés plus subtils, le parfum était aussi important que le goût.

— Que penses-tu du fait que personne ne se soit réveillé ? Je veux dire Galen et Wyn se trouvaient là durant tout ce temps.

— Selon moi, la Déesse n'en a pas encore fini avec toi pour cette nuit. Elle veut que nous accomplissions quelque chose ensemble.

— Penses-tu que c'est parce que tu es la seule divinité de la mort qui se trouve ici parmi nous ?

— Je ne suis pas la seule à Los Angeles, dit-il avec un haussement d'épaules. Je ne suis que le seul dieu celtique qui y vive.

— De qui veux-tu parler ? lui demandai-je, perplexe.

— Les autres religions abondent en divinités, Merry, et certaines apprécient de se fondre dans la foule en prétendant être comme tout le monde.

— À t'entendre, on dirait qu'elles ne sont pas du même genre que

toi et les autres.

— Je sais que cette divinité particulière a choisi de déambuler sous une apparence humaine, mais elle pourrait n'être qu'un esprit, répondit-il avec un nouveau haussement d'épaules. Si tu me vois un jour me balader sous une autre forme qu'humaine, cela voudra dire que je serai mort.

— Tu veux donc parler non seulement d'une entité possédant des pouvoirs magiques sur les morts, mais véritablement d'une divinité, d'un dieu avec un grand « D », comme la Déesse et le Consort ?

Il opina en prenant une gorgée de café.

— Qui est-ce ? poursuivis-je. Je veux dire qu'est-ce que c'est ? C'est-à-dire...

— Pas question, je ne te le dirai pas. Je ne te connais que trop bien. Tu iras le raconter à Doyle, qui ne pourra résister à l'envie de s'y intéresser de plus près. Je me suis déjà entretenu avec cette divinité et nous avons conclu un marché. Je la laisse tranquille, et elle nous foutra la paix.

— Est-elle aussi effroyable que ça ?

— Oui et non. Disons simplement que je préférerais ne pas mettre sa patience à l'épreuve alors que tout ce que nous avons à faire est d'éviter de l'importuner.

— Elle ne fait de mal à personne en ville, n'est-ce pas ?

— Ne va pas te mêler de ça, m'intima-t-il en me lançant un regard fâché. J'aurais mieux fait de fermer ma grande gueule !

Je pris quelques gorgées de thé, savourant l'arôme de jasmin. Mais en toute honnêteté, l'odeur du café de Rhys prenait le dessus sur ce délicat parfum floral, ce qui me donna envie. Je pourrais peut-être essayer du décaféiné.

— Tu m'as l'air de cogiter plutôt sérieusement. À quoi donc ? s'enquit-il avec suspicion.

— Je me demandais si je pourrais prendre du déca et quel goût cela avait.

Il éclata alors de rire, puis se pencha pour m'embrasser sur la joue.

— Nous devrions te débarbouiller un peu.

Il retourna à l'évier pour détacher un morceau d'essuie-tout du rouleau qui se trouvait à côté. Il posa sa tasse afin de pouvoir l'humidifier. Mais au moment où il revint vers moi avec cette serviette, un parfum de rose et non plus de jasmin me parvint.

— Non, dis-je, nous ne devons pas procéder comme ça.

— Que veux-tu dire ?

Je connaissais simplement la réponse.

— L'océan, Rhys, nous nettoierons cela dans l'océan, à l'endroit où l'eau rencontre le rivage.

— Un lieu entre-deux. Un lieu où la Féerie et une multitude d'autres lieux rencontrent le monde ordinaire.

— Cela se pourrait.

— Quelle est ton intention ?

Je pris une bonne bouffée d'oxygène et le jasmin m'effleura à nouveau les narines, bien plus puissamment que les roses.

— Je ne suis pas sûre que ce soit *moi* qui en ai l'intention ?

— Bon, d'accord. Alors quelle est l'intention de la Déesse ?

— Je l'ignore.

— Une réponse récurrente cette nuit. Je n'aime pas ça.

— Pas plus que moi, mais Elle est la Déesse. Une vraie de vraie comme ta divinité de la mort anonyme.

— Tu ne vas rien lâcher, c'est ça ?

— Tout à fait, parce que lorsque je t'ai demandé si elle faisait du mal aux gens du coin, tu as évité de répondre.

— Très bien. Descendons à la plage, dit-il en posant son café pour m'y inviter de la main.

— Tu vas m'accompagner, aussi simplement que ça, sans même savoir pourquoi ?

— Oui.

— Parce que tu ne veux plus entendre parler de cette divinité de la mort.

Il eut un sourire avec un mouvement branlant de tête.

— En partie, mais la Déesse t'a aidée à sauver Brennan et ses hommes. Le Chariot Noir a adopté une nouvelle forme qui lui permettra de circuler en zone de guerre. La Déesse a recouvert notre lit de pétales de roses. Chose qu'Elle n'a jamais fait en dehors de la Féerie, ou au cours de ces nuits où la magie sauvage circule librement. Des soldats guérissent des gens en ton nom. Après tout, je suis prêt à croire les yeux fermés qu'Elle veut que nous descendions au bord de ces déferlantes pour une bonne raison.

Je me laissai glisser du tabouret et pris la main qu'il me tendait. Il attrapa ses armes en passant, et nous nous dirigeâmes vers les baies vitrées. Il ajouta, juste avant de me lâcher pour les faire coulisser :

— Si tu mets de l'eau salée sur ce peignoir en soie, il est fichu.

— Tu as raison, répondis-je en en dénouant la ceinture et en le laissant tomber par terre.

Il me lança ce regard dont il m'avait souvent gratifiée depuis mes seize ans, mais dans lequel, à présent, je lisais de la complicité et de l'amour, et pas uniquement de la lubricité. Un regard bienveillant.

— Je ne crois pas que j'aurai besoin de ce peignoir, dis-je.

— L'eau va être froide.

— Alors je me mettrai au-dessus, répliquai-je en riant.

— Il y aura peut-être d'autres problèmes qui en découleront.

— Ah, celui des mecs avec l'eau qui fait glagla.

Il opina du chef.

— Étant en quelque sorte une divinité de la fertilité, je pense pouvoir t'aider à le contourner, enchaînai-je.

— Pourquoi la Déesse veut-elle réunir la mort et la fertilité en bord de mer ?

— Elle ne m'en a pas fait part.

— Le fera-t-Elle ?

— Je ne sais pas, répondis-je en haussant les épaules.

Il acquiesça de nouveau de la tête, puis il me prit la main et nous sortîmes dans l'air frais nocturne et l'odeur saline, pour répondre à la requête de la Déesse sans même savoir pourquoi. Il arrive que la foi corresponde à cette confiance aveugle, et même si, à une époque, vous avez été vous-même adoré comme un dieu.

Chapitre 19

Le sable était froid sous nos pieds nus, ce qui ne laissait augurer rien de bon en ce qui concernait la température de l'eau. Je frissonnai, et Rhys, un bras sur mes épaules, m'attira contre son corps puissant et ferme. Bien plus que les autres gardes, il l'avait ciselé à l'extrême, tout en muscles, avec ses maxi-tablettes de chocolat, chose que je n'aurais même pas crue possible.

Il m'enlaça et me retint ainsi entre ses bras, dans la tendresse de son étreinte, bien que la carcasse métallique de son revolver n'ait rien de chaleureux contre mon dos nu. Il tenait dans la même main le fourreau en cuir de son épée courte, qui se balançait doucement contre mon corps. Je m'accrochai à cette chaleur qu'il dégageait, en me tortillant pour me rapprocher tout en m'éloignant de la dure pression de son flingue.

— Désolé, dit-il en le déplaçant un peu afin qu'il ne s'imprime plus dans ma chair, avant de poser la joue contre mes cheveux et d'ajouter : J'ai mes armes, mais lorsque nous commencerons nos ébats, je ne serai plus en mesure d'en faire usage. Je serai bien trop occupé avec celle que je préfère de loin utiliser pour me soucier de flingues et de lames.

— Une arme, ah bon ? répliquai-je en souriant.

Je perçus son sourire juste par l'étirement de ses lèvres contre mon crâne.

— Bon d'accord, je n'avais pas l'intention de me la péter.

Je me mis à rire et levai les yeux vers lui. Il me souriait de toutes ses dents. Son visage était à la fois éclairé par la lune et plongé dans l'obscurité, ce qui dissimulait son œil indemne en laissant apparentes ses cicatrices comme peintes d'argent, ses traits semblant lissés et inaltérés, à l'exception de ce miroitement balafre, simplement un autre détail de cette perfection.

— Pourquoi cet air aussi grave ? me demanda-t-il.

— Embrasse-moi et découvre-le par toi-même.

— Attends. Avant que nous ne nous retrouvions distraits, ma question était pertinente.

— Eh bien, en effet, dis-je en effleurant des doigts ses abdos

fermes, puis en les laissant glisser plus bas.

Il m'attrapa la main de la sienne qui était libre, s'aidant de celle remplie d'armes pour m'immobiliser.

— Non, Merry, pas avant que tu n'aies écouté ce que j'ai à te dire.

Ayant bougé la tête, tout de sa personne se retrouva exposé à la luminosité blafarde du clair de lune, qui nimba de gris son œil plus du tout bleu.

— Lorsque nous aurons commencé à faire l'amour j'aurai bien trop l'esprit ailleurs pour pouvoir veiller sur toi. Tous les autres sont plongés dans ce qui semble être un sommeil enchanté. Il n'y aura donc personne pour te porter secours au cas où.

J'y réfléchis, pour finalement acquiescer.

— Tu as raison. Mais tout d'abord, nous avons clairement exprimé à l'intention de toute la Féerie que nous ne voulons aucun trône, de quelque royaume que ce soit, et par conséquent, m'éliminer ne leur fera rien obtenir de particulier. Deuxio, je ne crois pas que la Déesse nous ait fait sortir ici pour nous faire tomber dans une embuscade.

— Tu crois qu'Elle s'assurera de notre sécurité ?

— N'as-tu donc plus foi en rien, Rhys ? lui demandai-je en le dévisageant.

— Cela remonte en effet à des lustres, soupira-t-il, paraissant particulièrement chagriné.

— Descendons au bord de la mer pour la retrouver. Pour toi.

Il ébaucha un sourire teinté de tristesse, ce que je voulais voir disparaître.

Je l'attirai doucement par la main et il se montra docile. Je pris appui contre lui pour l'embrasser, tendrement, sur les lèvres, et laissai mon corps s'abandonner contre le sien, si bien que, tout en me retournant mon baiser, il ne put réprimer un petit cri de surprise. Puis ses bras se levèrent, retenant toujours d'une main son braquemart et son revolver, dont je pus à nouveau sentir la pression contre mon dos.

Je m'éloignai de sa bouche pour remarquer qu'il était quelque peu essoufflé, les lèvres entrouvertes, l'œil écarquillé. Et je pus sentir son membre qui se gonflait et se raffermissait contre mon bas-ventre.

Ayant renoncé à toute protestation, il se laissa guider vers le soupir du ressac.

Chapitre 20

Les déferlantes créaient ce qui ressemblait à de la dentelle blanche écumeuse, l'eau noire moirée d'argent sous le clair de lune. La marée étant montée jusqu'aux marches, j'avais dans ce bouillonnement marin, mousseux et froid, qui se déversait en tourbillonnant autour de mes genoux, alors que j'avais encore la main sur la rampe. Il faisait tellement frisquet que j'en frissonnai, mais de voir Rhys là, dans le plus simple appareil, l'air suspicieux, et tellement Rhys, contribua à intensifier encore ce frisson. La traction de l'océan m'obligeait à me stabiliser des jambes sur ce sable mouvant, comme si le monde même n'était pas sûr de vouloir se tenir tranquille.

— Je vais devoir fixer tout ça dans le sable pour que la marée ne les emporte pas, Merry. Une fois fait, il me faudra davantage de temps pour dégainer si besoin est.

J'aurais dû lui dire de s'en abstenir, ou du moins l'en avertir, ou encore aller tirer du sommeil les autres, mais je n'en fis rien.

— Tout ira bien, Rhys.

Je savais qu'il n'y aurait en effet aucun problème.

Il ne pipa mot, poursuivant simplement sa progression dans cette eau animée de tourbillons jusqu'à ce qu'il parvienne à prendre la main que je lui tendais. Et à cet instant précis, le pouvoir, la magie prirent leur essor.

— Nous nous trouvons dans un lieu entre-deux, ni terre ni mer, dis-je.

— Le plus proche que nous serons ici de la Féerie, sur le rivage de la Mer Occidentale.

J'acquiesçai en silence.

Rhys entoura son revolver des sangles du fourreau de son épée, qu'il fixa dans le sable de la lame dénudée. Puis il s'agenouilla dans l'eau, qui lui arrivait au-dessus de la taille, afin de l'enfoncer presque jusqu'à la garde dans ces fonds fluctuants pour que les vagues ne les emportent pas.

Il me fit ensuite un sourire rayonnant, toujours agenouillé dans l'eau, dont les crêtes des flots jouaient avec l'extrémité de ses boucles.

— La plupart des positions auxquelles je pense risquent de noyer

l'un de nous.

— Tu ne peux pas mourir par noyade, tu es Sidhe.

— Cela se pourrait, Merry, mais tu peux me faire confiance, cela fait salement dérouiller d'avalier cette flotte.

Il en grimaça avec un tressaillement que je ne crus pas complètement dû à l'eau glacée.

Je me demandai quelle réminiscence venait de le troubler. Je m'apprêtai à m'en enquérir, lorsque la senteur des roses me parvint, entremêlée à celle saline de la prochaine vague. Pas de mauvais souvenirs cette nuit ; nous allions nous en faire de nouveaux tout beaux.

Je me plaçai de manière à pouvoir caresser ses épaules et son visage, puis l'incitai à lever le regard vers moi. Un instant, l'ombre furtive de cette ancienne blessure se manifesta sur ses traits, puis il me sourit en m'enlaçant les hanches de ses bras puissants pour m'attirer contre lui. Il entreprit de parcourir mon ventre de baisers, puis ma poitrine et mon cou, comme s'ils l'encourageaient à se remettre debout jusqu'à ce que ses lèvres se posent sur les miennes.

Il m'embrassa, fougueusement, tandis que l'eau se mouvait en tourbillonnant autour de nous, si bien que son attraction comme sa poussée ressemblait à des mains supplémentaires qui nous caressaient pendant que les nôtres, ainsi que nos lèvres et nos bras, se rassasiaient de peau au-dessus du niveau de la mer.

Puis il se pencha vers moi pour prendre mon sein au creux de sa paume et l'approcher de sa bouche pour se mettre à le lécher, à le sucer, jusqu'à ce que je gratifie la succion sur mon mamelon d'un gémissement. Après avoir surélevé mon autre sein de l'autre main, il procéda de même, les butinant tour à tour tandis que la marée montait autour de nous, jusqu'à ce que je crie son nom. Seulement alors, il se laissa retomber à genoux, la poitrine profondément immergée, avant de me soulever afin que je prenne appui des miens sur ses épaules, le visage enfoui entre mes jambes.

— Tu ne pourras pas tenir dans cette position bien longtemps, protestai-je.

Son regard remonta le long de mon corps, sa bouche si proche de ce point des plus érogènes, mais sans vraiment encore l'effleurer.

— Probablement pas.

— Alors pourquoi faire ça ?

— Parce que j'aimerais bien essayer, répondit-il en souriant radieusement.

Et c'était bien là Rhys. Cela me fit sourire à mon tour, puis lorsque sa bouche me trouva, ce ne fut plus des sourires qu'il obtint de moi.

Il me fit arquer le corps en arrière de ses mains et de ses bras

musclés, si bien qu'il put avoir accès à tout de ma personne qu'il lécha et suçota. Ses mains me soutenaient, plaquées contre mes reins, mes jambes sur ses épaules en un équilibre quelque peu improbable. J'aurais voulu lui dire de me faire descendre de là, de se montrer raisonnable, mais à chaque fois que j'étais prête à le faire, il faisait quelque chose avec sa bouche, sa langue, qui me dérobaient les mots de plaisir.

Je sentis ses bras qui se mettaient à trembler, imperceptiblement, tandis que cette exquise pression s'accumulait peu à peu entre mes jambes, comme si cela était devenu une course pour voir s'il pouvait me faire tomber par-dessus ce rebord avant de m'avoir remis les pieds sur terre. Quelques sensations plus tôt, je lui aurais dit de me faire descendre de là après avoir senti ses muscles tressaillir sous la tension, mais le plaisir était arrivé à ce stade d'égoïsme, et je souhaitais bien plus la délivrance que de me montrer gentiment attentionnée. Je voulais qu'il termine ce qu'il avait commencé, ne désirant qu'une chose : qu'il me précipite dans cet abîme de moiteur et de chaleur.

Ma peau s'était mise à scintiller comme si j'étais un plan d'eau qui dort où se reflète la lune. Rhys avait activé ma magie.

Finalement, il se déplaça, toujours à genoux, et mon dos se retrouva contre la rambarde. Les marches du bas étaient maintenant immergées, et je m'appuyai de tout mon poids contre les balustres comme s'il s'était agi de la tête d'un lit, me maintenant ainsi sous l'angle qui lui était nécessaire. Il grimpa les marches recouvertes par les flots qui l'aidèrent à me soutenir tandis qu'il léchait, suçait et me faisait l'amour là avec sa bouche, comme il me ferait l'amour plus tard autrement.

Je perçus le halo lumineux qui se diffusait de mes cheveux et de mes yeux : cramoisi, émeraude et or. Sa peau avait commencé à luire de toute blancheur avec un jeu de lumière irradiant de son épiderme comme si des nuages ou quelque chose d'autre se mouvaient à l'intérieur de son corps, des choses que je n'aurais pu identifier ni même comprendre.

J'y étais presque, presque, presque. Puis, entre un effleurement de langue caressante et le suivant, cet amoncellement de chaleur entre mes jambes me submergea, me traversa en une ruée chaude qui dansa sur tout mon être, m'incitant malgré moi à plaquer mon pubis contre son visage. Il me suça d'autant plus intensément, extrayant mon plaisir, qu'il fit durer en faisant croître un orgasme après l'autre, et encore un, jusqu'à ce que je pousse un cri pour me mettre ensuite à hurler à la lune.

Ce ne fut que lorsque mon corps s'avachit, tout ramolli, et que je ne parvins plus vraiment à me retenir des mains à la balustrade qu'il s'arrêta et se remit debout sur les marches en me portant dans ses

bras, tout en laissant la marée montante me maintenir à flot. Je sentis qu'il se pressait contre l'avant de mon corps. L'eau froide ne lui avait nui en aucune façon, car sa verge était longue, dure, impatiente lorsqu'elle se poussa contre l'ouverture de mon intimité.

La mer s'engouffra alors entre nos jambes. Bien trop tôt après son baiser à cet endroit même, et je ne pus réprimer une plainte stridente quand il me pénétra, comme si l'océan et Rhys me faisaient simultanément l'amour.

Puis il fut en moi, aussi profondément que cela lui était possible, me clouant contre la balustrade en s'agrippant au bois afin d'éviter que les vagues ne nous repoussent vers le large. Lui enlaçant la taille des jambes et les épaules des bras, je l'embrassai. Je l'embrassai pour goûter ma saveur sur ses lèvres, fraîche et salée, mon corps s'entremêlant à l'océan si bien que cela me semblait différent, comme si Rhys s'était penché sur quelqu'un d'autre, quelqu'un qui avait le goût de la mer.

Son œil avec ses trois anneaux colorés avait retrouvé ses nuances bleutées, sa magie diffusant sa propre lueur pour me montrer ce bleu du jour dans son iris, comme si le ciel pouvait s'embraser d'azur.

Puis quand il se glissa en moi dans un lent mouvement de va-et-vient, les vagues participèrent parfois, semblant déterminées à nous éloigner l'un de l'autre, comme jalouses de ce que nous étions en train de faire. Je commençai à nouveau à ressentir cette accumulation de pesanteur annonçant la jouissance, mais cette fois au plus profond de moi-même.

Je n'étais même plus sûre de savoir si je hurlais ou susurrais contre son visage :

— Ça vient, ça vient !

Il comprit et entreprit d'activer ses mouvements du bassin, se poussant plus profondément et rapidement, si bien que chaque coup de reins submergeait cette zone de mon corps, et les vagues semblèrent l'aider à localiser ce point à l'intérieur. Mais Rhys ne leur laissa aucune marge de manœuvre. Il me remplissait, et entre une poussée et la suivante, je me mis à nouveau à hurler son nom, les ongles plantés comme autant d'épingles dans son dos, gravant mon plaisir de demi-lunes sur sa peau pâle.

Je hurlai son nom tandis qu'il me chevauchait dans les vagues tout en grimpant ces marches. Je sentis qu'il se battait contre lui-même afin de garder le rythme qui m'avait fait jouir, afin de pouvoir me faire jouir encore et encore, et ce ne fut que lorsque je perdis le nord qu'il s'autorisa finalement cet ultime coup de reins profond qui l'agita de spasmes, le dos arc-bouté, le regard tourné vers la voûte céleste au moment où, enfin, il se permit d'éjaculer.

Cette ultime poussée profonde me procura un tout dernier

orgasme, et ce fut alors que la senteur des roses se manifesta tout autour de nous par une averse de pétales saumonés qui se laissèrent emporter au fil des flots. La magie se rua sur notre peau, s'apparentant à un autre apogée du plaisir en nous parcourant de frissons. Mais c'était chaud, si chaud ! Suffisamment pour que la mer ne nous semble plus du tout froide. Les scintillements jumeaux de nos corps fusionnèrent pour ne plus faire qu'un, comme si, ensemble, nous pouvions produire un nouvel astre lunaire à projeter au firmament – une lune avec des yeux de feu liquide, d'émeraudes embrasées, de grenats polis, d'or fondu et de saphirs si bleus à vous en faire pleurer. Ses cheveux, qui n'étaient plus qu'écume blanche autour de son visage, retombaient sur ses épaules en se mêlant à l'étincellement éblouissant de nos corps.

Ce ne fut qu'à cet instant que je captai que nous aurions dû ériger un cercle protecteur pour contenir ce déploiement de pouvoir, ou du moins pour le contrôler, mais il était trop tard. Cette puissance surgit en nous traversant pour s'élever et se déployer au cœur de la nuit. Ce n'était pas la première fois que je sentais cette libération phénoménale, mais jamais d'un pouvoir ayant autant d'objectifs. Cela avait presque toujours été accidentel, mais, cette fois-ci, je sentis que nos énergies fusionnées avaient un but, tel un missile magique à la recherche d'une cible.

Nous les sentîmes frapper, et je m'attendais à moitié à entendre le retentissement lointain d'une grosse explosion, mais aucun bruit ne nous parvint. L'impact nous ébranla en poussant Rhys à me pénétrer brusquement une dernière fois, tandis que nous criions tous les deux, atteints par cette décharge physique couplée à celle de la magie à des kilomètres de là.

Ce ne fut que lorsque la lueur émanant de notre peau s'estompa, projetant une luminosité diffuse au lieu de cet éblouissement chaleureux nimbé d'une blancheur éclatante, qu'il se laissa tomber souplement à genoux, me retenant toujours, tandis que je glissai le long de la balustrade. La mer nous portait, puis tenta de nous faire choir au bas de l'escalier. Rhys nous fit remonter avec une sorte de mouvement crawlé jusqu'à ce que nous nous retrouvions en sécurité sur une marche moins trempée. Il s'était retiré de moi au cours de cette ascension, mais nous n'en pouvions plus. Cela avait suffi.

Puis il émit un rire tremblotant tout en me berçant contre lui, appuyés contre l'escalier.

— Qu'est-ce que c'était que cette magie ? lui demandai-je, toujours hors d'haleine.

— Le pouvoir de la Féerie en train de construire un nouveau sithin.

— Une colline creuse ici, à Los Angeles ?! m'étonnai-je.

Il acquiesça, le temps de reprendre tant bien que mal son souffle, avant de répondre :

— J'en ai eu un aperçu. C'est un bâtiment, une nouvelle construction qui n'était pas là auparavant.

— Qui n'était pas où auparavant ?

— Dans une rue.

— Laquelle ?

— Je l'ignore, mais demain, je pourrai le découvrir. Je suivrai son appel.

— Rhys, comment expliqueras-tu l'apparition de ce nouvel immeuble ?

— Je n'en aurai pas besoin, étant donné qu'après l'apparition subite de collines creuses, on pense qu'elles se sont trouvées là depuis toujours. Si la magie opère comme d'habitude, tout le monde acceptera que celle-ci soit là. Je serai le nouveau résident, quoique la maison n'ait pas l'air d'être récente, ce dont les gens se rappelleront.

Ma tête se posa contre sa poitrine, où son cœur martelait toujours aussi vite.

— Un sithin équivaut à une nouvelle Cour de la Féerie, ou est-ce que je me trompe ?

— C'est ça, répondit-il.

— Donc, essentiellement, la Féerie vient effectivement de te consacrer Roi.

— Pas Ard-ri, mais un monarque inférieur, en effet.

— Mais je n'ai pas vu ce bâtiment. Je ne l'ai même pas senti.

— Tu es la Reine Suprême, Merry. Tu n'as pas qu'un seul sithin. D'une certaine manière, ils t'appartiennent tous.

— Tu veux dire que les autres hommes en recevront un, eux aussi ?

— Qui sait. Peut-être seulement ceux d'entre nous qui en possédaient un autrefois.

— C'est-à-dire toi, et qui d'autre ?

— Barinthus, pour commencer. Concernant les autres, je dois réfléchir. Cela fait tellement longtemps pour la plupart, tant de siècles. On essaie d'oublier ce que l'on fut jadis, parce qu'on ne croit plus pouvoir en espérer le retour. On essaie d'en effacer jusqu'au souvenir.

— Tout d'abord, mon rêve et ma vision, ainsi que la capacité de sauver Brennan et ses hommes alors qu'ils se trouvent à des kilomètres d'ici, puis qu'ils puissent à leur tour guérir autrui avec ma bénédiction, ou quel que soit le nom qu'on veuille bien lui donner. Et maintenant ceci. Qu'est-ce que tout cela signifie ?

— Les Sidhes n'ont pas apprécié le retour de la Déesse par ton intermédiaire. Selon moi, Elle a décidé de constater si les humains se montreraient plus reconnaissants que les Feys.

— Pourrais-tu être un peu plus précis ?

— J'en doute, répondit-il en éclatant à nouveau de rire. Mais je ne saurais attendre de visiter ce nouveau sithin moderne, et d'essayer d'expliquer tout ceci à Doyle et à Frost.

Il se remit debout d'une poussée, se cramponnant aux balustres pour s'équilibrer.

— Je ne peux pas encore marcher, lui avouai-je.

— Quel grand compliment tu me fais là ! répliqua-t-il, tout sourire.

— Tu peux le dire ! rétorquai-je en lui souriant à mon tour.

— Je ferais mieux d'aller récupérer mes armes avant que la marée ne monte encore davantage. Je vais être obligé de toutes les nettoyer. L'eau salée fait rouiller comme un rien.

Il avança dans l'eau et disparut à ma vue, ayant finalement dû plonger dans les vagues afin de retrouver l'endroit où il avait sécurisé ses armes dans le sable.

Je restai seule quelques instants, à l'écoute de la mer et du vent, sous la pleine lune étincelante.

— Merci, Mère, dis-je dans un murmure.

Puis j'entendis Rhys refaire surface en prenant une profonde inspiration et patauger en revenant vers l'escalier, son arsenal à la main, ses boucles plaquées sur son visage et ses épaules. Il grimpa les marches pour venir me rejoindre, la peau ruisselante de sillons scintillants.

— Peux-tu marcher maintenant ?

— Je crois, avec un peu d'aide.

— C'était sensass, me dit-il en me souriant à nouveau.

— Le sexe ou ce déploiement de magie ? m'enquis-je tandis qu'il m'aidait à me remettre debout.

Mes genoux me semblaient toujours trop faibles pour que je m'accroche à la rambarde alors qu'il avait passé son bras sous le mien.

— L'un comme l'autre, répondit-il. Que le Consort nous soit miséricordieux, mais là-dessus, il n'y a aucun doute.

Nous grimpâmes l'escalier tout en riant, le pas quelque peu vacillant. Le vent venant de l'océan semblait bien plus chaud qu'avant nos ébats, comme si le temps avait changé d'avis et décidé qu'à la réflexion, l'été serait une bien meilleure idée que l'automne.

Chapitre 21

L'eau salée est l'une des choses que l'on doit rincer avant de se mettre au lit. Je m'y employais justement sous le pommeau de la douche lorsque la porte s'ouvrit brusquement. Hedera et Brie – le raccourci pour Briac – se trouvaient dans l'encadrement, respirant bruyamment, armes au poing.

Je m'immobilisai en plein rinçage de l'après-shampooing, les regardant en clignant des paupières au travers des panneaux vitrés de la cabine.

Du coin de l'œil, je perçus un mouvement furtif, et par la porte qu'ils avaient laissée entrebâillée derrière eux, Rhys se glissa subrepticement en se baissant. Il appuya le tranchant de son épée qu'il venait juste de badigeonner d'huile contre la gorge de Brie, tout en braquant son revolver fraîchement nettoyé sur Hedera, qui se figea à mi-mouvement au lieu de le viser à son tour de son flingue.

— Quel j'-m'en-foutisme, vous autres ! leur balançait-il. Pourquoi avez-vous quitté vos postes ?

Ils respiraient tous les deux si forts que je pouvais voir leurs poitrines se contracter pour inhaler de l'oxygène, à tel point d'ailleurs qu'ils ne parvenaient pas à en emmagasiner suffisamment pour pouvoir répondre. Il est vrai que Brie devait rencontrer quelques problèmes pour s'exprimer avec la pointe de l'épée qui ne bougea pas d'un iota de sa peau, et le petit arc qu'il tenait avec sa flèche au repos et une poignée d'autres déployées tel un éventail entre ses doigts se révélaient absolument inutiles.

Les yeux verts étincelants de Brie clignaient, sa chevelure retenue en arrière en une longue tresse du jaune du feuillage automnal du cerisier. Ses vêtements de cuir auraient pu ressembler à des fringues pour aller danser, mais consistaient en fait en des pièces d'armure bien plus anciennes que la plupart des livres d'histoire.

L'extrémité de la lame de Rhys semblait pressée contre le martèlement de son poulx dans sa gorge.

Rhys tourna le regard vers l'autre homme toujours tétanisé au bout du canon de son revolver ; seules la dilatation et la contraction frénétiques de sa poitrine le trahissaient. Ses cheveux verts et blancs

dénoués s'enroulaient autour de ses jambes, mais tout comme chez Doyle et Frost ils ne semblaient jamais s'emmêler, à la différence près que ceux d'Hedera, telle une œuvre d'art, arboraient l'empreinte de feuilles de lierre, une référence directe à son nom. Ses yeux n'étaient qu'éclats d'étoiles verts et blancs, à tel point qu'on lui demandait souvent s'il s'agissait de verres de contact fantaisie, alors qu'en fait, c'était tout simplement comme ça qu'il était, notre Hedera. Il portait une tenue de style moderne, et son gilet était pare-balles.

— Hedera, explique-toi, et il vaudrait mieux que ça soit convaincant ! lui ordonna Rhys, le flingue toujours braqué sur lui.

Hedera s'efforça de maîtriser son souffle et l'emballement de son cœur pour pouvoir répondre.

— Nous nous sommes réveillés... en service. Un sommeil enchanté... on a pensé que des ennemis...

Il toussota, essayant de toute évidence de s'éclaircir la gorge, ou de prendre une plus profonde inspiration. Il demeura particulièrement prudent, un revolver à la main.

— On a cru qu'on allait trouver la Princesse morte, ou kidnappée, ajouta-t-il.

— Je pourrais vous descendre tous les deux pour vous être endormis pendant le service, lui notifia Rhys.

— Tu es le troisième en chef, admit Hedera après avoir acquiescé de la tête. Tu en as le droit.

Brii réussit finalement à prendre la parole en contournant la pointe de la lame contre son pouls palpitant.

— Nous avons manqué à nos devoirs envers la Princesse.

Rhys se déplaça alors en éloignant son épée de sa gorge et en baissant son revolver, debout dans l'encadrement de la porte comme s'il venait juste de la franchir. Avec Frost et Doyle dans mon entourage, j'en oubliais parfois qu'il y avait bien plus d'une raison pour que Rhys soit devenu troisième au commandement des Corbeaux de la Reine. Quand quelqu'un est aussi doué, il est plutôt difficile de ne pas se souvenir de cette qualité incomparable.

— C'est la Déesse en personne qui a provoqué ce sommeil enchanté, déclara Rhys. Aucun de nous ne pouvant y résister, j'en conclus que ce ne sera pas cette nuit que je vous réglerai votre compte.

— Et merde ! ne put s'empêcher de s'exclamer Hedera.

Il se laissa tomber à genoux devant les portes de la douche, puis se prosterna, le visage contre son bras, sans lâcher son flingue. Brii s'adossa à la demi-cloison près de la cabine. Il dut réajuster son grand arc dans son dos pour ne pas l'abîmer contre le carrelage. C'était l'un des gardes qui n'avaient pas encore adopté les armes à feu, mais quand on était un archer aussi talentueux, ce n'était plus un si gros

problème, du moins selon Doyle.

Je rejetai la tête en arrière pour finir de me rincer les cheveux. De toute façon, c'était au tour de Rhys, qui avait nettoyé ses armes en priorité, de prendre une douche.

— La Déesse en personne, que veux-tu dire par là ? s'enquit Brii.

Rhys commença à le lui expliquer, en une version particulièrement remaniée des faits. Je coupai l'eau et ouvris la porte pour prendre les serviettes qui semblaient être toujours suspendues là où on en avait besoin. Un instant, je me demandai si c'était Barinthus qui les avait sorties, mais j'en doutais. Il ne m'avait pas fait l'impression d'être un homme d'intérieur.

Brii me tendit la première serviette, mais il n'avait d'yeux et d'oreilles que pour Rhys et son récit. Lorsque je me penchai pour m'en envelopper les cheveux, ce fut la main d'Hedera qui m'effleura le dos pour glisser plus bas, attirant mon regard. J'aurais pensé que de parler de la Déesse l'aurait rendu indifférent à ce genre de fredaines. Mais, contrairement à Brii, ses yeux ne me lâchaient pas, avec un embrasement qui n'aurait jamais dû se trouver là après tout un mois de liberté, depuis que nous comptons parmi nous un nombre quasi égal d'hommes et de femmes-gardes Sidhes.

— Hedera, tu ne m'écoutes pas, le rappela à l'ordre Rhys, sans colère, quoique quelque peu surpris.

Hedera cligna des paupières avant de se secouer comme un oiseau qui ébouriffe ses plumes.

— Je te présenterais mes excuses, mais nous sommes tous les deux si âgés que cela en serait offensant. Alors que dire, si ce n'est que la vue de la nudité de la Princesse m'a distrait de ce que tu pouvais raconter ?

Il sourit à la fin de sa tirade, un sourire qui n'était pas précisément jovial.

— Toi et les autres étiez censés dire tout ceci à Merry au cours du dîner.

— Les Fir Darrig sont de retour, dit Hedera. Et je m'en souviens, de ceux-là, ô Seigneur de la Mort ! C'est à eux à qui j'ai tout d'abord pensé lorsque nous nous sommes réveillés pour nous rendre compte que nous nous étions tous deux endormis pendant notre tour de garde.

Hedera faisait une de ces têtes ! De la colère, du dégoût et d'autres émotions qui m'étaient indéchiffrables.

— Je suis trop jeune pour m'en souvenir, étant donné que je n'avais pas encore de conscience, dit Brii, mais je me suis manifesté dans la vraie vie peu de temps après que tout soit fini et je me rappelle de ces histoires. J'ai vu les blessures et les dommages infligés. Quand de tels ennemis sont en action, de quoi d'autre pourrait se plaindre un bon guerrier ?

J'étais là, debout, une serviette entortillée sur la tête, l'autre retombant entre les mains.

— Il me semble avoir raté quelque chose, observai-je.

— Raconte-lui, intervint Rhys en l'y invitant d'un petit geste de son flingue.

Brii sembla embarrassé, une réaction émotive des plus rares chez les Sidhes. Hedera baissa ses yeux effrontés, en disant :

— J'ai échoué à mon poste cette nuit. Comment pourrais-je demander quoi que ce soit de plus après ça ?

— Galen et Wyn étaient encore profondément endormis lorsque je suis entrée ici. Cela n'aurait-il pas dû les réveiller ? m'enquis-je.

Les trois hommes se concertèrent du regard, puis Brii et Rhys franchirent la porte le temps de jeter un œil au gigantesque lit, avant de revenir dans la salle de bains.

— Ils n'ont pas bronché, dit Rhys après avoir hoché la tête, semblant songeur. En fait, Doyle et Frost devraient être ici. Tous les gardes devraient avoir rappliqué, l'arme au poing. Ces deux-là... – ajouta-t-il en les désignant de son braquemart – ont fait un sacré boucan en se précipitant à ton secours.

— Mais personne d'autre ne s'est réveillé, constatai-je.

— La Déesse a plongé tout le monde dans le sommeil, à part vous deux, ajouta-t-il avec un sourire. Je pense que cela signifie que c'est votre tour d'avoir une petite entrevue avec Merry. Mes armes sont nettoyées. Je vais prendre une douche.

— Attends, lui dis-je. De quelle entrevue parles-tu ?

— Tes gardes ont peur de toi, Merry, répondit-il après m'avoir embrassée sur le front. Ils craignent que tu ne deviennes comme ta tante et ton cousin, ou comme ton oncle et ton grand-père.

Puis il regarda en l'air comme s'il réfléchissait à cette énumération.

— Y a pas mal de fous furieux dans mon arbre généalogique, reconnus-je.

— La plupart des nouvelles recrues qui t'ont suivie en quittant la Féerie sont restées chastes.

Je le fixai, avant de me retourner lentement et de reporter mon attention sur Brii et Hedera.

— Pourquoi, au nom de Danu ? Je vous avais pourtant dit que les règles de chasteté imposées par ma tante n'étaient plus d'actualité.

— Elle disait ça aussi il y a longtemps, dit Brii avec lenteur, et tout allait bien s'il ne s'agissait que de se vider le poireau, mais si nous rencontrions quelqu'un pour qui nous avons vraiment de l'affection...

Il s'interrompt pour regarder Hedera.

— Je ne suis jamais tombé amoureux, enchaîna celui-ci, et après avoir été témoin de ce qu'elle a fait à certaines de ces bien-aimées, je

ne me suis jamais autant congratulé de mener l'existence d'un goujat et d'un butor.

— J'ai six pères et six consorts. Que vous et les autres ayez des rapports sexuels, rencontriez des femmes et tombiez amoureux ne me pose aucun problème. Au contraire, ce serait merveilleux que vous soyez plus nombreux à succomber aux flèches de Cupidon.

— Vous semblez sincère, me dit Hedera, mais les membres de votre famille ont paru sains d'esprit au fil des siècles, alors qu'ils ne l'étaient pas.

Je compris où il voulait en venir.

— Tu crois que j'ai un pet au casque comme ma tante, mon cousin et mon oncle, sans oublier...

Après avoir réfléchi, je ne pus qu'acquiescer avant d'ajouter :

— J'admets que je comprends ton point de vue.

— Aucun d'eux, si ce n'est votre grand-père, ne s'est obstinément montré d'un effroyable tempérament sanguinaire, poursuivit Hedera.

— Ce n'est pas sans raison qu'on l'a baptisé Uar le Cruel, répliquai-je, sans même essayer de réprimer mon dégoût car il ne s'était jamais intéressé plus que ça à mon cas, ni moi au sien, d'ailleurs.

— Il a toujours semblé que la jalousie est à l'origine du déclin de votre famille : la jalousie affective, ou liée au pouvoir, et même aux possessions, mentionna Brii. Deux membres issus de votre famille siègent actuellement chacun sur l'un des trônes de la Féerie, aussi vaniteux l'un que l'autre, et qui haïssent toute personne insinuant qu'ils pourraient ne pas être le plus beau, le plus magnifique, le plus puissant.

— Si je comprends bien, vous croyez que si vous allez vous unir à d'autres femmes, je le percevrai comme un affront à ma beauté ?

— Quelque chose comme ça, oui, dit-il.

Je les regardai l'un après l'autre, perplexe.

— J'ignore comment vous assurer le contraire, étant donné que vous avez tout à fait raison au sujet de ma lignée de sang. Mon père et ma grand-mère étaient néanmoins sains d'esprit, mais même ma propre mère ne semble pas avoir toute sa tête. En conséquence, je ne sais pas quoi faire pour vous rassurer.

— C'est le fait que tu n'en aies pas touché un seul qui leur fout la frousse, me mentionna Rhys.

— Quoi ?

— La Reine n'autorisait que les gardes avec lesquels elle n'avait pas couché à se trouver d'autres partenaires. Si elle fricotait avec vous, on lui appartenait à tout jamais, et cela même si elle ne vous touchait plus du tout.

— Tu veux dire avant que cette absurde chasteté soit instituée

comme règlement ? m'enquis-je tout en le dévisageant.

— C'était sa loi, dit Hedera.

— Elle a été de tout temps d'un naturel possessif, fit observer Rhys.

— Elle a été de tout temps portée à la démente, plutôt, rétorquai-je.

— Non, pas toujours, répliqua Rhys, soutenu silencieusement par les autres.

— Lorsque la Reine semblait moins excentrique, elle se montrait simplement impitoyable, et c'est cela qui nous terrifie à votre sujet, Princesse Meredith, me précisa Hedera.

— Vous voyez, ajouta Brie, si elle avait toujours été folle, alors nous pourrions croire que votre caractère raisonnable sera permanent. Mais à une époque, la Reine s'est montrée sensée. Pourtant, alors qu'elle était une bonne souveraine Fey, la Déesse ne l'aurait pas choisie.

— Je vois le problème, dis-je en m'enveloppant de la serviette que j'avais presque oubliée.

Le froid m'avait brusquement saisie. Je n'avais pas vraiment pensé à ma famille sous cet angle-là. Et si c'était héréditaire ? Et si cette folie sadique se trouvait tapie en moi, quelque part, attendant la moindre occasion de sortir de là ? Était-ce possible ? Eh bien, oui, mais... Je portai la main à mon ventre, toujours aussi plat, mais s'y trouvaient des bébés. Tiendraient-ils de moi et de mon père, ou... c'était cela le plus terrifiant de tout. Je me faisais confiance, mais quant aux bébés, qui sait ?

— Que puis-je faire ? demandai-je, sans même être sûre de ces peurs auxquelles je répondais, mais l'attention des hommes n'était portée que sur une seule.

— Nous avons échoué à nos devoirs envers vous, Princesse Meredith, reconnut Brie. Nous ne méritons pas davantage de considération que nos vies.

— Lorsque la Déesse se manifeste parmi nous, personne ne saurait Lui faire obstacle, mentionna Rhys.

— Penses-tu vraiment que les Ténèbres ou Froid Mortel le prendraient comme ça si quelque chose lui était arrivé ? s'enquit Hedera.

— Si quelque chose lui était arrivé, je ne le prendrais pas différemment, rétorqua Rhys.

Et je perçus en lui cette dureté qu'il dissimulait la plupart du temps par des plaisanteries et son amour des films noirs, et qu'il m'arrivait de remarquer par bribes de plus en plus souvent.

Il avait récupéré une bonne partie de ses pouvoirs disparus depuis des siècles, et ce qui est inhérent à autant de puissance a généralement

tendance à vous endurcir.

— Tu vois, dit Hedera.

— Une fois encore, j'ai comme l'impression d'avoir raté quelque chose, Rhys. Dis-moi plutôt où ils veulent en venir au lieu de tourner autour du pot ?

Rhys les considéra l'un après l'autre.

— Tu ferais mieux de le leur demander toi-même. Ça toujours été la règle.

— Parce que si on ne le demande pas soi-même, c'est qu'on ne s'y intéresse pas vraiment, termina Brii pour lui, un peu tristement.

Puis il entreprit de ranger toutes ses flèches avant de se tourner vers la porte toujours ouverte.

— Mais reste, car si j'en fais la requête, ce pourrait être pour nous deux, le rappela Hedera.

Brii hésita dans l'encadrement.

— Et je le veux assez fort pour le demander, ajouta-t-il.

— Pour demander quoi ? m'enquis-je.

— Faites l'amour avec nous, couchez avec nous, baisez-nous. Peu m'importe la formulation, mais de grâce, touchez-nous. Si vous nous touchez cette nuit en nous autorisant à prendre d'autres partenaires demain tout en restant sereine, alors ce sera la preuve que vous n'avez rien de commun avec votre tante, ou même avec votre oncle de la Cour Scintillante. Il n'exécutait pas ses maîtresses qui découchaient mais les annihilait politiquement à sa Cour. Vu que de se rendre directement dans un autre lit après avoir passé la nuit en sa compagnie révélait, du moins pour lui, qu'il ne s'était pas montré assez performant pour qu'on en oublie de s'intéresser à autrui.

— Vous voyez pourquoi je ne voulais pas le demander cette nuit, dit Brii. C'est un grand honneur de se retrouver dans le lit de notre souveraine, et cela ne devrait pas constituer une récompense après un service de garde aussi mal rempli.

— La Déesse vous a réveillés en premier, lui fis-je remarquer. Il doit bien y avoir une raison à cela.

— Je n'ai pas senti de fleurs, observa Rhys.

— Moi non plus, mais peut-être n'est-ce pas tant l'œuvre de la Déesse que le fait que quelqu'un aurait dû me le mentionner plus tôt. J'ai vécu dans la peur de ma tante toute ma vie durant. Je me suis retrouvée la victime de ses tourments, et mon cousin a fait de mon enfance un véritable calvaire malgré la vigilance de mon père.

— Nous devons savoir quelle proportion de notre Reine se trouve dans sa nièce, souligna Hedera, particulièrement grave, si différent de son style habituellement taquin.

Je compris que peut-être, cette ironie maladive, tout comme le sens de l'humour de Rhys, dissimulait bien des choses, et d'autant plus

sérieuses.

— Rhys a besoin d'une douche, et tous les lits sont pris, mais les canapés sont assez grands.

— Amuse-toi bien, me dit Rhys en m'embrassant sur la joue.

Puis il passa à côté de moi en direction de la douche, en posant ses armes à l'arrière de la cabine, sur une étagère prévue pour des objets moins fatals, mais que nous venions juste de découvrir comme étant parfaite pour entreposer cet arsenal.

— Les canapés sont assez larges pour quoi ? s'enquit Brii.

— Pour baiser, répondis-je. Le sexe tout de suite, mais demain vous devrez convaincre l'une des gardes de vous accueillir, étant donné que cela ne marchera que si vous passez directement de mon lit à celui d'une autre, d'accord ?

— Cela vous ennuiera-t-il ? me demanda-t-il.

— Si je n'étais pas en partie une divinité de la fertilité, vous n'auriez pas droit à ces ébats cette nuit, répondis-je en éclatant de rire. Rhys a accompli son devoir avec brio ce soir, et si j'étais vraiment de chair mortelle, je me sentirai encore un peu endolorie, mais comme je ne le suis pas, le pouvoir s'élèvera aussi entre nous et cela devrait être plutôt agréable.

— Vos ordres sont donc de vous faire l'amour maintenant, pour ensuite nous trouver une garde et coucher avec dès que possible ? récapitula Hedera.

J'y réfléchis puis acquiesçai.

— Oui, ce sont mes ordres.

— Je vous aime bien, exulta Hedera en me souriant de toutes ses dents.

Je lui retournai son sourire, n'ayant pu m'en empêcher.

— Je t'aime bien toi aussi. Bon, maintenant, mettons-nous en quête de ces canapés pour nous prouver toute l'affection que nous nous portons.

Alors que nous nous dirigions vers la porte, la douche se mit à couler.

Chapitre 22

La maison de la plage comprenait en fait deux salons. Le plus petit était plus intime, si on pouvait qualifier ainsi un espace assez grand pour contenir la salle à manger, la cuisine, le vestibule d'entrée et une petite salle d'attente sur un côté. C'était la Grande Salle, mais le séjour étant plus restreint que le reste, on l'appelait le petit living. Le grand correspondait à une pièce à lui tout seul, avec tout un mur vitré du haut plafond au sol moqueté, l'une des rares pièces de la maison à être décorée ainsi. Cela serait problématique si l'eau trouvait son chemin jusqu'ici, raison pour laquelle elle était isolée de la plupart des autres et n'avait aucune porte menant à la plage. La longue et large banquette modulaire composait presque un carré complet dans l'espace. Il n'y avait qu'une entrée étroite à un bout, et des tables basses se raccordaient aux éléments à intervalles réguliers, offrant une surface où poser son verre, au cas où la petite table en bois doré qui trônait sur un côté, près d'un bar bien rempli, n'y suffirait pas.

Les canapés blancs se détachaient sur une étendue de tapis brun clair. L'harmonie des couleurs était très proche de celle de la résidence principale de Maeve Reed, tout en douces nuances : des blancs, des beiges, des bruns clairs, des dorés et des bleus, comme dans d'autres parties de la maison. Mais ici, il n'y avait rien pour distraire l'œil de cette surprenante étendue d'océan, et si l'altitude ne vous indisposait pas, vous pouviez rester près des fenêtres, le regard perdu en contrebas sur les crêtes des rochers martelés par les vagues.

Une pièce tout aussi belle que froide, elle donnait la sensation d'avoir été conçue afin de recevoir des partenaires d'affaire plutôt que des amis. Nous allions essayer d'apporter un peu de chaleur au décor.

Dehors, le ciel s'était encore obscurci. La mer, presque huileuse sous sa brillance noire d'encre où se reflétait la pleine lune, s'étendait à l'infini.

La moquette brun clair avait pâli en un gris-blanc sous l'effet de l'éclat lunaire et de la pénombre. Les banquettes émettaient un scintillement quasi spectral sous cette luminosité blafarde. Il faisait suffisamment clair pour que des ombres denses fassent leur apparition tout autour de la pièce. Et il fallait une lune particulièrement intense

pour porter de telles ombres brillantes, où nous avançâmes tous les trois. Notre peau refléta la lumière en scintillant comme si nous étions constitués d'eau limpide.

La maison était si silencieuse que me parvenaient la ruée et le murmure des vagues sur les rochers plus bas. Nous avançons dans un silence ouaté de clair de lune, d'ombres et du soupir du ressac.

Je me dirigeai vers la banquette la plus proche de la baie vitrée, car la qualifier de fenêtre ne lui aurait pas du tout rendu justice. Il s'agissait d'une surface de verre n'opposant rien à la mer qui s'étendait au loin jusqu'à ce qu'elle rencontre la courbe du monde en un arc de cercle sombre et mouvant qui luisait et étincelait sous l'effleurement de l'astre des nuits.

Quelque chose dans ce jeu de lumière m'incitait à vouloir voir encore davantage de ce panorama, et je passais à côté de la banquette pour aller me coller à la vitre, là où je pourrais bénéficier de cet aperçu vertigineux de la mer et des rochers, les vagues se parant d'écume d'un blanc argenté sous cette lumière diffuse.

Brii entreprit de se débarrasser de ses arcs, flèches et lames, les déposant avec soin sur la longue table qui se trouvait dans un coin du living.

Hedera vint me rejoindre, son flingue dans son holster et son épée à la ceinture, toujours harnaché dans ce gilet pare-balles. La plupart des hommes montreraient quelque hésitation après être restés aussi longtemps éloignés d'une femme, mais Hedera, m'ayant empoignée par les bras à m'en faire des bleus, me souleva du sol pour m'embrasser. Avec lui, il n'était pas question de se pencher ; il me fit venir à lui, et il était assez costaud pour me soulever dans les airs et me maintenir simplement là où il voulait que je sois.

La serviette qui m'emballotait les cheveux étant tombée par terre, ils se répandirent, humides et froids, contre nos visages. Après m'avoir enlacée par la taille pour me retenir, il y entremêla les doigts pour les tirer violemment, et je ne pus m'empêcher de le gratifier d'un cri de douleur, mais pas uniquement.

Sa voix dure, féroce, s'assourdissait déjà comme cela arrive à certains hommes, lorsqu'il dit :

— Les autres racontent que vous aimez la souffrance.

La mienne s'exhala en un halètement, tendue sous cette poigne avec laquelle il me retenait :

— Un peu, sans plus.

— Mais vous aimez ça ?

— Oui, j'aime ça.

— Bien, parce que moi aussi.

Il dut me lâcher les cheveux pour me plaquer encore plus fort contre son corps tandis que, de l'autre main, il défaisait les Velcros de

son gilet, qu'il fit passer par-dessus sa tête tout en me balançant quasi simultanément sur la moquette.

Je restai allongée là, le souffle coupé par cette brutalité. Il avait mis dans le mille pour que j'adopte illico une attitude soumise. La victime volontaire était un jeu que j'appréciais si c'était proprement fait. En cas contraire, il se serait retrouvé avec une bagarre sur les bras. La serviette dont je m'étais enveloppée s'était défaite si bien que j'étais couchée là, dans le plus simple appareil, pour le bénéfice du clair de lune et le sien.

Il m'immobilisa les jambes en se plaçant à califourchon dessus, piégeant ainsi le bas de mon corps, tandis qu'il se débarrassait de ses flingues, de son épée, de sa ceinture et de son tee-shirt, qui s'empilèrent autour de lui comme des pétales arrachés à une fleur fébrile.

Puis il se redressa au-dessus de moi, accroissant dans le procédé la pression sur mes jambes, ce qui me fit presque mal, quoique, à la réflexion... Je l'avais déjà vu nu, étant donné que la majorité chez nous n'avait aucun problème avec la nudité. Mais avoir un aperçu d'un homme entièrement dévêtu n'est pas la même chose que de remonter du regard le long de ce corps alors qu'il se trouve à croupetons sur vous, et que cette fois, vous savez que tout ce qu'il promet sera à vous incessamment sous peu.

Il avait la taille svelte, allongée. Même les muscles sous cette peau scintillante étaient longs et minces, comme si, indépendamment de ses actions, il ne s'étofferait pas plus de volume ; le corps d'un coureur de fond, la grâce et la rapidité mêlées à toute cette puissance physique. Sa chevelure s'était déployée en éventail autour de lui, et je remarquai qu'elle s'était animée d'elle-même sans l'intervention du vent, si ce n'est de sa propre magie qui la faisait se gonfler ainsi autour de lui tel un halo de la hauteur d'un corps, blanc, gris et argent. Les tiges grimpantes qui s'y entortillaient scintillèrent plus intensément, un fil électrique semblant avoir été intégré à chacune comme aux feuilles, les peignant de vert nuancé. La spirale dans ses yeux s'étant mise à tourner, j'eus l'impression que de les regarder trop longtemps finirait par m'étourdir.

Quoi qu'il vît sur mon visage, cela l'incita à défaire vivement son pantalon, qu'il fit glisser le long de ses hanches étroites, révélant ainsi cette dernière partie de son anatomie déjà dure, longue, épaisse, comme si son corps avait décrété que le reste de sa personne était assez mince comme ça et il y remédiait précisément à cet endroit-là. Cette turgescence gonflée était redressée, plaquée contre son ventre, résumant tout ce qu'en cet instant on aurait pu désirer.

Puis il s'inclina vers moi, me maintenant toujours les jambes de ses genoux, ce qui l'obligerait à déplacer cet impressionnant

gonflement frissonnant d'impatience. Il se pencha sur moi, mais ses cheveux ne retombèrent pas vers l'avant, s'écartant de part et d'autre de nous, si bien que nous nous retrouvâmes abrités sous leur lueur et leur mouvance qui produisaient tout autour de nous une sonorité de feuilles bruissant sous le vent.

M'ayant ensuite cloué les poignets au sol, je me retrouvai complètement immobilisée, mais il ne pouvait pas m'atteindre. J'étais donc piégée, mais dans aucun but particulier, du moins que je puisse identifier.

Le visage frôlant le mien, il me murmura :

— Ne sourcillez pas, Meredith. Ce n'est pas une expression que je veux voir en ce moment.

— Laquelle souhaitez-tu voir, alors ? parvins-je à lui demander, malgré ma voix haletante.

Et il m'embrassa. Il m'embrassa comme s'il me dévorait, de ma bouche vers le bas, tout en dents et en morsures, puis, lorsque, à bout, je me sentis prête à en hurler, il varia ce baiser, long, profond, aussi tendre et attentionné qu'aucun dont on m'eut jamais gratifiée.

Il releva la tête juste assez et je pus voir ses iris, qui n'étaient plus en spirales, mais juste d'un vert scintillant comme aveuglés par la lumière.

— Cette expression-là, précisa-t-il. Vous avez dit dans la douche que vous aviez eu tous les préliminaires nécessaires, je ne m'en préoccuperais donc pas. Mais je voudrais que vous sachiez que je ne suis pas comme votre Mistral. Certaines nuits, la tendresse est également appréciable.

— Mais pas cette nuit, chuchotai-je.

Il eut un sourire.

— Non, pas cette nuit, parce que je vous ai vue prendre un millier de décisions chaque jour, Princesse. Toujours chargée de responsabilités, toujours un choix à faire, toujours quelque chose qui affecte tant de monde. J'ai senti que vous aviez besoin parfois que les décisions soient prises pour vous et que le choix ne vous incombe pas, un domaine où vous pourriez vous décharger et arrêter d'être la Princesse.

— Pour devenir quoi ? lui demandai-je dans un murmure.

— Seulement ça.

Et il m'emprisonna les poignets d'une main tandis que de l'autre il faisait descendre son pantalon jusqu'à mi-cuisses. Puis il déplaça les genoux sur mes jambes et s'en servit pour les écarter plus largement, afin de pouvoir se mettre à pousser contre l'ouverture de mon intimité.

Il était presque trop long sous l'angle qu'il venait d'adopter, et il dut s'aider de sa main libre pour faire glisser l'extrémité de son

membre à l'intérieur. Il bandait tellement que, malgré la séance précédente, il dut forcer en me pénétrant, se frayant un passage des hanches.

Je relevai juste un peu la tête pour pouvoir observer son sexe qui pénétrait ainsi le mien. Cette première fois où un homme me pénètre, il y a invariablement quelque chose qui m'incite à vouloir le regarder à l'œuvre, et la simple vue de lui si gonflé, si gros... me fit gémir, incapable de proférer le moindre mot.

Il pesait presque de tout son poids sur mes poignets qu'il maintenait toujours au sol. Cela faisait mal, ce qui était loin d'être désagréable, de cette manière qui me laissait savoir que j'avais vraiment laissé passer cet instant de décision. J'aurais pu le lui refuser, protester, mais s'il n'avait pas voulu me lâcher, je n'aurais pu l'en dissuader, et ce moment de capitulation se révéla être précisément ce dont j'avais besoin.

Je criai encore à deux reprises avant qu'il ne se fraie un passage en moi aussi loin qu'il y parvint, arrivant aux confins internes de mon corps avant même de se retrouver entravé par ses propres limites. Il commença alors à se retirer, puis à se pousser en moi, pour finalement que je sois suffisamment moite et lui suffisamment prêt. Et là, il entreprit de me pénétrer en va-et-vient, lentement, par de longs coups de reins. Vu la manière dont il avait commencé, je m'étais attendue à ce que nos ébats soient quelque peu portés à la brutalité, mais lorsqu'il m'eut pénétrée cela me fit penser à ce second baiser qu'il m'avait donné, profond, tendre et tellement inattendu.

Il poursuivit ce rythme lent, régulier, jusqu'à ce que je bascule du bord du précipice, hurlant son nom à gorge déployée. Mes mains se contractaient sous sa poigne, et si j'avais pu l'atteindre, j'aurais gravé son corps de mes ongles. Mais il me retenait toujours, sans efforts, se protégeant ainsi tandis qu'il me chevauchait et que j'en criais son nom à l'infini.

Mon corps était parcouru de lumière, ma peau scintillante assortie à la sienne. Mes cheveux luisaient comme autant de rubis en se reflétant sur les siens blancs assombris, et mes yeux ajoutaient aux siens un chatoiement mordoré et des nuances de vert diversifiées, de telle sorte que nous reposions dans un tunnel inondé de luminosité et de magie, formé par la cascade de sa chevelure.

Ce ne fut que lorsque je ne fus plus qu'une chose toute frémissante, tout en extrémités nerveuses et en paupières papillonnantes, incapable de fixer mon regard sur quoi que ce soit, qu'il s'y remit. Et cette fois, il n'y avait plus aucune délicatesse. Cette fois, il me chevaucha comme si j'étais sa chose et qu'il voulait s'assurer de s'appropriier chaque partie de mon être. Il se mit à me marteler intérieurement, et il me fit jouir à nouveau quasiment dès

son premier coup de reins, au point que j'en hurlai, encore et encore, comme si chaque pénétration déclenchait ma jouissance. Je n'aurais su dire où s'arrêtait un orgasme ni où s'amorçait le suivant. Cela n'était qu'un prolongement ininterrompu de plaisir, jusqu'à ce que, la voix rauque d'avoir tant hurlé, je ne fus plus que vaguement consciente de ce qui m'entourait. Le monde s'était réduit au martèlement de son sexe et à ce plaisir que je ne pouvais qu'exprimer haut et fort.

Finalement, il me pénétra d'un dernier coup de reins, et en cet instant je sus qu'il s'était montré plus attentionné, car cette ultime poussée m'arracha un hurlement de douleur, mais à la souffrance s'entremêlait tant de jouissance qu'elle cessa de l'être pour me conduire au plaisir enflammé et scintillant de l'extase.

Ce ne fut que lorsqu'il entreprit de se retirer de moi que je réalisai qu'il ne me maintenait plus les poignets, mais que quelque chose d'autre s'en chargeait. Je n'arrivais pas suffisamment à refocaliser ma vue pour l'identifier, et lorsque je tentai de me dégager, je vis des cordes, mais différentes de tous liens que j'eusse jamais touchés.

Lorsqu'il se déplaça, je remarquai que je ne pouvais pas non plus bouger les jambes. D'autres cordes m'entortillaient les cuisses et les mollets.

Je me débattis, tout autant pour me remettre les yeux en face des trous que pour reprendre mes esprits. Comme j'abhorrais de devoir retarder ainsi cette chute au cœur de l'abyme de tant de plaisir, mais je voulais voir avec quoi il m'avait attachée, et comprendre comment il avait pu procéder sans les mains.

Du lierre me liait les poignets, menant vers d'autre lierre qui avait grimpé en partie sur la baie vitrée, de telle sorte que les sombres tiges se découpaient de manière linéaire contre la pénombre adoucie. Il ne faisait pas aussi nuit que lorsque nous avions commencé, mais ce n'était pas encore l'aube. L'obscurité s'estompait mais aucune lumière n'était vraiment perceptible. Cette aurore factice se pressait contre les vitres, à demi dissimulée par ce réseau assombri que formaient ces circonvolutions organiques.

Hedera se remit debout, en se stabilisant d'une main sur le dossier de la banquette, et même alors, il faillit tomber.

— Cela faisait si longtemps que je n'avais eu l'occasion de donner autant de plaisir à une femme. Je n'ai pas pu invoquer ces tiges grimpantes depuis plus longtemps encore. Vous êtes liée par le lierre, Princesse.

Je tentai de lui indiquer que je n'y comprenais rien, mais Briac était là, debout, nu, près des vitres recouvertes de ce feuillage en pleine croissance, et je pus voir le blanc cendré de sa peau, pas de ce teint d'éclat lunaire comme la mienne, mais d'un gris-blanc dont

personne d'autre aux deux Cours n'aurait pu se vanter. D'une carrure plus large qu'Hedera, son corps était plus étoffé, notamment de muscles. Brie n'en était pas moins magnifique, gracieux avec ses longues tresses jaunes qui retombaient par-dessus l'une de ses épaules pour poursuivre leur trajectoire sur l'avant de son corps, dissimulant en partie son membre en érection, impatient. Mais il serait obligé de les dénouer pour cacher entièrement cette splendeur. Allongée là, pieds et poings liés, incapable de me relever ou de bouger, il me toisait, nu et prêt.

— Ce n'est pas ainsi que je serais venu vous rejoindre la première fois, Princesse Meredith, me dit-il, semblant quelque peu dans l'embarras, une émotion que nous ne nous autorisions pas souvent durant nos ébats.

— Notre Brie n'est pas vraiment un adepte du bondage, précisa Hedera avec cette note taquine qui s'était faite coutumière dans ses propos, quoique ce soupçon de tristesse qu'il avait adopté depuis si longtemps manquât à l'appel, comme s'il n'y avait pas la place pour autre chose que ce dernier reflet de joie.

Je tirai sur le lierre, qui s'anima contre ma peau, resserrant son étreinte en se tortillant, vivant, et ses tiges raffermirent leur prise alors que je tentais de m'en dégager.

— Oui, dit Hedera, cette plante est bien vivante. Elle fait partie de ce que je suis, mais elle s'est réveillée, Meredith. Plus vous vous débattrez, plus elle se resserrera. Débattrez-vous de trop et elle vous entravera bien plus que vous ne le souhaiteriez.

Brie se laissa tomber à genoux, puis se mit à ramper à quatre pattes vers moi, et les tiges qui vrillaient au sol s'éloignèrent à son approche en se tortillant de plus belle, semblables à de petits animaux qui décampent pour ne pas se faire alpaguer. Je ne pus m'empêcher de tenter de me dégager juste un peu de mes liens tandis qu'il se rapprochait ainsi de moi. Les tiges mouvantes se resserraient, comme des mains me rappelant de m'en abstenir, et je m'efforçai de rester tranquille lorsque Brie s'installa à califourchon sur moi, toujours en appui sur les mains et les genoux, de telle sorte que je pus parcourir des yeux son corps, vers le bas, et constater qu'il était dur, fin prêt. Et j'allais avoir besoin pour l'accueillir qu'il s'active entre mes cuisses comme Hedera venait de le faire.

Brie rapprocha des miennes ses lèvres rouges, pulpeuses, les plus magnifiques des deux Cours réunies, et murmura :

— Dites oui.

— Oui.

Il eut un sourire, puis m'embrassa, et je lui retournai son baiser.

Il commença alors à se frayer un passage en moi...

Chapitre 23

Il s'appuya sur ses bras comme l'avait fait Hedera. Ils étaient tous les deux bien trop grands pour pouvoir pratiquer la position du missionnaire en ma compagnie. Brii se glissa dans mon intimité plus facilement qu'Hedera, mais ce n'était pas du tout parce qu'il était de moins gros gabarit.

— Par la Déesse ! Qu'elle est moite, mais étroite !

— Pas aussi étroite qu'elle l'était tout à l'heure, avant que je sois passé par là, répliqua Hedera.

Il s'était tellement rapproché que je l'aperçus par-delà la courbe des épaules de Brii, ne me quittant pas des yeux pendant que l'autre homme trouvait son rythme et se mettait à s'animer en me pénétrant en va-et-vient, son corps pompant au-dessus du mien, tandis qu'Hedera me maintenait immobilisée pour lui faciliter la tâche.

Brii leva une main du sol où il était en appui pour encadrer mon visage.

— Je veux que vous me regardiez pendant que je vous baise, Princesse, plutôt que lui !

Comme si je l'avais offensé en détournant les yeux. Il avait néanmoins fait la preuve qu'il avait une préférence pour la douceur, quoiqu'il eût plusieurs vitesses à son actif. Il se mit à me pilonner aussi vite et vigoureusement que possible, si bien que la sonorité produite par la chair claquant contre la chair, sa respiration laborieuse et mes petits gémissements de protestation furent tout ce que put retenir le monde.

Il était encore trop tôt après tout le bon boulot d'Hedera, et Briac me fit jouir en un quart de tour. Un moment, je chevauchai sur la vague du plaisir, le suivant mon corps se rebiffait en se contractant sous le sien, se rebellant contre l'orgasme, contre le lierre qui le ligotait, le dos arqué, la tête rejetée en arrière, hurlant son nom contre les vitres.

Briac me chevaucha jusqu'à ce que mon corps s'apaise, puis je restai aveugle et flasque sous lui, et ce ne fut qu'à ce moment-là qu'il autorisa à son membre cette dernière pénétration, avant de pousser au-dessus de moi un cri dénué de mots. Puis il s'effondra sur moi, tous

muscles relâchés, mais sous son poids, j'éprouvai une sensation agréable et appropriée. Son cœur martelait contre mon corps, sa respiration si pénible qu'à son écoute, on avait l'impression qu'il s'activait encore diligemment alors qu'il était couché là, sur moi, trop épuisé pour pouvoir faire le moindre mouvement, trop éreinté pour faire quoi que ce soit, si ce n'est se déplacer légèrement de côté pour ne pas m'étouffer sous son torse et son ventre.

Lorsqu'il parvint enfin à bouger, il se retira de moi, ce qui me fit à nouveau gémir, et déclencha chez lui un cri de douleur comme de plaisir.

Je réussis à m'éclaircir suffisamment la vue pour constater qu'il était couché sur le flanc à mes côtés et ses yeux tout papillonnants se fermer. Sa voix se fit entendre, enrouée et pâteuse :

— Par la Déesse, comme c'était bon ! Presque trop !

— Cela fait presque mal, n'est-ce pas, après tout ce temps ? s'enquit Hedera.

Et à présent, je pouvais le voir assis sur la banquette, aux premières loges pour profiter du spectacle.

— C'est ça, répondit Brii.

— Princesse, m'entendez-vous ? me demanda Hedera.

Je le regardai en clignant des paupières et parvins finalement à lui répondre un « oui » haletant.

— Comprenez-vous ce que je dis ?

— Oui.

— Dites-nous quelque chose d'autre que « oui ».

J'ébauchai un faible sourire, avant de lui répondre :

— Que veux-tu que je te dise ?

— Bien, vous m'entendez vraiment, répliqua-t-il en souriant. J'ai bien cru que nous allions vous faire mourir de plaisir.

— Pas vraiment.

— Ce n'est que partie remise, rétorqua-t-il.

Une remarque qui lui valut de ma part un regard un peu plus sévère, tandis que j'essayai de repousser cette surprenante sensation de bien-être qui décollait de toutes ces joyeuses activités. L'aube pointait à l'Est, et le ciel occidental irradiait d'une blanche luminosité. La nuit s'était éclipsée durant nos ébats.

— Je ne pense pas qu'il y aura de prochaine fois, lui notifiai-je – et j'entendis que ma voix était devenue rauque d'avoir tant hurlé leurs noms.

Son sourire s'épanouit d'autant plus, et ses yeux recélaient cette connivence commune aux hommes une fois qu'ils vous ont intimement connue.

— Vous nous avez ordonné de baiser avec quelqu'un d'autre aussi vite que possible. Vous ne nous avez pas ordonné de ne jamais plus

vous baiser.

Je n'aurais pu dire le contraire, quoiqu'il me semblât qu'il aurait mieux valu, mais je n'arrivais toujours pas à avoir la tête claire pour argumenter. Mon corps me donnait la sensation d'être tout mou, liquéfié, comme si je ne l'habitais qu'à moitié. Je ne m'étais pas évanouie, mais il s'en était fallu de peu.

Les tiges de lierre se désentortillèrent d'elles-mêmes de mes bras et de mes jambes, s'éloignant en s'enroulant comme si elles étaient dotées de muscles et d'esprit. Je sentis alors un parfum floral, mais qui n'était pas celui des roses ni des fleurs de pommier.

Mon regard se porta au-delà de Brii, toujours allongé sur le côté contre la baie vitrée. Un arbre à l'écorce gris-blanc poussait tout contre, juste à quelques mètres de nous, s'élevant au moins à trois mètres au-dessus de nos têtes, tout couvert d'efflorescences blanches et roses qui embaumaient toute la pièce.

Je me soutins tant bien que mal sur les coudes pour mieux le voir. Je remarquai que l'écorce était de ce même blanc cendré que la peau de Briac. Je savais depuis toujours qu'il avait été une sorte de divinité végétale, quoique son nom n'apportât dans ce sens aucun indice. Mon regard quitta cet arbre en fleurs pour se poser sur l'homme à côté de moi qui, selon toute apparence, semblait avoir perdu connaissance.

— C'est un...

— ... cerisier, termina pour moi Hedera.

Chapitre 24

Nous ne savions pas si ces plantes grimpantes et cet arbre demeureraient ici, ou s'ils disparaîtraient comme le pommier apparu dans notre résidence principale après que Maeve Reed et moi y avions fait l'amour. Par conséquent, sans vraiment en débattre, nous prîmes notre petit déjeuner dans le living officiel sous les branches déployées de ce cerisier tout fleuri qui exhalait comme un petit air de printemps.

Le trajet était plus long pour Galen et Hafwyn qui nous servaient, mais tout le monde donna un coup de main et personne ne le considéra comme une corvée tandis que les premiers pétales tombaient dans nos assiettes. Avant même d'avoir terminé de petit déjeuner, nous nous sommes retrouvés assis dans une pièce remplie de ces flocons rosés et blancs, et là où s'étaient présentées les fleurs pointait l'amorce de feuilles et bourgeonnait à peine celle des fruits.

Nous discutâmes tranquillement sous cette averse florale et ce feuillage en pleine croissance, et rien que nous ayons à partager ne nous semblait aussi moche, ou aussi dur, ou aussi dangereux que cela l'aurait dû, comme si l'atmosphère même s'était faite plus harmonieuse et sereine, et que rien n'aurait pu nous inquiéter.

Je savais que ce répit serait de courte durée, mais tant qu'il durerait, autant tous en profiter. Ainsi, alors que Doyle et Frost auraient dû se soucier d'avoir pioncé comme des loirs toute la nuit, il n'en était rien. Rhys et moi leur fîmes part du rêve où figuraient Brennan et ses hommes, et nous discutâmes tous ensemble de sa signification possible, et de ce que pouvait vouloir dire le fait que les soldats que j'avais guéris soient à même d'en guérir d'autres à leur tour.

Nous évoquâmes des choses terribles, mais rien ne semblait aussi insoutenable à entendre alors que l'arbre continuait à pousser au-dessus de nos têtes et que la lumière irradiait en se déversant sur la mer. C'était l'un des dimanches les plus paisibles que j'eusse jamais connus, empli de conversations tranquilles, de caresses affectueuses et de tendres étreintes, et même l'annonce que Rhys avait maintenant un sithin tout neuf pour lui tout seul ne causa pas le moindre trouble. C'était comme si nous pouvions nous transmettre n'importe quelle

nouvelle, quelle que soit son importance ou son caractère sinistre, sans qu'elle nous paraisse, à ce moment-là, aussi sérieuse ou dramatique que ça.

Nous bénéficions d'un jour béni, et bien que nous ayons fait le projet de retourner à la maison principale le soir même, nous y avons renoncé d'une certaine manière. Aucun de nous ne voulait briser ce charme, car c'en était bien un, ou du moins, une bénédiction. Quel que soit l'envoûtement que nous sentions, nous ne voulions qu'une chose : qu'il s'éternise. Et il dura toute cette journée, et toute la nuit, mais le lundi matin finit toujours par se pointer, et la magie du week-end n'est pas faite pour durer, pas même pour les Princesses feys et les guerriers immortels, ce qui était à déplorer.

Chapitre 25

Blottie le nez contre le dos de Frost, je humai son parfum suave, un bras sur sa taille, mes hanches s'encastrant contre la rondeur ferme de son cul. Doyle était allongé contre mon dos, m'imbriquant tout aussi parfaitement au creux de son corps. Ils étaient plus grands que moi d'une bonne trentaine de centimètres, de ce fait, s'emboîter ainsi signifiait que nous avions dû choisir entre nous retrouver face à face ou pubis contre pubis. Il n'y avait aucun moyen d'effectuer à trois l'un de ces deux cas de figure simultanément.

Doyle se pelotonna dans son sommeil, un bras balancé sur moi et sur le flanc de Frost. De tous mes hommes, ils étaient ceux qui se touchaient le plus en dormant, comme s'ils avaient besoin de se rassurer en vérifiant non seulement que j'étais là, mais que l'autre y était, lui aussi. Chose que j'appréciais.

Doyle s'agita un peu plus et je pris soudain conscience que son membre se montrait particulièrement réjoui d'être ainsi pressé contre mon arrière-train. Cette sensation m'extirpa de ma somnolence. Sans horloge en vue, j'ignorais combien de temps il nous restait avant que l'alarme ne se déclenche mais, quoi qu'il en soit, je voulais en faire bon usage.

De la musique me parvint. Ce n'était pas le réveil, mais *Feelin' Love*, de Paula Cole, ce qui voulait dire que cela venait de mon téléphone. Je sentis que Doyle et Frost se réveillaient en sursaut, le corps tendu, les muscles prêts à bondir en urgence du plumard, au cas où. J'avais remarqué que la plupart de mes gardes se réveillaient comme ça, à moins que je ne les fisse émerger du sommeil par des caresses et des requêtes d'ordre sexuel, comme si tout autre cause signifiait une crise en puissance.

— C'est mon portable, crus-je bon de leur préciser.

De menus signes de tension semblèrent glisser de leurs muscles contractés. Frost tendit son long bras sur le côté du lit pour se mettre à farfouiller dans la pile de vêtements par terre, là où la nuit dernière toutes nos fringues avaient atterri.

L'un des détails intéressants au sujet du Treo était qu'il pouvait diffuser une chanson dans son intégralité, et c'est d'ailleurs ce qu'il

faisait en ce moment même tandis que Frost était à sa recherche. Pour que j'arrive à toucher le sol sans dégringoler du lit, quelqu'un devait me retenir, mais Frost y parvenait sans problème. Il ne subsistait plus en lui la moindre tension lorsque, finalement, il me tendit avec nonchalance le cellulaire.

La chanson avait suffisamment duré pour me faire m'interroger sur ce choix particulier de sonnerie principale, qui fonctionnait parfaitement jusqu'à ce qu'elle s'éternise en déclamant en public ces paroles sexuellement explicites, quoique cela ne me gênât en rien. Mais je m'attendais à tout moment à ce qu'une grand-mère respectable ou qu'une maman avec enfants en bas âge ne se mettent à rouspéter. Jusqu'à présent, personne ne s'était manifesté, ou il se pouvait que je sois parvenue juste à temps à y mettre un terme.

Ayant ouvert le rabat, je me retrouvais soudainement en communication avec Jeremy Grey, mon patron.

— Merry, Jeremy à l'appareil.

Je me redressai, à la recherche du cadran du réveil sur la table de chevet, craignant de ne pas m'être réveillée à temps. Les rideaux opaques de la chambre occultaient toute luminosité, ce qui n'aidait pas mes affaires.

— Quelle heure est-il ?

— Il n'est que six heures ; il t'en reste encore quelques-unes avant d'arriver au bureau.

Son ton était sinistre. Jeremy étant en général plutôt optimiste de nature, il devait y avoir un problème.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Jeremy ?

Allongés sur le dos, Doyle et Frost m'observaient. À nouveau, on pouvait sentir la tension qui les animait, puisqu'ils savaient, tout comme moi, que Jeremy n'appellerait pas si tôt pour annoncer une bonne nouvelle, quelle qu'elle soit. C'est bizarre que personne ne vous réveille avec des nouvelles sympas.

— Il y a eu un autre assassinat de Feys.

M'étant assise, les draps s'amoncelèrent sur mes genoux.

— Semblable au précédent ?

— Je ne le sais pas encore. Lucy vient juste de m'appeler.

— Elle t'a appelé, et pas moi ? Après tout le bordel que ma présence a causé au cours de l'enquête sur les derniers meurtres, dois-je en déduire que je suis dorénavant cataloguée *persona non grata* ?

— C'est un fait, mais je sens que je veux avoir ton opinion et celle de tes gardes sur le message particulièrement explicite qu'elle m'a laissé : « Faites venir tout employé que vous pensez pouvoir être le plus efficace dans cette affaire. Je fais confiance à votre jugement, Jeremy, et je sais que vous comprendrez la situation. »

— Drôle de façon d'en faire la requête. Cela ne lui ressemble pas.

— Comme ça, lorsque vous vous montrerez, ce ne sera pas son problème, mais le mien, et je peux trouver des arguments bien plus percutants qu'elle pour expliquer la nécessité de votre assistance.

— Je ne suis pas sûre que les supérieurs de Lucy aient tort, Jeremy. Qu'elle ait été obligée de venir à mon secours lui a fait perdre le seul témoin qu'elle avait.

— Sans doute, mais si un Fey, plus particulièrement un demi-Fey, décide de prendre la poudre d'escampette, il n'hésitera pas. Ils savent disparaître bien mieux que la plupart d'entre nous.

Il avait raison, mais...

— C'est vrai, mais cela n'en a pas moins fait désordre.

— N'amène que des gardes capables de générer suffisamment de glamour pour pouvoir se planquer à la vue de tous. Et amènes-en davantage que la dernière fois ; d'après ce que j'ai pu voir aux infos, deux n'ont pas suffi.

— Si je fais venir du renfort, il y aura encore plus de choses à dissimuler, répondis-je.

— Je ferai venir d'autres employés pour nous rencontrer sur place, afin que nous nous présentions tous en force. Nous te dissimulerons grâce au nombre de nos effectifs, et Doyle et Frost devront rester à la maison. Ils ne sont pas très doués en glamour, et se font bien trop remarquer.

— Ils ne vont pas apprécier.

— Tu es Princesse ou tu ne l'es pas, Merry. Si tu dois prendre le commandement, alors assume. En cas contraire, arrête de prétendre.

— La voix de l'expérience, rétorquai-je.

— Comme tu le sais. Quand j'aurai besoin de toi, va rejoindre Julian à cette adresse.

Il me fournit les indications sur notre lieu de rencontre afin que nous ne nous fassions pas repérer dans une voiture pouvant lui être associée.

— Ils ne nous laisseront pas entrer en si grand nombre sur une scène de crime, Jeremy.

— Certains d'entre nous n'ont pas besoin d'y entrer pour faire leur boulot, et cela ne fera pas de mal à notre réputation de voir certains d'entre nous en train d'aider les policiers.

— C'est le genre de réflexion qui explique pourquoi tu es le boss.

— Garde bien ça en mémoire, Merry. Tu dois mériter le droit de rester le patron. Raccroche et profite bien de ces quelques heures de répit en compagnie de tes petits copains, mais sois prête à mériter ce titre de Princesse. Laisse tes deux ombres à la maison, et lorsque je t'appellerai, viens avec ceux qui se fondent le mieux dans le décor.

Je coupai donc la communication et expliquai à Doyle et à Frost pourquoi ils n'allaient pas m'accompagner si je devais m'absenter, ce

qu'ils n'apprécient pas du tout. Mais j'avais suivi les conseils de Jeremy. C'était moi qui commandais. Il avait raison. Soit j'assumais totalement ce rôle, soit quelqu'un d'autre s'en chargerait. Je l'avais presque cédé auparavant à Doyle, et à présent à Barinthus. Il y avait bien trop de meneurs d'hommes parmi nous et pas assez de suiveurs.

Doyle enfila un jean et un tee-shirt, et Frost un costume. Je choisis pour ma part une robe légère d'été et des chaussures à talons, cet accessoire spécifiquement pour Sholto qui, aujourd'hui, allait venir avec moi. Il excellait autant au glamour que tous les autres et pouvait voyager instantanément de son royaume à cette frontière où le sable rencontre l'écume, car c'était un lieu intermédiaire et il était le Seigneur de l'Insaissable, le seul Sidhe capable – avec le Roi Taranis – d'effectuer ce type de voyage interspatial.

Le véritable problème étant que seuls deux de mes gardes étaient vraiment très efficaces au glamour personnel. Rhys et Galen pourraient m'accompagner en tant qu'escorte principale, mais nous avons besoin de bien plus d'hommes. Je connaissais suffisamment Doyle et Frost pour savoir que, s'ils ne pouvaient m'escorter, ils auraient insisté sur ce point, ce qui me convenait parfaitement. Mais qui ? Sholto était très doué au glamour et ne saurait tarder à arriver, mais qui d'autre ? Au lieu de nous détendre, nous passâmes donc le reste de la matinée à débattre de ceux qui allaient venir avec moi.

— Saraid et Dogmaela sont toutes deux presque aussi bonnes au glamour que moi, suggéra Rhys.

— Mais elles ne nous ont rejoints que depuis quelques semaines, fit remarquer Frost. Nous ne leur avons pas encore confié la sécurité personnelle de Merry.

— Nous devons un jour ou l'autre les tester, répondit Rhys.

Puis Doyle prit la parole du bord du lit où il s'était assis pendant que je m'habillais.

— Elles étaient les gardes favorites de Cel il y a encore quelques semaines à peine. Je ne suis pas tellement enthousiaste à l'idée de leur confier la garde rapprochée de Merry.

— Moi non plus, l'approuva Frost.

— Je les ai trouvées néanmoins compétentes ici, à la maison de la plage, mentionna Barinthus près de la porte close.

— Mais cela ne consistait qu'à surveiller le périmètre, répliqua Doyle. Je ferai confiance à n'importe quel garde pour s'en charger. La sécurité de Merry représente une mission radicalement différente.

— Soit nous leur faisons confiance, soit nous devons les renvoyer, souligna Rhys.

Après un échange de regard avec Frost, Doyle renchérit :

— Je ne suis tout de même pas aussi méfiant que ça.

— Alors tu dois en laisser d'autres assurer la protection de Merry,

dit Barinthus. Elles commencent déjà à soupçonner qu'on ne leur fait pas confiance en raison de leur allégeance avec le Prince Cel.

— Comment le sais-tu ? lui demandai-je.

— Elles ont vécu des siècles durant avec une Reine et un Prince auxquels obéir ; elles ressentent à nouveau le besoin qu'on les commande. Vous en avez laissé beaucoup ici, à attendre à la maison de la plage ces dernières semaines. Je suis celui qu'elles doivent suivre.

— Tu n'es pas leur leader, rétorqua Rhys.

— Non, c'est la Princesse. Mais votre prudence en les gardant éloignées d'elle a créé une vacance au niveau du commandement. Elles sont effrayées par ce nouveau monde où vous les avez emmenées, et s'interrogent sur la raison pour laquelle vous n'avez prise aucune d'elles comme dames d'honneur.

— C'est une coutume humaine adoptée par la Cour Seelie, signalai-je. Ce n'est pas dans les mœurs des Unseelies.

— Il est vrai, mais bon nombre de celles qui nous ont accompagnés ont passé bien plus de temps à la Cour Seelie qu'à la nôtre. Elles apprécieraient de retrouver quelque chose qui leur soit familier.

— Ou serait-ce plutôt toi qui souhaiterais retrouver tes repères ? insinua Rhys.

— Je ne vois pas où tu veux en venir, Rhys.

— Oh que si ! répliqua-t-il avec, dans la voix, un vague soupçon de gravité.

— Permets-moi d'insister, mais je ne vois vraiment pas ce que tu veux dire par là.

— La fausse modestie ne te ressemble guère, Dieu des Mers.

— Pas plus qu'à toi, Dieu de la Mort, riposta Barinthus avec, à présent, une infime note d'irritation dans le ton.

Cela n'avait rien à voir avec de la colère. J'avais rarement vu cet homme à la stature gigantesque piquer une crise, mais une tension que je n'avais encore jamais remarquée était palpable entre eux deux, ce qui me poussa à leur demander :

— Qu'est-ce qui vous arrive ?

Ce fut Frost qui répondit :

— De tous ceux à tes côtés, ce sont deux des plus puissants.

Je me tournai vers lui :

— Quel est le rapport avec cette tension entre eux ?

— Ils sont en train de récupérer progressivement la totalité de leurs pouvoirs, et comme des béliers au printemps, ils veulent évaluer lequel sera le plus fort en se donnant des coups de corne.

— Nous ne sommes pas des bêtes, Froid Mortel !

— Mais vous n'hésiteriez pas à me rappeler que je ne suis pas

vraiment Sidhe, pas plus que l'un des enfants de Danu lorsqu'elle aborda initialement les rivages de notre patrie. Vous me rappelez tout cela en m'appelant par ce vieux surnom. J'étais Froid Mortel et, à une époque, encore moins que ça.

Barinthus le dévisagea, avant finalement de répondre :

— Peut-être est-ce toujours ainsi que je considère ceux qui furent autrefois inférieurs aux Sidhes et le sont encore tout en l'étant devenus. Je n'en ai pas vraiment l'intention, mais je ne peux nier que je trouve difficile de te voir avec la Princesse et prêt à être l'un des pères de ses enfants, alors que tu n'as même jamais fait l'objet d'un culte et n'étais jadis qu'un être d'apparence juvénile qui sautillait dans les nuits tranquilles hivernales en peignant les carreaux de givre.

Que Barinthus ait pu penser que les Sidhes qui avaient démarré dans l'existence comme étant autres étaient inférieurs m'avait échappé, et je n'essayai même pas de réprimer ma surprise.

— Tu ne me l'avais jamais dit, Barinthus.

— J'aurais accepté n'importe qui comme père de tes enfants si cela avait pu te faire accéder au trône, Meredith. Une fois en place, nous aurions pu renforcer les fondations de ton pouvoir.

— Non, Barinthus, nous aurions pu prendre le trône pour nous retrouver ensuite en butte aux tentatives d'assassinat jusqu'à ce que certains de nous finissent par y laisser leur peau. Les nobles ne m'auraient jamais acceptée.

— Nous aurions pu les contraindre à se soumettre à ton pouvoir.

— Tu n'arrêtes pas de dire « nous », Faiseur de Rois. Pourrais-tu le définir ? s'enquit Rhys.

L'avertissement de Rhys lorsque nous étions arrivés à la maison de la plage me revint en mémoire.

— Nous, en tant que nous autres, ses Princes et ses nobles, répondit Barinthus.

— Moi excepté ! rétorqua Frost.

— Je n'ai pas dit ça.

— Mais tu n'en penses pas moins, lançai-je à Barinthus en tendant la main à Frost, qui vint me rejoindre, redressé de toute sa taille.

J'appuyai la tête contre sa hanche.

— Est-il vrai que tu as été couronnée par la Féerie même avec la bénédiction de la Déesse en personne ? me demanda Barinthus. As-tu vraiment porté la Couronne du Clair de Lune et des Ombres ?

— Oui, fut ma réponse.

— Et Doyle était-il vraiment couronné d'épines aux pointes d'argent ?

— Oui, dis-je en jouant des doigts sur la main de Frost, frottant mon pouce contre ses jointures, réconfortée par la réalité solide de sa hanche contre ma joue.

Barinthus se couvrit le visage des mains, comme s'il ne supportait plus de nous voir.

— Quelque chose ne va pas ? lui demandai-je.

Il répondit sans les baisser :

— Tu as gagné, Merry, ne le comprends-tu pas ? Tu as remporté le trône, et ces couronnes auraient réduit la noblesse au silence.

Puis lorsque ses mains s'écartèrent, son visage réapparut, tourmenté.

— Tu ne peux en être aussi sûr, dis-je.

— En ce moment même, tu es là devant moi avec lui à tes côtés. Celui pour qui tu as renoncé à tout !

Je finis par comprendre ce qui le taraudait, ou du moins, c'est ce que je crus.

— Tu es embêté parce que j'ai renoncé à la couronne pour sauver la vie de Frost ?

— Embêté ?! rétorqua-t-il en éclatant d'un rire empreint de dureté. Embêté... non, je ne dirais pas cela. Si une telle bénédiction avait été offerte à ton père, il aurait su qu'en faire.

— Mon père a pourtant quitté la Féerie des années durant afin de me sauver la vie.

— Tu étais son enfant.

— L'amour demeure l'amour, Barinthus. Quelle importance a sa nature ?

Il laissa échapper une exclamation de dégoût.

— Tu es une femme, et il se pourrait que de telles choses t'émeuvent, mais Doyle, dit-il en se tournant vers lui : Doyle, tu as renoncé à tout ce que nous aurions pu souhaiter pour sauver la vie d'un seul homme. Tu savais pourtant ce qui échoirait à notre Cour et à notre peuple sous la tutelle d'une Reine défaillante et en l'absence d'un héritier de sa lignée.

— Je me serais attendu à une guerre civile ou à ce qu'on l'assassine, et que notre Cour soit gouvernée par un nouveau monarque.

— Comment avez-vous pu considérer que la vie d'un seul homme était plus importante que le bonheur de tout notre peuple ? nous interrogea Barinthus.

— Je pense que ta foi en notre peuple est exagérée, lui répondit Doyle. Je pense que même si Merry avait été couronnée par la Féerie et la Déesse, la Cour est bien trop profondément divisée en puissantes factions. Selon moi, les assassins ne se seraient pas limités à la Reine. Ils se seraient attaqués à la nouvelle souveraine, à Merry, ou à ceux les plus proches d'elle et les plus redoutables, jusqu'à ce qu'elle se retrouve seule et désarmée comme telle était leur intention. Il y en aurait eu qui se seraient réjouis de faire d'elle une marionnette

répondant à leurs manipulations.

— Avec nous à son côté et en possession de nos pleins pouvoirs, jamais ils n'auraient osé ! répliqua Barinthus.

— Certains d'entre nous ont réintégré leurs pouvoirs d'antan, mais tu n'as récupéré qu'une petite proportion des tiens, fit remarquer Rhys. À moins que Merry ne te les fasse tous revenir, alors tu n'es pas aussi puissant que la plupart des Sidhes dans cette pièce.

Le silence se fit soudain plus pesant, et l'air même plus épais, semblant prêt à s'abreuver de notre souffle.

— Le fait que Froid Mortel soit peut-être plus puissant que le grand Manannan Mac Lir doit te rester sur le cœur, observa Rhys.

— Il n'est pas plus puissant que moi ! réagit Barinthus, d'une voix qui contenait un soupçon de bruit diffus évoquant des vagues déchaînées s'écrasant contre les rochers.

— Arrêtez ça ! dit Doyle en allant directement se placer entre eux.

Je compris que c'était la magie de Barinthus qui avait densifié l'atmosphère, et me revinrent en mémoire ces histoires que l'on racontait sur lui, disant qu'il était capable d'infliger la mort aux humains rien qu'avec de l'eau leur ruisselant de la bouche, en les noyant ainsi sur la terre ferme, à des lieues de tout point d'eau.

— Et seras-tu Roi finalement ? demanda Barinthus.

— Si tu es en colère contre moi, alors vas-y, ne te gêne pas, mon vieil ami. Mais Frost n'a pas eu son mot à dire, cette décision, nous l'avons prise pour lui. Merry et moi l'avons librement choisi.

— Et même maintenant, vous vous mobilisez encore pour prendre son parti ! rétorqua Barinthus.

Je me levai, retenant toujours Frost par la main.

— Cela t'ennuie-t-il à ce point que nous ayons renoncé à la couronne juste pour un homme, ou serait-ce parce qu'il s'agit précisément de cet homme-là ?

— Je n'ai rien contre Frost en tant que tel, pas plus qu'en tant que guerrier.

— Alors est-ce vraiment parce qu'il n'est pas assez Sidhe pour toi ?

Rhys s'avança juste un peu en contournant Doyle pour regarder Barinthus droit dans les yeux, avant d'ajouter :

— Ou serait-ce parce que tu vois en Doyle et en Frost ce que tu souhaitais au service du Prince Essus mais que tu as eu trop peur de demander ?

Nous nous figeâmes sur place, comme si ses paroles étaient une bombe que nous pouvions voir tomber droit sur nous, totalement impuissant à en arrêter la chute. Aucun moyen de la rattraper, et aucune échappatoire. Nous restâmes tous plantés là, et en quelques

instants défilèrent dans mon esprit, par flashes rapides, certains souvenirs de mon enfance relatifs à mon père et à Barinthus. Une main sur un bras, une main qui s'attardait là, juste un peu trop longtemps, une étreinte furtive, un regard, et je pris soudainement conscience que le meilleur ami de mon père avait peut-être été pour lui bien plus que ça.

Dans notre royaume, les choses de l'amour n'étaient jamais mal, indépendamment de l'inclination sexuelle que l'on choisissait, mais la Reine n'autorisait aucun de ses gardes à coucher avec quiconque à part elle, et l'une des conditions pour que Barinthus se joigne à notre Cour avait été qu'il devait rejoindre sa Garde. Un moyen de le contrôler, ainsi que de montrer qu'elle avait le grand Manannan Mac Lir comme laquais et qu'il lui appartenait en tout et pour tout, en exclusivité.

Son insistance pour que Barinthus vienne s'enrôler chez ses Corbeaux m'avait de tout temps fait m'interroger, car ce n'était pas coutumier à l'époque pour les exilés venant de la Cour Seelie. La plupart des Sidhes qui en avaient été bannis alors étaient simplement venus se joindre à nous. J'avais toujours pensé que c'était parce que la Reine redoutait sa puissance, mais à présent m'apparaissait une tout autre motivation. Elle avait aimé son frère, mon père, mais elle lui avait également jaloué son pouvoir. Essus était un nom que notre peuple prononçait encore comme s'il s'était agi de celui d'un dieu, jusqu'à récemment, du moins, si on estimait que l'Empire Romain fit partie du « passé proche », alors que le nom d'Andais était tombé dans l'oubli, à tel point que plus personne ne se souvenait de ce qu'elle avait été jadis. Avait-elle ainsi contraint Barinthus à devenir son garde chaste afin de lui interdire le lit de son frère ?

Un instant, je m'imaginai Essus et Manannan Mac Lir unis, couple à la fois politique et magique, et tout en n'approuvant pas ce qu'elle avait fait, je compris sa peur sous-jacente. Ils étaient tous deux les plus puissants d'entre nous. Ainsi associés, ils auraient pu s'approprier les deux Cours, s'ils l'avaient souhaité, étant donné que Barinthus était venu nous rejoindre avant notre bannissement d'Europe. Nos guerres intestines ne regardant que nous et n'étant en aucune façon du recours de la législation humaine, ils auraient donc pu s'emparer d'abord de la Cour Unseelie, puis de celle des Seelies.

Ma voix résonna dans ce silence pesant :

— Ou serait-ce Andais qui a rendu impossible que tu reçoives l'amour de son frère ? Jamais elle n'aurait pris le risque que vous deux soyez en mesure d'unifier vos pouvoirs.

— Et maintenant, nous avons une Reine à la Féerie qui t'aurait autorisé tous tes désirs, mais il est trop tard, dit Rhys à voix basse.

— Serais-tu envieux de la solidité de l'amitié de Frost et de

Doyle ? m'enquis-je d'un ton calmement prudent.

— J'envie la puissance que je perçois chez eux. Je pourrais le comprendre, mais la pensée que, sans ton contact physique, jamais je ne retrouverai mon pouvoir d'antan, m'est difficile à accepter.

Il s'assura de me regarder droit dans les yeux, son visage n'étant plus qu'un masque d'arrogance, magnifique mais étranger. Je l'avais vu lancer ce regard à Andais. Une expression indéfinissable, qu'il n'avait encore jamais ressentie la nécessité de me montrer.

— Vous avez fait déborder chaque fleuve aux alentours de Saint-Louis lorsque toi et Merry avez fait l'amour, alors même que cela n'était que sur le plan métaphysique, lui rappela Rhys. Combien de pouvoir voudrais-tu encore en plus ?

Cette fois, Barinthus détourna les yeux, se refusant à rencontrer le regard de quiconque. Une réponse suffisamment éloquente en soi.

Doyle s'avança alors de quelques pas et lui dit :

— Je comprends qu'on souhaite voir revenir tous ses anciens pouvoirs, mon ami.

— Tu as récupéré les tiens ! hurla Barinthus. N'essaie pas de m'amadouer alors que tu es là rempli de ton pouvoir !

— Mais il ne s'agit pas de ceux du temps jadis, du moins pas complètement. Je ne peux toujours pas guérir comme je le faisais autrefois. Je ne peux plus accomplir toutes ces choses que j'étais capable de faire auparavant.

Barinthus braqua alors ses yeux sur Doyle. La colère avait teinté leur bleu radieux d'un noir abyssal, là où l'eau circule en profondeur et où les rochers affleurent, prêts à déchiqueter la coque de votre vaisseau et à vous couler par le fond.

Brusquement, un éclaboussement se produisit sur le côté de la maison. Nous étions bien trop au-dessus du niveau de la mer pour que la marée pût nous atteindre à cette hauteur, et de toute façon ce n'était pas le bon moment de la journée. On entendit comme une autre claque sonore, qui, cette fois, me sembla cogner contre les gigantesques baies vitrées de la chambre principale attenante à la pièce où nous nous trouvions.

Galen, qui s'était glissé par l'entrebâillement de la porte, se rendit dans la salle de bains pour vérifier d'où venait ce bruit. Un nouvel éclaboussement violent se produisit contre les vitres, et il revint, le visage grave.

— La mer monte, mais on dirait que quelqu'un a récupéré de l'eau pour la lancer contre les fenêtres. Elle se dissocie en fait de l'océan et semble flotter quelques instants dans les airs avant de venir frapper.

— Tu ferais bien de contrôler ton pouvoir, mon ami, conseilla Doyle à Barinthus, sa voix profonde s'assourdissant d'autant plus sous

l'intensité de l'émotion.

— À une époque, j'aurais été capable d'invoquer la mer pour submerger cette demeure.

— Est-ce ce que tu as l'intention de faire ? lui demandai-je tout en étreignant la main de Frost avant de me rapprocher de Doyle.

Barinthus tourna alors les yeux vers moi, le visage marqué d'une grande anxiété, les bras le long du corps, les poings frénétiquement crispés.

— Non, je ne laisserai pas tout ce que nous avons gagné être emporté par la mer, et jamais je ne te ferai de mal, Merry. Jamais je ne déshonorerai Essus et tout ce qu'il a tenté de faire pour que ta vie soit épargnée. Tu portes ses petits-enfants. Je veux être là quand ils naîtront.

Sa chevelure, librement déployée jusqu'à ses chevilles, se tortillait tout autour de lui et, alors que la plupart de ses mèches semblaient soufflées par la bourrasque, leur mouvement avait une fluidité quasi liquide, comme si, dans cette pièce, les courants en contrebas parvenaient à l'effleurer et à l'animer. J'aurais pu parier qu'elle ne s'emmêlait jamais.

La mer s'apaisait au-dehors, le bruit du ressac s'estompant progressivement pour ne plus laisser entendre que le murmure diffus de l'eau glissant sur la plage étreécie plus bas.

— Je suis désolé. Je n'ai pas pu me contrôler, ce qui est impardonnable. Moi, de tous les Sidhes, je sais pourtant combien sont vaines de telles démonstrations de pouvoir aussi puérides.

— Et tu voudrais que la Déesse t'en octroie encore davantage ? ironisa Rhys.

Lorsque Barinthus leva les yeux, cette impression d'eau noire se manifesta en un éclair dans son regard, avant d'être engloutie en un reflet plus calme, plus maîtrisé.

— En effet. N'en voudrais-tu pas autant ? Oh, mais j'avais oublié ! Tu as un sithin qui t'attend, récupéré de la Déesse tout juste la nuit dernière.

Et à présent, sa voix recélait de l'amertume, et l'océan émit une sonorité un peu rêche, comme si quelque main gigantesque le brassait impatiemment.

— Il y a peut-être une raison pour laquelle la Déesse ne t'a pas donné davantage de puissance, mentionna Galen, attirant notre attention, appuyé contre la porte, l'air aussi sérieux que serein.

— Cette affaire ne te regarde en rien, mon garçon. Tu ne te souviens pas de ce que j'ai perdu.

— Il est vrai, mais par contre, je sais que la Déesse fait montre de sagesse, et qu'Elle voit plus profondément dans nos cœurs et nos esprits que nous n'en sommes nous-mêmes capables. Si c'est ce que tu

peux faire en possession seulement de la moitié de tes pouvoirs, de quelle arrogance ferais-tu encore preuve après en avoir récupéré la totalité ?

— Tu n'as aucun droit de me juger ! lui rétorqua Barinthus en avançant d'un pas vers lui.

— C'est le père de mes enfants tout autant que Doyle, l'avertis-je. Il est mon Roi tout autant que lui.

— Il n'a pas été couronné par la Féerie ni par les Dieux en personne !

On frappa à la porte et entra Sholto, le Seigneur des Ombres et de l'Insaisissable, le Roi des Sluaghs, les cheveux dénoués, vêtu d'une houppelande blond platine recouvrant une tunique noire argentée et des bottes.

Il ébaucha à mon intention un sourire qui sembla lui coûter, et je reçus par la même occasion tout l'impact de ses yeux tricolores d'un or à l'éclat métallique autour de la pupille, puis d'ambre, et enfin d'un jaune évoquant le feuillage automnal du tremble. Puis son sourire s'estompa tandis qu'il se tournait vers les autres pour déclamer :

— Je t'ai entendu hurler, Seigneur des Mers, et comme j'ai été couronné par la Féerie et les Dieux en personne, ce combat sera-t-il d'autant plus le mien ?

Chapitre 26

— Tu ne me fais pas peur, Seigneur des Sluaghs, répliqua Barinthus, et à nouveau se produisit au-dehors ce mugissement féroce de la mer déchaînée.

Le sourire de Sholto s'évanouit pour céder la place à l'arrogance sur son visage à la beauté sauvage et indéniablement inamical.

— Cela ne saurait tarder, lui rétorqua-t-il, un soupçon de courroux dans le ton.

Ses yeux se mirent à scintiller et j'y vis alors un éclat doré.

Un autre paquet de mer percuta les vitres, plus violemment, plus féroce. Non seulement ce n'était pas une bonne idée que ces hommes s'affrontent en duel, mais c'était dangereux pour nous tous ici, près de l'océan. Je ne parvenais pas à croire que Barinthus fit autant de vagues, lui plus que tout autre. Lui qui depuis des siècles avait été la voix de la raison à la Cour Unseelie, et maintenant... J'avais dû rater certains changements profonds qui s'étaient opérés en lui, ou se pouvait-il qu'en l'absence d'Andais, la Reine de l'Air et des Ténèbres, pour le garder à l'œil, je visse enfin sa véritable nature. Une pensée qui m'attrista.

— Bon, ça suffit, vous deux ! leur intima Doyle.

Barinthus se tourna vers lui et riposta :

— C'est contre toi que je suis en colère, les Ténèbres. Si tu préfères m'affronter en personne, cela me convient parfaitement !

— Et moi qui croyais que tu en avais après moi, Barinthus, intervint Galen.

Cette réflexion me prit au dépourvu ; j'aurais pensé qu'il ferait preuve de plus de bon sens que de s'attirer une nouvelle fois les foudres de Barinthus.

Celui-ci fit volte-face pour braquer ses yeux sur Galen, toujours dans l'encadrement de la porte menant à la salle de bains. Derrière lui, la mer frappait les vitres si fort qu'elles en vibraient.

— Tu n'as rien trahi en refusant la couronne, mais si tu veux te joindre à ce combat, je serai ravi de t'obliger.

Ayant esquissé un sourire, Galen s'écarta de la porte.

— Si la Déesse m'avait proposé de choisir entre le trône et la vie

de Frost, j'aurais choisi sa vie, tout comme Doyle.

À ses mots, mon estomac se noua. Lorsque je finis par me rendre compte que Galen tentait en fait d'amadouer Barinthus, l'anxiété se dissipa. Je me sentis soudain plus calme, presque heureuse. Ce changement radical d'humeur me donna l'impression de ne plus me reconnaître. Je le suivis des yeux alors qu'il avançait lentement vers Barinthus, prêt à échanger une poignée de main. Oh, ma Déesse ! Il nous avait tous enchantés, et il était l'un des rares qui en fût capable étant donné que la plupart de ses pouvoirs magiques opéraient sans le moindre signe ostensible. Il ne se mettait pas à luire, ni à scintiller, et n'était rien d'autre que plaisant, ce qui vous incitait à votre tour à faire preuve d'amabilité.

Barinthus ne réitéra aucune menace tandis que Galen avançait, lentement, prudemment, tout sourire, la main tendue.

— Alors tu n'es toi aussi qu'un imbécile, lui lança Barinthus – mais la rage s'était atténuée dans sa voix, tout comme la vague qui vint s'écraser contre les vitres, sans les faire vibrer cette fois.

— Nous aimons tous Merry, n'est-ce pas ? lui demanda Galen qui poursuivait sa lente progression, tout en douceur.

Barinthus fronça les sourcils, visiblement interloqué.

— Bien sûr que j'aime Merry.

— Nous sommes donc dans le même bateau, non ?

Barinthus sourcilla de plus belle avant, finalement, de lui adresser un imperceptible assentiment de tête.

— Oui.

Ce seul mot fut exprimé tout bas, mais avec clarté.

Galen était maintenant presque arrivé à lui, prêt à effleurer son bras, et je savais que si son glamour pouvait fonctionner à distance, ce simple contact parviendrait à désamorcer complètement la situation. Il n'y aurait pas de combat si cette main touchait ce bras, ne serait-ce qu'une fois. J'avais beau avoir compris ce qui se passait, cela ne m'immunisait pas pour autant contre les effets du charme de Galen, dont je subissais en ce moment même le contrecoup, alors que cet envoûtement était principalement destiné à Barinthus. Galen l'incitait malgré lui à se calmer, l'invitait à la réconciliation.

C'est alors que retentit à l'extérieur de la pièce, provenant indéniablement de quelque part dans la maison, un hurlement strident et emplí de terreur ! Le glamour de Galen, comme la plupart, se fragmenta en l'entendant et sous le coup d'une poussée d'adrénaline tandis que tout le monde se saisissait de ses armes. J'avais des flingues, mais ne les avais pas mis dans mon sac de plage. Cela n'aurait eu aucune incidence, étant donné que Doyle venait de me flanquer par terre de l'autre côté du lit en ordonnant à Galen de rester avec moi. Lui, évidemment, allait voir ce qui se passait.

Galen se laissa tomber à côté de moi, le revolver au poing enclenché, quoique pas braqué, puisque pour l'instant il n'y avait rien sur quoi tirer.

Après avoir ouvert la porte, Sholto s'était dissimulé sur le côté, près du montant, pour ne pas s'exposer comme cible potentielle. Il faisait partie de la Garde de la Reine lorsqu'il n'officiait pas en tant que Roi de son propre royaume, et connaissait les options offertes par les armes modernes, ainsi que par une flèche bien placée. Barinthus s'était plaqué à l'opposé derrière la porte rabattue, ayant oublié toutes velléités belliqueuses, tandis qu'ils faisaient ce qu'ils avaient été entraînés à faire, bien avant l'apparition de l'Amérique sur une carte géographique.

Quoi qu'ils virent là-dehors, cela fit avancer Sholto prudemment, accroupi, le revolver au poing, le sabre dans l'autre main. Barinthus se glissa de derrière le battant sans aucune arme visible, mais quand on fait deux mètres dix, qu'on a une force surhumaine et qu'on est quasi immortel, sans oublier un guerrier émérite, être armé n'est pas foncièrement utile. En fait, l'arme, c'est vous.

Rhys s'activa ensuite, progressant en se courbant, le flingue de sortie. Frost et Doyle se glissèrent par la porte, armés, sur le qui-vive et, en un rien de temps, ne demeurèrent dans la chambre subitement désertée que Galen et moi. Mon pouls me martelait les tympanes en m'étreignant la gorge, non pas à la pensée de ce qui avait pu faire hurler ainsi l'une de mes gardes, mais plutôt des hommes que j'aimais, les pères de mes enfants, qui ne reviendraient peut-être plus. La mort m'avait effleurée bien trop tôt pour que je n'eusse pas compris que d'être quasi immortel n'est pas la même chose que de l'être vraiment. Ce que la mort de mon père m'avait durement enseigné.

Peut-être que si j'avais été suffisamment Reine dans l'âme au point de sacrifier Frost pour la couronne, je me serais davantage inquiétée pour les autres femmes, mais j'étais totalement en accord avec moi-même. Je n'avais essayé de m'en faire des amies que depuis quelques semaines, j'aimais les hommes, et pour la personne que l'on aime, on serait prêt à sacrifier beaucoup. Quiconque prétendant le contraire n'a jamais vraiment aimé ou se ment à lui-même.

Un brouhaha de voix me parvint, mais sans le moindre cri, juste en grande discussion.

— Tu comprends ce qu'ils racontent ? murmurai-je à Galen.

Les Sidhes étaient généralement pourvus d'un sens auditif bien plus performant qu'un humain, ce qui n'était pas mon cas. Il tendit l'oreille, le revolver à présent pointé vers l'encadrement béant, prêt à tirer sur quoi que ce soit qui pourrait s'y présenter.

— Des voix de femmes. Je ne comprends pas ce qu'elles disent, mais je peux te confirmer que l'une d'elles est Hafwyn. Une autre est

en train de pleurer, quant à Saraid on dirait qu'elle en a ras-le-bol. Ah, ça c'est Doyle, et Hedera, qui, à l'entendre, semble inquiet, mais pas en rogne. En fait, il panique, comme si ce qui vient de se passer l'avait vraiment troublé.

Puis Galen me lança un bref coup d'œil, accompagné d'un léger sourcillement.

— Hedera semble en fait bien contrit !

Je ne pus m'empêcher de sourciller à mon tour de stupéfaction.

— Hedera n'est jamais contrit de quoi que ce soit.

Ce qu'approuva Galen, avant de reporter brusquement toute son attention vers la porte. Je vis son index se crispier progressivement sur la gâchette. L'angle du lit m'occultait la vue. Puis il releva le canon de son flingue en poussant un *ouf* assourdi, qui m'indiqua qu'il avait été à deux doigts d'appuyer sur la détente.

— Sholto ! dit-il en se remettant debout, le revolver toujours à la main tout en me tendant l'autre, que je pris pour qu'il m'aide à me relever.

— Que s'est-il passé ? m'enquis-je.

— Savais-tu que Dogmaela et Hedera avaient couché ensemble la nuit dernière ? me demanda-t-il.

— Pas vraiment, répondis-je en secouant négativement la tête, quoique j'aie su que Hedera et Brii avaient trouvé des partenaires de lit parmi les femmes consentantes.

Sholto eut un sourire en hochant la tête, une expression se situant entre l'amusement et une cogitation extrême.

— Il semblerait qu'après la nuit dernière, Hedera a présumé qu'il pouvait lui faire un petit câlin, et, ce faisant, quelque chose semble avoir terrifié Dogmaela.

— Mais qu'est-ce qu'il lui a fait ?

— Hafwyn en a été témoin et corrobore les dires d'Hedera sur ce qu'il a et n'a pas fait. Apparemment, il s'est tout simplement approché d'elle par derrière pour l'enlacer par la taille et la soulever ensuite du sol, et c'est alors qu'elle s'est mise à hurler, nous apprit Sholto. Dogmaela est bien trop hystérique pour tenir des propos sensés. Nous avons dû maîtriser physiquement Saraid pour l'empêcher de s'en prendre violemment à Hedera, qui, quant à lui, semble sincèrement éberlué par la tournure des événements.

— Mais pourquoi s'est-elle mise à hurler après avoir été soulevée dans les airs ? m'enquis-je.

— Hafwyn a expliqué que c'était dans les habitudes de son ancien maître, le Prince Cel, qui les balançait ensuite sur le lit ou les retenait ainsi pendant qu'un acolyte leur faisait subir les derniers outrages.

— Oh ! Il s'agit donc d'un événement déclencheur, commentai-je.

— Un événement quoi ? s'étonna Sholto.

— C'est un détail du genre insignifiant qui fait revenir en mémoire des souvenirs traumatisants, d'abus ou de violence, en les faisant réémerger en totalité, répondit Galen.

Nous tournâmes tous deux vers lui des yeux fort surpris, incapables même de le dissimuler.

— Eh bien quoi ? Je n'étais pas censé le savoir ? me lança Galen avec un air revêche.

— Non, c'est juste que... le rassurai-je en l'étreignant. C'était seulement inattendu.

— Et que je fasse preuve d'autant de perspicacité serait-il aussi surprenant que ça ?

Il n'y avait aucune réponse polie à lui apporter, de ce fait, je me contentai de le serrer un peu plus fort. Il me retourna mon étreinte, avant de déposer un baiser au sommet de mon crâne.

Sholto, maintenant arrivé à nos côtés, n'avait d'yeux que pour moi. Ce genre de regard qu'ont les hommes lorsqu'ils voient une femme qui est leur maîtresse, mais pas seulement. Il était à la fois possessif, excité et interloqué, comme si quelque chose qu'il avait vu dans l'autre pièce lui trottait encore dans la tête. Il me tendit la main, et pour aller le rejoindre je dus lâcher celle de Galen, qui ne me retint pas ; la plupart du temps, nous parvenions à un partage équitable, et même en cas d'échec la Déesse avait décrété que Sholto était l'un des pères des enfants que je portais. Tous les pères avaient des privilèges. Je crois qu'aucun de nous ne s'était attendu à un tel miracle génétique : six pères pour deux bébés !

Sholto m'attira entre ses bras, où je m'abandonnai de mon plein gré. D'eux tous, il était le plus récent à être venu me rejoindre au lit. En réalité, j'étais tombée enceinte alors que nous n'avions fait l'amour qu'une fois, mais comme le dit ce vieux dicton : « Une fois suffit ». Cet état de nouveauté signifiait que je n'étais pas encore amoureuse de lui. Pour être sincère, mon amour pour lui était inexistant. Il m'attirait, je me souciais de lui, mais nous n'avions pas suffisamment discuté pour que je sache si je l'aimais ou pouvais l'aimer. Nous nous apprécions mutuellement, cependant, et en cela, terriblement.

— J'ai assisté à l'accueil traditionnel du Roi des Sluaghs réservé à sa Reine, dit Galen, je vais donc vous laisser. Peut-être saurais-je me montrer assez perspicace pour pouvoir aider Dogmaela.

À l'entendre, le dégoût n'était pas loin, mais je le laissai partir, surprise qu'il se soit révélé plus futé que je voulais bien le lui accorder. Et c'était donc moi qui manquais singulièrement de perspicacité.

Sholto n'attendit même pas que Galen eût refermé la porte derrière lui avant de me montrer toute l'ampleur de son affection pour moi, des lèvres, des mains et de son corps pressé contre le mien autant

qu'il en soit capable tout habillé. Je me laissai sombrer entre ses bras puissants, contre le satin de sa tunique, dans le scintillement des broderies et des petits bijoux qui y étaient cousus, de telle sorte que je palpais autant ses vêtements que ce qu'ils recouvraient. Je me surpris à songer à ce qu'il me fasse l'amour comme Hedera la nuit dernière presque entièrement vêtu, ainsi, pendant nos ébats, le satin me caresserait la peau. Cette pensée me fit d'autant plus réagir à ses baisers, ma main glissa plus bas sur son cul sous la tunique, sans parvenir à l'empoigner fermement des deux car je dus le faire en contournant le sabre qu'il portait à la ceinture.

Sholto répondit à mon impatience en glissant ses paumes sous mes fesses pour me soulever. Je lui enlaçai la taille des jambes, le retenant toujours entre mes bras, et il nous fit parcourir les quelques mètres qui nous séparaient du lit, sur lequel il me déposa, soutenant dessus notre poids d'une main, l'autre plaquée dans mon dos.

Il parvint à s'écarter suffisamment de nos baisers pour dire, semblant à bout de souffle :

— Si j'avais su que pareil accueil me serait réservé, je me serais présenté plus tôt.

— Comme tu m'as manqué, lui dis-je, les yeux levés vers lui, tout sourire.

Son visage se fit tout radieux, l'un des plus magnifiques aux deux Cours, bien que ce large sourire gâchât cette perfection dépassant de loin celle d'un top model, mais comme je l'adorais ! Car je savais qu'il n'était que pour moi, en exclusivité. Je savais que j'étais la seule qui soit parvenue à lui extirper ce regard-là. Personne ne l'avait rendu aussi heureux qu'il l'était lors de ces moments que nous passions ensemble. Je pouvais bien ne pas être encore amoureuse de lui, mais comme j'aimais ce qu'il était lorsque nous étions en la compagnie l'un de l'autre. Comme j'adorais qu'il me laisse percevoir ce grand sourire du Roi Suprême des Sluaghs. Je l'appréciais d'oublier momentanément toutes ces années d'arrogance affichée comme autant de remparts, ce qui me permettait de voir enfin l'homme qui se dissimulait derrière eux.

— Je me surprends à aimer particulièrement que tu m'aies manqué.

Comme s'il avait lu dans mes pensées, il se redressa, m'obligeant à le lâcher un peu le temps qu'il puisse déboutonner sa braguette. Il garda son sabre, son ceinturon, son revolver dans son holster, ne se délestant que de son pantalon souple pour se révéler à ma vue en pleine lumière, dur, ferme et aussi splendide que tout homme à la Cour.

En temps normal, j'aurais requis un peu plus de préliminaires, mais pour le moment cela fonctionnait tel quel en ce qui me

concernait. C'était en partie dû à ce que Hedera, Brii et moi avions fait ensemble l'autre nuit, mais également à cette mise en condition accueillante qu'avait initiée Sholto.

Il me fit m'allonger sur le lit, mes jambes retombant toujours du bord, puis glissa les mains sous ma jupe jusqu'à ce qu'il y trouve ma petite culotte, qu'il fit glisser en la faisant passer sur mes talons hauts avant de la laisser tomber par terre. Ayant ensuite remonté ma jupe, les yeux posés sur moi, il me contempla, dénudée de la taille aux pieds, à l'exception des chaussures. Je ne lui demandai pas s'il voulait que je les retire, car je savais que sa réponse aurait été négative. Sholto m'aimait bien sur talons aiguilles.

Après m'avoir saisie par les hanches, il m'attira brutalement vers cette longueur affermie sur son bas-ventre, puis, s'étant placé en biais contre moi, et m'ayant soulevé le bassin plutôt que d'ajuster l'angle de son pénis dressé, il me pénétra, alors même que j'étais bien trop étroite pour qu'il y parvienne d'un seul coup de reins. Il dut se frayer un passage, mais j'étais déjà moite, simplement trop serrée. Mon sexe se contracta d'autant plus autour du sien. Ayant légèrement baissé la tête, ses cheveux vinrent me balayer le visage. Il sembla hésiter au-dessus de moi, avant de se mettre à pousser plus fort, et je le fis travailler pour gagner chaque centimètre jusqu'à ce que je jouisse, simplement en raison de la sensation qu'il me procurait, aussi gros, aussi gonflé, remplissant si complètement mon étroitesse.

Je hurlai ma jouissance, la tête rejetée en arrière, les doigts agrippés comme des serres à ses bras recouverts de satin, dans l'incapacité d'y laisser les marques de mes ongles.

Il me souleva du lit, toujours partiellement enfoui en moi, me retenant entre ses bras tandis que, accrochée à lui, mon corps était agité de spasmes autour de son membre. Puis d'une longue et brusque poussée, il me pénétra tout en me tenant ainsi et, à nouveau, je ne pus que le gratifier d'un cri de plaisir.

Il s'effondra ensuite en partie sur le lit, y rampant à moitié pour nous placer au milieu. Il relâcha complètement son étreinte, et seul le bas de son corps me clouait au matelas. Il avait arrêté de bouger une fois arrivé au plus profond qu'il soit parvenu à me pénétrer.

— Tu es ma Reine, et je suis Roi. Et en voilà la preuve, dit-il.

Il s'agissait d'un vieil adage chez les Volants de la Nuit, le peuple de son père, qui ressemblaient à de gigantesques et sombres raies Manta tentaculaires au visage loin d'être humanoïde. Parmi eux, seuls les royaux étaient en mesure de procréer et d'amener aussi facilement leurs femelles à l'orgasme. Les Volantes de la Nuit réagissaient à une épine osseuse à l'intérieur du pénis qui, quant à moi, m'aurait tuée, mais heureusement pour nous deux Sholto ne tenait pas autant que ça de son papa.

J'énonçai la partie suivante du rituel, que Sholto m'avait enseignée.

— Toi en moi prouve que tu es royal et que je suis enceinte.

Si je ne l'avais pas été, l'autre version aurait été : « Toi en moi prouve que tu es royal et que je tomberai enceinte. »

Il se redressa juste assez, le temps de déboucler son ceinturon, qu'il balança ensuite de côté avec son sabre et son flingue, mais pas hors du lit, à portée de main, quoique assez loin pour ne pas nous gêner. Tout en entreprenant de se désentortiller de sa tunique en me punaisant toujours de son membre contre le lit, il m'annonça :

— Je ne me rappelais pas qu'il était aussi facile de te faire plaisir, Meredith.

Nous savions partager, tous autant que nous étions, mais pas assez pour que je puisse lui dire que c'était en partie Hedera et Brii l'autre soir qui avaient contribué à rendre aussi stupéfiante son entrée en matière.

— Comme je te l'ai dit, tu m'as manqué.

Et, à nouveau, son visage s'illumina d'un large sourire, avant de disparaître sous la tunique qu'il venait de remonter. Puis il ôta sa chemise de corps en lin blanc, et je pus enfin voir son torse, aussi musclé que celui de tous mes hommes à l'exception de Rhys, dont les pectoraux étaient bien plus impressionnants. Il était large de carrure, simplement magnifique, comme ce tatouage qui lui paraît le ventre, dont les motifs traçant jusqu'à sa cage thoracique représentaient ces tentacules qu'il aurait dû avoir à profusion s'il avait tenu davantage du côté paternel. En vérité, à une époque, loin de n'être qu'un dessin, ils étaient bien réels. Mais à présent, Sholto pouvait m'apparaître avec une peau aussi lisse et humaine qu'un Sidhe, ou encore choisir d'être tout ce qu'il voulait être.

Il me demandait généralement ce que je préférais mais aujourd'hui, il se dressa au-dessus de moi avec ce ventre exquisément plat, pour l'instant suivant m'exposer ses tentacules qui se tortillaient comme autant de fantastiques créatures marines d'ivoire et de cristal, aux veinules dorées et argentées qui affleuraient toute cette beauté pâle. Puis il se pencha vers moi, toujours en érection et fiché entre mes jambes, mais pour m'embrasser, appuyant toute cette musculature contre mon corps qu'il se remit à caresser, si bien que lorsque nous nous embrassâmes, il m'enlaçait bien plus efficacement qu'aucun amant que j'avais pu avoir. Les plus gros tentacules, qui servaient à soulever de lourdes charges, s'enroulèrent autour de moi tel un cordage musclé mais mille fois plus délicat, évoquant le velours comme le satin et bien plus encore. Ses bras d'apparence plus humaine participaient également à cette étreinte, mais tout cela faisait partie de lui, tout de lui m'étreignant, me retenant, m'embrassant. Sholto

appréciait vivement que je ne recule pas face à ses petits extras. Il fut un temps où la vue de cette particularité physique unique en son genre m'avait troublée – non, pour être franche, cela m'avait bel et bien fichu la trouille –, mais quelque part au cœur de cette magie qui nous avait unis en un couple, j'en étais arrivée à accepter que cette différence originale n'était pas, somme toute, si désagréable en soi. En vérité, il pouvait assurément se vanter de pouvoir me faire des choses qu'aucun autre n'aurait pu accomplir sans l'aide d'un complice.

Les tentacules plus petits, très fins et élastiques, présentaient à leurs extrémités de toutes petites ventouses à succion rougeâtres. S'étant frayé un passage entre nos corps, ils me chatouillaient, et je me rapprochai de leur caresse en me tortillant, impatiente qu'ils atteignent enfin leur destination. Leurs minuscules ventouses se mouvaient sur mes seins jusqu'à ce qu'elles parviennent aux mamelons, qu'elles se mirent à sucer si fortement et rapidement que je ne pus réprimer des cris d'impatience à l'intérieur de sa bouche plaquée sur la mienne. Mes mains parcoururent toute la longueur de son dos musclé avant de glisser en s'entremêlant à ce velours rigidifié tentaculaire, en caressant le dessous, là où je savais qu'il serait le plus sensible. Ce qui sembla l'inciter à vouloir se retirer de moi, pour se ménager assez de place afin qu'un des petits puisse se glisser entre mes jambes et localiser ce bouton exquis caché juste sous sa calotte, si bien que lorsqu'il commença à pousser son membre en va-et-vient entre mes cuisses, contribuant à sa moiteur et à son étroitesse, une autre de ces minibouches affamées se mit à me sucer.

Il se redressa ensuite sur les bras, les tentacules plus gros l'aidant à soutenir son poids au-dessus de moi, pendant que, de manière experte, il suçotait ces trois points érogènes. Il savait que j'appréciais vivement le spectacle lorsqu'il entraît et ressortait de mon intimité, de ce fait, tous ces extras s'écartèrent comme les pans d'un rideau suivant sa volonté afin que, après avoir légèrement redressé la tête, je pusse laisser mon regard dériver le long de nos corps. Je le regardai déjà avec une extrême satisfaction s'activer d'avant en arrière entre mes cuisses, mais à présent j'appréciais parallèlement de voir ces zones qu'il suçait sur mes seins et en haut de ma fente, c'est-à-dire tout de sa personne, long et rigide, œuvrant pour me donner du plaisir.

Finalement, il parvint à me faire m'ouvrir assez pour se mettre à accélérer en moi. Son membre commençait à trouver son rythme, et je sentis la chaleur qui en résultait s'accumuler progressivement dans mon bas-ventre, tandis que cette autre pression préorgasmique arrivait bien plus vite.

— Je vais bientôt jouir, parvins-je à lui dire dans un souffle, sachant qu'il aimait en être notifié.

— Par où ?

— Par là-haut, répondis-je.

Il eut un sourire, et ses yeux s'animèrent de manière intermittente de doré, d'ambre et de jaune, autant de couleurs scintillantes au-dessus de moi, lorsque, brusquement, son corps ne fut plus qu'éblouissement en pleine vibration. Le déploiement de magie parcourut d'éclairs dorés et argentés ces membres supplémentaires si caractéristiques tout en déclenchant une lueur sous mon épiderme, comme si la lune se levait à l'intérieur de mon corps pour venir à la rencontre de cet essor de pouvoir étincelant qui se manifestait en lui, en appui au-dessus de moi.

Il me restait encore suffisamment d'énergie pour que je parvienne à effleurer ces petits membres mouvants, et la douce lueur qui émanait de mes mains levées fit exploser ce chatolement lumineux en lui, une magie invoquant l'autre. Mais ce fut la vibration de la sienne à fleur de peau, à l'intérieur comme à l'extérieur de moi, et tout contre moi, qui, finalement, poussa cette première vague de plaisir torride, explosif, qui me submergea tout entière, et j'en hurlai, me tordant d'extase sous lui. Mes doigts trouvèrent de la chair pesante, dure, solide à marquer. Je peignis ma jouissance en suivant des ongles ces lumières colorées sur les plus pesants tentacules, et là où le sang perla, le rouge scintillait tellement qu'il m'éclaboussa la peau comme des rubis parsemés sur la lune.

Il tentait de maîtriser son corps afin de conserver ce rythme lent, profond, qui se poursuivait entre mes jambes. Puis sa tête retomba, ses cheveux se fondant à tout le reste, avant de s'emplir d'une telle luminosité que j'eus l'impression de faire l'amour dans un habitacle tissé de cristal. Puis, d'une pénétration à la suivante, il me fit jouir, et nous hurlâmes ensemble ce faisceau si lumineux de notre plaisir que la chambre s'en trouva remplie d'ombres chamarrées.

Il s'effondra alors sur moi, et pendant quelques instants je me retrouvai enfouie sous son poids, son cœur battant à tout rompre comme s'il voulait s'extirper de sa poitrine à cet endroit précis où son rythme soutenu se répercutait contre ma joue. Il finit par déplacer assez son buste et je n'eus plus la sensation d'être piégée et pus reprendre ma respiration un peu plus facilement. Il se retira ensuite d'entre mes jambes, ses membres plus petits déjà estompés, pour rester allongé contre moi, tout en lui semblant complètement épuisé.

Il resta là, à mon côté, tandis que nous réapprenions tous deux à respirer.

— Je t'aime, Meredith, murmura-t-il.

— Je t'aime moi aussi.

Et à ce moment-là, c'était tout aussi sincère que tous ces autres mots que j'eusse jamais pu dire.

Chapitre 27

Après nous être rhabillés, nous allâmes rejoindre les autres dans le petit salon attendant à la cuisine et à la salle à manger. Étant donné qu'il n'y avait pour ainsi dire aucune cloison, cela me donnait l'impression que l'ensemble était plutôt une « grande pièce », mais ceux qui résidaient ici l'appelaient le petit living, et de ce fait, c'est ainsi que tout le monde le désignait.

Assise sur le canapé le plus imposant, Dogmaela pleurait toujours tout doucement contre l'épaule d'Hafwyn, leurs tresses blondes entremêlées, si proches de couleur qu'au premier coup d'œil je n'aurais su dire à laquelle des deux elles appartenaient.

Saraid était debout près de l'immense baie vitrée, les épaules voûtées, les bras croisés sur la poitrine soutenant ses petits seins resserrés. La magie n'était pas nécessaire pour percevoir la colère qui se dégageait d'elle par rouleaux successifs. L'éclat du soleil scintillait sur ses cheveux blonds. Véritablement d'or, ils semblaient tissés dans ce précieux minerai, tout comme ceux de Frost avaient l'éclat de l'argent, je me demandai s'ils étaient aussi doux que les siens.

Brii se tenait à ses côtés, et sa chevelure jaune semblait manquer de quelque chose, elle paraissait terne comparée à cet or véritable. Quand il voulut lui toucher l'épaule, elle le fusilla du regard jusqu'à ce qu'il finisse par laisser retomber son bras, tout en continuant de s'adresser à elle à voix basse. Il faisait apparemment tout son possible pour l'apaiser.

Hedera, près des portes coulissantes, s'entretenait avec Doyle et Frost, discrètement mais avec de l'urgence dans la voix. À l'opposé, Barinthus, de toute évidence troublé, discutait avec Galen. Cela devait être au sujet de Dogmaela et d'Hedera, car s'il s'était rendu compte que Galen lui avait embrouillé l'esprit avec son glamour, il en aurait été d'autant plus vexé. Qu'un Sidhe de haute naissance tente d'en envoûter un autre constituait une grave offense. Cela exprimait sans détours que l'envoûteur se sentait supérieur et plus puissant que celui qu'il était parvenu à enchanter. Ce qui n'aurait pu être plus éloigné des intentions de Galen, mais Barinthus l'aurait plus que probablement interprété comme tel.

Cathubodua et Usna étaient assis sur la causeuse. Elle l'enlaçait. Sa chevelure noire corbeau ne lui tombait qu'aux épaules, se mêlant en partie au manteau qu'elle avait replié sur le dossier du siège, une houppelande de plumes de ce volatile qui, comme d'autres objets de pouvoir, pouvait se transformer, tel un caméléon, pour se fondre au mieux dans le décor. Son teint semblait d'autant plus pâle contre la noirceur pure de sa chevelure, bien que je sache qu'il n'était pas plus blanc que le mien. Usna n'était en comparaison que couleurs contrastées, rappelant un chat tricolore, sa peau à la blancheur de l'éclat lunaire marquée de noir et de rouge. À l'image de cette chatte en laquelle avait été métamorphosée sa mère alors qu'elle le portait en elle, il s'était pelotonné sur ses genoux, tout autant que puisse s'y cantonner son mètre quatre-vingts.

Il avait dénoué ses cheveux qui se déployaient comme un plaid en fourrure tout autour des vêtements noirs et de la beauté austère de Cathubodua. Elle les caressait lascivement tandis qu'ils observaient tous deux cet étalage émotionnel qui se déroulait sous leurs yeux. Les siens, gris, le détail le moins félin de sa physionomie, et ceux, noirs, de Cathubodua reflétaient quasiment la même expression. Ils appréciaient vivement cette agitation avec cette indifférence qui caractérise certains animaux. Il avait autrefois été capable de se transformer en ce chat dont il arborait les couleurs, et elle avait la faculté de se changer en corbeau ou en corneille, ce qui lui évitait de devoir véritablement emprunter les yeux de quelque oiseau pour espionner. Cela les rendait tous les deux vaguement moins humains, ou Sidhes, en en faisant des êtres un peu plus élémentaires.

Bien évidemment, je n'avais pas remarqué jusque-là qu'ils avaient batifolé. Ils avaient effectué ensemble leur tour de garde, mais ce ne fut pas avant de voir Cathubodua, généralement réservée et en quelque sorte effrayante, lui faire des câlineries que je compris enfin qu'il devait se passer bien plus entre ces deux-là. Ils l'avaient bien caché.

Sholto semblait avoir pigé, ou il se pouvait que mon air surpris l'ait incité à me déclarer :

— Que tu aies autorisé les autres gardes à coucher ensemble les a encouragés à révéler leur liaison.

— Rien ne les a décidés à faire quoi que ce soit. Ils ont choisi de leur plein gré de nous en faire part parce qu'ils pensaient que c'était sans risques.

— Absolument, m'approuva-t-il avec un hochement de tête.

Puis il avança dans la pièce et, mon bras étant passé sous le sien, je m'avançai avec lui comme prêts pour une petite danse.

Galen se précipitait vers nous, tout sourire, lorsque Barinthus fit un geste flou que je ne pus suivre des yeux. Et Galen se retrouva

brusquement projeté dans les airs et tête la première vers la gigantesque baie vitrée, la mer et les rochers en contrebas...

Chapitre 28

Il s'écrasa dans un coin, manquant de peu la vitre qui se fendilla sous l'impact, s'effritant autour de lui comme dans ces dessins animés où les personnages sont propulsés au travers des murs. C'était loin d'être l'angle de vue le plus parfait de son corps, mais alors qu'il s'avachissait comme une masse contre la cloison, je pus voir l'endroit qu'il avait percuté du bras en tentant de se préserver quelque peu du choc de la collision.

Il secouait la tête tout en essayant de se relever, lorsque Barinthus s'avança vers lui à grandes enjambées. Quand je voulus me précipiter, Sholto me retint en arrière. Doyle bougea bien plus rapidement que je n'aurais pu le faire pour se placer sur le chemin de l'homme à la stature imposante, tandis que Frost se rendait auprès de Galen.

— Dégage de là, les Ténèbres ! vociféra Barinthus, et une vague s'éleva contre les vitres avant de dégouliner dessus.

Nous étions bien trop en hauteur pour que la mer nous atteigne sans aide.

— Serais-tu prêt à ravir l'un de ses gardes à la Princesse ? lui demanda Doyle.

Il tentait visiblement de rester cool, mais je pus quand même remarquer que son corps se contractait, un pied bien ancré au sol, prêt à encaisser un coup ou à se confronter à d'autres réactions musclées.

— Il m'a insulté ! déclama Barinthus.

— Peut-être, mais il est également le plus doué d'entre nous au glamour personnel. Seuls Meredith et Sholto peuvent être comparés à lui quand il s'agit de se déguiser, et nous avons besoin de lui et de ses compétences magiques, aujourd'hui même.

Barinthus était planté au milieu de la pièce, les yeux braqués sur Doyle. Ayant pris une profonde inspiration, il l'exhala brusquement d'un coup, le souffle sifflant. Ses épaules s'affaissèrent ostensiblement, et il se secoua si fort que toute cette chevelure se retrouva ébouriffée comme des plumes, bien qu'à ma connaissance aucun oiseau n'aurait pu se vanter d'un plumage avec une telle profusion de nuances bleutées.

Puis son regard se porta sur moi à l'autre bout de la pièce, Sholto

me retenant toujours par le bras.

— Je suis désolé, Meredith, de m'être comporté de manière aussi puérile, alors que tu vas avoir besoin de lui aujourd'hui.

Il reprit une bonne bouffée d'oxygène, qu'il exhala à nouveau, ce qui résonna bruyamment dans le silence pesant qui régnait dans la pièce.

Puis il regarda au-delà de Doyle, toujours en position de combat. Frost avait aidé Galen à se remettre sur pied. Celui-ci semblait quelque peu mal assuré, comme si sans ce soutien il eût été incapable de se tenir debout.

— Lutin ! l'appela Barinthus, lorsque l'océan éclaboussa les vitres et, cette fois, plus haut et bien plus violemment encore.

Le père de Galen était un Lutin qui avait mis enceinte l'une des dames d'honneur de la Reine. Galen se redressa un peu plus, ses yeux passant de leur couleur vert profond habituelle à une nuance pâle bordée de blanc. Que ses iris pâlisent n'était pas bon signe. Cela voulait dire qu'il était on ne peut plus énervé. Je ne les avais vus changer comme ça qu'en de rares occasions.

Il repoussa la main de Frost, qui le lâcha, bien que son visage exprimât clairement qu'il ne soit pas si sûr que cette idée soit aussi bonne que ça.

— Je suis tout aussi Sidhe que toi, Barinthus, lui lança Galen.

— N'essaie plus jamais d'user sur moi de tes ruses de Lutin, l'homme vert, sinon, la prochaine fois, je ne raterai pas la fenêtre.

En cet instant, j'eus la confirmation que Rhys avait été dans le vrai. Barinthus commençait à s'approprier le rôle de Roi, car seul un roi aurait été aussi audacieux envers le père de mon enfant. Je ne devais pas laisser passer cette provocation sans y répondre. Je ne pouvais pas me le permettre.

— Ce n'était pas son sang de Lutin qui a failli envoûter le grand Manannan Mac Lir, lui dis-je.

Sholto resserra sa poigne sur mon bras, essayant de me dire qu'il n'était pas sûr que ce soit judicieux de ma part. Ce qui ne l'était probablement pas, en effet, mais je savais que je devais dire quelque chose. Si je la bouclais, autant concéder tout de suite ma « couronne » à Barinthus, qui dardait ses yeux furibards sur moi.

— Qu'est-ce que cela est supposé signifier ?

— Cela signifie que Galen a acquis de la puissance magique en étant l'un de mes amants, et l'un de mes rois. Jamais encore il n'était parvenu à embrumer l'esprit de Barinthus.

Celui-ci eut un infime acquiescement de tête, avant de dire :

— Ses pouvoirs ont en effet décuplé. Comme ceux de tous les autres.

— De tous mes amants.

Ce qu'il approuva à nouveau, silencieusement.

— En fait, tu es en colère que je ne t'aie pas accueilli dans mon lit ne serait-ce qu'une fois, non pas que tu espères coucher avec moi, mais parce que tu veux savoir si nos ébats te feraient récupérer tout ce que tu as perdu.

À présent, il me fuyait du regard, sa chevelure déployée tout autour de lui donnant à nouveau cette impression de fluctuations sous-marines.

— J'ai attendu que tu reviennes dans cette pièce, Meredith. Je voulais que tu voies Galen remis à sa place.

Il me regarda alors, mais rien sur ses traits ne m'était connu. Le meilleur ami de mon père et l'un de nos plus fréquents visiteurs à la maison où nous avions résidé dans le monde des humains n'était plus l'homme qui se tenait là, devant moi. C'était comme si ces quelques semaines ici, en bord de mer, l'avaient changé. Avait-il montré autant d'arrogance et d'esprit mesquin lorsqu'il était arrivé à la Cour Unseelie ? Ou déjà à cette époque avait-il en partie perdu ses pouvoirs ?

— Et pourquoi voulais-tu que j'en sois témoin ? lui demandai-je.

— Je voulais voir si je parviendrais à me maîtriser suffisamment pour ne pas l'envoyer valdinguer direct par la fenêtre, avant de commander les flots pour qu'ils le noient. Je voulais te montrer que j'avais choisi de l'épargner.

— Dans quel but ?

Sholto m'ayant attirée contre lui, je l'enlaçai presque machinalement. Je me demandai s'il tentait de me protéger ou juste de me rassurer, ou plus simplement encore, de se rassurer lui-même, alors que se toucher représentait bien plus de réconfort pour les Feys inférieurs que pour les Sidhes. Ou peut-être était-ce un avertissement ? La question étant : pour m'avertir de quoi ?

— Je ne me serais pas noyé, rétorqua Galen, attirant notre attention, avant d'enchaîner : Je suis Sidhe. Rien dans la nature ne peut me tuer. Tu aurais pu me submerger mais tu n'aurais pas pu me noyer, et je n'aurais pas non plus imploré suite aux changements de pression. Ton océan ne peut me tuer, Barinthus.

— Mais mon océan pourrait te faire souhaiter la mort, l'homme vert. Piégé à jamais dans ses abysses les plus obscures, l'eau comme un carcan autour de toi, aussi sûre qu'une prison, et bien plus atroce. Les Sidhes ne peuvent se noyer, certes, mais cela n'en demeure pas moins douloureux d'avoir de l'eau dans les poumons. Ton corps aura grand besoin d'oxygène et tentera de respirer là-dessous. La pression des profondeurs ne pourra t'écraser mais ne t'en compressera pas moins. Tu souffriras à l'infini, sans jamais y perdre la vie, sans jamais vieillir, pour toujours à l'agonie !

— Barinthus ! m'exclamai-je, et ce seul appel recélaît tout le choc que j'éprouvais.

Je m'accrochai à Sholto, à présent, en quête urgente de réconfort. C'était bien d'un sort funeste encore pire que la mort qu'il menaçait Galen, mon Galen !

Barinthus me regarda, et quoi qu'il perçut sur mon visage, cela ne lui fit pas plaisir.

— Ne vois-tu pas, Meredith, que je suis plus puissant que bon nombre de tes hommes ?

— Agis-tu ainsi dans la tentative délibérée et tordue de me dominer ?

— Pense à toute la puissance que je pourrais représenter à tes côtés en possession de mes pleins pouvoirs.

— Tu serais capable de détruire cette maison et tous ceux qui s'y trouvent. C'est ce que tu as dit tout à l'heure dans l'autre pièce, lui rappelai-je.

— Je ne te ferai jamais de mal.

En hochant la tête, je m'écartai de Sholto, qui me retint quelques instants, avant de me laisser me tenir debout toute seule. La scène suivante allait commencer.

— Jamais tu ne me blesserais physiquement, mais si tu avais fait à Galen ce que tu avais à l'esprit, cet acte terrible, me privant ainsi d'un époux et du même coup de l'un des pères de mes enfants, autant me faire du mal, Barinthus. Tu le conçois, assurément ?

Son visage se recomposa en ce masque à la beauté énigmatique.

— Tu ne le comprends pas, c'est ça ? poursuivis-je, et le premier filet de peur, indéniable, se faufila tortueusement le long de mon échine.

— Nous pourrions composer ta Cour en une puissance redoutable, Meredith.

— Pour quelle raison devrait-elle être redoutée ?

— Les gens ne vous suivent que par amour ou par peur, Meredith.

— Arrête de me faire le coup de Machiavel, Barinthus !

— Je ne comprends pas ce que tu veux dire par là.

— Et moi, je ne comprends pas où tu veux en venir, vu ton comportement de cette dernière heure, répliquai-je avec un hochement de tête catégorique. En revanche, ce que je sais, c'est que si d'aventure il te reprenait l'envie de faire du mal à mes gens en les condamnant à un sort aussi horrible, je te bannirais. Si l'un d'entre eux en vient à disparaître et demeure introuvable, je serai dans l'obligation de présumer que tu auras mis tes menaces à exécution, et dans cette éventualité, si tu t'en prends à l'un d'eux, quel qu'il soit, alors tu devras le libérer, et ensuite...

— Et ensuite quoi ? me lança-t-il.

— La mort, Barinthus. Tu devras périr sinon nous serons toujours en danger, particulièrement ici sur les rivages de la Mer Occidentale. Tu es bien trop puissant.

— Alors donc, Doyle, les Ténèbres de la Reine, reprendra du service pour tuer sur ton ordre comme le chien bien dressé qu'il est ?

— Non, Barinthus, je m'en occuperai personnellement.

— Tu ne pourras pas me défier et en sortir victorieuse, Meredith, rétorqua-t-il, mais cette fois-ci, la voix radoucie.

— Je détiens les Mains de Chair et de Sang dans leur intégralité, Barinthus. Et même mon père ne possédait pas la Main de Chair intégrale, ni Cel la Main de Sang intégrale, mais j'ai les deux. C'est ainsi que j'ai tué mon cousin.

— Tu ne m'infligeras pas une mort pareille, Meredith.

— Et il y a tout juste quelques instants, j'aurais affirmé que toi, Barinthus, n'aurais jamais menacé ceux que j'aime. Je me suis trompée sur toi ; ne fais pas la même erreur en ce qui me concerne !

Nous nous défiions du regard d'un bout à l'autre de la pièce, et l'univers s'était réduit à nous deux, tout simplement. Je soutins le sien, en le laissant lire sur mon visage que je ne plaisantais pas et que chacun de mes mots était on ne peut plus sincère.

Il finit par acquiescer de la tête.

— Je vois ma mort se refléter dans tes yeux, Meredith.

— Je ressens la tienne au plus profond de mon cœur, rétorquai-je.

Une façon de dire que mon cœur se réjouirait de sa disparition, ou du moins ne s'en retrouverait pas meurtri.

— N'ai-je pas le droit de défier ceux qui m'insultent ? Après Andais, vas-tu faire toi aussi de moi un eunuque ?

— Tu peux défendre ton honneur, mais aucun duel à mort n'aura lieu, ni aucun combat qui pourrait blesser l'un de mes hommes.

— Ce qui me laisse bien peu d'options pour ne pas perdre la face, Meredith.

— Sans doute, bien que ce ne soit pas ton honneur qui me pose problème, mais le mien.

— Que veux-tu dire ? Je n'ai rien fait pour le ternir, sauf m'en prendre à ce sale gosse de Lutin.

— Tout d'abord, abstiens-toi de l'appeler comme ça à l'avenir. Deuxio, c'est moi qui commande ici. J'ai été couronnée par la Féerie et la Déesse. Pas toi, mais moi !

Je voulais éviter que ma voix, qui s'était assourdie, empreinte de prudence, ne se brise sous le coup de l'émotion. À cet instant, je devais impérativement me maîtriser.

— En t'en prenant au père de mon enfant, à mon consort, et en plus sous mes yeux, tu nous as prouvé que tu n'as aucun respect pour moi en tant que souveraine. Que tu ne me rends pas les honneurs dus

à mon rang.

— Si tu avais accepté la couronne telle qu'elle t'avait été offerte, j'aurais honoré le choix de la Déesse.

— Elle m'en a offert un, Barinthus, et je crois très sincèrement qu'Elle n'aurait pas agi ainsi s'il avait été mauvais.

— La Déesse nous a toujours autorisés à choisir notre propre ruine, Meredith. Tu ne peux l'ignorer.

— Si, en sauvant Frost, j'ai choisi la ruine, alors c'était ma décision, et tu devras t'y plier ou disparaître de ma vue, et ne plus interférer.

— Tu me bannirais ?

— Je te renverrai à Andais. J'ai entendu dire qu'elle était sous l'emprise d'une véritable soif sanguinaire depuis notre départ de la Féerie. Elle fait le deuil de son fils unique en se repaissant de la chair et du sang de ses gens.

— Tu sais ce qu'elle leur fait ?

Il semblait choqué.

— Nous avons encore des sources de renseignement à la Cour, répondit Doyle.

— Alors comment peux-tu rester planté là, les Ténèbres, sans vouloir que nous récupérions tous notre puissance d'antan afin de mettre un terme au massacre de notre peuple ?

— Elle n'a tué personne, dit Doyle.

— Mais ce qu'elle leur fait subir est même pire que la mort, répliqua Barinthus.

— Ils sont tous libres de venir nous rejoindre ici, fis-je remarquer.

— Si tu rendais à tous nos pouvoirs, nous pourrions retourner à la Féerie pour les libérer de son donjon.

— Si nous allons secourir ceux qu'elle torture, nous serons obligés de la tuer, lui fis-je remarquer.

— Mais avant ton départ, tu m'as libéré ainsi que tous ceux emprisonnés dans son Antichambre de la Mort.

— En fait, ce n'était pas moi. C'était Galen. C'est sa magie qui t'a libéré, toi et les autres détenus.

— Tu dis ça pour que j'aie meilleure opinion de lui.

— Non, mais parce que c'est la vérité.

Il tourna les yeux vers Galen, qui le fusillait du regard, Frost, juste en retrait derrière lui, avait revêtu son visage de ce masque hautain qui lui permettait de dissimuler ses pensées. Puis Doyle se déplaça d'entre Barinthus et Galen, mais sans trop s'éloigner. Hedera, Brie et Saraïd se tenaient juste un peu à l'écart les uns des autres, la position idéale pour pouvoir dégainer leurs armes. Les paroles de Barinthus me revinrent en mémoire disant que j'avais laissé une vacuité de pouvoir et que les gardes résidant à la maison de la plage

avaient dû, en raison de ma négligence, se plier à son autorité parce que je ne semblais pas du tout faire confiance à mon escorte féminine. Je me demandai un instant où devait se situer leur loyauté : en lui ou en moi ?

— C'est ta puissance magique qui a envahi de plantes et de fleurs l'Antichambre de la Mort ? demanda Barinthus à Galen, qui se contenta d'opiner.

— Je te suis donc redevable de ma liberté, ajouta-t-il.

Galen acquiesça à nouveau en silence, quoique cela ne lui ressemblât pas. Qu'il ne pipe pas mot était plutôt mauvais signe. Cela voulait dire qu'il ne se fiait pas à ce qu'il aurait pu lui répondre.

Venant du couloir à l'opposé, Rhys approchait. Après nous avoir tous embrassés d'un seul regard, il dit :

— Je vois maintenant d'où venait tout ce boucan. Bon, c'était Jeremy. Il veut que nous nous rendions plus tôt sur la scène de crime, si nous nous décidons à y aller. Alors, on y va ou pas ?

— On y va, répondis-je, en détournant les yeux de Barinthus pour les poser sur Saraïd, à qui je m'adressai : J'ai entendu dire que ton glamour personnel est assez efficace pour pouvoir te dissimuler à la vue de tous.

Elle en sembla fort surprise, avant d'acquiescer et même de courber la tête en répondant :

— C'est vrai.

— Alors toi, Galen, Rhys et Sholto, venez avec moi. Nous devons prendre une apparence humaine pour éviter que la presse ne s'en mêle.

À m'entendre, j'avais l'air plutôt sûre de moi. Mais j'avais une boule au creux de l'estomac, ce que personne ne remarqua. Voilà ce que voulait dire être au commandement : on gardait sa panique pour soi.

Je m'approchai d'Hafwyn et de Dogmaela toujours sur le canapé, qui avait arrêté de pleurer. Mais elle était toute pâle et paraissait toujours très troublée. Je m'assis à côté d'elle, en faisant bien attention de ne pas la frôler. Apparemment, elle avait eu son compte de contact physique pour la journée.

— J'ai eu vent que ton glamour serait également parfait pour l'occasion, mais je te laisse ici, le temps que tu récupères.

— De grâce, permettez-moi de venir avec vous. Je veux tellement vous être utile.

Je lui souris.

— J'ignore de quelle scène de crime il s'agit, Dogmaela. Il se pourrait que cela te rappelle fortement certaines choses que faisait Cel. Pour aujourd'hui, reste ici, mais à l'avenir, toi et Saraïd participerez à la relève de la Garde.

Ses yeux bleus s'écaraquillèrent légèrement, et sous les larmes qui se tarissaient elle en parut ravie. Saraïd, qui était venue nous rejoindre, se laissa tomber sur un genou, la tête courbée bien bas.

— Nous ne vous décevrons pas, Princesse.

— Tu n'as pas à te prosterner devant moi.

Elle releva juste assez la tête pour me regarder de ces yeux d'un bleu parsemé de poussière d'étoiles.

— Comment préféreriez-vous que nous nous prosternions ? Vous n'avez qu'à demander et nous répondrons à vos désirs.

— En public, abstiens-toi de le faire, de quelque manière que ce soit, OK ?

Rhys déambulait en dessinant de larges cercles autour de Barinthus, tout en faisant attention à ne pas lui tourner le dos. Même s'il semblait nonchalant, si moi, je l'avais remarqué, cela n'aurait pas non plus échappé à Barinthus.

— Si tu n'arrêtes pas de faire des génuflexions en public, tout le glamour du monde ne pourra dissimuler le fait qu'elle est la Princesse et que tu fais partie de sa Garde.

Ce que reconnut Saraïd, avant de demander :

— Puis-je me relever, Votre Éminence ?

— Je t'en prie, soupirai-je.

Et tandis qu'elle se remettait debout, Dogmaela se laissa à son tour tomber devant moi sur un genou.

— Je vous présente mes excuses, Princesse, pour ne pas vous avoir montré la déférence due à votre rang.

— S'il te plaît, arrête !

Elle releva les yeux, ostensiblement surprise. Lorsque je me levai en lui offrant ma main, elle la prit, sourcillant de perplexité.

— As-tu remarqué que les hommes ne s'agenouillent pas devant moi ? ajoutai-je.

Les femmes échangèrent des regards.

— La Reine ne s'est pas toujours montrée insistante à ce sujet, contrairement à notre Prince, répondit Saraïd. Dites-nous simplement quelle salutation vous préférez et nous vous obligerons.

— Un simple « bonjour » fera l'affaire.

— Non, intervint Barinthus, sûrement pas !

Je me tournai vers lui en lui faisant les gros yeux.

— Ce ne sont pas tes affaires, Barinthus !

— Si tu n'obtiens pas leur respect, alors tu n'auras jamais aucun contrôle sur les Sidhes.

— Arrête de dire des conneries !

Il en parut choqué, en fait, comme s'il ne s'attendait pas du tout à ce que j'emploie un tel vocabulaire.

— Meredith...

— Non, j'en ai eu plus que mon compte avec toi aujourd'hui. Et tous ces salamalects du monde n'ont pas réussi à faire qu'une seule parmi elles ne respecte Cel ou Andais. Cela les a plutôt poussées à les redouter, ce qui n'a rien à voir avec le respect, mais plutôt avec la peur.

— Tu m'as menacé de recourir à tes Mains de Chair et de Sang. Toi aussi, tu veux que je te craigne.

— J'aurais préféré ton respect, mais je pense que tu me considéreras toujours comme la fille d'Essus, et de ce fait, malgré toute l'attention que tu pourrais me porter, tu ne parviens pas à me voir comme apte à gouverner.

— Ce n'est pas vrai !

— Que j'ai renoncé à la couronne pour sauver la vie de Frost t'a fait douter de moi.

Il se détourna pour me dissimuler son visage, une réponse amplement éloquente.

— Ce fut le choix d'une romantique, pas celui d'une Reine.

— Et serais-je moi aussi un romantique, plutôt qu'un Roi ? lui demanda Doyle en avançant vers lui de quelques pas.

Barinthus nous regarda tour à tour, puis répondit :

— Que toi, les Ténèbres, prennes une telle décision, s'est révélé des plus inattendus. J'aurais pensé que tu aiderais Meredith à devenir la Reine dont nous avons besoin. Au lieu de cela, c'est elle qui t'a rendu tout sensible.

— Me traiterais-tu de faible ? lui lança Doyle sur un ton qui ne me plut pas du tout.

— Ça suffit !

Je n'avais eu aucune intention de hurler, mais ce fut pourtant l'effet produit et tous les yeux se tournèrent dans ma direction.

— Toute mon existence, j'ai vu nos Cours sous l'emprise de la peur. Et je dis que nous régnerons ici avec impartialité et amour. Mais si certains parmi mes Sidhes n'acceptaient pas un traitement juste ou cet amour que je prodiguerai, alors je proposerai d'autres options.

Puis je m'avançai vers Barinthus. Plutôt difficile de se montrer à la hauteur alors que je devais me contorsionner le cou au maximum pour pouvoir le regarder droit dans les yeux. Mais ayant été toute ma vie durant la plus minuscule d'entre eux, j'y parvins néanmoins.

— Tu disais vouloir que je devienne Reine. Tu disais vouloir que je m'endurcisse, et que Doyle ne perde pas son implacabilité légendaire. Tu veux que nous régnions sur les Sidhes comme ils doivent être gouvernés, correct ?

Il hésita avant d'acquiescer de la tête.

— Que la Déesse et Consort soient loués que je ne sois pas ce genre de monarque, car si c'était le cas, je te tuerais, si arrogant sois-tu

là, devant moi, si rempli de ton pouvoir après tout juste un mois au bord de la mer. Je devrais te tuer dans l'instant, avant que tu n'acquiesces davantage de puissance, et ce serait précisément ce qu'auraient fait ma tante et mon cousin.

— Andais aurait envoyé ses Ténèbres m'éliminer.

— Je t'ai déjà dit que je suis bien trop la fille de mon père pour agir par personne interposée.

— Toi, tu essaierais de me tuer ?

— Oui.

— Et tu ne pourrais que te défendre en tuant dans le procédé et la fille et les petits-enfants d'Essus, lui mentionna Rhys. Et je crois que tu te laisserais tuer plutôt que de faire ça.

Barinthus se tourna vers lui.

— Ne te mêle pas de ça, Crom Cruach. Ou aurais-tu par hasard oublié que je connais ton premier nom, ce nom beaucoup plus ancien ?

Rhys éclata de rire, ce qui surprit Barinthus.

— Oh que non, Manannan Mac Lir, ne va pas jouer à ce petit jeu avec moi. Ce nom ne me correspond plus en rien, et cela depuis si longtemps qu'il n'a plus rien d'authentique.

— Bon, ça suffit maintenant, dis-je d'une voix plus calme cette fois. Nous allons partir, et je te veux, Barinthus, dès ce soir à la résidence principale.

— Je serai enchanté de dîner avec ma Princesse.

— Emmène ton baise-en-ville. Tu vas y rester pendant quelque temps.

— Je préférerais rester près de la mer.

— Peu m'importe tes préférences. Je dis que tu vas emménager avec nous.

— Cela faisait si longtemps que je n'avais pas vécu près de l'océan, dit-il, semblant peiné.

— Je sais. Je t'ai regardé nager dans les flots plus heureux que je ne t'avais vu jusqu'alors, et je t'aurais laissé ici, près de l'élément que tu incarnes, mais aujourd'hui, tu m'as démontré que cela te fait l'effet d'une forte liqueur et te monte au cerveau. Tu es enivré de cette proximité des vagues et du sable, et je t'ordonne de te rendre à la maison principale pour une petite cure de désintoxication.

La colère lui emplissait les yeux, sa chevelure déployée animée à nouveau de ces étranges fluctuations sous-marines.

— Et si je refuse d'y aller ?

— Veux-tu dire par là que tu désobéirais à un ordre direct de ta souveraine ?

— Je ne te demande que ce que tu ferais si je n'obtempérais pas.

— Je t'envverrais en exil loin de ce littoral. Je te renverrais à la

Cour Unseelie où tu pourrais apprendre de première main comment Andais sacrifie le sang de tous les Feys pour tenter de maîtriser la magie qui a remis en forme son royaume. Elle croyait qu'après mon départ la magie cesserait d'opérer et qu'elle serait en mesure de la contrôler à nouveau, mais la Déesse en personne est encore entrée en action. La Féerie est régénérée, vivante, et je pense que vous tous, les plus anciens, avez même oublié ce que cela signifie.

— Je n'ai rien oublié.

— C'est un mensonge.

— Jamais je ne te mentirai.

— Alors tu te mens à toi-même, rétorquai-je avant de me tourner vers les autres et d'ajouter : Allez, tout le monde. Nous sommes attendus sur une scène d'homicide.

Puis, me dirigeant vers la porte, suivie de la majorité de ceux qui se trouvaient dans la pièce, je lui lançai par-dessus mon épaule :

— Sois rentré à la maison à temps pour dîner, Barinthus, sinon tu peux prendre l'avion pour Saint-Louis.

— Elle me torturera indéfiniment si j'y retourne.

Je m'arrêtai sur le seuil et la foule de mes gardes dut s'écarter pour que je puisse le voir.

— Et n'était-ce pas précisément ce dont tu as menacé Galen il y a quelques minutes à peine ?

Il me regardait, sans ciller, intensément.

— Tu es toujours guidée par ton cœur au détriment de ta tête, Meredith.

— Tu sais ce qu'on dit : ne vous mettez jamais entre une femme et l'objet de ses affections. Alors, abstiens-toi de faire des menaces contre ceux que j'aime, sinon je n'hésiterai pas à faire trembler les Terres d'Été afin de protéger ce qui m'appartient.

Les Terres d'Été étaient l'une de nos expressions pour décrire le Ciel.

— Je serai rentré pour le dîner, dit-il avant de me faire une courbette et d'ajouter : Ma Reine.

— J'ai hâte de t'y voir, répondis-je – et à vrai dire, ce n'était pas sincère.

La dernière chose que j'aurais voulu voir arriver à notre résidence était un ex-dieu en pétard avec un ego de la taille de Moby Dick, mais parfois, les décisions que l'on doit prendre n'ont rien à voir avec ce que l'on souhaite, mais se prennent par nécessité. Pour l'instant, nous devons nous rendre sur une scène de crime pour mériter notre salaire qui permettrait de subvenir aux besoins de ce vaste groupe qu'à présent nous formions. Si seulement mon titre m'avait échoué avec davantage de fric, de propriétés et moins de problèmes, mais il me restait encore à rencontrer une Princesse de la Féerie qui n'y soit pas

elle-même embourbée jusqu'au cou. D'un certain côté, les contes de fées sont bien réels. Avant d'arriver à la fin, on doit traverser des épreuves fort déplaisantes en faisant des choix difficiles. D'une certaine manière, j'étais parvenue à une conclusion « heureuse jusqu'à la fin des temps ». Mais, à la différence de ces contes pour enfants, dans la vraie vie, il n'y a pas de fin, heureuse ou autre. Votre histoire, tout comme votre vie, se poursuit. Une minute, vous pensez avoir votre existence relativement sous contrôle, pour, la suivante, finir par comprendre que tout ce contrôle n'était qu'apparent.

Je priai la Déesse que Barinthus ne m'oblige pas à l'éliminer de la circulation. Cela me briserait le cœur, mais alors que nous sortions sous le soleil de la Californie et que je mettais mes lunettes noires, je sentis quelque chose de dur et de froid émerger en moi. Il s'agissait de la conviction que, s'il me poussait à bout, je ferais précisément ce dont je l'avais averti. Il semblait qu'après tout, je sois bien plus la nièce de ma tante que je ne l'avais pensé de prime abord.

Chapitre 29

Doyle et Frost voyagèrent dans le 4 x 4 avec Usna au volant qui, grâce au glamour, s'était revêtu de mon apparence. Qu'il ait son permis de conduire m'avait étonnée. Mais apparemment, des années avant ma naissance, il avait quitté la Féerie pour voir du pays. Lorsque je lui en avais demandé la raison, il avait répondu : « Les chats sont curieux de nature. » Et son expression avait suffi à me faire comprendre que ce serait la seule réponse que j'obtiendrais de lui.

Usna n'était cependant pas assez doué au glamour pour pouvoir traverser une foule à pied. La moindre bousculade et tout faux-semblant se désintégrerait, et c'est pourquoi il ne m'accompagnait pas, car là où j'allais, il y avait toujours foule. Mais nous espérions que cette illusion plus basique contribuerait à éloigner la presse du portail, en nous permettant de filer en voiture sans nous faire molester.

Cependant, sa partenaire, Cathubodua, était suffisamment efficace pour venir avec nous. Il y avait eu cet instant où, au beau milieu du living, elle s'était redressée dans sa houppelande en plumes de corbeau, avec cette chevelure à longueur d'épaules qui s'y mêlait, la faisant paraître, à l'image de Doyle, si noire que la frontière entre les deux n'était pas discernable à l'œil nu. Ce qui amplifiait l'impression que sa peau flottait quasiment sur cette noirceur extrême.

Puis les plumes se lissèrent, et elle apparut vêtue du long trench-coat noir dont elles prenaient si souvent l'apparence. Cathubodua n'avait plus qu'à adoucir sa peau à la pâleur surnaturelle en une nuance aussi pâle mais plus humaine. La plupart des femmes avaient été si peu photographiées en ma compagnie qu'elles n'auraient pas eu besoin de changer grand-chose à part leurs yeux, leurs cheveux et quelques vêtements. Saraid transforma sa chevelure d'or en un brun doré et elle nous apparut soudain toute bronzée par le baiser du soleil. Ses yeux bleus étoilés n'étaient plus que de cette couleur unie. Elle n'en avait pas moins conservé sa beauté, mais pouvait maintenant passer pour humaine. Et même le fait qu'elle fasse un mètre quatre-vingts et qu'elle soit naturellement mince ne la faisait pas se distinguer ici à L.A. comme cela aurait été le cas dans le Midwest. Abondaient ici de belles femmes à la silhouette longiligne qui s'étaient

essayées à la carrière d'actrice avant de devoir se résoudre à un emploi plus alimentaire.

Galen avait coloré ses boucles courtes en un châtain quelconque auquel il avait assorti ses yeux. Sa peau, assombrie, semblait vraiment bronzée, car il avait subtilement maquillé son visage et son corps, ce qui lui donnait l'air on ne peut plus ordinaire. On aurait pu voir sur toutes les plages ce genre de mec mignon au sourire radieux. Rhys, ayant à nouveau créé l'illusion de son œil absent, avait teinté les deux d'un joli bleu, tout en évitant d'y attirer trop l'attention. Il s'était contenté d'empiler sous son chapeau mou ses boucles qui lui descendaient à la taille, et avait laissé son inséparable trench-coat à la maison de la plage, pour simplement passer un manteau coordonné au costume qu'il avait porté la dernière fois au boulot. Celui-ci recouvrait un tee-shirt ajusté à sa carrure, qu'il avait dû emprunter, et qu'il avait rentré dans son jean décoloré, qui faisait partie de sa garde-robe personnelle. Une fois ses bottes enfilées, il était prêt.

Je sortis de la chambre, mes cheveux auburn, quasi châains, étaient coiffés en chignon banane. La jupe du tailleur chocolat profond était un peu courte pour les affaires, mais comme j'étais plutôt petite, le long ne m'allait pas particulièrement. J'avais emprunté à Rhys un flingue dans son holster, que j'avais sanglé au bas de mon dos. Comme ça, je serais armée, au cas où. Quant à lui, il lui restait un autre revolver, un sabre et une dague. Je portais mon couteau pliant dans son fourreau sanglé sur la cuisse sous ma jupette. Cette lame n'était pas seulement là en cas d'autodéfense, mais également afin qu'un peu de métal froid soit en contact avec ma peau nue. L'acier et le fer étaient des antidotes efficaces contre la magie de la Féerie, et d'autant plus lorsqu'on les mettait en contact avec votre épiderme. Mes origines humaine et farfadet me permettaient de faire opérer de la magie, indépendamment de la quantité de métal et de technologie présente dans mon environnement immédiat. Ce couteau n'était rien en comparaison à la ville en soi. Ici, près de l'océan, c'était plus facile à supporter pour les autres, mais en plein cœur d'une ville moderne les pouvoirs magiques de certains Feys inférieurs étaient inopérants.

Je me demandai alors si Lucy avait retrouvé Douce-Amère. Je repoussai cette pensée pour me regarder dans la glace une dernière fois et m'assurer que ni le flingue ni le couteau ne soient repérables sous mon tailleur. La jupe légère voletait au rythme de mes mouvements. J'en avais pas mal d'assez moulantes pour que même une arme, si petite soit-elle, puisse se voir sous le tissu.

De retour dans la pièce principale, Galen m'y accueillit, le sourire aux lèvres.

— J'avais oublié que tu t'étais aussi bruni les yeux, lui dis-je.

— Les yeux verts sont bien trop rares. Les humains s'en

souviendraient.

Son sourire s'épanouit de plus belle et il s'approcha pour me prendre dans ses bras. Je me laissai faire, plus que sûre de ce qu'il allait me dire.

— Nous devrions tester le glamour pour voir si se toucher nuirait à notre concentration.

Nous nous embrassâmes, un agréable baiser profond, dont il finit par s'écarter, et je me retrouvai à fixer deux yeux marron foncé sur un visage plus bronzé que le sien n'eût pu l'être au naturel.

Je lui souris.

— Allons, vous deux ! entendis-je Rhys. Nous savons tous que votre glamour est hypertenace. Amatheon et Adair sont allés vérifier. La presse a mordu à l'hameçon en suivant Doyle et Frost. Nous pouvons donc aller un peu bosser.

Nous franchîmes la porte à sa suite, en nous lâchant la main dehors. Je faisais confiance aux autres gardes pour que les journalistes aient dégagé de là, mais si nous nous accrochions les uns aux autres comme des amoureux, aucune proportion de glamour ne les empêcherait de nous mitrailler, et tous les sortilèges de dissimulation n'étaient pas immunisés contre les objectifs. Nous en ignorions la cause, mais même avec les meilleurs d'entre nous, une photo révélait parfois la vérité qui, pourtant, demeurerait invisible à l'œil nu.

Sholto nous avait précédés.

— Toutes les portes sont sécurisées.

— Tu viens donc juste d'apparaître, fit remarquer Galen.

— Oui.

— Et comment peux-tu être sûr que personne ne se trouvera dans l'encadrement lorsque tu débarques comme ça ?

— Quand la voie est libre, je le sens.

— Chouette !

— J'ignorais que tu pouvais te matérialiser au travers des portes, observai-je.

— C'est un pouvoir qui m'est revenu après notre couronnement.

— Ne va pas dire ça à Barinthus, lui recommanda Galen.

— Entendu, lui répondit-il avec gravité. Mais je vais patrouiller dans le secteur pour voir si des journalistes semblent être au courant que vous vous apprêtez à sortir, ou qu'on leur a refilé le tuyau, comme ils disent, c'est ça ?

— En effet, reconnus-je avec un sourire.

— Alors j'interviendrai si on leur a refilé le tuyau.

Sur ce, il partit avec ses cheveux blonds maintenant courts, ses yeux dorés aussi bruns que ceux de Galen et les miens. Sholto avait même atténué la magnificence de son visage afin de ne pas avoir l'air trop beau pour être humain et ne pas attirer l'attention.

Rhys prit le volant. C'était après tout sa voiture. Nous avions dit à Saraïd de s'installer à côté de lui, avant de nous répartir à l'arrière. Lorsque Rhys se gara dans un petit parking, nous pûmes voir au loin les éclairs des gyrophares de la police. Julian et Jordan Hart étaient adossés à l'un des véhicules de la compagnie. Ce ne fut que lorsqu'il se retourna vers moi avec ce sourire qui lui ressemblait tant que je reconnus qu'il s'agissait de Julian et non de son jumeau, avec leurs cheveux d'un brun très foncé coupés court, surtout au niveau des tempes, un peu plus longs sur le dessus et hérissés par le gel. Pourtant, Jordan n'arborait pas un sourire insouciant, voire j'-m'en-foutiste, mais plutôt plaisant. Comme son frère d'ailleurs, cela dit en passant. Tous deux d'un mètre quatre-vingts, bronzés et d'une beauté indéniable, ils avaient gagné assez d'argent lorsqu'ils étaient mannequins pour fonder leur propre agence de détectives, avant d'acheter des actions de l'Agence Grey. Julian était plus frivole de nature, plus taquin. Quoique, curieusement, c'était le frangin coquin qui avait trouvé une relation monogame qu'il entretenait avec bonheur depuis plus de cinq ans. Son frère sérieux, Jordan, était toujours un homme à femmes, alors que même à l'époque de son célibat Julian, quant à lui, ne l'avait jamais été. Un homme à hommes, si cette expression était acceptable, aurait été plus appropriée.

Il portait des lunettes à monture discrète et aux verres jaunes bien assortis à ses vêtements de nuances brun et brun clair. Il s'avança en riant pour m'accueillir.

— Vous auriez dû appeler, très chère. J'aurais porté une autre couleur pour éviter que nous ne nous retrouvions aussi coordonnés.

Je lui souris et lui présentai ma joue pour un baiser, que je reçus avant de le lui retourner. Sur ses traits se trouvait toujours ce soupçon d'hilarité, alors qu'à l'arrière de leurs verres absurdement teintés ses yeux étaient empreints d'une extrême gravité.

— Vous ne vous êtes pas encore rendus sur cette scène de crime, n'est-ce pas ? lui demandai-je.

— Pas moi, mais Jordan y est allé, me répondit-il d'une voix aussi sérieuse que son regard.

Même si quelqu'un nous avait observés, son visage n'en serait pas moins demeuré aussi radieux et plaisant.

Je comprenais mieux à présent pourquoi ses yeux s'étaient déjà troublés d'une ombre quelque peu sinistre. Les jumeaux pouvaient se transmettre télépathiquement à volonté ce qu'ils voyaient. Dans leur enfance, ils n'avaient eu aucun contrôle sur le sujet, mais ayant suivi le programme psychique après la classe, en compagnie d'autres enfants dotés de facultés de ce genre, ils étaient maintenant en mesure de choisir ce qu'ils partageaient. Quoi que son frère ait transmis à Julian, cela était suffisamment moche pour avoir estompé de son

regard cet éclat pétillant.

Il me dépassa pour se diriger vers les hommes qui m'accompagnaient, et son sourire irradija jusque dans ses yeux. D'autres sorciers humains auraient été dans l'obligation de s'en enquérir avant d'être sûrs de l'identité de ceux dissimulés par le glamour, mais Julian était vraiment on ne peut plus doué, et son frère n'avait rien à lui envier. Il s'avança donc vers Galen pour échanger comme avec moi un baiser sur la joue, puis une poignée de main avec Rhys. Le fait qu'il sache qui embrasser et à qui serrer la poigne indiquait que les déguisements ne l'avaient pas vraiment berné. Ce qui n'était pas une bonne nouvelle, étant donné que se trouvaient maintenant enrôlés dans la police des officiers dotés de pouvoirs psychiques, bien que la plupart ne se spécialisent pas nécessairement sur la « perception » de la vérité.

Julian hésita face aux femmes, ce qui voulait dire que ce n'était pas son sens visuel qui lui indiquait qui embrasser, mais quelque chose de plus occulte. Ne les connaissant pas très bien, il leur serra la main. Il se montrait en fait plus prudent envers elles qu'avec mes hommes.

Évidemment, même Julian n'avait pas été au meilleur de son exubérance innée depuis que plus de la moitié de l'Agence de détectives Kane & Hart s'était fait bouloignée par un gros méchant monstre magico-composite du nom de L'Innommable. Nous – c'est-à-dire mes hommes et moi – avions finalement réussi à le capturer, mais l'effectif de Kane et Hart s'était retrouvé réduit à quatre employés, raison pour laquelle l'Agence Grey se nommait dorénavant l'Agence de détectives Grey & Hart. Les deux ayant basé leur affaire sur le même slogan marketing, il leur avait semblé judicieux d'unir leurs forces. Il se pouvait même que Julian et Jordan Hart aient simplement senti que d'associer leurs capacités magiques humaines aux nôtres – pas si humaines que ça – serait plus sain pour le personnel qu'il leur restait encore.

Adam Kane, le petit copain de longue date de Julian, avait perdu son frère cadet Ethan lors d'un combat. Selon moi, Adam aurait donné son accord à tout au cours des premières semaines. Et même à présent, il gérât la majeure partie des tâches administratives et recevait les clients, mais n'effectuait pas beaucoup d'opérations sur le terrain. Je me demandai si c'était toujours en raison du chagrin, ou si Julian ne supportait pas l'idée de lui faire courir un danger. Finalement, si la question devait être posée, Jeremy s'en chargerait, vu qu'au bureau c'était lui le patron. C'était sympa que ce ne soit pas moi, pour une fois.

— Ce sera plus rapide d'y aller à pied d'ici, dit Julian.

Il fouilla dans la poche de sa veste pour en ressortir un paquet de cigarettes, puis hésita.

— Cela vous dérange-t-il si je fume durant le trajet ?

— J'ignorais que vous fumiez, lui répondis-je.

Il me décocha un sourire radieux, et m'apparut en un éclair une dentition à la blancheur éclatante qu'il avait déjà dans le mannequinat et qui, à présent, faisait de lui le modèle idéal pour les photos quand il travaillait pour les célébrités locales.

— Cela faisait des années que j'avais abandonné, mais dernièrement, j'en ai ressenti à nouveau le besoin.

Une expression fugace lui traversa le visage, liée à quelque pensée ou émotion, et visiblement pas des plus réjouissantes.

— La scène de crime est-elle aussi horrible que ça ? s'enquit Galen, révélant qu'il l'avait remarquée, lui aussi.

Julian leva les yeux presque distraitement, comme s'il ne voyait pas vraiment ce qui l'entourait ici et maintenant. Je lui avais déjà vu cet air-là lorsque ce qu'il voyait lui était retransmis par l'intermédiaire des yeux de son frère.

— C'est assez terrible, mais pas au point de me faire reprendre la clope.

Je pesais le pour et le contre pour savoir si je devais lui demander ce qui était assez terrible pour ça, lorsqu'il alluma une cigarette et se mit à longer le trottoir à grandes enjambées. En fait, il marchait comme d'habitude, c'est-à-dire comme sur un podium avec tous les regards braqués sur lui. Ce qui était d'ailleurs parfois le cas. Rhys nous précédait, Saraid à son côté. Galen et Cathubodua, derrière Julian et moi, fermaient la marche. Je réalisai que même en ayant utilisé tout le glamour possible, ils se présentaient sans équivoque comme de véritables gardes du corps. Autant dire un indice du fait que Julian et moi n'étions pas qui nous prétendions être.

Il sembla s'en apercevoir en même temps que moi, car il m'offrit son bras, que je pris. Puis il se mit à me le tripoter à qui mieux mieux, avec un sourire par trop ostensible. Il jouait le rôle de l'amant et de l'homme d'affaires prospère, ou de la célébrité ne pouvant se passer d'escorte rapprochée. Et je me mis à jouer la comédie avec lui, en laissant aller ma tête contre son épaule et en riant à ses commentaires qui, pourtant, manquaient singulièrement d'humour.

Il se pencha vers moi pour me dire à voix basse avec un sourire des plus lumineux :

— Vous avez toujours été douée pour les missions sous couverture, Merry.

— Merci, vous de même.

— Oh, il est indéniable que je suis super sous la couette.

Et il s'esclaffa en balançant sa clope à demi consumée dans la première poubelle venue.

— Je croyais que vous aviez besoin d'une cigarette, lui dis-je en

souriant.

— J'en avais presque oublié que flirter est bien meilleur pour la santé.

S'étant incliné vers moi, il passa son bras sur mes épaules et m'attira contre lui. J'avais eu pas mal de pratique pour déambuler ainsi en compagnie d'individus d'un mètre quatre-vingts, bien qu'il évoluât différemment de la plupart de mes hommes. Je glissai un bras autour de sa taille, sous sa veste, effleurant son revolver qu'il portait au creux des reins pour ne pas gâcher le tombé de son manteau coordonné à son costume. Nous remontâmes la rue ainsi, nos hanches frottant l'une contre l'autre au rythme de nos pas.

— Je n'aurais pas pensé que vous appréciez de conter fleurette à la gent féminine, lui fis-je remarquer.

— Je suis un charmeur incorrigible qui ne fait pas dans la discrimination, Merry, comme vous devriez le savoir.

J'éclatai de rire, et celui-là était on ne peut plus authentique.

— Je m'en souviens, en effet, mais vous n'en faites généralement pas autant en ce qui me concerne.

Il déposa un baiser sur ma tempe, tout doux, mais qui n'en contenait pas moins un soupçon de familiarité, une réalité dont il n'avait jamais fait preuve en mission sous couverture à mon bras. Généralement, il s'y était trouvé un soupçon de taquinerie indiquant qu'il n'était pas sérieux, afin qu'on ne puisse lui demander des comptes plus tard.

Julian ne pouvait s'empêcher de palper, ce qui me donna une idée. Je m'appuyai d'autant plus contre lui et lui dis tout bas, pour ses oreilles seules :

— N'auriez-vous pas eu dernièrement votre dose de contact physique ?

Cette question sembla tellement le prendre au dépourvu qu'il en trébucha, déséquilibrant le rythme nonchalant de notre déambulation. Il parvint à se rattraper, sans m'oublier, et nous reprîmes notre petite promenade tranquille en remontant le trottoir vers toutes ces lumières clignotantes.

— N'était-ce pas terriblement direct en vertu de la tradition fey ? me chuchota-t-il contre les cheveux.

— Il est vrai, lui murmurai-je en retour, mais nous arriverons dans quelques minutes à la scène de crime, et je suis impatiente de savoir ce que mon amie est parvenue à découvrir.

Il me sourit, même si j'étais suffisamment près pour constater que ses yeux ne le reflétaient pas.

— Non, c'est vrai, je n'ai pas eu beaucoup d'activité physique à la maison. Le cœur d'Adam semble être enseveli avec son frère. Je commence juste à me dire que je devrais trouver quelqu'un d'autre,

Merry. En fait, je me suis sérieusement mis à chercher chaussure à mon pied, et je prends conscience que ce n'est pas seulement le sexe, mais le contact tactile qui me manque. Je crois que si je pouvais en avoir un petit peu plus, je serais sans doute mieux à même de patienter pendant qu'il fait son deuil.

Ma main passa en glissant sur ses abdos plats, et il me lança un regard inquisiteur. Le visage levé vers lui, je lui dis en souriant :

— Vous pouvez me caresser, Julian. Notre culture ne le considère pas obligatoirement comme une incitation à la débauche.

Son éclat de rire aussi brusque qu'enjoué dénota sa surprise.

— Et moi qui pensais que vous considériez toute caresse comme ça.

— Non, sensuelle, pas nécessairement sexuelle.

— Et il y a une nuance ?

Ma main glissa à nouveau sur son ventre, tandis que l'autre se refermait sur sa hanche.

— Oui.

— Qui est ? s'enquit-il, ce qui me fit sourciller.

— Vous n'aimez pas les femmes, rappelez-vous.

Il s'esclaffa à nouveau et recouvrit de sa main la mienne plaquée contre ses abdos.

— Certes, mais comme vous ne voulez pas partager vos hommes...

— Ce serait la question à leur poser, répliquai-je.

— Vraiment ? dit-il en arquant les sourcils, avec une telle mine que je ne pus m'empêcher d'en rire.

— Vous pouvez le constater par vous-même, vous préféreriez coucher avec l'un d'eux plutôt qu'avec moi.

Ses yeux roulèrent légèrement dans leurs orbites et il fit un geste éloquant des mains, avant qu'il ne me regarde, tout sourire.

— C'est indéniable.

Puis il se pencha vers moi, toujours souriant, mais les paroles qui suivirent n'étaient pas du tout assorties à son air guilleret.

— Mais si je vous fais un câlin, Adam me pardonnera, alors qu'il ne le ferait pas si vous étiez un homme.

Je scrutai son visage à quelques centimètres de distance.

— C'est aussi tendu que ça entre vous ?

Il acquiesça silencieusement, puis écarta ma main de son ventre pour la porter à ses lèvres, parcourant mes doigts de petits bisous tout en disant :

— J'aime Adam bien plus que je n'aurais pu penser aimer qui que ce soit, mais privé d'attentions, je m'étirole.

Il la laissa retomber puis rapprocha son visage du mien, aussi près que notre différence de taille et mes talons hauts le lui permirent.

— C'est l'une de mes faiblesses, mais j'ai besoin de toucher, d'être touché et de flirter, de quelque chose, ajouta-t-il.

— Venez dîner ce soir à la maison et nous nous empilerons tous affectueusement les uns sur les autres en regardant notre télé digne d'un grand écran.

Son pas se fit hésitant, et il perdit momentanément le rythme avant de se ressaisir, afin que nous gardions la cadence.

— Vous êtes sûre ?

— Faites-moi confiance, vous ne serez pas privé de câlins, du moment qu'il n'y ait rien de sexuel.

— Et si je voulais que cela le devienne ?

Cette question me fit le considérer avec étonnement, et il détourna le regard, fuyant le mien, pour prétendre reporter son attention sur les policiers et tous les véhicules de police-secours. Mais je savais qu'il tentait de me dissimuler son visage. Quoi que reflètent ses yeux à cet instant, il ne souhaitait visiblement pas m'en faire part.

Je l'arrêtai net, et l'obligeai à se retourner pour me faire face.

— Vous m'avez pourtant dit que votre engagement avec Adam était ce que vous aviez choisi, que vous baisiez et travailliez ensemble, mais sans jamais vraiment en être heureux.

Il acquiesça d'un léger signe de tête.

— Si vous me dites que préserver votre engagement envers lui est votre priorité, alors je vous aiderai, mais si vous voulez dire que votre histoire est terminée et que c'est des aventures sexuelles que vous cherchez, il s'agit là d'une discussion bien différente.

Je perçus de la souffrance dans son regard, avant qu'il ne m'attire pour m'étreindre étroitement. Jamais il ne m'avait enlacée comme ça, et encore moins d'autres hommes, si ce n'est pour se montrer taquin et essayer de constater s'il pouvait les mettre mal à l'aise. Mais cette étreinte n'avait rien à voir avec une incitation à la débauche ou de la taquinerie. Il m'enlaçait trop fermement, trop désespérément. Je le serrai dans mes bras à mon tour et lui dis, le visage enfoui contre sa poitrine :

— Julian, qu'est-ce qui ne va pas ?

— Je vais le tromper, Merry. S'il me laisse aussi seul encore plus longtemps, je vais le tromper ! Je crois même que c'est ce qu'il attend, afin de saisir ce prétexte pour que nous nous séparions.

— Et pourquoi ferait-il ça ?

— Je l'ignore. Peut-être parce que Ethan abhorrait tant l'idée que son seul frère soit gay. Il m'a toujours détesté et me reprochait d'en avoir fait un pédé.

Je m'écartai juste assez pour tenter de voir son visage, mais il m'enveloppa de son corps pour m'en empêcher.

— Ethan n'aurait pu croire cela. Adam a toujours préféré les

hommes.

— Il a eu quelques copines de temps à autre. Il était même fiancé avant notre rencontre.

La main contre sa joue, j'orientai son visage vers le mien, l'obligeant à me regarder.

— Aurait-il insinué qu'il était à nouveau attiré par les femmes ? lui demandai-je.

Il démentit en silence, et je remarquai un scintillement dans ses yeux derrière ses verres teintés. Il ne pleurait pas encore, mais cela ne saurait tarder.

— Je ne sais pas. Il ne veut plus que je le touche. Il ne veut plus que quiconque le touche. Je me demande parfois ce qui lui passe par la tête.

Il gardait les yeux grands ouverts pour essayer de retenir les larmes tremblotantes accrochées à ses cils fournis.

— Venez dîner. Vous pourrez au moins avoir un peu de contact physique.

— Nous avons l'intention de souper ce soir en tête à tête ; si tout se passe bien, je n'aurais peut-être pas besoin de qui que ce soit d'autre.

Le visage levé vers le sien, je lui souris.

— Si on ne vous voit pas arriver, on comprendra que vous et votre petit copain vous amusez bien, et ce sera une super nouvelle.

Il me sourit à son tour en essayant furtivement ses larmes retenues. Si gay fût-il, il n'en était pas moins homme, et la plupart détestent succomber aux pleurnicheries, particulièrement en public.

— Merci, Merry. Je suis désolé de vous importuner avec ça, mais mes amis sont principalement gays et...

— ... ils ont sauté sur l'occasion pour vous débaucher.

Il fit à nouveau ce geste parlant des mains.

— Non, pas pour me débaucher, mais je suis en train de me rendre compte du nombre d'entre eux qui seraient enchantés de revenir spontanément dans mon lit.

— Voilà ce que c'est de rester ami-ami avec presque tous vos ex.

Il éclata d'un rire réjouï cette fois-ci.

— Que puis-je dire ? Je suis un mec sympa.

— C'est ce que j'ai entendu raconter, lui répondis-je en l'étreignant, et il m'étreignit à son tour, d'une façon purement amicale à présent. Avez-vous parlé à Adam de la thérapie de couple ?

— Il dit qu'il n'en a pas besoin, qu'il sait ce qui ne va pas chez lui, qu'il a perdu son frangin et a bien le droit d'en porter le deuil.

Rhys laissa échapper une petite toux comme s'il s'éclaircissait la gorge, attirant notre attention.

— Nous allons devoir présenter notre carte d'identité pour

franchir ce cordon de police.

À l'entendre, il semblait absolument neutre, mais je savais qu'il avait surpris en partie ce que nous venions de dire. Primo, tous les Feys sont dotés d'une ouïe bien supérieure aux humains, et deuxio, après un millénaire, hyper rares sont ceux de cette espèce qui vous soient indéchiffrables.

— Je suis désolé, s'excusa Julian. Je me montre peu professionnel, ce qui est inacceptable.

Il s'écarta de moi de quelques pas pour rajuster sa veste en en dépliant les revers, tout en en profitant pour se ressaisir.

— Nous vous ferons des câlins sans risques pour votre mariage, lui dit Galen qui s'était penché vers lui.

— Oh, ne voilà-t-il pas une claque à mon ego ! Vous n'êtes même pas tenté de me séduire ? répliqua Julian avec un sourire.

— Je ne crois pas que je serais celui qui se lancerait dans un numéro de charme, rétorqua Galen, le visage radieux.

Julian le lui rendit, tout aussi radieux, et Cathubodua, après un sourcillement, jugea bon de préciser :

— Je ne ferai cette nuit de câlin à personne d'autre qu'à Usna.

— C'est dommage pour toi, lui répondis-je.

Elle sourcilla de plus belle.

— Personne n'est dans l'obligation de faire des câlins à ceux qu'on ne veut pas câliner, ajoutai-je avec un hochement de tête. Il ne s'agit que de prodiguer quelques caresses de son plein gré, et non contraint et forcé.

Elle échangea un regard avec Saraid, avant de commenter :

— Voilà qui est bien différent du Prince.

— Et heureusement encore, répondit Saraid.

Julian leur lança tour à tour un bref coup d'œil, puis demanda :

— Pensiez-vous sincèrement que Merry vous obligerait à me toucher contre votre gré ?

Les femmes se contentèrent de le regarder, sans un mot. Julian en frémit.

— J'ignore tout de votre vie d'avant, mais je ne suis pas porté sur la brutalité. Si ma charmante personnalité ne vous incite pas à rechercher assidûment ma compagnie, alors qu'il en soit ainsi.

Elles échangèrent un autre regard.

— Accordez-nous quelques mois de plus dans ce nouveau monde et nous serons sans doute prêtes à le croire venant de vous comme de la Princesse, riposta Cathubodua.

— Mentionnez à Jeremy de ne confier pour le moment aucune mission d'infiltration aux femmes-gardes, toutes sans exception, dit Julian.

Je songeai à la manière dont ces deux femmes avaient pu

interpréter cette petite balade avec lui. Cela avait-il été une contrainte, ou une forme de harcèlement sexuel ? Tant de personnes traumatisées dont me soucier, et ne venais-je pas tout juste de proposer à Julian de m'occuper de lui. Ce qui ne me préoccupait pas en soi, parfaitement consciente de cette fragilité qui pouvait vous envahir par manque d'attention, d'affection, au point qu'on se mettait à s'intéresser à de parfaits inconnus quand la personne censée vous aimer vous négligeait. Les humains percevaient celui qui trompait comme étant faible, mais je savais de par mon expérience avec mon premier fiancé que quelqu'un peut délaisser son partenaire de plus d'une façon, et pas simplement en s'en éloignant. On pouvait le ou la laisser tellement privé d'attention que cela équivalait à ne plus être du tout amoureux.

Si nous parvenions à aider Julian à surmonter cette crise avec Adam, alors nous nous y emploierions. Je comprenais qu'on puisse mourir un peu plus chaque jour par manque de contact physique avec le partenaire de son choix. Après trois années sans le moindre contact avec un autre Sidhe, je ne souhaitais pas voir quelqu'un traverser cette épreuve si je pouvais y remédier. Et étant donné que j'étais une femme, Adam ne risquait pas de me percevoir comme une menace pour son ménage.

Nous sortîmes donc nos cartes d'identité et attendîmes qu'un responsable nous autorise à franchir le cordon d'officiers de police. Nous étions détectives privés, et non pas inspecteurs, c'est-à-dire qu'aucun uniforme n'allait spontanément nous inviter en disant : « C'est par ici. »

Nous patientions sous le soleil radieux, Julian me tenant la main, moi l'enlaçant par la taille. J'aurais préféré l'aider à résoudre ses problèmes conjugaux plutôt que de voir encore des cadavres, or je n'étais pas payée aujourd'hui pour lui prodiguer des câlins, mais pour me confronter à des morts. Il se pourrait que nous échoie ensuite une belle affaire de divorce. Ce qui me semblait une idée plutôt géniale tandis que nous suivions les gentils inspecteurs et les techniciens médico-légaux, qui se fuyaient tous du regard. Par expérience, j'avais appris que c'était mauvais signe – l'indice irréfutable que quoi que ce soit qui était couché là-bas était particulièrement dérangeant pour ces personnes qui avaient pourtant l'habitude de se retrouver confrontées à des choses horriblement perturbantes. Je poursuivis mon chemin, mais à présent la main de Julian dans la mienne n'était plus un prétexte pour lui offrir un peu de chaleur humaine pour la journée. Ce contact me donnait un peu plus de courage.

Chapitre 30

Arrivés sur la scène de crime, il ne fut plus question de main dans la main. Nous étions tous des civils autorisés à assister à cette enquête policière. J'étais une femme et pas tout à fait humaine, je devais donc assumer mon rang honorifique tout autant pour mon sexe que pour mes ancêtres.

La première victime était recroquevillée devant la cheminée qui, en fait, n'en était pas vraiment une, mais l'un de ces appareils électriques. Le ou les meurtriers avaient disposé le corps devant afin que cela corresponde à l'illustration que nous avait montrée Lucy, bien protégée dans sa pochette plastifiée, étiquetée puis hermétiquement scellée. Elle, étant donné qu'il s'agissait d'« elle », avait été vêtue de guenilles en toile de jute comme celles représentées sur le dessin. Je me rappelais avoir lu cette histoire dans mon enfance. J'adorais les récits qui parlaient des Farfadets car ils me faisaient toujours penser à Mamie. La Farfadet s'étant assoupie devant l'âtre était prise au dépourvu, littéralement, par les enfants de la maison. Mamie m'avait dit : « Aucun d'nous aut' qui s'respectent ne s'mettrait à piquer un roupillon en plein boulot. » Le reste de l'histoire racontait le voyage des enfants au pays des fées accompagnés de la Farfadet, et je savais que ce n'était qu'invention, car y ayant vécu quand j'étais petite, cela ne ressemblait en rien à ce que décrivait ce bouquin.

— Allons bon, voilà un autre souvenir de jeunesse qui se désintègre, commentai-je à voix basse.

— Que dites-vous ? s'enquit Lucy.

— Excusez-moi, répondis-je avec un hochement de tête, mais ma grand-mère me lisait ce livre quand j'étais gamine. J'étais en train de penser que je devrais aussi le lire à mes enfants, mais il y a le temps.

Les yeux fixés sur la morte, j'avais beaucoup de mal à ne pas les détourner de ce qu'on avait fait à son visage. Ce récit mentionnant une Farfadet, on l'avait donc transformé en l'amputant du nez et des lèvres, le réduisant à ce qui leur avait été nécessaire pour correspondre à l'image.

Rhys, qui s'était avancé à mon côté, me suggéra :

— Ne regarde pas son visage.

— Je suis à même d'assurer ma mission, lui répliquai-je, sans la moindre intention de paraître sur la défensive.

— Ce que je voulais dire c'est : regarde-la dans son ensemble, pas seulement dans le détail.

Je lui fis les gros yeux, mais obtempérai, et dès l'instant où je pus voir ses bras et ses jambes nus sans l'interférence de cette horrible défiguration, je compris où il voulait en venir.

— Elle est Farfadet !

— Précisément, m'approuva-t-il.

— Oui, on l'a charcutée pour qu'elle y ressemble, intervint Lucy.

— Non, Rhys voulait parler de ses membres. Ils sont plus allongés, avec une forme un peu différente. Je parierais qu'elle a eu recours à l'électrolyse pour se débarrasser de cette pilosité incontestablement humaine.

— Mais elle avait également des traits humains. Ils ont nettoyé le sang mais ils l'ont incisée pour les réduire à ça, persista Lucy.

J'opinaï.

— Je connais au moins deux Farfadets qui ont eu recours à la chirurgie esthétique pour avoir un visage plus humain avec un nez et des lèvres, mais il n'existe aucun procédé efficace pour transformer des bras et des jambes un peu trop fins, un peu trop ostensiblement originaux.

— Robert fait de la gonflette, dit Rhys, pour tonifier ses muscles et lui permettre de s'étoffer.

— Les Farfadets sont capables de soulever cinq fois leur poids. Ils n'ont pas besoin de pratiquer l'haltérophilie pour développer leur potentiel physique.

— Il ne le fait que pour avoir une apparence plus humaine, insista Rhys.

— Je te remercie, lui répondis-je en ponctuant mon propos d'une pression sur le bras.

Je n'arrivais pas à détacher les yeux du visage de la victime.

— Ils l'ont débarbouillée pour faire disparaître le sang, mais ces blessures sont évidemment récentes, repris-je.

— Êtes-vous en train de dire qu'elle était vraiment Farfadet ? nous demanda Lucy.

Nous acquiesçâmes simultanément.

— Rien dans son passé ne nous permet de dire autre chose si ce n'est qu'elle est humaine et née à Los Angeles.

— Pourrait-elle être Farfadet métissée d'humain ? demanda Galen qui s'était approché dans notre dos.

— Tu veux dire comme Mamie ?

— Oui.

J'y réfléchis en observant le corps, m'efforçant de faire preuve

d'objectivité.

— Peut-être. Néanmoins l'un de ses parents n'était pas humain. Cela devrait être indiqué sur les archives du recensement, sur toute sorte de documents. Il doit bien exister quelque part des archives sur ses véritables origines.

— Une vérification rapide nous dit humaine, et qu'elle est née dans cette ville, dit Lucy.

— Menez une enquête approfondie, suggéra Rhys. Une génétique aussi pure ne peut être si éloignée que ça d'un ancêtre Fey.

Lucy approuva de la tête avant d'alpaguer l'un des inspecteurs, avec qui elle s'entretint gentiment, et qui repartit précipitamment. Sur une scène de crime, tout le monde apprécie d'avoir quelque chose à faire ; cela donne l'impression illusoire qu'après tout, si on a de quoi s'occuper, la mort n'est pas aussi moche.

— La cheminée électrique semble toute neuve, fit remarquer Galen.

— En effet, approuvai-je.

— La première scène d'homicide était-elle identique ? s'enquit Rhys.

— Que veux-tu dire ?

— Mise en scène avec des accessoires intégrés pour correspondre précisément à l'illustration.

— Oui, mais il s'agissait d'un autre livre. Une histoire radicalement différente, mais ouais, en effet, les accessoires ont été apportés ici afin que la mise en scène concorde aussi parfaitement que souhaité.

— La deuxième victime n'est pas aussi parfaite que celle-ci, observa Galen.

Nous le reconnûmes tous deux. Nous supposions qu'il s'agissait de Clara et Mark Bidwell, résidant à cette adresse. Ils correspondaient à leur taille et à leur description, mais en toute franchise, à moins qu'ils ne puissent être identifiés par un examen dentaire ou des empreintes digitales, nous ne pouvions en être sûrs. Leurs visages n'étaient pas ceux qui nous souriaient sur les photos au mur. Nous avions présumé qu'il s'agissait du couple qui habitait ici, mais ce n'était qu'une hypothèse. La police l'avait présumé de même, en conséquence je me sentis moins mal à l'aise d'avoir eu cette idée, tout en sachant que cela brisait l'une des règles fondamentales que m'avait enseignées mon patron : ne jamais supposer quoi que ce soit dans une enquête. En apporter la preuve, sans aucun *a priori*.

Comme si le fait d'avoir pensé à lui l'avait fait apparaître, Jeremy Grey entra dans la pièce. Il était à peu près de ma taille, un mètre cinquante environ, et portait un costume noir griffé qui assombrissait son teint gris en une nuance plus foncée et profonde. Bien que cette

couleur de peau ne puisse jamais passer pour humaine, vêtu ainsi il en avait toute l'apparence. Ce n'était que depuis cette année qu'il avait renoncé à ne s'habiller qu'en gris. Et j'appréciai ces nouvelles couleurs sur lui. Il sortait depuis trois mois avec une costumière de l'un des studios – et cela semblait sérieux – qui considérait les fringues comme un sujet sacrément important. La garde-robe de Jeremy avait toujours été fournie en chaussures et costumes luxueux, d'une certaine manière, tout semblait lui aller à la perfection. Peut-être que l'amour était le plus efficace des accessoires de mode.

Son visage en triangle était dominé par un imposant nez crochu. Il était Trow – il s'agissait de sa race – et avait été banni des siècles plus tôt pour avoir volé une simple cuillère. Les Trows étaient réputés pour leurs opinions puritaines sur pas mal de sujets, et à cette époque le chapardage était considéré par tous les Feys comme un crime extrêmement grave. Leur réputation s'étendait également à ravir des humaines, ce qui démontrait qu'il y avait des limites à leur puritanisme.

Il évoluait comme d'habitude, c'est-à-dire avec élégance ; même les guêtres plastifiées qui recouvraient ses chaussures de marque n'auraient pu changer cela. Alors que la réputation des Trows ne s'étendait pas jusque-là, si ce n'est chez Jeremy, ce qui me faisait invariablement me demander s'il était une exception à la règle, ou si tout son peuple était comme lui. Je n'avais jamais posé la question, car cela lui aurait rappelé ce qui, il y avait longtemps de cela, lui avait fait tout perdre. Pour les Feys, il était plus poli de poser des questions sur la disparition tragique d'un membre de sa famille plutôt que sur les causes de son bannissement.

— L'homme dans la chambre est humain, m'apprit-il.

— Je vais devoir y retourner pour y jeter un autre coup d'œil. Sincèrement, tout ce que j'ai pu voir était ces mutilations faciales.

Il me tapota le bras de sa main gantée. Nous avons dû enfiler toute la tenue protectrice, mais si l'un de nous touchait quoi que ce soit, il se serait fait rappeler à l'ordre sans ménagement. La consigne était stricte : ne toucher qu'avec les yeux. Quoique, en toute honnêteté, je ne me sentais pas particulièrement disposée à tripoter quoi que ce soit.

— Je vais t'accompagner, me proposa-t-il, ce qui me fit comprendre qu'il voulait s'entretenir en privé avec moi.

Galen s'apprêtait à m'emboîter le pas, lorsque Rhys le retint, et Jeremy et moi traversâmes seuls cet appartement décoré dans des nuances de brun-beige plongé dans une étrange pénombre. Une couleur typiquement tendance pour un appart, mais même le mobilier n'était que tons bruns. Tout était particulièrement sombre et vaguement déprimant. Mais il se pouvait que je ne fasse que projeter.

— Alors, qu'est-ce qu'il y a, Jeremy ?

— Un certain Seigneur Sholto est là-dehors, dans le couloir, en compagnie du reste de ton escorte sans licence.

— Je savais qu'il viendrait.

— Avertis un Trow la prochaine fois que le Roi des Sluaghs fait une descente.

— Désolée, je n'y avais pas pensé.

— Mais le Seigneur Sholto vient juste de confirmer cet appel que j'ai reçu d'Uther, que j'ai posté de l'autre côté de la rue avec l'ordre de ne pas quitter cette maison des yeux.

— Il a vu quelque chose ?

— Rien ayant un lien direct avec cette enquête, répondit-il en me faisant entrer dans la chambre où reposait l'autre corps.

Le visage de l'homme, comme celui de sa compagne, avait été tailladé. Mais maintenant que je parvenais à en détacher mon regard, je constatai que Jeremy et Rhys avaient raison, il était humain. Ses jambes, ses bras et sa corpulence étaient indéniablement proportionnés. Il était vêtu d'une tunique que les meurtriers avaient lacérée pour la faire ressembler aux haillons que portait la Farfadet dans l'histoire, mais sans être néanmoins parvenus à la faire se rapprocher parfaitement de la victime dans l'autre pièce.

Les assassins avaient laissé derrière eux une illustration qui correspondait parfaitement à la scène, mais avaient dû improviser quant aux éléments du décor. Ils avaient allongé l'homme sur le dos comme dans l'image du Farfadet de la Féerie ivre de vin. Et à nouveau, c'était une erreur. Les Farfadets ne se soûlaient jamais, contrairement aux *bogarts*, et au cas où un Farfadet se transformait en *bogart*, c'était à vos risques et périls. On se retrouvait alors confronté à un problème majeur du type Jekyll-et-Hyde. Contrairement à un humain, un Farfadet avec un coup dans le nez ne semblait pas tranquillement dans un coma éthylique. J'avais découvert que pas mal de contes de fées étaient du même registre : certaines descriptions tapaient en plein dans le mille, alors que d'autres étaient si éloignées de notre réalité que cela en était risible.

— Ils ont amené le livre, ou ils ont choisi cette illustration au dernier moment, tellement tardivement d'ailleurs qu'ils n'ont pas réussi à trouver tous les accessoires dont ils avaient besoin pour que la mise en scène y corresponde fidèlement.

— Je suis d'accord avec toi, m'approuva Jeremy.

Quelque chose dans son intonation me fit reporter mon attention vers lui.

— Si cela n'avait aucun rapport avec cette enquête, alors qu'a bien pu voir Uther d'aussi important ?

— L'un des journalistes là-dehors a fait un peu d'arithmétique et

en a conclu que la petite femme suspendue au bras de Julian devait être la Princesse déguisée.

— Ils sont donc encore là-bas à m'attendre ? soupirai-je.

— J'en ai bien peur, Merry, me confirma-t-il en opinant du chef.

— Et merde !

Il ne put qu'acquiescer silencieusement.

Je poussai un autre soupir, avant de dire avec un hochement de tête résigné :

— Je ne peux pas m'en soucier pour le moment. Je dois me montrer utile ici.

Il me sourit et me tapota à nouveau le bras.

— Voilà ce que j'avais besoin d'entendre.

— Que veux-tu dire ? m'enquis-je, interloquée.

— Si tu avais dit autre chose, alors je t'aurais assignée au créneau des festivités en te déchargeant des véritables enquêtes.

— Tu veux dire en m'envoyant aux people et aux célébrités en devenir qui veulent inviter la Princesse à leurs réceptions mondaines ? lui demandai-je en le dévisageant.

— Cela génère des revenus conséquents, Merry. Ils inventent toutes sortes d'affaires pouvant nous intéresser, et lorsque je t'envoie, toi ou tes hommes magnifiques, ils suscitent davantage d'attention médiatique. Cela marche à tous les coups, et nous nous faisons du pognon sur un marché où la plupart de nos concurrents sont dans la dèche.

Je dus y réfléchir quelques secondes avant de répliquer :

— Tu es donc en train de me dire que cette publicité supplémentaire nous fait gagner plus de sous que si nous n'en bénéficions pas ?

Il opina en souriant, exhibant ses dents bien alignées à la blancheur éclatante qui constituaient la seule intervention « cosmétique » à laquelle il avait eu recours depuis son arrivée à L.A.

— Tu es toi-même comme ces célébrités, Merry. Dès que la presse oublie momentanément de t'empoisonner l'existence, tu te retrouves sur la pente descendante.

— Une vitrine a été brisée la semaine dernière rien que sous le poids de ces journalistes qui m'avaient pistée, lui appris-je.

— Et cela a fait la une dans le monde entier, dit-il avec un haussement d'épaules. Ou n'aurais-tu pas allumé la télé pour éviter de t'en rendre compte ?

— Comme tu le sais, j'évite de regarder ces émissions, lui répondis-je en souriant, et nous avions autre chose à faire ce week-end que de nous coller devant le petit écran.

— Je devine que si j'avais autant de copines que tu as de copains je serais aussi sans doute trop occupé pour regarder la télé.

— Et tu serais également épuisé, lui rétorquai-je.

— Mettrais-tu en doute mon endurance au risque de me vexer ? me demanda-t-il avec le sourire.

— Non, je ne suis qu'une femme, et tu es un mâle. Et nous les femmes sommes maîtres en orgasmes multiples, c'est là notre différence.

Il s'esclaffa, lorsque l'un des policiers s'exclama :

— Doux Jésus, si vous arrivez à rire en regardant ce qu'il y a là par terre, vous n'êtes que de sacrés bâtards insensibles.

La voix de Lucy nous parvint par la porte.

— Je crois avoir entendu votre voiture de service qui se demande où vous êtes.

— Mais ils se marrent face à ce corps !

— Ils ne se marrent pas face à ce corps, comme vous dites. Ils se marrent parce que ce qu'ils ont vu vous ferait détalier pour vous réfugier dans les jupes de votre maman.

— Encore pire que ça ?! s'étonna-t-il en indiquant du geste le cadavre.

— Oui, nous lui répondîmes à l'unisson, Jeremy et moi.

— Mais comment pouvez-vous en rire ?

— Allez donc prendre l'air, lui suggéra Lucy, et sans plus tarder !

Cela dit d'un ton particulièrement ferme.

Le policier parut enclin à contester, avant finalement de se raisonner et de sortir. Lucy se tourna alors vers nous.

— Je suis sincèrement désolée de ce qui vient de se passer.

— Ce n'est pas grave, lui dis-je.

— Si, ça l'est, et la presse vous a repérée, ou du moins, le pense.

— Jeremy vient de me mettre au courant.

— Nous allons devoir vous évacuer avant que les journalistes à votre recherche n'en attirent d'autres en plus grand nombre que ceux qui sont déjà sur place pour les victimes.

— Vous m'en voyez désolée, Lucy.

— Je sais que ce n'est pas pour vous une partie de plaisir.

— Mon patron vient juste de m'informer que je gagnerais plus d'argent en prétendant enquêter sur des meurtres aux fêtes entre people qu'en cherchant à mettre un terme aux véritables crimes.

— Ah, vraiment ? fit Lucy, un sourcil arqué en regardant Jeremy.

— Sans conteste, enchaînai-je.

— De toute façon, nous devons vous montrer là-dehors afin que ces paparazzi en chasse ne mettent pas la pagaille dans notre investigation.

— Avez-vous découvert quelque chose au sujet de la femme, la Farfadet ? lui demandai-je après un hochement de tête.

— Il s'avère qu'elle s'est fait passer pour une humaine, alors

qu'elle était en réalité Farfadet pure souche. Vous aviez raison au sujet du chirurgien esthétique qui aurait eu besoin de connaître ses origines avant de reconstruire son visage. Pourquoi était-ce si important ?

— Les Feys guérissent différemment des humains, c'est-à-dire beaucoup plus vite. S'il avait ignoré qu'elle était Farfadet, sa peau aurait pu se cicatriser à un rythme bien plus rapide que son intervention chirurgicale sur elle.

— Ou encore, intervint Jeremy, certains métaux et médicaments conçus par l'homme nous sont fatals, et plus particulièrement aux Feys inférieurs.

— Et certains anesthésiants n'ont aucun effet sur nous, ajoutai-je.

— Vous voyez à présent pourquoi je voulais que vous m'assistiez sur cette affaire. Aucun membre de mon équipe n'aurait pensé au docteur et à ce que cela pouvait représenter si elle était purement Farfadet. L'assistance d'un officier Fey nous est nécessaire pour nous aider à gérer ce genre de détails.

— J'ai entendu dire que vous recrutiez pas mal pour essayer de trouver l'un de nous à intégrer à votre équipe, lui dit Jeremy.

— Dans des cas comme celui-ci, et juste pour les relations intercommunautaires. Vous savez ce que c'est, les Feys ne nous font aucune confiance. Nous sommes toujours pour eux ces humains qui les ont chassés d'Europe.

— Pas vraiment les mêmes, commentai-je.

— Non, mais vous voyez ce que je veux dire.

— J'en ai bien peur, oui.

— Quelqu'un s'est-il présenté pour se joindre à vous ? demandai-je.

— Pas à ma connaissance.

— Quel degré d'apparence humaine sera-t-il requis d'eux ?

— D'après ce que je sais, on ne se limite pas à un certain type de Feys. Nous voulons simplement quelqu'un dans nos rangs qui le soit. La majorité d'entre nous pensent que cela nous faciliterait la tâche. C'est-à-dire que nous avons à gérer ce qui ressemble à un réseau pédophile qui abuse des Feys ressemblant à des enfants.

— Il ne s'agit pas dans ce cas de pédophilie, la reprit Jeremy. Les Feys sont consentants et sont généralement âgés de plusieurs centaines d'années, et donc, tout est dans la légalité.

— Sauf s'il y a rémunération, Jeremy. La prostitution demeure de la prostitution.

— Vous savez pourtant que les Feys ne le conçoivent pas comme ça, rétorqua-t-il.

— Je le sais. Vous considérez que de réguler les rapports sexuels équivaut à réguler ce que vous pouvez faire avec votre propre corps en privé, mais ce n'est pas ça. En toute franchise, et je n'admettrai jamais

cela publiquement. Plus les Feys impliqués auront l'air d'être des gamins et seront en mesure de satisfaire ces pervers, plus ces salauds gagneront en assurance. Cela les gardera éloignés des gosses, mais nous devons nous entretenir avec les Feys en relation avec des pédophiles pour vérifier s'ils connaissent des enfants qui pourraient être impliqués.

— Nous protégeons nos enfants, lui précisa Jeremy.

— Mais certains Feys plus âgés ne considèrent pas les moins de dix-huit ans comme des mineurs.

— Il s'agit d'une autre différence culturelle, lui concéda-t-il.

— Si vous faites exception des adultes Feys qui pourvoient aux besoins des pédophiles, ils vous aideront à trouver ceux qui prennent toujours pour cibles des enfants, suggérai-je.

— Je sais qu'ils ressemblent à des gamins et à de la viande fraîche, poursuivit Lucy après avoir acquiescé de la tête. Mais s'ils se défendent par la magie, cela peut devenir un crime fédéral.

— Et ce qui avait peut-être commencé comme une première interpellation pour prostitution se transformerait en arrestation pour usage illégal de magie, ce qui représente une peine d'emprisonnement bien plus lourde, observai-je.

— Et qu'en est-il de ce Fey qui a tué l'homme qui avait tenté de le violer en prison, et qui se retrouve accusé de meurtre ? demanda Jeremy.

— Il lui a éclaté le crâne comme un œuf, Jeremy ! rétorqua Lucy.

— Votre système judiciaire nous traiterait toujours comme des monstres si nous ne bénéficions pas de l'immunité diplomatique et d'une célébrité comme la Princesse.

— Ne sois pas injuste, lui dis-je.

— Quoi ? Aucun Sidhe n'a été emprisonné dans ce pays. Je fais partie du peuple inférieur, Merry. Tu peux me faire confiance lorsque je te dis que les humains ont de tout temps traité notre peuple comme étant différent.

J'aurais voulu le contredire, mais en étais incapable.

— Avez-vous demandé au chirurgien esthétique s'il a opéré d'autres Feys ? m'enquis-je.

— Non, mais nous pouvons nous en charger, répondit-elle.

— L'apparence des demi-Feys sur la première scène de crime était typique, mais vérifiez s'ils avaient tenté quoi que ce soit pour paraître humains.

— Ils n'auraient pas pu. Ils avaient la taille d'une poupée Barbie, voire plus petits, répliqua Lucy.

— Certains demi-Feys peuvent grandir de quatre-vingt dix centimètres à un mètre cinquante. Une faculté peu commune, mais en en étant dotés, ils auraient pu se sangler des ailes sur le dos, en

fonction du type d'ailes dont il s'agit.

— Vraiment ? s'étonna Lucy.

Je tournai les yeux vers Jeremy.

— L'une de vos étoiles du cinéma était une demi-Fey qui planquait ses ailes. J'ai connu une serveuse de bar qui en faisait autant.

— Et pas un seul client ne s'en est rendu compte ? s'enquit Lucy.

— Elle les dissimulait par le glamour.

— J'ignorais que les demi-Feys étaient aussi doués dans ce domaine.

— Oh, ils y sont même parfois meilleurs que les Sidhes, lui précisai-je.

— Première nouvelle, répliqua-t-elle.

— Un vieux dicton chez nous dit que là où vont les demi-Feys, la Féerie suit. Cela sous-entend qu'ils furent les premiers d'entre nous à apparaître, et non les Sidhes, ni les anciens dieux déchus, et qu'ils correspondent en fait à l'apparence d'origine que nous avons tous.

— Ce qui est vrai ? s'enquit-elle.

— À ma connaissance, personne ne le sait.

— C'est la version fey de la poule et de l'œuf. Lequel est apparu en premier, le demi-Fey ou le Sidhe ? ajouta Jeremy.

— Les Sidhes affirmeraient que ce sont eux mais, pour être honnête, je n'ai jamais rencontré quelqu'un d'assez âgé pouvant répondre à cette question.

— Certains des demi-Feys assassinés avaient un boulot, mais j'ai supposé qu'ils étaient demi-Feys. L'idée ne m'a pas effleurée qu'ils auraient pu se faire passer pour des humains.

— Et quels boulots faisaient-ils ? m'informai-je.

— Réceptionniste, gérant de sa propre entreprise d'entretien d'espaces verts, assistante-fleuriste et hygiéniste dentaire, répondit-elle en sourcillant à ces derniers mots, avant d'ajouter : Cette activité m'a d'ailleurs fait quelque peu m'interroger.

— J'ai vérifié pour la réceptionniste et l'hygiéniste, mentionna Jeremy.

— Et les autres ? demandai-je.

— L'un deux était employé par le patron de l'entreprise de jardinage, et les deux autres étaient sans emploi. Tout ce que je peux en dire était qu'apparemment ils étaient des fées des fleurs à plein temps, quoi que cela signifie.

— Cela signifie qu'ils s'occupaient de la fleur ou de la plante qui leur était spécifique, sans ressentir le besoin de gagner de l'argent, expliqua Jeremy.

— Ce qui veut dire qu'ils étaient dotés de suffisamment de pouvoirs magiques pour ne pas avoir à travailler, ajoutai-je.

— Est-ce typique des demi-Feys, ou inhabituel ? demanda Lucy.

— Cela dépend, répondis-je.

Sur ce, son portable se mit à sonner. Après l'avoir glissé hors de sa poche, elle dit à plusieurs reprises « Oui, monsieur », avant de couper la communication avec un soupir.

— Vous feriez mieux d'aller vous montrer, Merry, sans vous dissimuler par la magie. C'était mon supérieur hiérarchique direct. Il veut que vous sortiez pour disperser la presse. Il y a tant de monde qu'ils craignent de ne plus pouvoir faire sortir les corps.

— Je suis désolée, Lucy.

— Ne le soyez pas. L'info était très détaillée, ce que je n'aurais pu avoir avec des flics simplement humains. Oh, et il a dit d'emmener vos hommes avec vous, au cas où.

— Il veut parler des Sidhes, pas de moi, n'est-ce pas ? s'enquit Jeremy.

— Nous opterons pour cette supposition, lui répondit-elle avec un sourire. J'aimerais garder au moins l'un de vous ici jusqu'à ce que nous ayons évacué les lieux.

— Vous savez que l'Agence Grey...

— Et Hart, ajouta Julian.

— Que l'Agence Grey & Hart est enchantée de vous servir, reprit Jeremy en lui souriant à son tour.

— J'ai renvoyé Jordan à la maison, nous apprit Julian. Il est un peu plus empathique que moi, et les émotions résiduelles commençaient à l'affecter.

— Cela ira, dit Lucy.

— Si vous vous dépêchez, il doit être encore dans le couloir, précisa Julian.

Je scrutai attentivement son visage plaisant, avant de m'enquérir :

— A-t-il besoin d'être véhiculé ?

— Il ne l'aurait pas demandé, mais si vous sortez en même temps, il l'acceptera volontiers de vous, Merry.

— Bon d'accord, j'y vais et je déposerai Jordan au bureau afin qu'il tape son rapport. Alors peut-être à ce soir pour dîner ?

— J'espère que non, répondit-il avec un hochement de tête.

— Moi aussi, rétorquai-je en me rendant dans l'autre pièce pour aller chercher Rhys et Galen.

En tant que détectives porteurs de licences, ils avaient été autorisés à franchir la porte d'entrée de l'appartement. Je récupérai ensuite Saraïd et Cathubodua à l'autre bout du couloir, ce qui avait été la distance que la police les avait laissées parcourir en l'absence de licence. C'était pour la même raison que Sholto n'avait pas été admis sur la scène de crime. J'espérais que Jordan était toujours dans le

corridor. Julian ne l'aurait pas mentionné s'il n'avait été aussi terriblement secoué. Les résidus émotionnels sur les scènes d'homicide m'étaient imperceptibles, et chaque fois que j'avais pu en observer les effets sur un empathique, je n'avais pu que me féliciter une fois de plus que ce don ne fasse pas partie de ma panoplie.

Chapitre 31

Nous retrouvâmes Jordan en train de descendre l'escalier, moite de sueur et tout blême. J'avais eu peur de l'avoir raté lorsqu'il était demeuré introuvable dans le couloir, mais il s'appuyait maintenant sur Galen en descendant les marches, ce qui voulait dire qu'il était en piteux état. Jordan, le moins démonstratif des frères Hart, était coiffé comme son jumeau, court sur les tempes, en pétard au sommet, et portait une veste en tweed d'un rouge vénitien recouvrant un ample pantalon tabac et une chemise tomate. Cette touche supplémentaire de couleur qui avait dû avoir belle allure lorsqu'il avait commencé la journée ne faisait à présent que souligner son teint à la pâleur malsaine.

Nous avons tous laissé tomber le glamour, si bien que lorsque nous émergeâmes sous l'éclat du soleil, des clameurs retentirent : « Là voilà ! », « Princesse ! », « Princesse Meredith, regardez par ici ! ». Un journaliste nous lança soudain une question concernant un tout autre sujet :

— Qu'est-ce qui ne va pas avec Hart ? Pourquoi a-t-il l'air si mal en point ?

— Ce meurtre est-il aussi horrible que ça ? retentit une voix de femme.

Sympa de constater que cette foule d'humanité de l'autre côté des cordons de police n'était pas seulement là pour prendre des photos de la Princesse fey. Il y avait des morts, ce qui était bien plus intéressant.

Un homme en costard s'avança pour hurler d'une voix tonitruante habituée à se faire entendre au-dessus du vacarme :

— La Princesse et ses gens ne sont pas autorisés à répondre aux questions concernant ce crime, quelles qu'elles soient !

Il se tourna vers deux officiers plantés à côté de lui, qui s'avancèrent dans notre direction. J'aurais pu parier qu'ils étaient censés nous escorter jusqu'à notre voiture. Je jetai un bref coup d'œil aux reporters amassés qui s'étaient déversés dans la rue à tel point que, même si la police ne l'avait pas bloquée, il n'y avait plus la moindre place pour une mobylette, et encore moins pour une automobile. Nous allions avoir besoin de davantage de flics.

Il se produisit ensuite un mouvement de foule en travers de la route, ressemblant quasiment à une houle agitée de journalistes de presse comme remuée par un assez gros bâton. Uther se frayait un passage. Après tout, peut-être que d'autres policiers ne nous seraient pas nécessaires. Un Jack Enchaîné de deux mètres soixante-dix pourrait amplement faire l'affaire.

Ce n'était pas uniquement la taille d'Uther qui était impressionnante. Son visage semi-humain rappelait en partie le faciès d'un sanglier, avec ses défenses si gigantesques recourbées en l'air qu'elles avaient commencé à former cette spirale que seules de nombreuses années pourraient leur conférer. La dernière fois qu'Uther nous avait prêté main-forte pour contrôler les journalistes agglutinés, ceux-ci s'étaient écartés comme la Mer Rouge proverbiale, tout comme le faisaient d'ailleurs certains en ce moment même, tandis que d'autres se retournaient vers lui pour se mettre à lui hurler des questions qui ne concernaient en rien les meurtres, pas plus que ma petite personne.

— Constantin, Constantin ! Quand sortira votre prochain film ?

Un reporter lui cria :

— Quelle taille faites-vous ?

— Viennent-ils juste de lui demander ce à quoi je pense ? m'enquis-je.

C'est là que les genoux de Jordan ne le portèrent plus, et Galen le rattrapa de justesse pour le prendre dans ses bras et le porter jusqu'aux barrages de police.

— Il est dans un sale état, dit Rhys après avoir porté la main à son front.

— Qu'est-ce qui ne va pas chez lui ? lui demanda Sholto.

— Le fléau du sorcier, répondit-il.

— Oh ! s'étonna l'autre.

— C'est quoi ? m'enquis-je.

— Une ancienne expression pour désigner les sorciers en proie au surmenage. J'ai pensé que cette explication serait plus brève pour Sholto.

— Et je viens juste de t'obliger à la rallonger un peu, lui répliquai-je avec un sourire.

Rhys haussa les épaules.

Je vis Uther qui secouait sa gigantesque tête ornée de défenses, et même sans parvenir à entendre ce qu'il disait, je sus qu'il niait être ce Constantin. Selon toute apparence, Uther n'était pas le seul Jack Enchaîné à L.A., et qui que soit l'autre, il avait tourné dans un film. Tout en appréciant Uther en tant qu'ami et collègue, on ne pouvait pas vraiment dire qu'il avait la gueule de l'emploi pour le cinéma.

L'un des urgentistes qui avaient réussi à arriver sur les lieux avant que la foule n'y converge s'approchait de nous. De taille moyenne, il

était blond avec des mèches colorées qu'un humain n'aurait pu avoir, mais il dégagait cette aura de compétence qui semblait irradier des meilleurs guérisseurs.

— Permettez que je l'examine.

Il porta la main au visage de Jordan comme venait de le faire Rhys, et lui prit également le pouls, pour ensuite lui examiner les rétines.

— Le pouls est correct, mais il est en état de choc.

Et comme sur un signal donné, Jordan fut soudainement pris de tremblements frénétiques à en claquer des dents.

Nous dûmes donc nous résoudre à le porter jusqu'à l'accès arrière de l'ambulance, où on l'allongea sur un brancard à roulettes. Il commença à paniquer lorsque les infirmiers l'entourèrent, la main tendue vers nous.

— Je dois vous parler à vous les mecs avant que ce malaise ne se dissipe !

Je savais ce qu'il voulait dire ; Jordan, comme pas mal de médiums, ne pouvait retenir ses visions que sur une courte durée avant que les détails ne s'estompent.

Le technicien des services d'urgence du nom de Marshal dit alors :

— Il n'y a pas assez de place pour tout le monde là-dedans.

J'y grimpai et pris la main de Jordan en essayant de me faire encore plus petite que je ne l'étais déjà pour ne gêner personne. Marshal et son collègue l'enveloppèrent dans une couverture isolante puis firent les préparatifs pour une intraveineuse.

Jordan tenta de les repousser.

— Non, pas maintenant ! Pas maintenant !

— Mais vous êtes sous le choc, lui répondit l'urgentiste.

— Je sais ! lui rétorqua Jordan.

Il m'agrippa la main en me fixant avec des yeux si écarquillés qu'on y voyait bien trop de blanc, comme ceux d'un cheval prêt à s'emballer.

— Ils ont eu si peur, Merry, si peur !

— Quoi d'autre, Jordan, lui dis-je après un hochement de tête.

Ses yeux se portèrent de moi à Rhys.

— Lui, j'ai besoin de lui !

— Si vous nous laissez vous poser l'intraveineuse, intervint Marshal, nous laisserons monter votre ami.

Jordan le leur accorda et, lorsqu'ils l'eurent branché, Rhys grimpa avec nous dans l'ambulance. Galen y alla de sa petite contribution en détournant l'attention des urgentistes afin que nous puissions discuter entre nous. Saraid, sa chevelure étincelant sous le soleil d'un éclat métallique, se joignit à lui, tout sourire et à son aise pour divertir la galerie. Sholto alla rejoindre Cathubodua qui était restée à faire le

guet à côté des portières ouvertes de l'ambulance. On aurait pu penser que nous avions suffisamment de gardes pour l'occasion.

Jordan, les yeux fixés sur Rhys, le visage comme fou de frayeur, lui demanda :

— Qu'est-ce que les morts vous ont dit ?

— Rien, lui répondit-il.

— Rien ?! s'étonna Jordan.

— Quoi qui ait tué la Farfadet a rendu impossible de s'entretenir avec les morts.

— Que veux-tu dire ? m'enquis-je.

— Je veux dire qu'ils ont tout pris. Il ne restait aucun esprit, aucun spectre, si tu veux, avec qui discuter.

— Tous les morts n'apprécient pas nécessairement de converser, dit Jordan, qui semblait s'être calmé sous l'effet des transfusions, à moins qu'il ne fût soulagé d'être parvenu à se faire entendre.

— Il est vrai, admit Rhys. Mais on ne nous a pas laissé d'autre choix. Ils avaient simplement disparu. Tous les deux, comme s'ils n'avaient jamais existé.

— Vous voulez dire que quoi qui les ait tués leur a dévoré l'âme ? s'étonna Jordan.

— Je ne vais pas m'engager dans un débat sémantique, mais ouais, c'est ce que je veux dire.

— Mais c'est impossible, dis-je, car cela signifierait qu'ils ont été éliminés du cycle de la mort et de la renaissance. Personne ni rien, à part une véritable Divinité, ne pourrait accomplir cela.

— Ce n'est pas la peine de me regarder pour obtenir une réponse là-dessus. J'aurais moi aussi cru que c'était impossible.

Jordan me lâcha la main pour empoigner vigoureusement Rhys par la veste.

— Ils ont eu si peur, tous les deux, puis il n'est plus rien resté ! Ils ont été simplement annihilés comme on souffle une bougie. Pff !

— C'est en effet l'impression que cela faisait, reconnut Rhys en opinant.

— Mais vous n'avez pas mentionné l'état de terreur extrême dans lequel ils se sont retrouvés. Oh, grand Dieu, si terrifiés !

Il dévisageait Rhys comme en quête de réconfort, ou d'une confirmation, puis ajouta :

— Il y avait des ailes, quelque chose avec des ailes. Des anges ne feraient pas une chose pareille, ne pourraient même pas l'envisager !

— Les anges, ce n'est pas mon truc, répondit Rhys, mais il existe d'autres entités ailées. Qu'avez-vous perçu d'autre, Jordan ?

— Quelque chose qui vole, en proie à la jalousie. Elle a toujours souhaité voler. J'ai perçu cela très nettement, comme s'il s'agissait d'un souhait remontant à l'enfance et d'un désir de beauté. Elle

pensait que tout ce qui vole était de toute beauté.

— Et l'homme ? s'enquit Rhys.

— Il n'était que peur, si effrayé, mais pour sa femme bien plus que pour lui-même. Il l'aimait.

Jordan prononça ce dernier mot comme s'il eût dû se transcrire tout en majuscules.

— Est-ce que la femme a identifié la magie qu'ils ont invoquée contre elle ?

Jordan fronça les sourcils, puis son regard se fit distant, ce qui m'était familier, comme s'il voyait quelque chose qui, pour moi, demeurerait à jamais invisible.

— Elle pensait à la beauté et à avoir des ailes pour pouvoir voler, lorsque son mari est entré, et alors l'amour comme la peur se sont manifestés. Une telle peur, mais elle est morte si rapidement qu'elle n'a pas eu le temps de s'effrayer de trop pour son époux. Ils l'ont tuée en premier. Il s'est produit de la confusion quant au sort de son mari. Deux tueurs, deux, une femme, un homme. Un couple. Le sexe, la luxure, la tuerie, c'est ce qui les motive tous les deux, ainsi que l'amour. Ils s'aiment, aussi. Ils ignorent que ce qu'ils éprouvent est mal. Cela correspond pour eux à l'expression de leur amour, et en dehors de cet amour ils accomplissent d'horribles actions, de terribles méfaits !

Après nous avoir regardés tour à tour, les yeux emplis de terreur, il enchaîna :

— Ce n'était pas la première fois. Ils avaient déjà ressenti cela ensemble. Cette ruée de pouvoir du massacre perpétré en duo, auparavant... ils ont tué... avant.

Sa voix se faisait traînante, cette frénésie s'estompant peu à peu de ses yeux. Puis sa poigne se desserra et il dut faire de grands efforts pour se retenir à la veste de Rhys.

— L'homme, la femme, le couple... tuer. Le pouvoir... ils veulent le pouvoir... de la magie. Suffisamment pour être en mesure d'accomplir quelque chose...

— Mais quoi ? m'enquis-je.

Sa main lâcha Rhys pour retomber en glissant, flasque, comme privée d'ossature, sur la couverture.

— Pour faire...

Et il perdit connaissance.

— Marshal, avez-vous mis autre chose qu'une substance liquide dans l'intraveineuse ? le héla Rhys.

Marshal apparut à la porte arrière de l'ambulance en lançant un regard plus prolongé que nécessaire à Cathubodua postée juste à côté, tout de noir vêtue avec ce terrifiant look Gothic. Sholto avait l'air moins effrayant, bien que je sache qu'il ne fallait pas s'y fier.

L'ambulancier opina du chef.

— J'ai mis un produit pour l'apaiser. Le protocole habituel pour les chocs psychiques des médiums. Ça les calme et le traumatisme se dissipe. Il ira mieux à son réveil.

— Mais par la même occasion, il ne lui restera plus le moindre souvenir de ce qu'il a pu percevoir de ces meurtres là-haut, répliqua Rhys.

— J'ai déjà eu un médium victime d'un sérieux choc. Je sais qu'ils perdent quelques informations, mais c'est mon boulot de le garder en vie et en bonne santé, et c'est ce que j'ai fait.

Rhys était assez furibard pour sortir brusquement de l'arrière de l'ambulance sans proférer un seul mot. Selon moi, il ne se faisait pas du tout confiance pour poursuivre sereinement sa petite conversation avec Marshal.

— Aurait-il pu vraiment se blesser si cela avait continué ? demandai-je.

— C'est virtuellement impossible, mais après avoir tenté sa chance avec un médium, il s'est retrouvé en service de rééducation pour réapprendre à lacer ses chaussures, répondit Marshal avec un hochement de tête. Je refuse de laisser cela se reproduire, du moins si j'y peux quelque chose. Mon boulot consiste à requinquer les gens, et non à résoudre des crimes. Désolé si cela vous complique les choses, les mecs.

Je caressai le visage de Jordan. La sueur séchait déjà sur sa peau. Il semblait s'être réchauffé, et sa respiration s'était faite plus régulière, comme dans un sommeil normal.

— Merci de l'avoir aidé.

— Je ne fais que mon boulot.

— Allez-vous l'emmener à l'hôpital ? lui demandai-je après un sourire.

— Je le ferai quand la foule se sera dispersée, et on m'a dit que cela ne risque pas d'arriver à moins que vous ne partiez, Princesse.

J'acquiesçai d'un signe de tête.

— Peut-être, mais quelqu'un doit impérativement le conduire à l'hôpital. Son frère est là-haut. Je vais l'appeler, et je vous demanderai de me faire la promesse de n'emmener Jordan que lorsqu'il l'aura rejoint.

— Bien, je vous le promets.

— Je suis une Princesse fey, et nous ne prenons aucune promesse à la légère, lui dis-je en agitant un doigt à son intention. Vous semblez être un mec plutôt sympa, Marshal l'urgentiste. Assurez-vous d'être sincère.

— Serait-ce une menace ?

— Non, mais la magie opère parfois dans mon entourage, même

ici à L.A., et il arrive qu'elle prenne très sérieusement tout serment fait sur l'honneur.

— Êtes-vous en train de me dire que la magie opère autour de vous que vous le vouliez ou non ?

J'aurais souhaité pouvoir démentir, parce que je ne voulais pas que la presse s'empare de cette info. Mais Marshal avait aidé mon ami et me paraissait vraiment être un gars chouette. Il serait dommage qu'il se retrouve blessé du simple fait qu'il ne comprenait pas ce que sa promesse était censée signifier pour la puissance magique issue de la Féerie.

— Allez le raconter aux journalistes, et je dirai que vous l'avez inventé de toutes pièces. Mais oui, en effet, c'est parfois le cas. Vous semblez être un type bien. Je n'aimerais pas que vous rencontriez quelques désagréments avec un fragment de magie en vadrouille. Je vous demanderai donc de rester ici jusqu'à ce que son frère Julian rapplique.

— Sinon, quelque chose de moche pourrait m'arriver ? demandait-il en accentuant la question.

J'approuvai silencieusement.

Il sourcilla, l'air perplexe, comme s'il en doutait, avant, finalement, d'acquiescer en disant :

— D'accord, appelez son frère. Je pense que la foule n'est pas près de se disperser.

Je me glissai hors de l'ambulance. Cathubodua se plaça automatiquement à côté de moi, imitée par Sholto à l'opposé, de ce mouvement expérimenté propre aux gardes du corps et auquel j'avais peu à peu pris l'habitude de m'attendre. J'appelai Julian de mon portable. De toute façon, il voudrait savoir où en était l'état pitoyable de son frère ; évidemment, j'avais oublié que les jumeaux étaient de puissants médiums.

Il décrocha au moment même où je l'aperçus passant au travers d'un groupe de flics, déjà en route pour se rendre au chevet de Jordan. Ayant refermé le rabat de mon téléphone, j'attirai son attention d'un geste de la main. Il me fit signe à son tour en remettant dans sa poche son cellulaire auquel il s'était apprêté à répondre. Ils étaient médiums, autant dire que les moyens de télécommunications ne leur étaient pas foncièrement indispensables.

Chapitre 32

Uther nous rejoignit aux barrières en compagnie de notre escorte d'hommes en uniforme. Ils étaient deux, un jeune Afro-Américain et un cinquantenaire de type caucasien. À vrai dire, il paraissait s'être fait tout juste parachuter sur cette scène par un agent de casting qui avait requis un acteur pour jouer un flic de race blanche plus âgé, légèrement en surpoids, un peu blasé et particulièrement lassé du monde. Ses yeux révélaient qu'il avait tout vu et que rien ne l'avait jamais impressionné.

En comparaison, son partenaire, un novice, semblait tout radieux. Ce jeune officier se nommait Pendleton, et le plus vieux Brust.

Pendleton avait les yeux levés et fixés sur le Fey quasi géant. Brust lança à Uther ce même regard terne avec lequel il considérait presque tout, et lui demanda :

— Vous allez accompagner la Princesse ?

— Oui, répondit Uther d'une profonde voix grondante parfaitement assortie à son gabarit.

Il avait pris des cours afin de se débarrasser des problèmes d'élocution que lui causaient ses défenses et pour s'exprimer dans l'anglais châtié de la Reine lorsqu'il le souhaitait. Ce qu'il faisait principalement étant donné qu'entendre parler comme un professeur d'anglais de collège un individu avec son apparence donnait plutôt mal au crâne. Cela l'amusait, en fait, tout comme la plupart d'entre nous.

— Je ne pensais pas qu'avec quatre gardes et nous autres, nous aurions besoin de ça en plus, fit remarquer Brust.

Je m'avançai, le sourire aux lèvres.

— Je n'en doute pas, Officier Brust, mais Uther est également un collègue et nous devons discuter de cette affaire ensemble.

Les deux policiers considéraient le colosse des pieds à la tête. Ce type de regards ne m'était pas inconnu, pas plus qu'à Uther, qui leur fit remarquer :

— Préférez-vous que je cite Keats, Milton ou les résultats du foot ? N'importe quoi qui puisse vous rassurer sur le fait que je ne suis pas aussi stupide que j'en ai l'air ?

— Nous ne... je veux dire, je ne... balbutia Pendleton. Nous n'avons rien insinué de la sorte.

— Économise ta salive, Penny, lui dit Brust avant de lever les yeux vers Uther et d'ajouter d'une voix aussi froide que sérieuse, comme je n'en avais encore jamais entendu : Donc, ce que vous nous dites est que vous n'êtes pas simplement un autre beau gosse ?

— Brust ! intervint Pendleton, semblant avoir pris la mouche à la place d'Uther.

Ce qui m'incita à le rajeunir de plusieurs années. Ou bien avait-il rejoint les forces de l'ordre plus vieux qu'il n'y paraissait ? Sa mine outrée ressemblait bien plus à celle d'un homme d'affaires qu'à celle d'un flic.

Uther émit un gloussement retentissant.

— Non, je ne suis pas qu'un autre beau gosse.

Brust lui concéda une ébauche de sourire.

— Alors aidez-nous par tous les moyens à repousser ces charmants citoyens.

Pendleton les regardait tour à tour, sidéré qu'ils se soient, en quelque sorte, acoquinés, ce que je comprenais. Uther avait parfaitement conscience de son physique, et il détestait que l'on prétende qu'il l'ignorait. Il appréciait les gens pour qui ce n'était pas un sujet ostensiblement troublant. Quant à ceux que cela dérangeait mais qui prétendaient le contraire, ils lui hérissaient le poil.

— Allez viens, mon grand, lui dit Rhys. Allons voir si nous parviendrons à disperser un peu cette foule pour le gentil policier.

Le visage penché vers lui, Uther sourit.

— Je ne pense pas que tu seras d'une grande utilité, mon petit bonhomme.

Rhys lui retourna son sourire, le nez en l'air.

— Un de ces jours, je devrais t'emmener te défouler dans un pogo.

— Seulement si je viens aussi, lança Galen après avoir laissé échapper une petite exclamation de joie.

— Qu'est-ce que c'est que ça, le pogo ? s'enquit Saraid.

Cathubodua nous surprit tous lorsqu'elle expliqua :

— Des gens qui dansent grotesquement en écoutant de la musique tatapoum et en se faisant souvent pas mal de plaies et de bosses.

Elle nous adressa à son tour un léger sourire, avant de poursuivre :

— Je crois que d'y voir Uther en action vaudrait le détour.

— J'ignorais que tu appréciais la musique contemporaine, lui dis-je.

— Je doute fort que vous sachiez quoi que ce soit sur mes goûts, Princesse Meredith.

Je n'aurais pu dire le contraire. Uther nous précéda et les journalistes reculèrent, simplement intimidés par son physique. Cependant, quelques reporters ne se gênèrent pas pour lui poser des questions, semblant à nouveau le prendre pour ce Constantin.

Rhys et Galen demeurèrent bien calés de part et d'autre de moi, avec Brust devant, Pendleton derrière, Saraid et Cathubodua sur les côtés et légèrement en retrait par rapport à nous. Sholto resta à mon côté comme l'avait fait Julian à l'aller, mais toujours pas de main dans la main, pas avant que nous soyons loin de la scène de crime.

Finalement, Uther s'arrêta net, la foule de journalistes s'étant faite si dense qu'il n'y avait d'autre choix, à moins de leur marcher dessus. Brust enclencha sa radio d'épaule, probablement en quête de renfort pour les disperser. Après ça, je serais sans doute *persona non grata* sur les scènes d'homicide, mais à vrai dire, qu'est-ce que j'y pouvais ?

Uther tenta de remédier à la situation.

— Je suis Uther Tête-de-Sanglier. Je travaille pour l'Agence de détectives Grey & Hart. Je ne joue pas dans des films.

Le micro brandi vers lui, une journaliste lui demanda :

— Vos défenses sont plus grosses que les siennes, plus recourbées. Cela veut-il dire que d'autres détails de votre anatomie le sont aussi ?

Je demandai à voix basse à Rhys :

— Dans quel genre de film l'autre mec a-t-il tourné ?

— Dans du porno.

À la vue de mes yeux écarquillés, Rhys me sourit de toutes ses dents avant d'ajouter en hochant la tête :

— Ouep !

— Des films récents ? m'enquis-je.

— Et apparemment très populaires. On demande des autographes au grand gaillard et on lui a même fait des propositions en public.

Je le fixai, horrifiée, parce que Uther était d'un naturel très réservé.

Je n'aurais pu penser à beaucoup d'autres sujets qui l'énerveraient autant, et pas plus au moyen d'y mettre un terme. La majorité des gens ne percevraient que l'apparence extérieure, et ce Constantin était probablement le seul autre Jack Enchaîné à L.A. Autant être la doublure de Brad Pitt. Le public ne voulait qu'une chose, qu'il l'incarne, et de ce fait ne vous croyait pas quand vous affirmiez le contraire.

— Je devine que celle avec laquelle il partage la vedette est Fey plutôt qu'humaine, confiai-je à Rhys en me rapprochant de lui afin que les journalistes à quelques mètres à peine ne puissent m'entendre.

— Ses partenaires principales, en effet, mais il en a tourné quelques-uns avec des humaines.

Je le regardai, et son œil unique pétilla d'appréciation à ma

surprise.

— Rhys, je ne pourrais pas coucher avec Uther sans me faire amocher, alors que je ne suis qu'en partie humaine.

— Je pense avoir compris que les humaines sont davantage portées sur les dérameurs^[4] et les préliminaires.

Galen se pencha vers nous pour dire :

— Oh, va savoir ! Et moi qui croyais que les films X entre Feys étaient plus choquants. Voir ainsi tout ça s'engouffrer dans un endroit aussi restreint...

Il fit la grimace. Les Sidhes ne tendant pas à une telle sensiblerie, qu'il fasse une tête pareille en disait long sur le facteur horridique de ces films.

— Tu les as vus ? lui demandai-je.

— C'est Uther qui voulait les voir, mais pas tout seul. Il a invité les gars de l'agence chez lui, en quelque sorte pour qu'on lui tienne la main.

J'avais l'intention d'appeler Lucy pour lui dire ce que nous venions d'apprendre de Jordan, mais je n'osai pas aussi près de micros en bon état de marche et autant d'oreilles qui traînaient.

Sholto m'attira brusquement contre lui. La main de Saraid apparut juste comme ça, pour retenir par le bras un reporter muni d'un magnéto.

— S'il vous plaît, ne touchez pas la Princesse, lui conseilla-t-elle, d'une voix qui ne collait pas du tout à son sourire radieux.

— Entendu, désolé, marmonna-t-il.

Elle le lâcha, mais il demeura si près de Galen que si nous nous étions remis en route, il aurait dû dégager de là pour que celui-ci puisse faire le moindre pas.

— Princesse Meredith, questionna le journaliste, que pensez-vous des reporters qui sont passés au travers de la vitrine de l'épicerie fine de votre cousine ?

— J'espère que personne n'a été blessé.

— Meredith, avez-vous couché avec Uther ? me hurla une femme qui se trouvait juste derrière lui.

Je me contentai de démentir de la tête.

Puis une vague de policiers arriva et entreprit de les repousser, nous permettant enfin d'avancer. Sholto me retenait toujours serrée contre lui, me protégeant autant que possible des appareils photo. Je me réjouissais de pouvoir progresser, et surtout de ne plus me retrouver piégée, confrontée à cet interrogatoire. J'avais pourtant l'habitude des questions salaces sur ma vie privée avec les hommes de ma vie, mais Uther et les autres détectives de l'agence, à l'exception de Roane, avec qui j'étais en fait sortie, n'en faisaient pas partie. Ce qui était préférable, vous pouvez me croire.

Chapitre 33

Uther voyageait tout au fond du 4 x 4, les genoux repliés au menton et le haut du corps si courbé qu'il se retrouvait la tête quasiment entre les tibias. Une position incontestablement inconfortable où il avait l'air comprimé à l'extrême. Jeremy l'avait conduit jusqu'à la scène de crime dans la camionnette, où il était à l'aise à l'arrière, mais le patron avait dû rester pour continuer à prêter son assistance à la police. J'avais pris place sur la banquette du milieu, encadrée de Galen d'un côté et de Sholto de l'autre. Cathubodua voyageait à l'avant à côté de Rhys. Saraid était installée sur le petit strapontin qui était le dernier siège à l'arrière, l'une des raisons pour lesquelles Uther était aussi compressé. Je me retournai autant que me le permit la ceinture de sécurité pour lui jeter un coup d'œil.

Il ressemblait bien à ce qu'il était, quelqu'un d'incroyablement grand coincé dans un espace de dimension normale. Mais la tristesse que reflétait son visage ne concernait pas ce manque d'aisance, étant donné qu'il était habitué à devoir adapter sa corpulence à un monde conçu pour de plus petits gabarits.

— Comment ai-je pu rater tout ce pataquès avec Constantin ? lui demandai-je.

Il laissa échapper un *oumpf*.

— Toi et moi avons discuté de la possibilité que tu contribues à soulager mon abstinence prolongée, et tu as décliné, ce que je respecte. Si j'avais commencé à te parler de films pornos où figurait un autre Jack Enchaîné, j'ai bien peur que tu n'aies mal interprété mes intentions.

— Tu as cru que je le prendrais pour de la drague ?

Il opina du chef, en recourbant les lèvres à la base de ses défenses en spirale comme un homme aux prises avec un cure-dents, ce qui chez lui voulait dire qu'il réfléchissait.

— Peut-être plutôt pour de la fanfaronnade, voire de la séduction. J'ai reçu davantage de propositions venant d'humaines depuis les films de Constantin, comme jamais auparavant.

Il parvint à croiser ses grands bras sur sa poitrine.

Galen se retourna à côté de moi afin de regarder à son tour le

colosse.

— Et pourquoi serait-ce un problème ? s'enquit-il.

— Tu as vu ces films. Aucune humaine n'y survivrait.

— Alors là, quelle fanfaronnade ! s'exclama Saraïd en se tournant vers lui.

— Il n'en est rien, rétorqua-t-il. Ce n'est que la vérité. J'ai été témoin de ce que mes camarades peuvent faire. Ce fut l'un des actes les plus horribles que j'aie pu voir infliger à une humaine par un Fey, et cela inclut les Volants de la Nuit des Sluaghs.

Se remémorant la présence de Sholto, mais un peu tard, il lui lança un bref regard.

— Je n'avais aucune intention de t'offenser, Seigneur Sholto.

— Pas de problème, lui répondit celui-ci, après être parvenu à se retourner pour mieux voir ce grand gaillard, tout en ayant trouvé un prétexte pour me toucher la cuisse au travers de mon bas.

Était-ce un geste de nervosité, et si c'était le cas, pour quelle raison ? Pourquoi cette conversation le rendait-elle nerveux ?

— Moi aussi, j'ai pu voir ce que les membres royaux des Volants de la Nuit ont fait aux humaines. C'est..., poursuivit-il avant de s'interrompre en secouant la tête. C'est d'ailleurs pourquoi je leur ai interdit de jouer les séducteurs en dehors de notre royaume.

— Tu appelles ça de la séduction ?! s'exclama Saraïd en lui lançant un regard particulièrement hostile. Il existe d'autres termes pour décrire ça, Seigneur des Ombres.

Les yeux jaunes tricolores de Sholto se braquèrent sur elle, aussi glacials que les siens, bleus, ce qui était d'autant plus difficile à transmettre avec une couleur chaude, mais il y arriva.

— Je ne suis pas né d'un viol, si c'est ce que racontent les Sidhes Unseelies, ajouta-t-il.

Une contraction autour des yeux de Saraïd indiqua qu'il avait fait mouche, mais tout ce qu'elle exprima à voix haute fut :

— Tu n'étais qu'un bébé. Comment peux-tu connaître l'origine de ta naissance ?

— Je sais qui était mon père, et il n'était pas du genre à prendre son plaisir sans consentement.

— C'est ce qu'il dit, lui lança Saraïd en le fusillant du regard.

Les doigts de Sholto se mirent à frotter en va-et-vient sur le bas qui lui faisait obstacle sur ma peau. Je comprenais à présent pourquoi il avait ressenti le besoin de me toucher.

— Ce qu'il disait, car il est mort avant même que nous soyons venus nous installer dans ce pays. Certains plaisirs chez les Volants de la Nuit n'existent nulle part ailleurs.

Elle fit une de ces têtes ! Cette expression à laquelle Sholto s'était retrouvé confronté face aux femmes Sidhes dès l'instant où il ne put

dissimuler ses tentacules et excroissances supplémentaires. Cette vieille souffrance était toujours là, gravée sur son beau visage. Il pouvait maintenant les réintégrer en tatouage et revêtir une apparence vraiment Sidhe, mais il n'avait pas oublié comment on l'avait traité lorsqu'il ne pouvait rien faire d'autre que les rendre invisibles par le glamour.

Je posai la main sur le côté de son cou. Il sursauta brusquement à ce contact, avant de sembler me reconnaître et de se détendre sous la caresse.

— Je ne crois pas que beaucoup se presseraient au portillon, et même parmi les Unseelies, pour accueillir l'un de vous avec épine osseuse et tout le bataclan, et ensuite qualifier cette expérience de plaisir ! renchérit Saraid.

— Le père de Sholto ne faisait pas partie des royaux, cette épine ne constituait donc pas un problème majeur, lui rétorquai-je.

Ma main se recourba autour du cou de Sholto de façon que mes doigts se posent à la naissance de ses cheveux et contre la chaleur de sa nuque sous sa queue-de-cheval.

— C'est ce qu'il dit ! riposta Saraid en le fusillant à nouveau du regard.

Lorsqu'il intervint, la voix de Galen s'était adoucie :

— Donc, toute Sidhe qui couche avec un Volant de la Nuit est une perversie de la pire espèce, c'est bien ça ?

La jeune femme croisa les bras sur sa poitrine en approuvant de la tête, avant de répondre :

— Coucher avec l'un des Sluaghs équivaut à l'un de nos rares fléaux.

— Je suis donc une perversie, lui dis-je.

Les yeux levés vers moi, elle eut l'air tout surpris.

— Non, bien sûr que non. Il n'est plus la Créature Perverse de la Reine. Avec ses nouveaux pouvoirs magiques, il peut être aussi Sidhe que n'importe quel autre.

J'éclatai alors de rire, puis ajoutai :

— L'auriez-vous toutes, vous les femmes-gardes, laisser venir me rejoindre dans mon lit avec son corps de Sidhe mais sans aucune de ses caractéristiques physiologiques de Volant de la Nuit ?

Saraid en fut de nouveau éberluée et n'essaya même pas de le cacher.

— Bien sûr.

Je m'appuyai contre Sholto, me blottissant contre son corps tout autant que me le permirent ma ceinture de sécurité et l'angle de rotation du siège.

— Certaines choses dont sont capables ses petits extras nécessitent généralement quatre hommes pour les accomplir

simultanément, et même alors, leurs bras et leurs jambes leur font obstacle.

Saraid était livide.

Sholto m'enlaça et m'attira plus près de lui, la joue posée contre mes cheveux. Je n'avais pas besoin de voir son visage pour savoir qu'il arborait une expression d'intense satisfaction.

Lorsque Galen posa une main sur son autre épaule, je sentis qu'il se contractait légèrement avant, à nouveau, de se détendre, bien que j'eusse conscience de sa perplexité. En fait, Galen n'avait jamais partagé un lit avec nous deux, ni les autres. Sholto n'était suffisamment proche d'aucun d'eux pour se sentir à l'aise en leur compagnie.

— Sholto nous a sauvés la vie en nous guidant jusqu'à Los Angeles avant que Cel ne puisse se lancer à la poursuite de Merry, intervint Galen. Personne d'autre chez les Sidhes ne possède encore un tel pouvoir permettant de transporter autant de monde, si ce n'est le Roi des Sluaghs. Il a aidé Merry à venger l'assassinat de sa grand-mère.

— Après l'avoir tuée lui-même, répliqua Cathubodua, se décidant finalement à interférer depuis le siècle avant.

— Tu n'étais pas là, lui rétorqua Rhys. Tu n'as pas vu le sortilège transformer la pauvre Hettie en arme fatale prête à éliminer sa propre petite-fille. Si Sholto ne l'avait pas tuée, Merry serait sans doute morte, ou j'aurais été obligé de me charger de ma vieille amie. Il m'a épargné de le faire pour sauver Merry. Ne parle pas de ce que tu ignores !

Sa voix était si sinistre, comme je ne l'avais encore jamais entendue. Il avait rendu fréquemment visite à l'auberge de ma Mamie, et lui avait tenu compagnie durant ces trois années où j'avais dû me planquer, et même d'elle.

— Si tu affirmes que c'est la vérité, je te croirai, lui concéda Cathubodua.

— Je suis prêt à en faire le serment, riposta Rhys.

— Ce ne sera pas nécessaire, répliqua-t-elle, en nous embrassant tous d'un bref regard, avant d'ajouter : Toutes mes excuses, Roi Sholto, mais Saraid et moi devrions peut-être te relater la raison pour laquelle nous entretenons une telle haine à l'encontre des Volants de la Nuit.

— Je sais que le Prince Cel avait un ami parmi les royaux déchus.

À ces mots, il appuya la joue contre mes cheveux, comme si cela était trop affreux pour pouvoir s'y confronter sans détour.

— Tu savais donc que le Prince se servait de lui pour nous torturer.

La voix de Saraid reflétait son outrage, et sa colère se traduisit

par un éclair de chaleur sous l'essor de son énergie magique.

— Je l'ai tué lorsque je l'ai découvert, répondit Sholto.

— Que viens-tu de dire ? s'enquit-elle.

— J'ai dit que lorsque je l'ai découvert, j'ai tué le Volant de la Nuit qui aidait votre Prince à vous torturer. Ne vous êtes-vous pas demandé pourquoi ces tourments ont cessé ?

— Le Prince Cel nous a expliqué que c'était pour nous récompenser, répondit Cathubodua.

— Il a arrêté parce que j'ai éliminé son petit copain de jeux en en faisant un exemple afin que nul de notre peuple ne soit tenté d'aller le remplacer pour participer à ses fantasmes. Le Volant m'a avoué avant de mourir que le Prince s'était fait fabriquer une épine métallique pour qu'ils puissent tous deux déchirer et violer.

Le plus léger des tressaillements lui traversa le corps, comme si cette horreur le hantait depuis.

— Nous te sommes donc redevables, Roi Sholto, dit Cathubodua.

Une plainte échappa à Saraid et, après m'être tournée vers elle entre les bras de Sholto, je vis les larmes glisser sur ses joues.

— Que la Déesse soit louée, Dogmaela n'est pas là pour apprendre que la gentillesse de notre Prince n'était en rien un adoucissement de son tempérament, mais l'action d'un véritable tyran.

Sa voix ne révélait pas du tout les larmes que je pouvais voir. Rien qu'en l'écoutant, on n'aurait rien remarqué.

— Ce fut cette bienveillance, cette promesse de ne plus jamais lui infliger ça, qui lui a permis de persuader Dogmaela de prendre part à un fantasme nécessitant de la coopération, expliqua Cathubodua.

— Ne dis rien ! lui intima Saraid. Nous avons juré de ne jamais révéler pareilles choses. Cela suffit que nous ayons dû les endurer.

— Il y a des choses que la Reine nous a contraintes à faire, et dont nous ne parlons pas, nous non plus, mentionna Rhys tout en prenant un virage pour s'engager dans une rue latérale.

Saraid éclata brusquement en sanglots, se cachant le visage dans les mains pour se mettre à pleurer comme si son cœur allait s'en briser. Entre ses hoquets, elle parvint à dire :

— Je suis si heureuse... d'être ici... avec vous, Princesse... Je ne pouvais pas le faire... ne pouvais supporter... j'avais décidé de me laisser déprimer.

Puis elle pleura, tout simplement.

Uther posa sur son épaule une main hésitante, qu'elle ne sembla même pas remarquer. Lorsque j'effleurai celle dont elle se couvrait les yeux, elle se tourna pour entremêler ses doigts aux miens, tout en dissimulant ses pleurs à notre vue. Galen caressait sa chevelure scintillante.

Sa main se resserra sur la mienne puis, ayant baissé l'autre, les

yeux toujours clos pour faire refluer ses larmes, elle la tendit, tremblotante, au rythme de ses sanglots. Il fallut quelques secondes avant que Sholto et moi ne comprenions ce qu'elle était en train de faire. Puis, lentement, avec hésitation, il lui offrit la sienne.

Toute tremblante et en pleurs, elle s'agrippa à lui en se cramponnant fermement à nos mains. Ce ne fut que lorsque ses pleurs s'atténuèrent qu'elle nous fixa, puis Sholto, levant vers nous des yeux d'un bleu étincelant tout étoilé de larmes.

— Pardonnez-moi d'avoir pensé que les princes et les rois étaient tous comme Cel.

— Il n'y a rien à pardonner, du fait que les rois et les princes sont toujours comme ça aux Cours. Rappelle-toi ce qu'a fait le Roi à notre Merry.

— Mais toi, tu n'es pas comme ça, ni les autres hommes.

— Nous avons tous souffert aux mains de ceux qui étaient censés nous protéger, dit Sholto.

Galen, qui caressait les cheveux de Saraïd comme si elle était une enfant, ajouta :

— Notre sang à tous a été versé pour le Prince et la Reine.

Elle se mordilla la lèvre, toujours cramponnée à nos mains. Uther lui tapota l'épaule.

— Tu me fais me féliciter que les Jack Enchaînés soient des Feys solitaires qui ne sont redevables à aucune Cour.

Saraïd ayant opiné, il poursuivit :

— Je suis le seul qui puisse t'atteindre pour te faire un câlin. L'accepteras-tu d'un individu avec une tronche aussi moche que la mienne ?

Saraïd se tourna vers lui et le regarda, et Galen dut écartier la main afin qu'elle y parvienne. Bien qu'elle parût surprise, elle le fixa néanmoins droit dans les yeux et y vit ce que j'y avais toujours perçu : de la gentillesse. Elle se contenta d'acquiescer, sans un mot.

Uther lui passa alors son grand bras sur les épaules en un geste délicat et précautionneux que je ne lui avais jamais vu, et Saraïd s'autorisa à se pelotonner au creux de son étreinte. Elle le laissa la retenir ainsi, avant d'enfouir son visage contre sa large poitrine.

Ce fut au tour d'Uther d'avoir l'air surpris, puis ravi. Ceux de son espèce avaient beau apprécier la solitude, Uther aimait les gens, et le solitaire n'était pas son jeu favori. Assis à l'arrière, coincé dans cet espace étrié, il n'avait pas moins réussi à étreindre cette belle femme toute brillante. Il avait réussi à envelopper ses larmes de son bras puissant et à la retenir contre une poitrine si profonde contenant un cœur tout aussi grand, comme aucun que j'eusse jamais connu.

Il retint ainsi Saraïd tout le long du trajet jusqu'à la maison, et, d'une certaine manière, elle lui retourna son étreinte. Parfois, plus

particulièrement pour un homme, être celui qui prête son épaule à quelqu'un pour qu'il épanche ses sanglots peut vous aider à retenir vos propres larmes.

Durant ce trajet, Uther ne fut pas seul, pas plus que Saraid. Sholto et Galen m'étreignaient. Cathubodua avait même posé une main amicale sur l'épaule de Rhys. Les Sidhes avaient perdu le don de se réconforter mutuellement en se touchant. On nous avait enseigné que cela était bon pour les Feys inférieurs, un signe évident de leur vulnérabilité et de notre supériorité. Mais, pour ma part, j'avais appris des mois plus tôt que cela n'était qu'une histoire pour dissimuler que les Sidhes ne se faisaient plus suffisamment confiance les uns aux autres pour se toucher ainsi. Ce genre de contact tactile s'était mis à augurer la souffrance plutôt que le réconfort, mais pas ici, pas entre nous. Nous étions Sidhes et Feys inférieurs, si on peut qualifier de tel un individu de deux mètres soixante-dix, et pour le moment nous n'étions que Feys, ce qui ne manquait assurément pas de charme.

Chapitre 34

Nous nous garâmes devant ce que je commençais à considérer comme mon foyer, en réalité la résidence de Maeve Reed à Holmby Hills. Elle nous avait assurés par e-mails et par téléphone que nous pouvions y rester aussi longtemps que nécessaire. Je m'étais inquiétée qu'à un moment donné elle se lasse de nous tous, mais pour aujourd'hui, et jusqu'à son retour d'Europe, c'était chez nous.

Les journalistes qui nous avaient suivis depuis la scène de crime s'étaient mêlés à ceux que les voisins autorisaient à camper sur leur propriété, contre rémunération, bien sûr ! Enfin, nous fîmes à la maison. Rhys ayant appuyé sur le bouton pour ouvrir le portail intégré au haut mur de pierres, nous fîmes notre entrée. Il était devenu automatique d'ignorer les questions que nous hurlait la presse qui se rua en avant comme un seul homme. Ils demeurèrent juste à la limite de la propriété de Maeve. J'espérais que l'un d'eux se rendrait enfin compte que jamais, au grand jamais, ils ne pourraient traverser cette frontière invisible, et jusqu'à maintenant c'était un fait établi qu'ils n'en étaient pas encore là.

Nous étions donc, ainsi que Maeve, parfaitement en droit de leur interdire toute intrusion. Nous étions même autorisés à les en empêcher par magie, du moment que ladite magie n'était pas trop maléfique. Nous avons simplement renforcé les champs de force protecteurs de Maeve, ce qui arrêta les journalistes à la moindre tentative, tout comme nous l'avions souhaité. Plutôt sympa que les choses aillent dans notre sens, pour une fois.

J'avais appelé Lucy pendant le trajet pour lui retransmettre tout ce que nous avait raconté Jordan. Cela avait aidé, mais demeurait insuffisant. Julian m'avait envoyé un texto pour m'apprendre que son frère se portait mieux et ne serait pas obligé de passer la nuit à l'hôpital. Marshal, l'urgentiste, n'était pas le seul qui avait entrepris d'appliquer des traitements plus sérieux aux médiums en état de choc. Il avait simplement été le premier professionnel de santé à en admettre la raison, ce que j'appréciais.

Rhys se gara devant la gigantesque maison principale. Nous avons quitté celle réservée aux invités et y avons emménagé pour

laisser la précédente aux nouvelles recrues. J'avais demandé à Maeve sa permission avant le déménagement, mais, à nouveau, cela m'avait laissée perplexe : que ferions-nous lorsqu'elle voudrait, légitimement, récupérer sa résidence ? Je mis cette pensée au rencart pour me concentrer sur les problèmes les plus immédiats, comme celui posé par un tueur en série sévissant dans notre communauté magique, et en me demandant si Barinthus me lancerait un nouveau défi ou viendrait bien se joindre à nous pour dîner, ou encore...

C'est à cet instant que la gigantesque double porte s'ouvrit, et nous saluant de la main s'y présenta Nicca, un bras sur les épaules de Biddy, qui l'enlaçait par la taille. Il était juste d'un poil plus grand que son mètre quatre-vingts de guerrière Sidhe. Sa longue chevelure châtain était répartie en deux tresses qui lui descendaient aux genoux de part et d'autre de son magnifique visage au teint hâlé, mais ce qui le rendait vraiment d'une beauté renversante était ce sourire qui l'illuminait. Celui de Biddy y faisait écho, bien qu'elle fût d'une complexion pâle, ses boucles noires coupées court encadrant son visage. Tous deux avaient des yeux noisette, comme le seraient probablement ceux de leur bébé. On discernait à peine qu'elle était enceinte, et à moins que vous ne sachiez ce que vous cherchiez à repérer sous son short et son haut sans manches, vous n'auriez pas remarqué qu'elle attendait un heureux événement.

Ses bras et ses jambes, aussi dénudés qu'effilés, révélaient des muscles qui se mouvaient avec souplesse sous sa peau tandis qu'elle contournait la voiture pour venir de mon côté. Nicca se présenta à la portière de Rhys. Il était un peu moins musclé qu'elle, quoique de pas grand-chose, mais ce bonheur simple qu'ils semblaient ressentir l'un avec l'autre me rendait heureuse chaque fois que je le percevais. Ils étaient les premiers d'entre nous à s'être officiellement unis par les liens du mariage, et cela paraissait parfaitement leur convenir.

Biddy n'alla pas ouvrir la portière pour Cathubodua. Elle avait repéré où j'étais et ouvrit celle à l'arrière, ce qui signifia qu'elle dut laisser Galen sortir le premier.

— Bienvenu à la maison, tout le monde ! nous accueillit-elle.

Elle irradiait en raison non seulement de la grossesse, mais aussi de l'amour. Chaque fois que je me trouvais dans leur entourage, je connaissais un regain d'espoir à l'idée que nos autres Sidhes se mettent en couple et commencent, pour bon nombre, à vivre heureux jusqu'à la fin des temps.

— C'est super d'être à la maison, déclara Galen en se glissant rapidement hors du véhicule.

Nicca ouvrit la portière opposée, d'où sortit vivement Sholto à son tour. Puis tous deux me tendirent la main, et se produisit un instant embarrassant tandis qu'ils se concentraient du regard d'un côté

et de l'autre de la voiture. Galen, qui, la plupart du temps, facilitait les choses plutôt que de les compliquer, esquissa un semblant de salut en disant :

— Tu es côté maison.

Sholto lui sourit, vu qu'il était un Roi bienveillant, et que les bons leaders apprécient les gens qui facilitent les choses.

— Est-ce le système que tu as établi ? Qui que ce soit se trouvant plus près de la maison l'aidera à sortir ?

— Seulement si elle est à l'arrière, répondit Galen, mais si elle est devant, alors Biddy et Nicca, ou qui que ce soit du côté du siège passager, l'y aideront.

— Une logique implacable, l'approuva Sholto en opinant.

Puis il m'offrit sa main, que je pris, le laissant m'aider à me glisser de la banquette. Nicca et Biddy étaient déjà à l'arrière pour aider Uther à s'extirper de là. Les sièges que nous avions occupés étaient escamotables, mais pourquoi l'obliger à se faufiler péniblement par là alors qu'on pouvait se contenter d'ouvrir le coffre ?

Saraid accepta en fait de prendre la main d'Uther pour sortir précisément par là à son tour. Qu'elle ne refuse pas son aide lui fit plaisir. Elle était grande, musclée et formée à la pratique des armes comme de la magie, c'est-à-dire qu'elle n'aurait nullement eu besoin de son assistance, mais à présent elle l'acceptait comme le réconfort qu'il venait de lui prodiguer.

Je pouvais entendre venant de l'intérieur de bruyants aboiements d'excitation, ce qui, également, me remplit de joie. Les chiens de la Féerie avaient disparu avec le déclin de notre puissance magique, mais lorsque la Déesse nous avait rendu en partie nos pouvoirs, Elle nous avait rendu par la même occasion certains de nos animaux. Les premiers à nous revenir avaient été les chiens.

Biddy éclata de rire.

— Kitto s'évertue à les faire se tenir tranquilles, mais leurs maîtres et leur maîtresse leur ont indéniablement manqué, à tous.

Rhys fut le premier à la porte, qu'il tenta de maintenir suffisamment fermée tout en se glissant par l'entrebâillement pour éviter que cette horde à fourrure ne parvienne à se frayer un passage. Mais la bataille était perdue d'avance. Ils se ruèrent avec fluidité autour de lui, neuf d'entre eux, tous des terriers, puis s'arrêtèrent avant de se mettre à tourner autour de ses jambes. Il se pencha pour caresser les têtes de deux d'entre eux, noir et brun clair, une espèce éteinte depuis des siècles qui correspondait à celle d'origine de la plupart des terriers actuels. Les autres étaient tout blancs avec des taches rouges, les couleurs de bon nombre d'animaux de la Féerie.

Pour quelque raison que ce soit, Galen avait reçu davantage de chiens que les autres Sidhes. Il était quasiment enfoui sous de grands

lévriers gracieux qui le poussaient du museau pour obtenir des caresses et de petits chiens de manchon gambadant de joie autour de ses jambes. Il faisait de son mieux pour leur accorder à tous un peu d'attention.

Sholto me lâcha les mains pour que je puisse accueillir à bras ouverts les miens. Il n'y en avait que deux, mais ils étaient tout sveltes et charmants. Mungo était plus haut que ne le toléraient les normes actuelles, alors que Minnie y collait parfaitement, hormis son ventre tout gonflé, rempli de chiots. Elle allait mettre bas incessamment sous peu, le premier de ces chiens à avoir des petits. L'un des meilleurs vétérinaires du coin spécialisé en espèces canines avait commencé ses consultations à domicile. Nous avions fait installer une caméra sur l'ordinateur pour les retransmissions en direct. Le plus compétent d'entre nous en électronique avait eu l'idée de faire payer pour visionner la naissance des premiers chiens de la Féerie après plus de trois siècles. Apparemment, pas mal de monde avait signé, certains en raison des chiens, et d'autres avec l'espoir de me voir ainsi que mes hommes devant l'objectif accaparé par cette naissance. Mais quelle que soit leur intention, le projet, de manière surprenante, se révéla particulièrement lucratif, ce qui arrangeait nos affaires, avec autant de nous à entretenir.

Je caressai les oreilles soyeuses de mes chiens, avant de prendre au creux des mains leurs longs museaux, appuyant mon front contre celui de Minnie, ce qu'elle appréciait. Mungo était un peu plus distant, ou peut-être pensait-il simplement que ces accollements frontaux étaient en dessous de sa dignité.

Puis l'air se remplit d'ailes, comme si les plus magnifiques papillons de jour comme de nuit avaient soudainement décidé d'organiser un bal aérien au-dessus de nos têtes. La plupart étaient les demi-Feys qui m'avaient suivie en exil, ceux de leur espèce qui s'étaient trouvés affligés par une absence d'ailes dans une société qui la considérait comme pire qu'un handicap. Mais ma magie, ainsi que celle de Galen, de Nicca et de Kitto, avait bien failli les tuer en leur donnant ces ailes qu'ils n'avaient jamais eues. Il se trouvait néanmoins parmi eux des demi-Feys exilés à L.A. depuis des décennies, voire depuis plus longtemps encore. Les premiers s'étaient présentés discrètement, semblant presque effrayés, mais lorsque nous leur avions fait bon accueil, nos effectifs avaient plus que doublé.

Royal et sa sœur jumelle Penny me survolaient.

— Bienvenue à la maison, Princesse, me dit cette dernière.

Sa petite robe donnait l'impression qu'elle avait emprunté le peignoir d'une poupée orné de petites fentes pour y glisser ses ailes.

— Je suis bien contente d'être rentrée, Penny.

Ses minuscules antennes oscillèrent en tremblotant au rythme de

ses hochements de tête. Elle et son frère avaient des cheveux sombres et étaient pâles de peau. Ils étaient dotés des ailes d'un Ilia, une noctuelle, un papillon de nuit assorti à ce tatouage sur mon ventre, étant donné qu'en apportant à Royal ses ailes et en lui sauvant la vie, j'avais mystérieusement accédé à un autre niveau de pouvoir, et que toute magie puissante laisse son empreinte sur vous.

Royal papillonnait devant mon visage, bien plus que ne le ferait un lépidoptère afin de garder son corps en suspension dans les airs, malgré cet article écrit par ce célèbre médium sur le papillon nocturne dans le but de prouver qu'aucun demi-Fey ne devrait être en mesure de voler. Il m'effleura les cheveux et je le repoussai délicatement de la main pour qu'il s'asseye sur mon épaule. Ce fut comme un signal pour les autres qui se mirent à voleter tout autour de nous. Ils se déversèrent sur les tresses de Nicca et commencèrent à s'y balancer comme à des cordes. Il semblait avoir avec eux une affinité particulière, peut-être parce qu'il avait lui-même des ailes qui se transformaient en tatouage à volonté, mais qui, s'il préférerait, s'élevaient majestueusement dans son dos telle la voile fantastique d'un navire qui ne vous ferait voguer que vers des lieux tout aussi magnifiques et magiques.

Nicca avait été mon amant, orné uniquement de ce tatouage, au temps où ses véritables ailes n'étaient pas encore réapparues. Lorsque la régénérescence de la puissance incontrôlée de la Féerie les eut rendues tangibles et qu'elles s'élevèrent alors au-dessus de moi toutes resplendissantes de magie. Il était né de l'union d'une Sidhe et d'un demi-Fey doté de la capacité de prendre taille humaine.

Une nuée de demi-Feys plus petits voletait autour de Sholto, la plupart d'une pâleur spectrale avec des cheveux blancs semblables à une toile d'araignée déployée autour de leurs petits minois en triangle. Ils lui demandèrent de leurs voix aiguës et gazouillantes s'ils pouvaient toucher le Roi des Sluaghs. De la tête, il leur donna son assentiment et ils entreprirent d'escalader sa queue-de-cheval comme s'il s'était agi d'un terrain de jeu, avant de se jucher sur ses épaules, formant trois rangées de part et d'autre. Aucune de ces plus petites créatures en réduction ne dépassait la taille de ma paume. Les vingt-cinq centimètres de Royal se situaient au pôle opposé de la norme.

Penny, sa sœur, voletait près de Galen et lui demanda la permission de monter à bord. Galen n'avait que tout récemment accepté que l'un d'eux, quel qu'il soit, l'effleure juste comme ça. Il avait eu avec eux une mauvaise expérience à la Cour Unseelie. On pourrait à juste raison penser que d'être effrayé d'un être aussi petit est bizarre, mais gardez à l'esprit que les demi-Feys Unseelies boivent tout autant du sang que du nectar. Le sang sidhe est pour eux suave, et celui des Sidhes royaux d'autant plus. La Reine Andais avait fait

enchaîner Galen pour le livrer à ces bouches minuscules. Le Prince Cel avait rémunéré leur reine, Niceven, afin qu'ils lui prennent davantage de chair que ne l'avait ordonné Andais. Et pour Galen, de cette épreuve avait découlé une phobie. De manière ironique, les demi-Feys étaient attirés par la sensation que leur procurait sa magie, et tournoyaient dans les airs tout autour de lui en nuées aux couleurs de papillons, mais ils avaient appris à ne pas le toucher sans son autorisation. Penny s'installa sur son épaule dans sa petite robe, une main enfouie dans ses boucles vert foncé. Galen commençait tout juste à lui faire confiance.

Rhys avait de très nombreux Feys sur les épaules, qui gloussaient sous ses cheveux, pareils à des enfants en train de jeter un œil entre des rideaux, ou des feuilles, comme dans un recueil de contes. Ce qui me remémora nos deux scènes de crime, et j'eus l'impression que l'éclat du soleil se ternissait un peu.

— Quelle est cette soudaine tristesse ? s'enquit Royal près de mon visage. Qu'est-ce qui vient d'envahir tes pensées, notre Merry ?

Il était invariablement tentant de tourner la tête lorsque l'un d'eux se mettait à parler, mais quand ils étaient assis sur votre épaule, ce mouvement les aurait fait tomber à la renverse, on devait donc juste s'y employer pour rencontrer ces yeux sombres en amande, mais pas autant que je l'aurais fait s'il avait été debout à mon côté.

— Suis-je si transparente que ça, Royal ?

— Tu m'as donné des ailes. Tu m'as apporté de la magie. Je fais attention à toi, ma Merry.

Cela me fit sourire, ce qui l'incita à se rapprocher encore de mon visage, de telle sorte qu'il se recroquevilla suivant la courbe de mon cou en ramenant ses cuisses sous mon menton. Son tout petit bras se recourba largement contre ma joue, si bien que son buste dénudé se retrouva appuyé dessus, et cela aurait été parfait. J'aurais même sans doute apprécié ce câlin – et si on nous avait observés, la plupart l'auraient perçu comme un geste de réconfort innocent, comme d'être étreint par un bambin – sauf que j'étais plus maligne. Et à n'en pas douter, il n'y avait rien d'innocent dans ce beau minois miniature maintenant si près de mon œil. Non, c'était un regard particulièrement adulte sur un visage pas beaucoup plus grand que le gras de mon pouce.

Cela aurait pu me convenir, mais il s'agissait de Royal, et il dut insister. Son corps se blottit un peu trop près de la ligne de ma mâchoire, et je pus sentir comme il était heureux de me voir, ce qui était considéré comme un compliment chez les Feys si, en étant aussi près de quelqu'un, cela vous excitait sexuellement. Cependant...

— Je suis heureuse de te revoir aussi, Royal, mais maintenant que tu m'as adressé ce compliment, donne-moi de l'air, s'il te plaît.

— Tu devrais venir t’amuser avec nous, Merry. Je te promets que tu ne t’ennuieras pas.

— J’apprécie ta proposition, Royal, mais je ne pense pas.

Il se pressa encore plus contre moi, avec un petit coup de reins associé à cette embrassade.

— Arrête ça, Royal !

— Si tu me permets d’user de glamour, cela ne te dérangera en rien, mais t’enchantera jusqu’à l’extase.

Et sa voix recélaît ce soupçon de basse sensuelle que seul un corps plus grand assorti d’une profonde poitrine aurait pu lui donner. Rares étaient ceux en dehors de la Féerie à découvrir que certains demi-Feys étaient dotés de bien plus de glamour que nous autres. J’avais appris par expérience que Royal avait le pouvoir de me faire croire que j’avais affaire à un amant à ma taille, et que son glamour pouvait me conduire à l’orgasme avec un minimum d’efforts. C’était un don, un véritable talent qui lui appartenait en propre.

— Je te l’interdis ! lui intimai-je.

Il m’embrassa sur la joue tout en déplaçant assez le bas de son corps jusqu’à ce que je ne sois plus consciente qu’il se trouvait là.

— Comme j’aurais tant voulu que tu ne me l’interdises pas.

Galen m’appela de la porte :

— Viens-tu nous rejoindre à l’intérieur ?

Il avait l’air un peu surpris. Je me demandai depuis combien de temps j’étais en train de discuter avec Royal.

— Peut-être n’utilises-tu pas ton glamour, mais tu as néanmoins réussi à détourner mon attention, lui fis-je remarquer.

— Je t’ai distraite, mais ce n’est pas l’effet du glamour, ma Déesse blanche et rouge.

— Alors de quoi s’agit-il ? lui demandai-je, lassée de ce petit jeu.

Il sourit, de toute évidence content de lui.

— Ma magie répond à l’appel de la tienne. Nous sommes tous les deux des créatures de chaleur et de luxure.

Je lui lançai un regard réprobateur, lorsque je sentis la présence de Sholto au-dessus de moi, et sans ambiguïté aucune, au-dessus de Royal.

— Je ne pense pas que la Princesse soit une créature, de quelque type que ce soit, minus !

La nuée de minuscules Feys dans sa queue-de-cheval cessèrent illico de jouer à cache-cache dans cette longue cascade capillaire, comme s’ils étaient tout ouïe.

Royal leva les yeux vers lui.

— Il est fort possible que le mot « créature » ne soit pas approprié, Roi Sholto. Quelle idée perverse de ma part d’avoir oublié le petit surnom que t’a octroyé la Reine.

Sholto venait de se tétaniser à côté de moi. Il abhorrait qu'Andais l'appelle « sa Créature Perverse ». Il m'avait confié qu'il redoutait que l'un de ces jours il ne soit plus que comme Froid Mortel et les Ténèbres de la Reine. Il redoutait qu'un jour il ne soit plus que « sa Créature ».

— Tu ressembles à ces insectes volants que je pourrais écrabouiller d'une baffe sans même y penser. Ton glamour n'y pourrait rien changer, ni te faire obtenir les attentions des femmes de taille plus normale que tu sembles affectionner.

— Mon glamour m'a fait grandir jusqu'à une taille normale, comme tu dis, et en cela en plus d'une occasion, Roi Sholto, rétorqua Royal.

Puis il sourit, et rien qu'à la vue de sa mine réjouie, je sus que je n'apprécierais pas du tout ce qui allait suivre.

— Merry peut s'adresser à mon glamour et autant que cela lui fait plaisir.

Le visage de Sholto reflétait combien ce commentaire l'avait heurté. Il me regarda avec un air renfrogné.

— Tu n'as pas fait ça ? me demanda-t-il.

— Non, répondis-je, mais si on ne m'avait pas arrêtée, je l'aurais sans doute fait. Si un demi-Fey porteur de la magie du sexe n'a jamais tenté de t'emberlificoter, alors tu ne peux pas comprendre. C'est un glamour bien plus puissant que la plupart des Sidhes ne possèdent pas encore.

— Souviens-toi, Roi, nous pouvons nous dissimuler à la vue des humains en prenant l'apparence de papillons de jour et de nuit, de libellules et de fleurs. Ils ne parviennent jamais à percer notre camouflage, ce qui ne se vérifie pas toujours avec le glamour des Sidhes.

— Alors pourquoi n'aideriez-vous pas à pister des criminels pour son agence de détectives ? s'enquit Sholto.

— Nous pourrions le faire s'ils restaient dans certains quartiers de la grande ville, mais ils ont tendance à préférer les lieux où il y a bien trop de métal.

Royal en frémit, un frisson qui n'était pas de plaisir.

Deux des minuscules Feys toujours dans la chevelure de Sholto prirent leur envol comme si cette évocation était trop épouvantable pour même y prêter l'oreille. Les trois autres qui s'y planquaient faisaient penser à des gamins apeurés croyant avoir entendu un monstre sous le lit.

— La majeure partie d'entre nous sont dépassés quand il s'agit de voyager dans certains coins de la ville, dit Royal.

— Votre glamour n'est donc efficace que dans des situations pas très bandantes, répliqua Sholto.

Royal le regarda, un sourire recourbant ses lèvres délicates.

— Au contraire, super efficace dans des situations très, très bandantes.

— Je crois Merry sur parole, alors si elle dit que tu y es aussi doué, je ne le mettrai pas en doute. Mais je sais aussi qu'elle t'a interdit de réessayer de la charmer par la ruse.

— C'est ma semaine de prélèvement de la donation hebdomadaire pour la Reine Niceven. Je pense que Merry préférera en l'occasion que je l'ensorcèle.

Sholto n'eut qu'à bouger les yeux pour reporter son attention de cet homme en réduction juché sur mon épaule à mon visage.

— Pourquoi continues-tu à donner ton sang à Niceven par l'intermédiaire de ses émissaires ?

— Nous avons besoin d'alliés à toutes les Cours, Sholto.

— Pourquoi donc, alors que tu n'as plus l'intention de revenir à la Féerie pour y régner ?

— Comme espions, murmura Royal. Les demi-Feys sont les proverbiales mouches sur le mur, Roi Sholto. Personne ne fait attention à nous, personne ne remarque que nous sommes aussi souvent là.

Il nous regarda tour à tour.

— Et moi qui croyais que c'était le réseau d'espions de Doyle qui réussissait à vous fournir des informations aussi précises.

— Les Ténèbres a ses sources de renseignements, mais aucune aussi suave que celles que possèdent Merry, souligna Royal.

Et il ne m'échappa pas qu'il faisait de la provocation pour voir s'il parviendrait à irriter Sholto.

Royal prenait un malin plaisir chaque fois qu'il réussissait à rendre jaloux l'un de mes amants à ma taille. Cela lui plaisait, excessivement.

Sholto le regarda en sourcillant, avant d'éclater de rire. Cela me prit au dépourvu, ainsi que Royal qui en sursauta sur mon épaule. Personnellement, j'eus l'air surpris. Les Feys dans les cheveux de Sholto décollèrent vers le ciel avant de survoler la maison pour se fondre dans cette étendue de bleu.

— Qu'est-ce qui est si drôle, ô Roi des Sluaghs ? lui demanda Royal.

— Ton glamour rendrait-il aussi jaloux les hommes ?

— C'est la réaction de Merry envers moi qui te rend jaloux, Roi Sholto, ce qui n'a rien de magique en soi.

Le visage de Sholto ayant retrouvé une certaine impassibilité, il dévisagea le petit Fey, sans le moindre dépit, mais tout en l'analysant en profondeur, d'un regard si prolongé et scrutateur que Royal finit par se cacher le nez dans mes cheveux. Je remarquai que cela

équivalait à ce comportement social auquel avaient communément recours tous les demi-Feys lorsqu'ils se sentaient embarrassés, effrayés, faussement timides, voire simplement à court de mots. Royal n'aimait visiblement pas se retrouver l'objet d'une telle attention de la part de Sholto.

Quand Mungo me poussa la main du museau, je tapotai sa tête lustrée. Que les chiens réagissent signifiait que ce n'était pas seulement Royal qui percevait la tension que recélait la réaction du Roi des Sluaghs envers lui.

Je me relevai pour caresser mes chiens, laissant un peu de cette tension ambiante se dissiper dans ce geste affectueux.

— Nous devrions rentrer, dis-je enfin.

Ce qu'approuva Sholto de la tête en ajoutant :

— Oui, ce n'est pas de refus.

Il m'offrit son bras, que je pris, pour m'accompagner à l'intérieur, tandis que Royal me chuchotait à l'oreille :

— Les Sluaghs comme les Gobelins nous prennent toujours pour des amuse-gueule.

J'en trébuchai en gravissant les petites marches menant au perron. Sholto me rattrapa.

— Ça va ?

Je fis « oui » de la tête. J'aurais pu le lui demander, mais si la réponse était affirmative, je préférerais l'ignorer. Et que ce soit oui ou non, la question n'en demeurerait pas moins offensante. Comment s'enquérir auprès d'un homme que vous êtes censée aimer et qui est le père de votre enfant s'il s'est adonné en douce à un peu de cannibalisme ?

— Tu as peur de le lui demander, me murmura Royal, juché là sur mon épaule comme l'un de ces petits démons de dessins animés.

Cela m'incita à m'appuyer contre Sholto et à lui chuchoter, arrivée dans l'encadrement de la porte :

— Les Sluaghs pourchassent-ils toujours les demi-Feys ?

Avec un froncement de sourcils, il secoua la tête, avant de tourner les yeux vers Royal, qui, maintenant, se planquait encore plus dans mes cheveux.

— Nous ne pourchassons pas les petits pour nous en nourrir, bien qu'ils soient parfois si irritants. Nous devons réguler leur population de notre monticule. Et la méthode de nettoyage mise en œuvre par mes sujets est leur affaire. Je ne les tolère pas dans mon royaume, parce que, comme tu l'as dit avec raison, on oublie qu'ils sont là, et je ne supporte pas les mouchards.

Royal s'était faufilé complètement à l'arrière de ma nuque, pour s'accrocher des jambes et des bras de part et d'autre de mon cou comme à un tronc.

— Planque-toi tout autant que tu veux, Royal, mais je n'oublierai pas que tu es là, lui notifia Sholto.

Les martèlements du cœur du demi-Fey se répercutaient dans ma colonne vertébrale. Je me sentis toute prête à me montrer compatissante, lorsqu'il me déposa un petit bisou sur la nuque. Un endroit qui peut se révéler particulièrement érogène, et quand il poursuivit par une enfilade de doux baisers sur ma peau, je ressentis cette réaction totalement involontaire sourdre plus bas dans mon ventre... et dus le faire dégager de là rapidos.

Chapitre 35

J'étais dans la chambre en train de me changer pour dîner lorsqu'on frappa.

— Qui est-ce ?

— C'est Kitto.

Je ne portais que mon soutien-gorge marron foncé bordé de dentelles, ainsi que ma jupe, mes bas et mes chaussures à talons. Mais il faisait partie de la liste de ceux dont je n'avais pas à me cacher. J'eus un sourire.

— Entre.

Il jeta un coup d'œil par l'entrebâillement de la porte qu'il venait d'ouvrir, comme s'il n'était pas sûr d'être bienvenu. J'avais réussi à me ménager quelques minutes de solitude et il savait que ces rares moments d'intimité m'étaient précieux, mais je ne l'avais pas vu depuis deux ou trois jours et il m'avait manqué. Dès que je vis ses boucles noires et ses immenses yeux en amande de ce bleu liquéfié qui donnait l'impression de plonger le regard dans l'une de ces parfaites piscines que l'on pouvait trouver dans tout le voisinage, mon sourire s'épanouit d'autant plus. Le trait noir de ses pupilles elliptiques ne me distrayait plus de la magnificence de ses iris. C'étaient seulement les yeux de Kitto, et j'aimais tout dans son visage, jusqu'à l'ossature fine de ce triangle adouci. Il était le plus délicat de mes hommes. Un mètre vingt, trente centimètres de moins que moi, mais avec une large carrure, une taille étroite, un cul ferme, et tout ce qui lui était nécessaire pour garantir sa virilité, simplement réunis dans ce parfait paquet miniaturisé. Il portait un jean de marque et un tee-shirt qui moulait ses nouveaux muscles que l'haltérophilie lui avait donnés. Doyle obligeait tous les hommes à suivre un entraînement physique.

Ma mine dut lui indiquer combien j'étais contente de le revoir car, à son tour, il me sourit, avant d'accourir vers moi. Il était l'un des rares hommes de ma vie qui n'essayait pas de se la jouer cool, d'être le boss, ou même ne s'inquiétait pas d'être considéré comme le mâle dominant. Tout ce qu'il désirait était ma compagnie, et il ne se souciait pas de le dissimuler. Avec Kitto, il n'y avait pas de jeux, pas d'intentions cachées. Il aimait simplement être avec moi, ce dont la

plupart finissaient par se lasser. Mais étant né avant que Rome ne devienne une grande cité, jamais il ne renoncerait à cet enthousiasme enfantin qu'il ressentait pour la vie, et je l'aimais pour ça, aussi.

Je n'eus que le temps de bien m'ancrer sur mes pieds avant qu'il ne se jette sur moi pour me grimper dessus comme un singe et m'enlacer la taille de ses jambes, m'étreignant si fort qu'il ne me sembla que naturel de l'embrasser. J'adorais pouvoir le tenir comme les autres hommes me serraient dans leurs bras. Je laissai nos poids combinés me renverser sur le lit, où je restai assise au bord pendant que nous nous embrassions.

Je devais faire attention lorsque je glissais ma langue entre ses dents, car il avait une paire de crocs rétractables impeccablement enchâssés dans le palais, et qui n'étaient pas seulement là pour faire joli. Sa langue, plus fine que celle des humains, rouge avec une pointe noire, le désignait comme étant en partie Gobelin-Serpent, tout comme ses yeux et la mince bande chatoyante d'écailles iridescentes qui lui descendait le long du dos. Il était né à la suite d'un viol. Sa mère Sidhe n'ayant jamais voulu le reconnaître, elle l'avait abandonné à l'extérieur du monticule des Gobelins, quand bien même à cette époque les Sidhes représentaient encore pour eux un bon repas. Elle n'avait pas laissé Kitto là pour qu'il soit sauvé par les congénères de son père, mais pour qu'ils le tuent.

Il était également celui parmi mes hommes qui était le moins enclin à la domination, par conséquent je savais qu'il m'incombait de retirer son tee-shirt de sa ceinture en laissant mes mains glisser sur la froideur lisse des écailles qui longeaient sa colonne vertébrale. Mais au moment où j'entrepris de le déshabiller, ses puissantes menottes se faufilèrent à l'arrière de ma jupe pour me prendre le cul au creux des paumes juste à la bordure en dentelle marron foncé de ma culotte assortie au soutien-gorge.

Lorsque je remontai son tee-shirt, il leva les bras, me permettant ainsi de le faire passer par-dessus sa tête avant de le laisser tomber par terre. Soudain, il ne portait plus rien au-dessus de la ceinture, toujours assis sur mes genoux. J'aimais ses nouveaux muscles et aussi ce léger hâle sur sa peau, même aussi discret, rappelant un lavis de brun teintant à peine toute cette pâleur. Les Gobelins ne bronzait pas, alors que cela arrivait aux Sidhes, et lorsqu'il avait découvert que cela lui était possible il s'était mis à prendre des bains de soleil au bord de la piscine.

— Comme tu es beau !

— Oh non ! Assis aussi près de toi, ta beauté éclipse tout, me répondit-il en démentant de la tête.

Ses doigts entreprenaient de déboutonner ma jupe, lorsqu'il hésita. Ayant compris, je débouclai la ceinture de son pantalon afin

qu'il se sente autorisé à défaire mes boutons et la fermeture éclair. Puis il replia le haut de ma jupe vers le bas, avant d'hésiter à nouveau. Je pouvais percevoir son impatience à la faire descendre, mais j'aurais été dans l'obligation de coopérer en m'allongeant sur le dos afin qu'il puisse la faire glisser plus bas. Il portait toujours son jean et, chez les Gobelins, le premier à se déshabiller prenait le rôle du soumis, ce qui pouvait vouloir dire bien autre chose chez eux que lors d'une session BDSM entre humains.

Ayant déboutonné son jean, je m'attaquai à la braguette. Il se plaça à califourchon sur mes cuisses afin que je puisse ouvrir la fermeture éclair, et je pus alors m'allonger sur le lit pour le laisser faire glisser ma jupe sur mes hanches et le long de mes jambes, me retrouvant couchée, les yeux levés vers lui, dans mes dessous affriolants, mes bas et mes chaussures à talons.

Son regard attentif posé sur moi, son visage exprimait, bien plus que n'auraient pu le faire les mots, combien il me trouvait belle.

— Jamais dans mes rêves les plus fous je n'aurais pu imaginer que je serais autorisé à voir une Princesse Sidhe dans cette tenue, et même d'être capable de faire ça, dit-il en suivant des doigts le renflement de mes seins, là où le soutien-gorge tranchait sur la pâleur de ma chair.

Je le gratifiai d'un soupir. Le sourire aux lèvres, il faufila sa main à l'intérieur jusqu'à ce qu'il y trouve un mamelon avec lequel il se mit à jouer entre deux doigts en le faisant rouler, le pinçant, doucement, jusqu'à ce que je laisse échapper un petit gémissement de plaisir.

Le visage radieux, il porta les mains à son pantalon ouvert avant d'hésiter de nouveau. Cette fois, je le tirai de cet embarras en disant :

— Enlève ton fute, Kitto. Laisse-moi te voir sans.

Je n'avais pas dû être assez précise, car il ne se contenta pas de se tortiller hors de son jean ; son caleçon bleu soyeux fut évacué dans le procédé. Puis il revint vers moi en rampant, dans le plus simple appareil, son membre déjà enjoué. Allongée sur le lit, les jambes toujours pendantes, mes talons ne touchant pas le sol, je le regardai, mes yeux comme attirés par cette partie de son anatomie qui était, oh, si virile !

S'étant penché au-dessus de moi, seule sa bouche effleura la mienne, et nous nous embrassâmes. Un baiser qui débuta tout en douceur pour s'intensifier ensuite au point qu'il dut s'écarter de moi en disant dans un murmure rauque :

— Tu risques de te blesser avec mes crocs.

— Tu disais que le venin ne fonctionnait que si tu te concentrais. Sinon, ce ne sont que des dents.

— Je ne veux pas prendre ce risque, pour toi et les bébés, dit-il en secouant négativement la tête, avant de poser sa petite main sur mon

ventre toujours aussi plat et d'ajouter : Je ne leur ferais pas courir ce danger.

J'observai toute la tendresse qui irradiait de ses traits – non, en fait, tout cet amour. Il ne faisait pas partie des géniteurs et le savait, mais pour lui, bien plus que pour les autres hommes non concernés par cette paternité, cela semblait n'avoir aucune importance. Il était bien plus excité par la déco de la nursery que la plupart, y compris certains des pères.

Je fis remonter ma main caressante le long de ses bras nus puis sur ses épaules, jusqu'à ce qu'il pose son regard sur moi, dont la douceur était teintée d'un soupçon d'émotion moins tendre, ce qui me convenait parfaitement, ainsi qu'à mon humeur du moment. Je lui démontrai de mes mains, de mes bras et de mes baisers combien j'appréciais qu'il se soucie autant de moi, de mes bébés, de ma vie, de tout ça, tout en faisant plus attention en l'embrassant, parce que Kitto avait raison : cela n'en valait pas le risque.

Je ne portais plus que mes bas remontant aux cuisses et mes talons hauts, lui à quatre pattes sur moi. Je me laissai descendre plus bas sur le lit afin de pouvoir glisser mes mains autour de ses hanches et mes lèvres autour de cette partie de lui qui pendait, si tentante, au-dessus de moi. Tout son corps réagit à cette caresse buccale qui montait et descendait sur lui, le dos arqué, la tête courbée, ses doigts s'enfonçant dans le lit tel un chat qui fait ses griffes. Puis son souffle s'exhala avec une sonorité aussi atténuée qu'explosive, comme s'il avait voulu dire quelque chose mais que je lui avais dérobé les mots de la bouche.

La main sur ses reins, mes ongles s'y enfonçant juste un peu, je soulevai mon buste du lit et, de l'autre, enveloppai la base de son pénis afin d'en rajuster l'angle. Cela n'avait aucun rapport avec sa petite taille, mais Kitto n'était pas aussi généreusement pourvu que certains des hommes de ma vie. Il n'en demeure pas moins un certain bonheur d'offrir cette petite gâterie à un amant qui ne vous oblige pas à faire de gros efforts pour pouvoir l'accueillir entièrement. Mes lèvres descendirent jusqu'à venir rencontrer son bas-ventre et il ne resta plus rien à avaler. Mes mains se recroquevillèrent sur ses hanches et sa taille, si bien que je pus me faire plaisir et l'avoir profondément en moi sans devoir en faire usage, seulement ma bouche pour le sucer et l'engloutir, de telle sorte qu'elle me sembla en mouvement continu autour de cette longueur épaisse et trépidante.

C'est alors que mes ongles se plantèrent dans son dos, et il me gratifia d'un cri. Puis, ayant retrouvé l'usage de la parole, il supplia :

— Arrête, sinon je vais jouir ! S'il te plaît, arrête, sans ça je ne pourrai me retenir !

Je le libérai le temps de dire :

- Vas-y, jouis dans ma bouche.
- Je dois d'abord te donner un orgasme.
- Mais j'aime bien ce que nous faisons en ce moment.

Il secoua la tête et se serait écarté davantage, mais je le retins au-dessus de moi en crispant mes ongles dans son dos.

- De grâce, Merry, de grâce, laisse-moi !

De la langue, je traçai sur son ventre une longue ligne humide, puis le lâchai afin de pouvoir me déplacer sous lui pour atteindre son téton, dont je léchai le contour jusqu'à ce qu'il durcisse sous mes titillations. Puis je refermai les dents tout autour, m'en servant pour le suçoter et l'étirer. Kitto ne put réprimer de faibles gémissements.

— De grâce, laisse-moi t'embrasser là en bas, m'implora-t-il, haletant.

Je le mordis tellement fort que demeura autour du mamelon un cercle rougi de l'empreinte de mes dents, suffisamment fort pour qu'il pousse une plainte. Kitto aimait être mordu, tout autant qu'il aimait mordre.

Il frissonna au-dessus de moi, le corps agité de tremblements. Lorsqu'il parvint enfin à se maîtriser pour pouvoir s'exprimer :

- S'il te plaît, est-ce que je peux me laisser descendre sur toi ?

— Mais je suis déjà descendue sur toi comme ça en d'autres occasions.

- Mais après moi, après que je t'ai donné du plaisir.

À quatre pattes à côté de moi, il attendait que je le lui autorise.

— Pourquoi est-ce si important que je jouisse la première, mis à part le fait que tout le plaisir soit pour moi ?

Il se redressa à genoux sur le lit pour s'asseoir ensuite sur ses talons.

— Tu sais comment les Gobelins considèrent les caresses buccales ?

— Les puissants Gobelins ne s'abaissent pas à ça, mais les reçoivent de Gobelins moins puissants. C'est un signe de domination de se faire faire une pipe sans jamais en donner.

Il sourit.

— Précisément. Certains puissants Gobelins feront ces caresses à leur Strumpets, mais seulement en privé, seulement lorsque personne ne pourra les voir.

J'avais eu deux autres amants en partie Gobelins, les très redoutables jumeaux Fragon et Frêne. L'un d'eux était considéré comme un pervers par ses congénères parce qu'il aimait se délecter d'embrasser les femmes là en bas, chose qu'il ne faisait que lorsque nous étions tous les trois. Il savait que son frère n'en parlerait jamais, pas plus que moi, mais si quelqu'un le découvrait, cela ternirait son prestige aux yeux de ceux de son espèce.

— Tu peux me faire plaisir, mais seulement après que je t'aurai fait jouir.

— Je ne dirai rien, Kitto.

— Tu es Sidhe, ce qui signifie magique, dit-il en hochant la tête. Mais les Gobelins vous considèrent tous sans exception comme étant plus doux, plus faibles. Jamais je ne ferai quoi que ce soit qui pourrait te mettre en danger.

Toujours allongée sur le dos, je me redressai sur les coudes.

— Veux-tu dire que si les Gobelins découvraient que je t'ai donné du plaisir avec ma bouche avant que tu ne m'aies touchée, cela me ferait perdre mon statut à leurs yeux ?

Il opina, et comme il avait l'air sérieux !

— Il y en a parmi eux qui pensent que leur Roi Kurag s'est entiché de toi et que c'est pour ça qu'ils sont tes alliés. Ils ne le croient pas quand il dit que tu es sage et puissante.

— Et s'ils découvrent que je t'ai permis de me dominer, ça n'arrangerait pas mes affaires ?

— Et cela affaiblirait l'autorité que Kurag exerce sur eux, répondit-il en hochant à nouveau la tête. Les rois Gobelins n'abdiquent jamais, ni ne meurent de vieillesse, Merry. Ils sont assassinés par leur successeur.

— Ceux qui seront probablement le mieux à même de lui succéder sont Fragon et Frêne, qui sont aussi mes alliés.

— Il y en a parmi les Gobelins qui pensent que tu ne couches avec eux que pour les empêcher de mettre un terme au règne comme à la vie de Kurag.

— Et pour quelle raison me soucieraient-je autant de lui pour faire ça ?

— Certains à notre Cour pensent que les jumeaux n'honoreront pas le traité que Kurag a passé avec toi, et alors, les Gobelins seraient libres de s'allier avec qui ils voudront lorsque les Unseelies auront un nouveau souverain.

— Andais ne va pas abdiquer ?

— Pour personne d'autre que toi.

— Je ne veux pas de son trône.

— Alors elle demeurera Reine jusqu'à ce qu'on l'assassine. J'ai bien peur que, qui que soit celui qui prendra sa place, il ne te perçoive toujours comme une menace pour sa couronne.

— Vu que c'est la Féerie qui m'a couronnée ainsi que Doyle.

— Oui, et que tu viens de la lignée de la Reine.

— Peut-être que la Féerie leur choisira un autre monarque.

— Cela se pourrait, répondit-il – mais il semblait en douter.

— Mais qu'est-ce que la politique a à voir avec des caresses buccales en privé dans notre chambre à coucher ?

— Jusqu'à ce que la situation se stabilise à la Cour des Unseelies comme des Gobelins, je ne veux rien faire qui pourrait te créer des ennuis.

J'analysai l'expression de son visage empreint de gravité.

— Tu es sérieux en disant que jusqu'à ce que les deux Cours soient sûres de leurs souverains, tu me donneras d'abord du plaisir avant d'en prendre toi-même ?!

Il opina du chef.

Je poussai un soupir avant d'esquisser un petit sourire.

— Cela ne sera pas éprouvant ; tu es vraiment doué buccalement parlant.

Il sourit à son tour, et son expression n'avait rien de modeste.

— J'étais un Strumpet qu'on se refilait d'un puissant maître à un autre pour le sexe. Je devais exceller à mon seul boulot pour qu'ils tiennent à moi et me protègent.

— Je ne te l'ai jamais demandé auparavant. Comment se fait-il que tu n'avais plus de maître quand Kurag t'a offert à moi ?

— Le mari du dernier était devenu jaloux de moi, et comme cela était un signe de faiblesse, elle devait soit se débarrasser de moi, soit provoquer son époux en duel.

Je le regardai.

— Voilà un détail de la culture gobeline que j'ignorais.

— La faiblesse n'est pas tolérable chez nous.

— Tu es Sidhe et Gobelin, voire en plus d'une autre origine.

Il ébaucha un sourire indéfinissable.

— Cela se pourrait, mais pour le moment, s'il te plaît, laisse-moi t'embrasser là en bas.

— Et lorsque tu seras parvenu à me faire hurler ton nom, alors que se passera-t-il ?

— J'aimerais beaucoup te baiser.

Cela dit très formellement, quoique la formulation soit typiquement gobeline : les Gobelins ne faisaient pas l'amour, ils baisaient. En vérité, ils faisaient l'amour, du moins certains d'entre eux, mais si on leur posait la question en public, ils baisaient, un point c'est tout.

— Personne ne peut nous entendre, Kitto.

— Je veux t'embrasser là en bas, et puis je veux te baiser.

Je poussai un autre soupir avant d'acquiescer.

— Bon, d'accord, dis-je en souriant à la vue de ce bonheur radieux qui, lentement, lui illumina le visage, puis j'ajoutai : Vas-y !

— Ne devrions-nous pas les faire t'attendre pour le dîner ? demanda-t-il.

— Pourquoi cette question ?

Je me doutais que cela cachait quelque chose.

— Parce que si je te fais jouir plus de deux fois avec ma bouche, puis que je te baise de tout mon soûl, ils seront obligés de patienter pour manger.

Je savais qu'il ne s'agissait pas là de vantardise à la légère.

— Selon moi, cela devrait être vite fait bien fait, lui suggérai-je.

Il jeta un coup d'œil au réveil sur la table de chevet.

— En une heure, cela sera vite fait bien fait.

Il y avait bien plus d'une raison pour que j'apprécie tant que Kitto partage ma vie.

Chapitre 36

Kitto me rappela que sa langue n'était pas reliée aux mêmes muscles que mes autres amants. Il rappela à mon souvenir que la sienne, plus longue et plus fine, avait une extrémité en partie préhensible, et qu'elle était fourchue, c'est-à-dire qu'il pouvait faire avec certaines choses qui étaient tout simplement impossibles pour quelqu'un d'équipé différemment, humainement parlant.

Il léchouilla, effleura et suçota jusqu'à ce que je hurle son nom vers le plafond, puis il pressa sa bouche contre moi à nouveau en effectuant de la langue une série de petits mouvements rapides qui ne semblaient fonctionner qu'après que j'ai joui au moins une fois avant, mais Dieu ! Comme cela marchait impeccablement la deuxième fois ! Cramponnée à ses cheveux, ses boucles soyeuses sous mes doigts, j'enfonçai légèrement mes ongles dans son cuir chevelu. La légère douleur que je provoquai sembla l'inciter à atteindre de nouveaux sommets et l'y encourager me fit mériter dans la foulée un troisième orgasme.

Mes yeux révoltés roulaient dans leurs orbites en papillonnant des paupières, et je me retrouvai aveugle, mes mains retombant, flasques, le long de mon corps parcouru de répliques sismiques après ce que venait de faire cette bouche talentueuse. Je sentis le lit bouger, puis son membre qui se frayait un passage entre mes cuisses, les écartant plus largement. J'essayai de rouvrir les yeux pour le regarder me pénétrer, mais je ne parvenais toujours pas à faire fonctionner mon corps suffisamment pour cela. Il s'était vraiment surpassé ce soir.

Mais la sensation qu'il me procura lorsqu'il me pénétra alors que j'étais aussi moite, aussi impatiente, aussi emplie de plaisir, me fit me tortiller sous lui. Tandis qu'il se poussait en moi, je ne pouvais m'empêcher de gigoter. Il avait entièrement conscience de ne pas être aussi généreusement pourvu que certains de ceux qui partageaient mon lit, mais ses préliminaires compensaient largement, et par ailleurs, il était loin d'être riquiqui. Il poussa en moi toute cette turgescence gonflée et endolorie, lentement, centimètre par centimètre, jusqu'à ce que je laisse échapper de faibles plaintes, en proie à un désir avide, avant qu'il ne s'enfouisse en moi aussi

profondément que son sexe le permettait. Puis il entreprit de se retirer, tout aussi lentement, tout aussi maîtrisé.

Mais mon corps n'avait pas faim de contrôle, ni de lenteur. Je me mis à onduler sous lui de manière à absorber cette longueur dans un mouvement langoureux de va-et-vient, si bien que mon enthousiasme fit échouer toutes les précautions qu'il avait prises.

Il laissa échapper un son sourd, guttural, presque un cri, avant d'oublier toute retenue, que ce soit lenteur ou attention, pour se mettre à bouger au rythme que j'avais institué, et nous commençâmes à onduler ensemble, son sexe dans le mien qui l'enserrait, jusqu'à ce que nous nous retrouvions engagés sur ce lit dans une danse des plus intimes.

Il était suffisamment petit pour pouvoir s'allonger sur moi et que nous puissions encore nous regarder les yeux dans les yeux. Je ne me sentais pas piégée ainsi sous lui ; nous pouvions toujours bouger, nous tortillant l'un pour l'autre. Je sentis ce plaisir pesant, délicieux, s'amorcer entre mes jambes, et mes doigts trouvèrent son dos. Ma respiration s'emballa et je dus faire des efforts considérables afin de maintenir ce rythme ondulatoire de mes hanches qui allaient à la rencontre de son corps. Entre un coup de reins, une surélévation du bassin et la suivante, cette pesanteur exquise finit par déborder et j'en criai de plaisir, le cou arqué, les ongles plantés dans son dos alors que je traçais ma jouissance sur sa peau, et je me mis à ruer de la croupe sous lui, tout en sentant que quelque part dans cette débauche orgasmique, son corps perdait le rythme. Il s'efforçait pourtant de le maintenir, essayant de me procurer un autre orgasme, lorsque je contractai mon sexe si fort autour du sien, causant sa perte. Son membre se poussa brusquement en moi avec un dernier coup de reins magistral qui me fit hurler, les ongles plantés dans sa chair comme s'il était la dernière chose tangible de l'univers, et que tout le reste s'était dissipé sous la pulsation de nos corps, cette extase ressentie de lui à l'intérieur de moi, et moi l'engloutissant ainsi.

Il s'effondra, la tête nichée au creux de mon épaule. Tandis qu'il s'efforçait de reprendre son souffle, je restai sur le dos, son cœur emballé martelant contre ma poitrine. Je dus déglutir à deux reprises avant de pouvoir lui murmurer :

— Ils vont être obligés de nous attendre un peu plus longtemps pour dîner.

Il approuva silencieusement, puis prit une profonde inspiration tremblotante pour m'annoncer :

— Cela valait franchement le coup.

Je ne pus qu'acquiescer à mon tour, tout en cessant de me battre pour tenter de récupérer le plus d'oxygène possible afin de pouvoir parler et réapprendre simultanément à respirer.

Chapitre 37

Enfin habillée pour le dîner qui était devenu une occasion semi-formelle, j'étais maintenant un peu trop sapée pour le labo médico-légal de la police, de l'unité spéciale magie. Jeremy avait appelé avant que nous puissions nous mettre à table. L'un de leurs sorciers lui avait passé un coup de fil pour l'inviter à donner son avis sur la baguette magique confisquée à Gilda, celle qui avait fait tomber un flic dans les pommes. Il n'avait réémergé que bien des heures plus tard.

Jeremy souhaitait que certains d'entre nous y jettent aussi un œil, vu qu'il suspectait qu'il s'agissait de l'œuvre d'un Sidhe. Il m'avait proposé de rester à la maison et de manger étant donné qu'il avait vraiment besoin de l'expertise de certains des gardes plus âgés, Rhys étant parti en avance afin de communier avec son nouveau sithin, et Galen étant, tout comme moi, trop jeune pour en connaître tout un rayon au chapitre de nos reliques enchantées les plus archaïques. Mais nous les trois seuls étions en possession d'une licence de détective privé. Les autres n'auraient pu se présenter que comme mon escorte. Les journalistes qui étaient passés au travers de la vitrine avaient fait la une aux infos nationales et sur YouTube, la police pensait de ce fait que je ne me risquerais pas à sortir sans une multitude de gardes. J'étais donc protégée et Jeremy avait récupéré les Sidhes dont il avait besoin pour examiner cette baguette magique. Le seul inconvénient fut que je dus m'alimenter plutôt *rapidos* dans la voiture, et mes hauts talons jaunes coordonnés à ma robe à ceinture, qu'une crinoline complétait pour que la jupe retombe impec, étaient indéniablement le mauvais choix de chaussures pour rester plantée là sur le sol en ciment.

La baguette avait été entreposée dans une boîte rectangulaire en Plexi. Des symboles étaient imprimés sur la mallette. Il s'agissait en fait d'un champ portable antimagie, comme ça, si la police trouvait quelque chose, elle pouvait ranger l'objet à l'intérieur pour le neutraliser, le temps que le département médico-légal parvienne à trouver une solution plus durable.

Nous étions tous autour, les yeux fixés sur cet instrument, et par *tous*, je veux parler des deux sorciers humains assistant les policiers,

Wilson et Carmichael, plus Jeremy, Frost, Doyle, Barinthus – qui s'était pointé juste au moment où nous nous apprêtions à partir –, Sholto, Rhys et moi-même. Afin de combattre le crime, Rhys avait dû abrégé l'exploration de son sithin.

La baguette mesurait toujours soixante centimètres, mais à présent elle n'était plus qu'un bout de bois clair blanchâtre et de la couleur du miel, toute propre et dénuée de cette profusion d'étincelles qu'appréciait tant Gilda, et que je n'aurais pu oublier.

— On ne dirait pas la même, fis-je remarquer.

— Vous voulez parler de l'extrémité étoilée et de ce revêtement tape-à-l'œil ? s'enquit Carmichael en l'indiquant de la tête, ce qui envoya sa queue-de-cheval brune valdinguer sur sa blouse de labo. Certaines pierres sont reconnues pour avoir des propriétés métaphysiques aptes à amplifier la magie, mais ce n'était que pour faire joli et cacher ça.

— Et pourquoi la cacher ? m'informai-je en examinant de plus près la longue baguette polie à en être lisse.

— Ne la regarde pas qu'avec tes yeux, Merry, me fit remarquer Barinthus.

Il nous toisait tous de son imposante stature, dans son long trench-coat beige. Dessous, il portait un costume, bien qu'il ait oublié la cravate. C'était la première fois depuis son arrivée en Californie que je le voyais autant vêtu. Ses cheveux étaient retenus en queue-de-cheval, mais même ainsi, ils bougeaient un peu trop pour paraître ordinaires, comme si même en se trouvant ici dans un bâtiment particulièrement moderne abritant tout ce super équipement dernier cri qui nous entourait, il se produisait néanmoins comme un courant aqueux invisible qui s'y entremêlait. Il n'y pouvait rien ; apparemment, c'était simplement parce qu'il se trouvait si proche de l'océan.

Je n'aimais pas sa remarque – cela ressemblait bien trop à un ordre –, cependant j'obtempérai, étant donné qu'il avait raison. Les humains doivent généralement travailler dur pour percevoir les manifestations occultes, ou pour invoquer la magie. J'étais en partie humaine, mais d'un autre côté j'étais entièrement Fey. Je devais me protéger tous les jours, à chaque minute, pour ne pas être constamment réceptive aux phénomènes paranormaux. Je m'étais protégée de manière draconienne lorsque j'étais entrée dans cette zone du labo, vu que c'était la pièce où étaient entreposés les plus puissants objets magiques dont ils ne savaient que faire, ou en cours de neutralisation des sortilèges qu'ils recélaient, ou encore dont ils essayaient de concevoir un moyen de détruire en évitant de faire exploser toute la baraque. Il s'avère plutôt difficile d'éliminer sans risques certaines reliques magiques fabriquées autrefois.

J'avais donc renforcé mes barrières protectrices, étant donné que je ne voulais pas avoir à patauger dans toute cette énergie occulte que dégageaient ces trucs et que ces boîtes antimagie neutralisaient, mais sans empêcher les sorciers de les analyser. Une belle petite ingénierie magique. Après une profonde inspiration, que j'exhalais, je baissai mes protections juste d'un poil.

J'essayai de me concentrer en exclusivité sur la baguette, mais évidemment se trouvaient ici d'autres instruments, et tous ne réagissaient pas simplement au sens visuel. Quelque chose appelait : « Libère-moi de cette prison et j'exaucerai l'un de tes vœux. » Quelque chose d'autre embaumait l'air d'un parfum de chocolat, non, de bâton de sucre d'orge à la cerise, non, en fait, cela ressemblait plutôt à quelque chose de sucré et de délicieux, accompagné du désir irrésistible de se mettre à sa recherche pour le ramasser afin de bénéficier de tout ce plaisir gustatif qu'il laissait augurer.

Je secouai la tête pour m'éclaircir les idées et me concentrai sur la baguette. Le bois pâle était couvert de symboles magiques, qui rampaient dessus en scintillant de jaune et de blanc, et de-ci de-là s'embrasait une étincelle rouge orangé. Ce n'était pas vraiment du feu, mais c'était comme si la magie étincelait. Je n'avais encore jamais vu ça.

— On dirait que la magie a comme un court-circuit, observai-je.

— C'est ce que je disais, mentionna Carmichael.

— J'ai cru que cela pourrait être du pouvoir en extra semblable à de petites pièces de batterie magique conçues pour amplifier la puissance du sortilège, déclara Wilson.

Il était bien plus grand que tous les hommes présents à l'exception de Barinthus, et avait des cheveux courts très clairs, poivre et sel. Wilson avait à peine la trentaine, cependant. Ses cheveux s'étaient faits poivre et sel après qu'il eut fait exploser une relique sacrée majeure conçue pour déclencher la fin du monde. Quoi que ce soit ayant cette faculté, voire cette opportunité, était invariablement détruit. Le problème étant : se débarrasser pour de bon d'un objet aussi puissant n'était pas toujours la mission la moins risquée. Wilson officiait au niveau magique en tant que démineur. Il faisait partie de la poignée de sorciers humains qualifiés dans tout le pays pour disposer des reliques hautement sacrées. Selon certains des techniciens spécialisés dans ce type de bombes, Wilson avait eu littéralement dix ans de sa vie soufflés en même temps que sa précédente couleur de cheveux.

Il remonta plus délibérément sur son nez ses lunettes à monture filiforme. Il ressemblait toujours aussi radicalement à un fou d'informatique particulièrement dégingandé et studieux, ce qu'il était, à vrai dire, mis à part qu'il était un fou de technique magique

studieux, et, selon ses collègues, soit le plus brave d'entre eux, soit un sacré veinard. Je ne fais ici que les citer. Le fait que seuls Wilson et Carmichael travaillent encore dessus et que cette baguette se trouve dans cette pièce signifiait qu'elle avait dû produire quelque effet plutôt désagréable.

— Le policier qu'a frappé Gilda avec cette baguette serait-il mort ou quoi ? m'enquis-je.

— Non, répondit Carmichael.

— Non, confirma Wilson. Qu'avez-vous entendu dire à ce sujet ?

Elle lui lança un regard désapprobateur.

— Quoi ? s'étonna-t-il.

— Cette pièce est exclusivement réservée aux objets qui font peur à la police, intervins-je. Les reliques majeures, des choses conçues pour perpétrer de mauvaises actions que vous n'avez pas encore trouvé comment désamorcer de leur pouvoir maléfique ou détruire. Qu'a donc bien pu faire la baguette de Gilda pour mériter sa place ici ?

Les deux sorciers se concertèrent du regard.

— Ce que vous gardez pour vous, quoi que ce soit, pourrait être la clé qui nous permettrait de désamorcer son pouvoir, intervint à son tour Jeremy.

— Dites-nous d'abord ce que vous avez vu, répliqua Wilson.

— Je vous ai fait part de mes impressions, rétorqua-t-il.

— Vous nous avez dit que cela pourrait être l'œuvre d'un Sidhe. J'aimerais beaucoup savoir ce qu'en pensent certains d'entre eux.

Wilson nous regardait tour à tour ; maintenant, son visage s'était fait très sérieux. Il nous observait attentivement comme il aurait considéré de même tout objet magique ayant pour lui de l'intérêt. Wilson avait parfois une certaine tendance perturbante à voir les Feys comme un autre type d'élément magique, nous étudiant comme pour constater ce que nous allions provoquer.

Les hommes m'interrogèrent du regard. Je haussai les épaules en disant :

— Les symboles magiques jaunes et blancs grouillent sur le bois animés de ces drôles d'étincelles rouge orangé. Ils ne sont pas statiques, mais semblent plutôt perpétuellement en mouvement. Ce qui me paraît bizarre. Les symboles magiques scintillent parfois pour l'œil interne, mais généralement ils ne paraissent pas aussi... frais, comme si la peinture n'était pas encore sèche.

Mon escorte m'approuva de la tête.

— Et c'est pourquoi j'ai pensé qu'il pouvait s'agir de l'œuvre d'un Sidhe, crut bon de préciser Jeremy.

— Je ne te suis pas, lui dis-je.

— La dernière fois que j'ai vu de la magie aussi fraîche, c'était

avec un objet enchanté fabriqué par l'un des grands magiciens de ton peuple. Ils dissimulent l'essentiel de leur magie derrière le travail des métaux, ou des jeunes feuillages entretenus magiquement pour demeurer toujours verts, mais tout cela n'est qu'illusion, Merry. Cela n'a d'autre fonction que de cacher l'essentiel, qui se trouve caché au cœur même de l'objet.

— Je vois ce que tu veux dire, mais en quoi cela en fait-il spécifiquement l'œuvre d'un Sidhe ?

— Ton peuple est le seul que j'aie jamais vu capable de maintenir intégrée de la magie avec autant de fraîcheur et de vitalité.

— Nous n'avons encore jamais vu quoi que ce soit capable de faire ça, admit Wilson.

— Et quelle preuve qu'il soit Sidhe ? insistai-je.

— Il n'en est rien, intervint Barinthus, attirant notre attention.

Jeremy sembla quelque peu mal à l'aise. Néanmoins, ayant levé les yeux vers cet homme à la stature impressionnante, il s'informa :

— Et pourquoi ne serait-ce pas de la magie sidhe ?

Barinthus parvint à arborer un air dédaigneux comme je ne le lui avais vu jusqu'alors. Il ne s'entendait pas bien avec Jeremy. J'avais tout d'abord cru que c'était une affaire personnelle, avant de comprendre qu'il s'agissait en fait de quelque préjugé d'ordre racial qu'il entretenait vis-à-vis de lui parce qu'il était Trow, comme si un Trow n'avait pas la moindre capacité notable pour être le patron.

— Je doute fort de pouvoir l'expliquer d'une manière qui te soit compréhensible, lui répondit-il.

Le visage de Jeremy s'assombrit.

Je me tournai vers Wilson et Carmichael, tout sourire.

— Pourriez-vous nous excuser quelques instants ? Je suis désolée, mais si vous pouviez simplement vous éloigner de quelques pas par là-bas.

Ils se concertèrent du regard, avant de se tourner vers l'expression colérique de Jeremy et la silhouette hautaine de Barinthus, et de se résoudre à se placer à l'écart. Personne ne veut vraiment se retrouver à proximité directe d'un homme de deux mètres dix prêt à se jeter à corps perdu dans une bagarre.

Je me retournai vers Barinthus.

— Ça suffit, lui dis-je en lui plantant l'index dans la poitrine, suffisamment fort pour le faire légèrement vaciller. Jeremy est mon patron. Nous lui devons l'argent qui nous permet principalement de nous vêtir et de nous nourrir tous, toi y compris, Barinthus.

Il baissa les yeux vers moi, et soixante centimètres de distance suffirent à rendre particulièrement efficace son expression de dédain, mais j'en avais plus qu'assez de devoir supporter les grands airs de cet ancien dieu des mers déchu.

— Tu ne fais rentrer aucun argent. Tu ne contribues pas ne serait-ce que d'un kopeck aux frais d'entretien des Feys ici à L.A. Alors avant de te la jouer de toute ta grandeur et splendeur envers nous, si j'étais toi, j'y réfléchirais. Jeremy a bien plus de valeur pour les autres et moi que toi !

Cela pénétra son arrogance et je vis l'incertitude se refléter sur ses traits. Il la refoula, mais elle n'en demeura pas moins là, en lui, quelque part.

— Mais tu ne m'avais pas dit que tu avais besoin que j'y contribue ainsi !

— Tout autant que nous bénéficions gratuitement de toute la propriété de Maeve Reed, nous ne pouvons tout de même pas espérer qu'elle nourrisse toute notre escouade. Lorsqu'elle reviendra de son voyage en Europe, elle voudra sans doute récupérer sa résidence, avec toutes ses maisons. Et alors, que se passera-t-il ?

Il fronça les sourcils, visiblement interloqué.

— Ouais, c'est ça, poursuivis-je. Nous sommes maintenant plus d'une centaine, en comptant les Bérêts Rouges qui campent dans le jardin, vu que les maisons ne peuvent déjà plus accueillir tout le monde. Tu piges ? Nous avons ce qui équivaut à une Cour de la Féerie, mais sans cagnotte royale ni magie qui permettrait de nous habiller et de nous nourrir. Nous n'avons pas de monticule pouvant tous nous loger en s'agrandissant au fur et à mesure que notre nombre augmente.

— Ta magie incontrôlée a pourtant créé une nouvelle extension de la Féerie entre les murs d'enceinte des terres de Maeve, répliqua-t-il.

— C'est vrai, et Taranis en a profité pour venir m'y kidnapper. De ce fait, nous ne pourrions en faire usage pour loger tout le monde que lorsque nous serons en mesure de garantir que nos ennemis ne s'en serviront pas pour lancer leurs offensives.

— Rhys a maintenant son sithin. D'autres apparaîtront.

— Et jusqu'à ce que nous soyons sûrs que nos adversaires ne pourront pas profiter non plus de cette nouvelle expansion de la Féerie pour nous attaquer, nous ne pouvons pas y faire emménager beaucoup de monde.

— Il s'agit d'un immeuble, Barinthus, et non d'un sithin traditionnel, lui précisa Rhys.

— D'un immeuble ?

Rhys opina.

— Il est apparu dans la rue comme par magie en déplaçant deux autres bâtiments pour se faire de la place, mais il ressemble à un immeuble décati. C'est un sithin, indéniablement, mais qui ressemble aux anciens. Après avoir ouvert la porte une première fois, la suivante

on découvre à l'arrière une tout autre pièce. Il s'agit de magie sauvage, Barinthus. Nous ne pouvons pas y emménager jusqu'à ce que je sache ce qu'il fait, et quels sont ses projets.

— Il est aussi puissant que ça ?

— Cela en donne sérieusement l'impression, répondit Rhys en acquiesçant de la tête.

— D'autres sithins apparaîtront, insista Barinthus.

— Cela se pourrait bien, mais d'ici là nous avons besoin d'argent, et d'autant de monde que possible pour faire rentrer du pognon à la maison. Toi y compris.

— Mais tu ne m'as pas dit que je devais accepter les missions de protection rapprochée que celui-là m'a proposées.

— Ne l'appelle pas comme ça ; son prénom est Jeremy. Jeremy Grey, et il gagne sa vie depuis des décennies chez les humains, et ses compétences sont sacrément plus utiles pour moi actuellement que ta capacité à faire se déchaîner un tsunami contre une maison. Ce qui était bien puéril, à propos.

— Ces gens n'ont pas besoin de gardes du corps. Ils veulent seulement que je reste planté dans le secteur pour qu'on vienne me regarder sous le nez.

— Non, ils veulent que tu restes planté dans le décor, tout mignon tout beau, afin d'attirer l'attention sur eux et se sentir exister.

— Je ne suis pas un phénomène de foire pour me retrouver ainsi paradé devant les objectifs !

— Personne ne se souvient plus de cette histoire remontant aux années cinquante, Barinthus, lui fit remarquer Rhys.

Un journaliste qui avait surnommé Barinthus « l'Homme-Poisson » en raison de ses mains palmées était mort dans un accident de bateau. Des témoins oculaires avaient raconté que le niveau de la mer était simplement monté avant de l'engloutir.

Barinthus se détourna en enfouissant les mains dans les poches de son imper.

— Frost tout comme moi avons assuré la protection d'humains qui n'en avaient nullement besoin, intervint Doyle. Nous sommes restés là, à proximité, en les laissant nous admirer et nous payer rien que pour ça.

— Tu as accompli une mission avant de refuser ensuite, rappela Frost à Barinthus. Que s'est-il passé pour que tu arrêtes après celle-là ?

— J'ai dit à Merry que cela était en dessous de mon rang d'assurer la protection de quiconque si ce n'est la sienne.

— La cliente aurait-elle tenté de te séduire ? s'enquit Frost.

Barinthus fit « non » de la tête ; ses cheveux bougèrent bien plus qu'ils n'auraient dû, rappelant le mouvement de l'océan par un jour de grand vent.

— La séduction n'est pas un terme assez cru pour exprimer ce qu'elle a voulu faire.

— Elle t'a touché, renchérit Frost – et la façon qu'il eut de le dire me fit tourner les yeux vers lui.

— Tu parles comme si cela t'était aussi arrivé.

— On nous invite aux réceptions mondaines pour faire bien plus qu'assurer leur protection, Merry, comme tu le sais.

— Je sais que ce qu'ils souhaitent est d'attirer l'attention médiatique, mais aucun de vous ne m'avait dit que les clients s'étaient révélés aussi ingérables.

— Nous sommes censés te protéger, Meredith, dit Doyle, et non l'inverse.

— Est-ce pourquoi toi et Frost êtes revenus pour ne garder principalement que moi ?

— Vous voyez, rétorqua Barinthus, vous vous êtes aussi débinés !

— Mais nous assistons Meredith dans ses enquêtes. Nous ne nous sommes pas contentés de participer à ces pince-fesses pour ensuite aller nous planquer en bord de mer, riposta Doyle.

— Une partie du problème est que tu n'as pas choisi de partenaire, observa Rhys.

— Je ne vois pas où tu veux en venir.

— Je travaille avec Galen, et nous surveillons mutuellement nos arrières, en nous assurant que les seules mains qui se posent sur nous soient celles que nous souhaitons toucher en retour. Un partenaire n'est pas seulement là pour surveiller tes arrières au combat, Barinthus.

Cette arrogance derrière laquelle Frost se dissimulait aussi fit son retour sur les traits de Barinthus, mais je remarquai que chez lui, cela ne se limitait pas à un visage impassible.

— Penses-tu sérieusement qu'aucun des hommes ne vaille la peine d'être ton associé ? m'enquis-je.

Il se contenta de me regarder, une réponse amplement éloquente, je suppose. Puis il tourna les yeux vers Doyle avant de dire :

— À une époque, j'aurais été ravi de travailler avec les Ténébres.

— Mais plus maintenant, depuis que je me suis associé à Frost, lui rétorqua-t-il.

— Tu as choisi tes amis.

Je m'interrogeai quelques secondes entre la possibilité que Barinthus ait eu le béguin pour Doyle, ou si ses paroles ne contenaient aucune ambiguïté. Que je n'aie pas un seul moment suspecté qu'il ait pu être bien plus qu'un ami pour mon père me faisait maintenant remettre pas mal de choses en question.

— Ça ira, dit Rhys. Toi et moi ne nous sommes jamais vraiment entendus.

— Peu importe, intervins-je. Rien de nouveau sous le soleil. Barinthus, si tu veux rester ici, tu devras commencer à t'investir sérieusement pour subvenir aux frais du ménage. Tu vas commencer par expliquer à Jeremy et aux gentils sorciers de la police pourquoi il ne s'agit pas de magie sidhe.

Je lui lançais le regard le plus intimidant dont j'étais capable, malgré notre différence de taille de plus d'un demi-mètre. Je devinai que, juchée sur mes talons de sept centimètres, cela réduisait un peu l'écart, mais cela n'en demeura pas moins un instant de contorsions cervicales. Il est toujours difficile d'avoir l'air d'un dur lorsqu'on a les yeux levés aussi haut pour les braquer sur son adversaire.

Sa chevelure se déploya autour de lui au vu et au su de tous, semblant s'animer au fil de l'eau, bien que je sache qu'au toucher, elle serait sèche. Il s'agissait d'une nouvelle démonstration de son pouvoir en plein essor, mais j'avais déjà observé que chez lui, cela paraissait être une réaction émotionnelle.

— Alors, c'est oui, ou c'est non ? lui demandai-je.

— Je vais essayer d'expliquer, finit-il par répondre.

— Très bien, alors allons-y pour que nous puissions rentrer à la maison.

— Tu es fatiguée ? s'enquit Frost.

— Oui.

— Je ne suis qu'un imbécile ! déclama Barinthus. Bien que cela ne soit pas encore visible, tu es néanmoins enceinte. Je devrais m'occuper de toi. Et au lieu de ça, je te complique l'existence.

Je ne me gênais pas pour approuver de la tête.

— C'est ce qui occupe mes pensées, dis-je en revenant vers les policiers et Jeremy, suivie des autres.

Tous à nouveau rassemblés autour de la baguette magique, Barinthus, sans plus d'excuses, nous fournit quelques explications.

— S'il s'agissait vraiment de l'œuvre d'un Sidhe, il n'y aurait pas de flamboiement. Si je comprends bien ce que sont les courts-circuits électriques, alors c'est précisément cela. Les traces des points qui se sont enflammés affaiblissent par endroits la magie, comme si l'invocateur de cet enchantement n'avait pas assez de puissance pour le faire opérer en douceur. Ces points qui s'embrasent correspondent également, comme mentionné par le Sorcier Wilson, à ces moments d'intensification du pouvoir. Je pense que l'une de ces émanations d'étincelles qui y sont liées est ce qui aura nui au policier qui a été blessé.

— Donc, si vous ou un autre Sidhe l'aviez fabriquée, ces empreintes magiques se seraient estompées et le pouvoir se serait stabilisé, en conclut Wilson.

Barinthus acquiesça.

— Sans vouloir me montrer impolie, intervint Carmichael, les Sidhes ne sont-ils pas aujourd'hui moins puissants magiquement qu'autrefois ?

Ce fut l'un de ces instants inconfortables où quelqu'un vient juste d'exprimer à haute voix ce que tout le monde pense tout bas, et que personne n'est censé exprimer. Rhys poursuivit :

— Cela pourrait être la vérité.

— Excusez-moi, mais si cela est vrai, alors pourrait-il s'agir d'un ou d'une Sidhe ayant moins de contrôle sur sa magie ? Il est possible que ce soit le mieux que puisse faire ce magicien ?

— Non, dit Barinthus en désapprouvant de la tête.

— Son raisonnement est toutefois valide, répliqua Doyle.

— Tu as vu ces symboles ; tu sais à quoi ils servent, les Ténèbres. On nous interdit d'avoir recours à une telle magie, et cela depuis de nombreux siècles.

— Ces symboles sont si archaïques que je ne reconnais même pas certains d'entre eux, observai-je.

— Cette baguette a été conçue afin de récolter de la magie, nous précisa Rhys.

— Tu veux dire pour intensifier la puissance de sa magie ? m'étonnai-je, perplexe.

— Pas du tout.

Je sourcillai de plus belle.

— Elle a été conçue pour dérober le pouvoir d'autrui, mentionna Doyle.

— Mais on ne peut pas faire ça, répliquai-je. Non pas que ce soit proscrit, mais il est impossible de voler la magie de quiconque. Elle lui est propre, tout comme son intelligence ou sa personnalité.

— Cela dépend, dit-il.

Je commençais à ressentir une fatigue phénoménale. Je n'avais pas encore vraiment éprouvé de symptômes liés à la grossesse, mais je me sentais soudain toute flagada, à en avoir mal partout.

— Pourrais-je avoir une chaise ? demandai-je.

— Je suis désolé, Merry, mais bien sûr ! dit Wilson en s'empressant d'aller m'en chercher une.

— Comme vous êtes pâle ! fit observer Carmichael.

Elle porta la main à mon visage comme quand on vérifie si un enfant a de la fièvre, avant de s'arrêter à mi-mouvement. Rhys prit la relève.

— Tu sembles toute moite d'une sueur glacée, m'apprit-il. Cela ne peut être bon signe.

— Je suis seulement éreintée.

— Nous devons ramener Merry à la maison, ajouta-t-il.

Frost s'accroupit à côté de moi, et comme j'étais assise nous nous

retrouvâmes quasiment les yeux dans les yeux. À son tour, il posa sa main contre ma joue.

— Explique-leur, Doyle, puis nous pourrons la ramener à la maison.

— Cette baguette a été conçue pour dérober la magie d'autrui. Merry a raison, on ne peut la voler de manière permanente à quiconque, mais ceci s'apparente à une pile. Elle peut absorber la magie de plusieurs individus en faisant ainsi acquérir davantage de pouvoirs à son détenteur, mais avec l'obligation de nourrir presque constamment cet instrument par l'absorption de nouveaux pouvoirs. Un sortilège ingénieux qui remonte aux temps les plus reculés de notre civilisation magique, mais il porte les traces de quelque chose d'autre que sidhe. C'est notre magie, certes, mais sans vraiment l'être.

— Je vais te dire à quoi cela me fait penser, dit Rhys. À des humains. Des humains qui furent à une époque mes disciples, et qui pouvaient pratiquer certaines de nos magies. Ils y excellaient, mais cela ne s'est jamais précisément traduit ainsi.

— Ces signes ne sont pas gravés dans le bois, ni peints dessus, fit remarquer Carmichael.

— S'il s'agissait de magie sidhe, nous pourrions alors tracer ces symboles sur le bois en les suivant simplement du doigt et mentalement, mais pour la plupart des humains un objet plus tangible leur était nécessaire. Comme quand nos disciples ont vu les marques de pouvoir sur nos corps qu'ils ont interprétées comme des tatouages, et qu'ils se sont peints de même avec ce bleu de guède pensant ainsi se protéger au combat.

— Mais cela n'a pas fonctionné, observa Carmichael.

— Cela a marché lorsque nous possédions encore du pouvoir, répondit Rhys. Puis nous en avons suffisamment perdu pour qu'il devienne pire qu'inutile pour ceux que nous étions supposés protéger.

Il semblait si affligé. Je l'avais entendu, Doyle également, relater le récit de ce qui était advenu de leurs fidèles lorsqu'ils avaient tellement perdu leur puissance magique qu'ils s'étaient retrouvés incapables de leur assurer leur protection.

— Un humain pourrait-il suivre ces symboles ? m'enquis-je.

D'être assise aidait, de toute évidence.

— Sans rien d'autre que la volonté et la parole, j'en doute.

— Qu'aurait-il ou qu'aurait-elle pu utiliser d'autre ? s'informa Carmichael.

— Un fluide corporel, répondit Jeremy, attirant notre attention. Rappelez-vous, j'ai appris la sorcellerie à cette époque lointaine où les Sidhes avaient encore leur pleine puissance. Quand le reste de notre peuple parvenait à faire main basse sur un fragment de vos enchantements, nous le recopions grâce à un fluide corporel.

— Mais rien n'est visible sur le bois. La plupart des fluides corporels laisseraient une trace quelque part, répliqua Carmichael.

— Pas la salive, précisa Wilson.

— Un crachat fonctionne, l'approuva Jeremy. On parle toujours de sang ou de sperme, mais un crachat est efficace et fait tout autant partie de la signature génétique d'un individu.

— Nous n'avons pas nettoyé tout de suite le bois parce que nous ne savions pas avec certitude comment y réagiraient les sortilèges, dit Wilson.

— Qui que ce soit qui a fabriqué ça vous a laissé son ADN, conclus-je.

Me sentant ravigotée, je me levai... pour me mettre à vomir copieusement en plein labo.

Chapitre 38

Après ça, je me sentis super bien. Je me confondis en excuses d'avoir gerbé sur leur lieu de travail, mais heureusement le sol ne constituait pas en soi un terrain d'investigation. Carmichael m'offrit des pastilles de menthe puis Rhys nous reconduisit au bercail, après quelques mises au point pour venir récupérer le lendemain l'autre voiture. J'étais la seule à part lui à savoir conduire, et aucun des hommes ne semblait se résoudre à me l'autoriser. Je n'aurais pu le leur reprocher.

Renfoncée dans le siège passager, je pris la parole :

— Et moi qui croyais avoir des nausées uniquement matinales.

— Cela varie d'une femme à une autre, dit Doyle de la banquette arrière.

— Tu en as connu une qui avait des nausées en soirée ? m'enquies-je.

— Oui, fut sa réponse laconique.

Je me tournai sur mon siège vers mes Ténèbres qui se fondait dans la voiture assombrie, malgré le fait que Rhys conduisait sous des lampadaires à la lumière vive. Frost était assis à côté de lui, contribuant à renforcer encore le contraste. Barinthus, à l'autre bout, était parvenu à exprimer clairement qu'il ne souhaitait pas être trop près de lui.

— Qui était-elle ? m'informai-je.

— Ma femme, dit Doyle en regardant par la fenêtre, me fuyant des yeux.

— Tu as été marié ?

— Oui.

— Et vous avez eu un enfant ?

— Oui.

— Que sont-ils devenus ?

— Ils sont morts.

Je restai sans voix, venant d'apprendre que Doyle avait eu une épouse, un gosse, et les avait tous les deux perdus. Chose que j'ignorais encore quelques minutes plus tôt. Je me retournai sur mon siège et laissai le silence envahir la voiture.

— Cela t'ennuie-t-il ? me demanda-t-il doucement.

— Je crois que oui, mais... Combien d'entre vous avez eu des femmes et des enfants auparavant ?

— Tout le monde à part Frost, je crois, répondit Rhys.

— J'ai été marié, moi aussi, rétorqua Frost.

— Rose, me rappelai-je.

— Oui, répondit-il en acquiesçant de la tête.

— Ils ont tous disparu, dit Doyle.

Barinthus prit alors la parole de la pénombre qui régnait à l'arrière.

— Il arrive parfois, Meredith, qu'être immortel et sans âge ne soit en rien une bénédiction.

Je me donnai le temps de la réflexion, avant de dire :

— Pour autant que nous le sachions, je vieillis juste un peu moins vite qu'il n'est habituel pour un humain. Je ne suis ni immortelle ni sans âge.

— Tu n'étais pas immortelle dans ton enfance, reprit Barinthus, mais tu ne possédais pas non plus de Mains de Pouvoir à cette époque-là.

— Je me demande si vous serez tous assis dans quelque navette spatiale autopropulsée dans un siècle d'ici à parler de moi à nos enfants.

Personne ne pipa mot, mais Rhys ne garda sur le volant qu'une main pour poser l'autre sur la mienne. Il est vrai qu'il n'y avait pas grand-chose à ajouter, ou du moins rien de réconfortant. Je m'y cramponnai, et il me tint ainsi jusqu'à la maison. Parfois, le réconfort s'exprime autrement qu'avec des mots.

Chapitre 39

Dès que nous eûmes franchi la porte, je retirai mes chaussures à talons. Il s'ensuivit comme une scène dans les règles de l'art du burlesque, où tous les hommes tentaient de m'aider à grimper l'escalier. Venant du living, Julian et Galen arrivèrent dans le vestibule. Celui-ci se mit dans tous ses états lorsqu'il apprit que j'avais été malade, mais lui tout comme Julian eut du mal à ne pas s'esclaffer en entendant que j'avais gerbé dans le labo médico-légal.

Je leur fis les gros yeux tout en étreignant Julian, vu que je savais que sa présence ici voulait dire que son dîner en tête à tête avec Adam avait foiré.

— Désolée de ne pas avoir été là pour des câlins pendant les films de la soirée.

Julian me déposa un baiser fraternel sur la joue.

— Vous étiez occupée à combattre le crime. Vous êtes toute pardonnée.

Cela dit sur le ton de la plaisanterie et avec un sourire authentique. Cependant, ses yeux bruns étaient assombris par la tristesse.

Je m'écartai de lui de quelques pas, et Galen me souleva dans ses bras.

— Je peux marcher, lui signalai-je.

— Oui, mais maintenant ils vont arrêter de se disputer pour nous suivre pendant que tu te prépares à aller te coucher. J'ai d'autres nouvelles à t'annoncer, ainsi que Julian.

L'ayant appelé, celui-ci dut presser le pas pour nous rattraper, Galen se dirigeant déjà vers l'escalier en profitant de la vitesse que lui donnaient ses longues jambes.

Ce fut Rhys qui nous rattrapa en fait avant tous les autres. Il expliqua tout en grimpant les marches en courant pour ne pas se laisser distancer :

— Doyle et Frost sont en train de discuter avec Barinthus. Lui et moi n'avons jamais été potes, alors j'ai eu l'idée de venir te border.

Il eut un large sourire, accompagné d'un sourcillement lascif particulièrement mobile, ce qui me fit sourire à mon tour. C'était

d'ailleurs dans ce but qu'il l'avait fait.

— Qu'est-ce qui s'est encore passé ? m'enquis-je.

Arrivé à l'étage, Galen m'embrassa sur la joue.

— Ce ne sont pas de mauvaises nouvelles, Merry, mais tu pourrais probablement t'en passer.

— Raconte-moi.

— Julian, l'invita-t-il, et celui-ci l'obligea.

— Jordan est sorti de l'hosto en n'arrêtant pas de répéter la même phrase : « La petite Poucette veut grandir. » Il n'arrêtait pas de dire ça, mais lorsqu'il a complètement échappé à la surveillance des toubibs, il ne s'en est plus rappelé, pas plus que ce que cela pouvait bien signifier.

— En avez-vous parlé à Lucy ?

Il opina.

— Mais cela pourrait n'être que des élucubrations, comme vous le savez.

— Cela se pourrait, mais le meurtrier s'amuse à recopier les illustrations d'histoires pour enfants. Il se pourrait que cela fasse référence au titre du prochain livre.

Rhys ayant ouvert la porte de la chambre, Galen m'y fit entrer en me portant dans ses bras. Un peignoir en soie m'attendait sur les draps du lit déjà rabattus.

Je blottis ma tête au creux de son cou, apaisée par la tiédeur et la senteur de sa peau.

— J'ai dû tenir la dragée haute à Barinthus, murmurai-je. Je lui ai dit que Jeremy était plus précieux pour moi qu'il ne l'était, lui.

— Navré d'avoir raté ça, me chuchota-t-il.

— Merry, elle, ne l'a pas raté ! fit observer Rhys.

— Avez-vous entendu ce qu'ils disaient ? demanda Julian.

Rhys acquiesça, avant de tourner son attention vers lui.

— Tout comme Galen et moi avons surpris votre conversation avec Merry sur le trottoir, je sais que votre présence ici est mauvais signe après votre dîner avec Adam.

— Bon sang ! Votre sens auditif serait-il donc *aussi* exceptionnel que ça ? ! s'exclama Julian.

Après m'avoir déposée sur le lit, Galen s'agenouilla devant moi.

— Mistral s'entretient au miroir dans la pièce principale avec la Reine Niceven. Elle insiste pour que tu nourrisses Royal cette nuit, sinon votre alliance sera rompue.

Je le regardai.

— Après l'avoir déjà nourri une fois, elle est déjà prête à tout annuler ? m'étonnai-je.

Il opina avant de dire :

— Nous parlementons avec elle quasiment depuis que tu es

partie.

— Mais qu'est-il en train de se passer à la Cour pour qu'elle veuille se débarrasser de nous aussi rapidos ?

Galen lança un coup d'œil par-dessus son épaule à Julian, qui saisit le message et m'annonça :

— J'ai comme l'impression que vous avez des choses à régler ici avant de dormir, Merry. Merci de votre proposition relative aux câlins, mais vous devez gérer d'autres priorités plutôt que de vous soucier de moi.

— Nous vous ferons des câlins, suggéra Rhys.

Julian le fixa, les sourcils arqués. Rhys lui souriait de toutes ses dents.

— Comme je viens de vous le dire, Galen et moi avons entendu ce que vous avez raconté à Merry. Si vous avez aussi désespérément besoin de vous faire palper, nous pourrions tous deux nous en charger.

Julian, après les avoir regardés tour à tour, rétorqua :

— Merci bien, mais je ne suis pas certain d'avoir saisi ce qui m'est proposé ici.

— Nous vous placerons au milieu, répondit Galen.

— En toute amitié, précisa Rhys.

Lorsque Julian tourna les yeux vers moi, j'y lus une expression chagrine. J'éclatai de rire.

— Vous aurez votre câlin, mais coincé entre deux des hommes les plus mignons du quartier, et sans la moindre polissonnerie en vue.

Il ouvrit la bouche, la referma, pour finalement parvenir à dire :

— Je veux bien qu'on me touche, mais je ne sais pas si je dois le prendre pour une mise en boîte ou m'en sentir flatté.

Rhys et Galen s'esclaffèrent.

— C'est un compliment, répliqua Rhys. Et nous vous renverrons à la maison avec votre vertu intacte.

— N'allez-vous pas dormir avec Merry ? s'enquit Julian.

— Pas cette nuit. Mistral ne l'a pas vue depuis deux jours, quasiment trois, en fait. Nous allons donc nous éclipser pour lui laisser le champ libre. Je ne suis pas sûr de qui sera l'autre homme, mais nous avons couché avec elle tout récemment, et si vous voulez mon humble avis, cette nuit ne sera pas dédiée à la luxure.

— Je me sens bizarrement mieux maintenant, reconnus-je.

Rhys me lança un de ces regards !

— Si j'étais toi, je n'en ferais pas trop, me sermonna-t-il. Ce sont les premières nausées matinales que tu te paies. Tu ferais mieux d'y aller mollo.

— J'ignorais qu'on pouvait avoir des nausées matinales le soir, s'étonna Galen.

— Apparemment, c'est possible, répondis-je sans entrer dans les

détails de la conversation que nous avons eue dans la voiture.

Je cherchai sous ma jupe le haut de mes bas pour les retirer avant d'aller me laver les dents. Curieusement, je voulais vraiment me les brosser aussi vite que possible. Les bienfaits des pastilles de menthe que m'avait données Carmichael avaient une durée d'action quelque peu limitée.

C'est à ce moment que Mistral fit son entrée en vitupérant. Sa chevelure d'un gris uniforme rappelait des nuages de pluie, mais à la différence des cheveux de Wilson elle avait toujours été ainsi. Ses yeux étaient teintés de ce jaune-vert nauséeux que revêt le ciel juste avant que les nuées s'entrouvrent et qu'une tornade dévore le monde. Une couleur qui lui noyait le regard lorsqu'il était en proie à une angoisse intense ou prêt à se déchaîner sous l'emprise de la fureur. À une époque fort reculée, lorsque les yeux de Mistral s'en revêtaient, le ciel la reflétait de même, et de ce fait sa colère comme son anxiété provoquaient des changements climatiques. Mais à présent sa personnalité s'était simplement décuplée au-delà de son mètre quatre-vingts de guerrier tout en muscles, le plus virilement magnifique de tous mes hommes. Sa beauté était à tomber par terre, mais on n'aurait jamais pu regarder son visage et le qualifier de beau ni même de mignon. Bien trop viril pour ça. Il était également le seul dont la carrure était supérieure à celle de Doyle ou de Frost. Barinthus l'emportait sur lui au niveau stature, mais il n'en demeurait pas moins quelque chose chez Mistral, le Seigneur des Tempêtes, qui le rendait imposant. En voilà un grand gaillard qui prenait beaucoup de place ! Et en ce moment, il incarnait un gros balaise en colère. Le seul mot que je parvins parfaitement à retenir dans ce flot ininterrompu d'interjections en gaélique particulièrement archaïques fut le nom de Niceven, ainsi que quelques jurons de premier choix.

— Je crois comprendre que Niceven n'a pas voulu changer d'avis, fit observer Galen.

— Elle veut se libérer lâchement de cette alliance pour une bonne raison, lança Mistral qui, tout en venant me rejoindre, s'efforçait ostensiblement de maîtriser son humeur. J'ai failli à mon devoir envers toi, Merry. Tu vas être obligée de nourrir sa créature cette nuit.

— Permets-moi d'aller lui dire un mot, proposa Rhys.

— Et tu crois peut-être réussir là où j'ai échoué ?

— Je pourrais lui raconter que Merry vient de se sentir mal. Niceven a eu des enfants. Elle lui facilitera peut-être les choses pour cette raison.

— Est-ce que tu te sens mieux ? me demanda Mistral qui venait de s'asseoir à côté de moi sur le lit, visiblement inquiet.

— Il semblerait. Je pense que je n'aurais pas pu éviter, vu mon état, de me payer une petite nausée matinale.

Il m'étreignit avec une extrême délicatesse, comme s'il redoutait de me briser. Mistral aimait l'amour qui fait plutôt mal, et de le sentir me tenir ainsi, comme si j'étais faite de coquille d'œufs, me fit sourire. Je l'enlaçai à mon tour un peu plus fermement.

— Attends que je me brosse les dents, puis nous verrons comment je me sens.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Ayant pris le peignoir posé sur le lit, je l'emportai à la salle de bains, où je me rinçai la bouche, avant de retirer mes bas et ma robe. Puis je retournai dans la chambre, le peignoir ceinturé en place, pour n'y plus trouver personne, à l'exception de Rhys, assis au bord du lit, avec un air loin d'être réjoui.

— Comment te sens-tu ?

— Très bien, répondis-je.

Il me lança un de ces regards !

— Vraiment, je vais pour le mieux. Quoi que ce soit qui m'a rendue malade semble avoir passé.

— Je vais demander aux cuisiniers de faire une liste de ce que tu as mangé au dîner. Les femmes enceintes doivent parfois éviter certains aliments.

— Ta femme pouvait-elle manger de tout ?

Il secoua négativement la tête avec un petit sourire, puis se leva en ajoutant :

— Non, je ne parlerai pas de ça. Par contre, ce que j'ai à te dire est que Royal est là-dehors. Il m'a paru sincèrement embarrassé que sa reine ait autant insisté à ce sujet, même en apprenant que tu t'es sentie indisposée plus tôt dans la soirée. Mais il s'inquiète qu'elle le rappelle à la maison s'il refuse d'assumer sa fonction de digne représentant en réduction de sa royale personne.

M'étant avancé vers lui, je l'enlaçai par la taille. Il me retourna cette faveur, et comme il ne faisait que quinze centimètres de plus que moi, notre contact visuel était des plus intimement confortables.

— Kitto a mentionné que Kurag veut aussi se sortir de notre alliance, et il s'applique à ne pas lui offrir le moindre prétexte pour ça. Y aurait-il quelque chose qui se serait passé à la Cour Unseelie et que je devrais savoir ?

— Tu n'as pas voulu régner sur notre Cour, ce n'est donc pas ton problème.

— Cela équivaut-il à un « oui » ? Quelque chose s'est passé, c'est ça ?

— Rien qui ne soit indispensable que tu saches, cependant.

Je le dévisageai attentivement, essayant de décrypter ce qui se trouvait derrière toute cette amabilité souriante.

— Et pourquoi les Gobelins et les demi-Feys voudraient-ils couper les ponts avec moi ?

— Quand ils pensaient que tu deviendrais Reine, ils voulaient s'aligner sur toi, mais maintenant ils veulent être en mesure de s'aligner sur qui que ce soit qui décrochera la timbale.

— La Cour Unseelie a toujours une Reine.

— Et qui semble avoir perdu toute raison après la mort de son rejeton.

Je l'étreignis, enfouissant mon visage contre sa poitrine.

— Cel allait me tuer. Je n'ai pas eu d'autre choix.

Il posa la joue contre mes cheveux.

— Il nous aurait tous fait la peau, Merry, et elle l'aurait laissé faire. Que tu aies eu assez de pouvoir pour te défendre est surprenant et merveilleux en soi, et, disons-le carrément, elle n'a jamais été la femme la plus stable qui soit.

— Je n'avais aucune intention d'abandonner notre Cour en plein désarroi. Tout ce que je voulais était que nous restions en vie.

— Personne ne te fait de reproches, Merry.

— Si, Barinthus. Et de ce fait, d'autres me le reprocheront aussi.

Il m'embrassa sur la joue en m'étreignant plus fort et, à nouveau, cette réaction était des plus éloquentes. J'aurais pu m'enquérir plus avant sur la gravité réelle de la situation, et sur ce que nous devrions faire pour y remédier. Or, la seule chose à faire était de retourner à la Féerie pour prendre le trône, alors que nous avions déjà décliné les couronnes qu'elle nous avait offertes. Et même avec celles-ci sur la tête, les chances que Doyle et moi puissions conserver le trône face à toutes ces factions hostiles qu'Andais avait laissées proliférer à sa Cour étaient des plus minimes. Je ne voulais qu'une chose : la sécurité et donner vie à nos bébés. Eux, comme les hommes que j'aimais, m'étaient plus précieux que des couronnes, voire que les Unseelies.

Je m'abandonnai donc à son étreinte sans exiger plus de détails, ne doutant pas une seconde que, de toute façon, c'était de mauvais augure.

Chapitre 40

Royal avait beau être embarrassé par le manque de courtoisie de sa reine, il ne parvenait néanmoins pas à dissimuler qu'il trouvait ma compagnie fort désirable. Évidemment, dans la culture fey, tenter de réprimer que l'on trouve quelqu'un séduisant, plus particulièrement si cette personne fait tout pour ça, était considéré comme une insulte délibérée. Je n'essayais pas précisément de me montrer attrayante, et pas davantage rébarbative.

Allongée dans mon peignoir blanc qui se détachait contre toutes ces subtiles nuances crème et or de la literie, les ailes de Royal teintées de rouge, de noir et de gris produisaient un flou coloré tandis qu'il voletait au-dessus de moi. Elles faisaient davantage penser à une libellule ou à une abeille, s'agitant bien plus rapidement que celles de ce papillon de nuit auquel il ressemblait. Il descendit plus bas, se rapprochant de moi, lentement, au point que ses ailes balayèrent mes cheveux sur l'oreiller en une vague rouge. Puis il atterrit entre mes seins. Son poids me paraissait insignifiant, quoique suffisamment tangible pour que je sente où il s'était posé. Il s'agenouilla entre les renflements de ma poitrine, les genoux en partie en contact avec cette chair tendre. Il portait l'un de ces pagnes vaporeux qu'affectionnaient certains demi-Feys. La véritable version des vêtements taille adulte dont le meurtrier avait affublé ses victimes sur la première scène de crime.

Il replia ensuite ses ailes dans son dos, et les surfaces plus foncées et plus simplifiées se posèrent en superposition sur celles fantastiquement chamarrées aux rayures rouges et noires. Il leva alors les yeux vers moi, et ce minois aussi petit avec ses antennes sombres qui tressautaient aurait dû paraître mignon, voire ridicule, mais Royal parvenait invariablement à ne correspondre à aucun de ces cas de figure, et cela dès notre première rencontre.

— Quel air sérieux, Princesse. Est-ce que ça va ? J'ai ouï dire que tu avais été malade plus tôt.

— Et si je te le confirmais, est-ce que ça changerait quelque chose ?

Tête basse, il poussa un soupir.

— Je devrais toutefois me nourrir, tout en en étant navré.

Tout en disant ces mots, il suivait de sa main minuscule le contour de mon sein apparaissant au décolleté du peignoir.

— Tes actions démentent tes propos, Royal.

— Je ne mens pas, tout comme je ne t'ai jamais menti sur le fait que je te trouve jolie. Je devrais être aveugle et insensible au soyeux de ta peau pour ne pas te désirer, Princesse Meredith.

— Je me sens suffisamment rétablie pour le moment, mais je suis fatiguée, et je pense qu'un peu de sommeil ne me ferait pas de mal.

Et là, j'étais on ne peut plus sincère.

— Si je pouvais te faire réellement l'amour, je le ferais durer toute la nuit. Mais étant donné que je ne peux faire ce que fait La Lueur, je pourrais te donner du plaisir sans néanmoins y passer trop de temps.

— La Lueur ? De quoi parles-tu ?

Il sembla mal à l'aise.

— La réponse ne te plaira guère.

— Je veux la connaître.

— Il y a des humains qui ont une obsession pour les petits êtres comme moi, et il y a même des demi-Feys qui portent un intérêt similaire à ceux de ce grand peuple. J'ai pu voir des images sur l'ordinateur et on m'a dit qu'il y avait aussi des films.

— Mais... comment est-ce possible ? Je veux dire, avec cette différence de taille ?

— Cela se passe sans pénétration, par masturbation mutuelle. Les demi-Feys se frottent l'entrejambe sur le pénis jusqu'à ce qu'ils jouissent simultanément. Cela paraît être l'image la plus populaire sur Internet.

Il semblait particulièrement sérieux en rapportant cela, pas du tout surpris, comme s'il ne s'agissait que de faits banals sans la moindre connotation grivoise.

— Et cela porte le nom de La Lueur ?

— Un Fétiche de La Lueur s'il s'agit d'une grande personne qui aime un demi-Fey.

— Et comment cela s'appelle-t-il si c'est le demi-Fey qui aime la grande personne ?

Il s'allongea sur le ventre entre mes seins, si bien que sa tête se retrouva juste au-dessus et ses pieds juste en dessous.

— Il ne faut pas rêver, répondit-il.

Quand je me mis à rire, ma poitrine qui se soulevait puis s'affaissait fit glisser les pans du peignoir de part et d'autre, et il se retrouva brusquement couché là entre mes seins d'autant plus dénudés, pas assez pour qu'apparaissent les tétons, mais ces renflements l'encadraient indéniablement. Il posa une main de chaque

côté.

— Puis-je utiliser du glamour maintenant ?

Royal étant l'un de ces demi-Feys qui y excellaient, nous avions donc conçu un système entre nous. Il devait demander la permission avant d'utiliser son glamour sur moi. Je préférais savoir à quel moment mon esprit se retrouverait embrumé, étant donné qu'il était tellement doué que je ne parvenais pas toujours à le remarquer. Certains des hommes avaient partagé mon lit lorsque Royal se nourrissait pour sa reine, et il était si talentueux que son glamour avait aussi opéré sur eux. Chose qu'ils n'appréciaient pas du tout, et il était le seul demi-Fey officiant en tant que représentant de Niceven à pouvoir bénéficier en exclusivité de ma compagnie, vu qu'il perturbait autant mes amants. Quoique ceux qui ne le trouvaient pas perturbant le perturbaient, lui. Doyle était toujours prêt à rester, mais les demi-Feys ne l'aimaient pas, à l'unanimité. Il en allait de même avec tous ceux qui parvenaient à désamorcer le glamour, car ils trouvaient plutôt difficile de se concentrer en leur présence. En toute connaissance de cause, Royal et moi nous réservions cette séance nutritionnelle au moment prescrit, l'un des gardes viendrait frapper à la porte pour l'interrompre.

Initialement, Niceven m'avait envoyé l'un de ses émissaires ayant la faculté de grandir quasiment à ma taille afin qu'il essaie de me faire tomber enceinte pour devenir Roi des Unseelies. Mais j'attendais déjà des enfants et Royal ne pouvait pas grandir plus encore.

— Puis-je faire usage de mon glamour maintenant afin que nous puissions profiter le plus agréablement possible de cette petite session nourrissante ?

Je laissai échapper un soupir qui, à nouveau, le fit monter et descendre entre mes seins. Ses mains passèrent, caressantes, sur ces doux renflements, presque comme s'il nageait entre eux. Puis, la joue posée contre ma poitrine, il déclama :

— Comme les battements de ton cœur sont plaisants à mon oreille !

— Quel que soit ce fétiche, je crois pouvoir te confirmer que tu y as droit.

Ayant redressé la tête, il me regarda, avant d'ajouter :

— Je suis tout à toi.

Je lui lançai le regard soupçonneux que méritait ce commentaire.

— Dois-je te jurer sur l'honneur de me croire ? renchérit-il.

— Non, et oui, tu peux utiliser ton glamour. Mais fais gaffe à tes manières !

Il m'adressa un sourire radieux. Aucune chaleur n'aurait dû être perceptible chez un homme aussi petit. Il aurait dû ressembler davantage à un chat blotti entre mes seins, asexué et mignon, mais un

minou ne vous aurait jamais regardé avec ces yeux-là. Puis il laissa tomber ses barrières protectrices quasiment comme je l'avais fait au labo, mais alors que les miennes m'évitaient de voir des phénomènes paranormaux partout, celles de Royal l'empêchaient de brouiller les neurones de tout le monde avec sa magie.

Je me retrouvai momentanément surprise en constatant par quel miracle un homme pas plus grand qu'une poupée avait le pouvoir de me rendre nerveuse, lorsque l'instant suivant il se laissa glisser sur le côté de mon corps en repoussant mon peignoir jusqu'à ce que mes seins apparaissent dans toute leur nudité. Je l'avais toujours retenu éloigné de ce territoire très privé, mais cette nuit, j'avais oublié de négocier aussi durement qu'à l'accoutumée. J'avais la vague impression qu'il devait y avoir une bonne raison pour ne pas le laisser poser cette bouche minuscule en bouton de rose sur l'un de mes mamelons, mais, alors que j'étais encore à formuler la question du pourquoi dans ma tête, ses lèvres se scellèrent sur moi. Dès l'instant où il se mit à sucer, je ne pus plus me souvenir de la raison pour laquelle il n'était pas supposé faire ça, ou plutôt, ce fut le dernier de mes soucis.

Des demi-Feys m'avaient déjà sucé le bout des doigts, et rien qu'avec ce genre de petits bisous innocents, ils pouvaient vous donner la sensation de s'activer sur d'autres parties beaucoup plus intimes de votre corps. Et à présent il était là, occupé précisément à un endroit assez intime, me donnant la sensation que de mon téton partait une ligne invisible allant rejoindre le point des plus érogènes qu'un homme puisse suçoter chez une femme. Et c'était même plus encore, comme si je pouvais sentir son corps allongé tout contre le mien. Grâce au glamour, Royal était capable de donner l'illusion d'avoir grandi. Je pouvais sentir son poids contre mon flanc, si chaud, si réel, tandis qu'il me tétait.

Je dus vérifier d'une main posée sur l'effleurement délicat de ses ailes qu'il n'était pas plus grand qu'il n'y paraissait. Il les déploya d'un coup contre mes doigts et brusquement, elles aussi me parurent bien plus grandes, semblant s'élever au-delà de son dos comme les voiles d'un bateau, mais des voiles brossées d'écailles veloutées, animées de petits mouvements délicats et très agréables contre ma paume.

Il me mordit juste assez fort pour que je le gratifie d'un gémissement, et brusquement, des roses embaumèrent l'atmosphère. Des roses sauvages et la chaleur de l'été envahirent le monde. Je dus rouvrir les yeux pour m'assurer que nous étions toujours dans la chambre ultra-éclairée avec tout son satin et ses soieries. Puis des pétales se mirent à tomber de nulle part sur le lit.

Il retenait mon sein en coupe tout en le pressant afin d'avoir une meilleure prise sur mon téton, et ses mains me semblaient bien plus

grandes, sa bouche l'aspirant de plus en plus fort tandis qu'il l'étirait en le rallongeant démesurément, durement. Mais cette douleur paraissait parfaitement dosée, ce dont j'avais besoin pour le gratifier d'une nouvelle plainte. Lorsque, soudain, il me fixa, les yeux dans les yeux, son corps recouvrant le mien, je crus que c'était l'effet de son glamour que j'avais déjà senti opérer et qui le faisait paraître assez grand pour pouvoir faire tout ça. J'ouvris les yeux pour découvrir ses ailes qui s'élevaient au-dessus de nous en un déploiement ondoyant tout chatoyant. Son visage était toujours ce triangle délicat, aussi grand que le mien, et il était toujours aussi beau, mais tandis que je le regardais se pencher pour un baiser, je sus que ce n'était qu'une illusion.

Des pétales pleuvaient sur lui, l'encadrant d'une averse rosée et blanche pendant qu'il m'embrassait – un véritable baiser avec des lèvres suffisamment à l'échelle pour que ce soit parfait. Ma main localisa les bouclettes sur sa nuque tandis que l'autre glissait le long de son dos jusqu'à ce que je trouve la jonction où s'y raccordaient ses ailes. Nous nous embrassâmes ensuite, tendrement et longuement, et son corps se rapprocha plus près du mien. Je remarquai que bien qu'il parût avoir grandi, ses vêtements n'avaient pas fait de même. Tandis que nous nous embrassions, il était nu contre moi, tout comme moi sous le peignoir.

Il se redressa de ce baiser le temps de dire :

— De grâce, Merry, de grâce ! Je n'aurais peut-être jamais une autre chance de voir mon vœu exaucé.

— Et quel est ton vœu ?

— Tu sais bien ce que je désire.

Puis sa main se glissa entre nos corps jusqu'à ce que ses doigts localisent mon ouverture. Il en glissa un par là et même cette infime pénétration digitale me coupa momentanément le souffle et me fit me tortiller de plaisir pour lui. Le visage penché vers moi, il me sourit.

— Comme tu es moite !

— Oui, dis-je, la tête dodelinant.

Ma main se glissa entre nos corps pour le trouver durci, long et suffisamment gonflé pour le plaisir de Madame, avant de l'enserrer jusqu'à ce qu'il soit pris de violents frissons sur moi.

— Par pitié ! dit-il.

— Oui, répondis-je en le libérant pour venir à sa rencontre en surélevant le bassin.

Il rouvrit les yeux et les posa fixement sur moi.

— Oui ?! s'étonna-t-il.

— Oui.

Le sourire aux lèvres, il se redressa assez pour, de la main, se guider vers mon intimité. Je me cambrai encore afin de l'aider à

trouver son chemin lorsque soudain, il entra en moi.

— Si serrée, mais si moite !

Il se redressa en s'appuyant sur les bras afin de pouvoir me pénétrer un peu plus. Ce mouvement m'offrit une vue dégagée sur nos corps et je pus le voir s'engouffrer en moi, voir son sexe qui pénétrait le mien pour la première fois.

— Oh par la Déesse ! m'exclamai-je.

La pluie de pétales s'intensifia telle une douce averse de flocons parfumés, sauf que cette neige était chaude et soyeuse sur notre peau dénudée.

Royal se poussa en moi jusqu'à ce que nos corps se rejoignent, avant de frémir au-dessus de moi, toute cette beauté pâle encadrée de ses ailes qui se déployaient en nous éventant.

— Tu es allongée sur un lit de pétales de rose, me dit-il, les yeux posés sur moi.

Puis il entreprit de me faire l'amour de son membre qui allait et venait. Il plaça l'une de mes jambes sur son épaule afin de se ménager un angle légèrement différent et plus profond, et j'eus l'impression qu'il savait que cela l'aiderait à atteindre ce point juste à l'intérieur, là. Puis il commença à glisser dessus, en va-et-vient, tout en se redressant au-dessus de moi, ses ailes s'ouvrant au maximum par de petits battements brusques tandis qu'il s'enfouissait au plus profond de mon corps.

Ma respiration s'emballait et je sentis sourdre dans mon bas-ventre cette pesanteur exquise. Son souffle s'était aussi accéléré, son corps adoptant un rythme d'autant plus frénétique.

— Ça y est, ça y est presque ! parvins-je à dire dans un soupir.

Il acquiesça comme s'il avait compris ou m'avait même entendue. Il se battait contre lui-même, contre sa respiration emballée, contre tout pour se pousser coûte que coûte en moi, et en dehors de quelques coups de reins supplémentaires, et entre l'un et le suivant, il me fit basculer dans un abîme de plaisir et je me mis à hurler son nom, mes mains localisant ses flancs, son dos, s'accrochant à lui, tandis que, sous lui, je me tortillais et gémissais plaintivement d'extase.

Ma peau s'était illuminée d'une lueur assez vive pour peindre au plafond son ombre ailée. Il poussa un cri au-dessus de moi avant de me pénétrer fougueusement une dernière fois. Nous gémîmes à l'unisson. Il se soutint ensuite sur les bras, la tête courbée comme un cheval à bout de souffle. Ses ailes commençaient à se replier dans son dos.

Je perçus comme un mouvement dans la chambre et me rendis compte que Mistral et Frost avaient dû assister à la fin de nos ébats. Royal s'effondra lentement sur moi, et ce ne fut que lorsqu'il se recroquevilla contre moi, si chaud, et que sa tête se posa sur l'oreiller

sous la mienne que je compris que, sous cette forme, il était plus grand que Kitto. En fait, nous étions de la même taille !

Je l'enlaçai en faisant attention au contour de ses ailes pendant que nous attendions tous deux que les battements de nos cœurs s'apaisent. Je sentis sur mon épaule quelque chose de plus tiède que le fluide corporel que nous venions tout juste de partager. Je caressai ses bouclettes et il releva juste assez le visage pour me regarder. Il était en larmes, c'était ce que j'avais senti le long de ma peau.

Je fis la seule chose qui me passa par l'esprit. Je l'embrassai, et nous nous étreignîmes jusqu'à ce que nous parvenions à bouger suffisamment pour aller faire un brin de toilette. Nous avions discuté de celui qui, cette nuit, partagerait mon lit avec Mistral. Je savais qui aurait remporté mon suffrage, si le Seigneur des Tempêtes le permettait, et d'ailleurs même sans son consentement. C'était peut-être le moment pour moi, comme avec Barinthus, d'arrêter de me montrer trop conciliante avec eux tous pour imposer ce que je voulais, moi. À en cet instant, je ne pouvais penser à rien d'autre qu'à mon désir de garder Royal avec moi. Il était possible que cela soit dû à l'effet de son glamour, ou à la Déesse avec Son averse de pétales de rose, mais quelle qu'en soit la raison, il était indéniablement l'un des hommes que je voulais cette nuit à mon côté pendant mon sommeil.

Chapitre 41

Je m'étais assoupie, Royal endormi à côté de moi, à plat ventre, comme c'était l'usage avec des ailes de papillon dans le dos. Mistral avait refusé de partager le lit avec lui, pas même en voyant des pétales de rose sur les draps, preuves que c'était bien la Déesse qui avait décrété que Royal était censé devenir plus grand. Ce n'était pas vraiment un impair imputable à Mistral, mais j'en avais assez de m'évertuer à ce que personne ne se sente lésé et que tout le monde soit heureux, et cela aux dépens de mes propres sentiments. Il n'y avait aucun moyen de se montrer juste à ce sujet. Soit je congédiais Royal avec son nouveau corps et la bénédiction de la Déesse qui nous chevauchait toujours, tout en baignant encore dans cette sensation de bien-être après nos torrides ébats – ce qui m'attristait rien que d'y penser –, soit je disais à Mistral de partager avec celui que je choisissais, quel qu'il soit, ou d'aller se coucher sans moi. Étant donné qu'il ne s'était pas laissé fléchir, je n'eus d'autre choix, comme avec Barinthus, que de camper fermement sur mes positions.

Le lit était assez large pour que Frost et Doyle puissent dormir d'un côté et Royal de l'autre. Tous deux avaient interprété sa taille agrandie comme une nouvelle bénédiction. C'était en fait le cas de la plupart des hommes, mais en ce qui concernait Mistral, cela équivaldrait à ne pas me voir pendant deux jours et à ce qu'un demi-Fey bénéficie de faveurs sexuelles qu'il pensait être son dû. Je lui avais notifié que je n'étais pas assez en forme cette nuit pour me montrer à la hauteur de sa prédilection pour le sexe brutal, ce qui avait aussi été difficile à encaisser pour lui.

Je m'étais réveillée pour trouver Frost à mon côté, un bras balancé en travers du lit où était déployée sa chevelure argentée, de telle sorte que les ailes de Royal qui commençaient à s'animer de petits battements dans cette flaque à l'éclat mercuriel rappelaient un détail d'un bijou exotique serti dans l'argent fondu. Lorsque j'ouvris les yeux, Doyle, en appui sur un coude, me regardait de l'autre côté de Frost, à qui il avait dit de se coucher près de moi la nuit dernière, en ajoutant : « Rhys n'était pas directement en contact avec ta peau. À mon avis, c'est peut-être pour cela qu'il était réveillé pour veiller sur

toi durant ta vision onirique. Je vais donc renoncer à te toucher cette nuit pour assurer ta sécurité. »

Frost avait tenté de protester en rétorquant que lui aussi voulait veiller sur moi, mais Doyle s'était montré particulièrement déterminé, et comme dans la plupart des situations, lorsque les Ténèbres se montrait aussi insistant, il avait toujours le dernier mot. Mistral et Barinthus étaient les deux exceptions à la règle et même eux succombaient généralement à sa force de persuasion.

Allongée là, recouverte de cheveux argentés, j'étais blottie entre la chaleur du corps de Frost et de celui de Royal, sous la protection de mes Ténèbres. Un réveil plutôt agréable, et je me félicitais de ne pas m'être retrouvée à voyager en vision dans le désert. La nouvelle circulait déjà au sujet d'un mystérieux Humvee noir qui apparaissait pour aider nos troupes. Les médias avaient émis l'hypothèse qu'il devait s'agir d'un nouveau Hummer des forces spéciales, insensible aux balles et autres projectiles plus gros. Le Chariot Noir effectuait ce que je lui avais demandé de faire. C'était sans doute pourquoi je n'avais plus à porter secours à quiconque en personne.

Je m'enveloppai de ce sentiment d'un plaisant réveil comme d'une couverture douillette par une nuit glaciale, alors même que les petits matins californiens ne l'étaient pas vraiment, même s'ils étaient frisés. Mais ce que Lucy avait voulu que je vienne voir dès potron-minet se chargea de me glacer jusqu'à la moelle.

Il s'agissait d'une petite roseraie derrière une vieille maison. Les buissons de roses étaient tous des hybrides de thé plantés en un cercle parfait, avec une seule arche qui y menait, un banc sur un côté pour le repos et la contemplation, et une petite fontaine qui chantonnait en plein centre. J'aurais été ravie de m'asseoir sur ce banc à l'écoute du susurrement musical de l'eau, en laissant la senteur des fleurs me submerger, sauf que sous ce parfum s'exhalaient d'autres odeurs, du style que j'aurais préféré ne pas voir venir effleurer mes narines. Cette senteur florale me rappelait néanmoins encore les bénédictions de la Déesse, mais ce souvenir serait dorénavant associé au sang et à l'odeur de la peur lorsque ces morts avaient dû renoncer à leurs derniers instants de vie. De ce fait, se trouvait mêlé à ce matin embaumant de roses une note de charnier et de chiottes.

— S'ils avaient été de taille humaine, cela aurait été un véritable massacre, observa Lucy. Mais ils sont tellement minuscules que même une vingtaine d'entre eux paraissent irréels.

Je n'étais pas sûre d'être d'accord avec elle, mais je m'abstins de tout commentaire. Quoique, si ces corps avaient été plus grands, les assassins n'auraient pas pu les suspendre entre les rosiers comme sur un fil à linge macabre. Les demi-Feys morts n'avaient même pas encore viré de couleur. Ils étaient tous d'une pâleur extrême, aussi

parfaits que de petites poupées, sauf que, quelle enfant irait lier ses poupées par les poignets pour les attacher ensuite entre des buissons de roses de telle sorte que ces corps ligotés forment un cercle avec ces fleurs ? Les meurtriers n'avaient pas obstrué l'arche afin que l'on puisse y passer dans un sens comme dans l'autre sans devoir se baisser. Un demi-Fey était néanmoins pendu tout en haut comme quelque horrible bibelot. Leurs gorges étaient pâles, intactes, intouchées.

— Il n'y a pas autant de sang. De quoi sont-ils morts ? m'enquis-je.

— Regardez leurs poitrines, me répondit Lucy.

J'allais lui dire que je préférais m'en abstenir, mais après avoir carré les épaules je me penchai plus près de l'une des victimes, une demi-Fey avec un halo brumeux de cheveux blond platine rappelant des rayons de soleil filés. Ses yeux minuscules, d'un bleu aussi vif que le ciel qui nous surplombait, commençaient à se faire vitreux. Je dus m'obliger à fixer mon attention sur sa robe violette transparente, pour remarquer l'épingle qui lui traversait la poitrine. L'une de ces longues aiguilles effilées dont on se sert pour épingler un papillon dans un cadre, attendant qu'il finisse par mourir et que la rigidité cadavérique produise ce déploiement d'ailes en éventail parfait que l'on souhaitait obtenir.

Je me reculai de quelques pas du corps pour étudier la double rangée de petits pendus, vêtus comme les premières victimes de robes ou de kilts vaporeux, en fonction du sexe. Mais il s'agissait de la version présentée dans les livres pour enfants de ces légers vêtements qui recouvraient tout le corps. Je savais, à la suite d'une récente expérience, que les demi-Feys étaient particulièrement matures, et que la plupart adoraient exhiber davantage de peau nue. Debout là, dans l'air frais matinal, à regarder ces corps sans vie avec leurs ailes déployées, il était difficile de ne pas penser à Royal et à la manière dont, encadré des siennes, il s'était élevé au-dessus de moi. Je me demandai si l'un de ces demi-Feys avait eu la faculté de grandir.

— Nous avons quelques indices qui laissent supposer que l'un des meurtriers est un demi-Fey, mais comment pourrait-il faire ça à ceux de son espèce ? demanda Lucy.

— Qui que ce soit, il abhorre ce qu'il est. L'épingle en plein cœur comme s'ils étaient vraiment les papillons auxquels ils ressemblent et non pas des personnes à part entière révèle une haine authentique, ou du mépris, répondis-je.

Elle acquiesça et me tendit l'illustration dans sa pochette plastique. Elle représentait une scène tirée de *Peter Pan*, celle où son ombre est pendue. Cela n'était pas aussi précis, ni même ne s'en rapprochait.

— Celle-ci est différente, fis-je remarquer.

— En effet, ce n'est pas une copie très fidèle, m'approuva Lucy.

— On a presque l'impression que les assassins ont voulu perpétrer ce meurtre, de cette manière-là, puis qu'ils ont cherché une image pour le justifier. Mais ils ont programmé les meurtres d'abord, et l'illustration ne leur a pas servi de modèle.

— Possible, dit-elle.

J'opinai. Elle avait raison, je ne faisais que des suppositions.

— Si mes déductions ne vous intéressent pas plus que ça, alors qu'est-ce que je fous ici, Lucy ?

— Seriez-vous attendue sur une affaire plus intéressante ? me demanda-t-elle, avec un brin d'hostilité dans sa voix.

— Je sais que vous êtes fatiguée. Mais c'est *vous* qui m'avez appelée, *moi*, vous vous souvenez ?

— Toutes mes excuses, Merry, mais la presse est en train de nous clouer au pilori, en disant que nous ne foutons pas grand-chose, du fait que les victimes ne sont pas humaines.

— Je sais qu'il n'en est rien.

— Vous peut-être, mais la communauté fey a peur. Ils ne cherchent qu'à blâmer quelqu'un, et si nous ne leur trouvons pas un meurtrier, alors c'est sur nous que tombera le blâme. Autant dire que cela n'a rien arrangé que nous ayons dû arrêter Gilda sur des accusations de maléfices occultes.

— Ce n'était pas le moment.

— C'était le pire moment, reconnut-elle avec un hochement de tête.

— A-t-elle avoué le nom du fabricant de sa baguette magique ?

Lucy secoua négativement la tête.

— Nous lui avons proposé d'abandonner les charges si elle nous révélait son nom, mais elle a dû penser que si nous ne parvenions pas à retrouver le concepteur, nous serions dans l'incapacité de prouver ce qu'a pu faire cette baguette.

— C'est chose ardue d'apporter la preuve d'une intervention magique au tribunal. Vos sorciers ne pourront qu'expliquer la magie dans ce cas précis. Ce qui est plus facile à prouver quand on peut en faire la démonstration aux jurés.

— Ouais, mais il n'y a rien à voir quand quelqu'un vous pompe une partie de vos pouvoirs magiques, ou du moins, c'est ce que m'ont appris les sorciers, rétorqua Lucy.

Rhys venait de nous rejoindre à l'intérieur du cercle.

— Ce n'est pas vraiment comme ça que j'aurais souhaité commencer la journée, commenta-t-il.

— Pas plus que nous ! lui lança sèchement Lucy.

Il leva les mains en l'air comme pour lui notifier « calmos ».

— Désolé, Inspectrice, je ne faisais que la conversation.

— Ne vous contentez pas de si peu, Rhys, et dites-moi plutôt ce qui pourrait nous permettre d'arrêter ce salopard.

— Eh bien, selon Jordan, nous savons qu'il s'agit de salopards au pluriel, lui rétorqua-t-il.

— Vous ne m'apprenez rien !

— La vieille dame qui habite ici autorise les demi-Feys à venir danser dans son cercle de rosiers au moins une fois par mois. Elle profite du spectacle assise dans son jardin.

— Je croyais que c'était illégal pour eux de se laisser regarder par des humains, s'étonna Lucy.

— Apparemment, son mari était métissé de Fey, donc, en théorie, ils étaient référencés comme l'étant aussi.

— Et quel genre de Fey était-il ? m'enquis-je.

— Pour tout dire, je ne suis pas sûr que ce soit la vérité, mais la femme semblait le croire, et de quel droit devrais-je aller lui dire qu'il y a une différence entre être un petit peu Fey du point de vue artistique, voire excentrique, et en descendre véritablement ?

— Souffre-t-elle de sénilité ? lui demandai-je.

— Légère mais pas trop grave. Elle croit ce que lui a raconté son mari bien-aimé, qu'il était né d'un Fey qu'avait eu brièvement pour amant sa mère.

— Et pourquoi cela ne serait-il pas vrai ? s'enquit Lucy.

Rhys lui lança un de ces regards !

— Je viens tout juste de passer une heure à regarder des photos de lui. S'il était en partie d'origine fey, cela doit remonter à loin dans son arbre généalogique.

— Et vous pouvez le dire rien qu'en regardant ces clichés ? s'étonna-t-elle.

Il opina du chef.

— Cela laisse une empreinte, expliquai-je.

— Il s'agit donc d'un autre cercle où les gens savent que les demi-Feys viennent régulièrement.

— Jordan a mentionné la présence d'une créature ailée sur la scène du crime, et que la Farfadet qui est morte pensait que tout ce qui volait était magnifique.

— Beaucoup de créatures volantes ne manquent pas de charme, admit Lucy.

— En effet. Mais regardez-les maintenant. Alors que quand ils étaient vivants, ils étaient si beaux !

— Vous n'arrêtez pas de suggérer qu'un demi-Fey en est peut-être responsable, mais même si l'un de ces types se haïssait à ce point pour faire ça, lui et ses copains ne pourraient pas faire se tenir tranquilles une vingtaine d'entre eux pendant toute la durée d'intervention.

Elle ne tenta même pas de réprimer l'incrédulité qui perçait dans sa voix.

— Ne sous-estimez pas les demi-Feys, Lucy. Ils détiennent l'un des plus puissants glamours qui nous reste encore, et ils sont incroyablement forts pour leur taille, bien plus que n'importe quel autre type de Feys.

— De quel niveau de force ? s'enquit-elle.

— Ils n'auraient aucun mal à vous envoyer valdinguer, lui répondit Rhys.

— Je n'en crois pas un mot.

— C'est pourtant la vérité, persista-t-il.

— L'un d'eux suffirait à vous renverser cul par-dessus tête, intervins-je.

— Mais est-ce que deux d'entre eux seraient capables de faire ça ?

— Selon moi, la moitié d'une paire suffirait amplement pour faire le poids, dis-je.

— Et ils seraient en mesure de maîtriser autant de demi-Feys, de les contrôler suffisamment pour pouvoir leur faire ça ? insista-t-elle.

Je poussai un soupir puis m'efforçai de respirer un peu moins profondément.

— Je l'ignore. Honnêtement, Lucy, je ne connais personne d'assez puissant qui serait capable de convaincre autant de Feys de n'importe quelle espèce de se laisser ligoter et assassiner comme ça. En revanche, s'ils étaient morts avant d'être transpercés par ces épingles, tués en quelque sorte par des moyens magiques, je connais certains Feys assez puissants qui d'un seul coup pourraient en faire passer autant de vie à trépas.

Puis je me penchai pour dire à Rhys, à voix basse :

— Un Fir Darrig pourrait-il faire ça ?

Il démentit de la tête.

— Ils n'ont jamais eu assez d'aptitudes au glamour pour pouvoir manipuler les demi-Feys. C'est d'ailleurs pourquoi ils affectionnent autant les humains. Ils ont plus d'emprise sur eux. Ça flatte leur ego.

— Pourriez-vous vous abstenir de chuchoter ? Partagez donc avec toute la classe, nous réprimanda Lucy.

— Avez-vous retrouvé Douce-Amère ? m'enquis-je en me rapprochant d'elle, au cas où l'un des nombreux policiers dans le jardin aurait pu nous entendre et lui poser des problèmes pour avoir échoué à effectuer son boulot.

— Non.

— Je suis désolée que vous l'ayez perdue après l'incident avec ces journalistes.

— Ce n'est pas de votre faute, Merry.

— Vous m'en voyez néanmoins sincèrement désolée.

— Pourquoi se sont-ils autant éloignés de l'illustration cette fois ? Il ne s'y trouve qu'une ombre pendue alors qu'ils sont vingt ici.

— Peut-être avaient-ils simplement l'intention d'en tuer davantage, suggéra Rhys.

— Et pourquoi ?

— Aucune idée, répondit-il en secouant négativement la tête.

— Et moi donc, sacré bon sang ! vitupéra-t-elle.

Tout ce que je pouvais ajouter était : « Pas plus que moi. » Ce qui n'aurait en rien aidé, et jusqu'à ce que nous ayons retrouvé Douce-Amère pour qu'elle collabore avec nous en tant que témoin oculaire, nous étions bel et bien dans le pétrin.

Chapitre 42

Le jour même, j'étais de retour au bureau à recevoir des clients comme si rien d'extraordinaire ne s'était passé. On aurait pu penser qu'après avoir vu ces corps pendus, je n'aurais pu rien faire d'autre de la journée. Mais dans la vie, cela ne marche pas comme ça. L'avoir commencée par des visions de cauchemar ne signifiait pas pour autant qu'on soit autorisé à ne pas aller bosser. Parfois, être un adulte responsable, c'est très chiant.

Doyle et Frost étaient postés derrière moi durant ces rencontres avec la clientèle. On ne me laissait jamais recevoir quiconque toute seule. J'avais fini par renoncer à toute contestation. C'était après tout l'une de ces batailles que je ne risquais pas de gagner, et il arrive que la sagesse vous fasse économiser de l'énergie pour celles que vous pourriez remporter. Il restait deux bonnes heures à Rhys avant qu'il ne doive effectuer une filature. Il s'était donc installé sur une chaise dans un coin de la pièce. Cela faisait partie de notre théorie récurrente : « Plus il y aura de gardes, mieux cela vaudra. »

Mais lorsque je vis celui qui se présenta sous un des noms noté sur mon agenda, je ne pus que me féliciter qu'aucun d'eux ne manque à l'appel. Ce client s'appelait John MacDonald, mais l'homme qui entra était Donal, que j'avais vu dernièrement au salon de thé Fael, le jour où Douce-Amère s'était éclipsée et où la baguette magique de Gilda avait renversé cul par-dessus tête un policier.

Il était toujours aussi grand et plus que musclé avec sa longue chevelure blonde et une jolie paire d'implants d'oreilles pour leur donner une courbe gracieusement effilé, plutôt bien assorties à celles de Doyle, la seule différence notable étant que celles de ce dernier étaient noires alors que celles de Donal étaient d'une pâleur humaine.

— La police s'est lancée à votre recherche, lui dis-je, la voix calme.

— C'est ce que j'ai appris, répondit-il. Puis-je m'asseoir ?

Rhys s'était déjà remis debout. Alors même qu'il ignorait l'identité de Donal, la tension ambiante ne lui avait pas échappé.

— Seulement après avoir vérifié si vous ne dissimulez pas des charmes ou des armes, répondit Doyle.

Rhys poussa donc l'homme contre le mur, qu'il entreprit de fouiller très méticuleusement de la tête aux pieds.

— Rien à signaler.

À l'entendre, on aurait dit qu'il aurait souhaité trouver quelque prétexte pour pouvoir le malmener un peu, mais il se contenta de faire son boulot avant de s'en éloigner à reculons de quelques pas.

— Maintenant, vous pouvez vous asseoir, dis-je.

— Si vous pouviez garder les mains là où on peut les voir à tout moment, lui conseilla Doyle.

Rhys, ayant suivi Donal qui s'était dirigé vers la chaise devant le bureau, se posta en faction près de son épaule gauche.

Donal hocha la tête, n'en paraissant absolument pas surpris, avant de s'installer sur ce siège réservé aux clients, les mains bien à plat sur les cuisses.

J'analysai son visage en disant à mon rythme cardiaque bien trop rapide qu'il se montrait quelque peu déraisonnable, mais il est vrai que l'un des potes de Donal avait bien failli me violer et me tuer dans le procédé. C'était la magie de Doyle qui m'avait épargné la mort, mais j'avais eu chaud, sans oublier de mentionner qu'ils avaient essayé de me dérober mon essence vitale par un horrible maléfice.

— Si vous savez que la police vous recherche, pourquoi ne vous êtes-vous pas tout simplement rendu ? lui demandai-je.

— Vous savez que je faisais partie du groupe qui travaillait pour Alistair Norton.

— Vous étiez l'un de ceux qui l'aidaient à voler l'essence vitale des femmes ayant des origines feys.

— J'ignorais ce que faisait ce sortilège. Je sais que vous ne me croirez pas, contrairement à la police. Je me suis montré stupide, mais la stupidité ne fait pas de vous un coupable.

— Vu que votre copain a tenté de me violer, je regrette de ne pouvoir me montrer plus compatissante. J'aurais pensé que la police vous aimerait mieux que nous autres.

Ses yeux se tournèrent brièvement vers Frost et Doyle dans mon dos – il s'efforça de ne pas jeter un coup d'œil en arrière à Rhys – puis il les reporta sur moi.

— Vous pouvez me haïr, mais vous comprenez mieux la magie que la police, et j'ai besoin de votre aide pour la leur expliquer.

— Nous savons déjà tout de votre ami, ce qu'il a essayé de me faire et qu'il est parvenu à imposer à de nombreuses femmes.

— Liam, mon pote, y participait également. La police ne l'a jamais découvert étant donné qu'il fait partie de leur équipe de sorciers. S'ils l'avaient appris, il aurait dû faire une croix sur sa certification dans les forces de l'ordre.

— Vous voulez dire que le Liam qu'ils n'ont jamais retrouvé était

l'un des leurs ?

Il acquiesça et répondit :

— Mais ce n'est qu'un pseudonyme qu'il utilisait seulement lorsqu'il traitait avec d'autres prétendus Sidhes, parce qu'il voulait un nom évocateur de ses origines.

— Quelles origines ? s'enquit Doyle.

— Je ne sais pas si c'est vrai, mais sa mère lui a toujours affirmé qu'il était le fruit d'une liaison sans lendemain avec un Sidhe. Il est assez grand et sa peau est plus pâle que la norme chez les humains, tout comme la vôtre, dit-il en me regardant, avant d'ajouter en indiquant Frost du geste : Et la sienne.

— Quel âge a votre ami ? lui demandai-je.

— Moins de trente ans, comme moi.

— Alors sa maman lui a raconté des histoires ou s'est fait des illusions, dis-je avec un hochement de tête.

— Et comment ça ?

— Parce que je suis la dernière enfant à avoir vu le jour chez les Sidhes et j'ai dépassé la trentaine.

Donal eut un haussement d'épaules.

— Je ne fais que rapporter ce qu'il m'a dit, et ce que sa mère lui a raconté, mais il était obsédé par le fait d'être à moitié Sidhe, dit-il en effleurant ses implants d'oreilles. Je ne peux nier que je prétends l'être, moi aussi, mais, en ce qui le concerne, je n'en suis pas si sûr.

— Quel est son véritable nom ? m'enquis-je.

— Vous irez appeler la police et tout sera fini si je vous le dis. Je vais plutôt tout d'abord vous donner quelques explications avant de vous le révéler.

Je m'apprêtais à en débattre lorsque, pour finir, j'acquiesçai en disant :

— Nous sommes tout ouïe.

— Liam voulait encore de la magie fey afin de pouvoir être à la hauteur de ses origines sidhes, il a donc tenté de concevoir un sortilège qui lui permettrait de dérober à d'autres leurs pouvoirs magiques.

— Vous voulez parler de leur quintessence, comme le faisait votre autre pote ?

— Non, pas précisément. Il voulait acquérir de la magie, pas de la force vitale. Je me suis montré naïf la dernière fois, ou peut-être voulais-je me laisser leurrer, mais lorsque Liam a commencé à exprimer des désirs similaires, j'ai compris que cela tournerait particulièrement mal. Il avait trouvé le moyen de produire des baguettes magiques qui pouvaient aider des individus dotés de magie à en dérober à d'autres. Elles n'aideraient en rien ceux qui n'en possédaient pas, mais étaient conçues pour les sorciers et les autres

Feys.

— Avez-vous dit des baguettes magiques ?! m'exclamai-je.

Je sentis Doyle s'immobiliser complètement à côté de moi, et Frost contourna le bureau pour aller rejoindre Rhys près de l'homme, pas comme des gardes du corps mais plutôt comme des matons.

Donal lui lança un coup d'œil nerveux, tout en répondant :

— Oui, et j'ai pu les voir fonctionner. Ce n'est pas un vol permanent. Cela donne l'impression que la baguette se recharge grâce à leur magie, comme une pile. Lorsqu'ils recouvrent leur pouvoir, elle se décharge.

— On est donc obligé de l'alimenter, dis-je.

Il acquiesça.

— Et comment leur dérobez-vous leur pouvoir ? m'informai-je.

— En les touchant avec, mais il a établi une théorie selon laquelle il pourrait en voler davantage en les tuant. Il semblait croire que s'il parvenait à ravir leur âme, toute leur magie serait transférée dans la baguette.

— Est-ce que ça a marché ? s'enquit Doyle.

— Je n'en sais rien. Lorsqu'il s'est mis à tenir des propos insensés, j'ai préféré couper les ponts, ne voulant plus rien avoir à faire avec lui. Après ce qui s'était passé avec Alistair, j'avais appris que parfois, il ne s'agit pas toujours de divagations. Il arrive que ceux que vous preniez pour des amis passent à l'acte en perpétrant de terribles actions. Cela n'est pas de la fanfaronnade ; parfois c'est juste de la folie.

— Et pourquoi ne pas être allé à la police ? lui demandai-je.

— Pour leur dire quoi ? J'ai eu chaud de ne pas me retrouver sous le coup d'une inculpation la dernière fois. Je suis donc devenu quelqu'un à surveiller de près lorsque les événements deviennent bizarres, voire plus encore, je n'étais pas convaincu qu'il allait tester sa théorie. Je ne pouvais pas aller raconter à la police que j'avais des soupçons là-dessus ; et s'il ne passait jamais à l'acte ? Il était l'un de leurs sorciers, pour l'amour de la Déesse ! Ils l'auraient cru, lui, et non moi.

— Vous êtes donc venu nous voir parce que vous avez peur de vous présenter au commissariat ?

— C'est ça, et de plus, vous avez une compréhension de la magie et du pouvoir bien meilleure que la leur. Et même leurs autres sorciers ne le comprennent pas aussi bien que vous.

— Qu'est-ce qui vous a fait changer d'avis ? Qu'est-ce qui vous a incité à venir nous parler ? insistai-je.

— Ces meurtres perpétrés contre des Feys. J'ai bien peur que mon ex-ami n'en soit l'auteur.

— Et qu'est-ce qui vous fait croire ça ?

— Cela nécessiterait pas mal de pouvoir pour tuer des êtres

supposément immortels, n'est-ce pas ?

— Votre copain possède-t-il ce type de pouvoir ?

— Non, mais sa petite amie, oui. Cette toute petite créature que l'on pourrait penser inoffensive et mignonne. Certes mignonne, mais un peu perturbée.

— Perturbée, vous voulez dire dérangée ?

— Eh bien ouais, mais leur relation en pâtit. C'est-à-dire qu'elle est demi-Fey et qu'il est aussi grand que moi.

— Elle ne fait pas partie de ceux qui peuvent changer de taille ?

Il secoua négativement la tête.

— Mais c'est ce qu'elle voudrait pouvoir acquérir, et elle déteste tous les Feys qui peuvent dissimuler leur véritable apparence, alors qu'elle ne le peut pas.

— Son glamour n'est-il pas assez efficace pour ça ?

— Elle peut prétendre être un papillon, mais elle n'excelle pas vraiment au glamour, ou du moins, les gens parviennent toujours à percer à jour ses illusions. J'en ai connu d'autres qui y étaient bien plus doués.

— Cette baguette n'était donc pas pour lui, mais pour elle, en déduisis-je.

— Oui, et cela a fonctionné, dit-il en opinant. Elle était bien plus puissante la dernière fois que je les ai vus. Elle m'a envoûté de son glamour en m'incitant à... la désirer, à la voir plus grande qu'elle n'est en réalité, alors qu'il n'en était rien. J'ai...

Il était de toute évidence dans l'embarras.

Il se pencha alors vers le bureau, la main tendue, implorante.

— J'ai fait certaines choses. Des choses que je ne voulais pas faire, m'avoua-t-il en secouant la tête. Non, non, vous ne me croirez jamais. Je le vois dans votre regard.

Je voulais qu'il nous raconte tout ce qu'il savait par le menu, avant d'aller dire à la police qu'il était venu nous voir. Nous étions autorisés à recourir à des moyens magiques pour aider nos clients. Sacré bon sang, c'était après tout sur ça qu'était fondée la réputation de notre agence, mais en toute bonne foi je savais que je ne cherchais qu'à justifier ce que je m'apprêtais à faire par la suite.

Je me levai afin de lui prendre la main de l'autre côté du bureau.

— Cela ira. Je sais ce que c'est lorsqu'un demi-Fey vous submerge de sa magie.

— Puis-je vous tenir la main ? me demanda-t-il en la considérant sur la sienne.

— Pourquoi ?

— Parce que je suis entiché des elfes et la tenir serait bien plus que je n'aurais jamais pu penser obtenir.

Je scrutai ses yeux. Il s'y trouvait de la souffrance, authentique,

sans équivoque. J'y réfléchis, sachant parfaitement que plus il me toucherait, plus il parlerait. S'il était vraiment entiché des elfes au point de vouloir avoir un contact physique avec moi, il nous révélerait jusqu'au dernier de ses secrets. Je ne pus que répondre par l'affirmative.

Lorsque sa main eut pris la mienne, elle fut agitée d'un léger tremblement comme si cela avait bien plus d'importance pour lui que cela n'aurait dû. Frost posa la sienne sur son épaule, mais au lieu d'en être effrayé Donal leva vers lui des yeux reconnaissants, comme si ce contact était merveilleux. Il avait dû en baver.

— Mon thérapeute m'a dit que j'avais été traumatisé après qu'on m'ait fait regarder des films pornos avec des Feys alors que je n'avais que douze ans. Il a dit que c'était la cause de mon obsession et de l'intérêt exclusif que je porte aux Sidhes, parce que je les ai regardés scintiller sur écran alors que ma sexualité était en plein développement.

Lorsque ses yeux se reportèrent de Frost à moi, ils étaient tourmentés.

— Une fois qu'on a vu deux d'entre vous illuminer toute une pièce, comment un humain, quel qu'il soit, pourrait s'y comparer ? ajouta-t-il.

— Je suis désolée, dis-je en le regardant en clignant des paupières. J'ignorais qu'un Sidhe irait jouer dans un porno.

— Il y en a eu quelques-uns qui se sont lancés à la même époque que Maeve Reed, mais ils n'avaient pas ses talents d'actrice, répondit Rhys, attirant mon regard.

— Tu veux dire qu'il y a actuellement des Sidhes qui tournent des pornos ?

— Bon sang, il y a même un style de films X qui s'intitule La Lueur, déclara-t-il en approuvant de la tête.

— C'est ce que Royal m'a dit la nuit dernière.

— Ça, j'aurais pu le parier !

Je lui lançai un regard courroucé.

— Pardon, fut sa réponse.

Main dans la main avec Donal, je pouvais sentir comme il était heureux de ce léger contact. Pour un humain, se retrouver obsédé par les elfes était vraiment galère. Cela signifiait que rien ni personne ne pourrait vous satisfaire. Des humains s'étaient laissé dépérir par manque de contact physique avec nous autres, mais c'était généralement ceux d'entre eux que nous avions capturés et emmenés à la Féerie avant de les relâcher, ou qui s'étaient échappés pour découvrir qu'on ne pouvait pas vraiment se tirer de là. Cela remontait à une époque reculée, bien avant ma naissance. Ces humains étaient fichus s'ils voulaient réintégrer une existence normale, car tout ce

qu'ils désiraient, aucun autre humain n'aurait pu le leur donner.

Puis une idée m'effleura l'esprit.

— Rhys, comment es-tu au courant de l'aspect pornographique de La Lueur ?

— Lorsque nous avons visionné ces films où joue Constantin, il y en avait d'autres en bonus avec des Feys.

— Et c'est pourquoi elle voulait grandir, dit Donal. Pour qu'ils puissent baiser pour de bon. Elle avait été une Webcam girl pendant quelque temps.

— Et qu'est-ce que fait une Webcam girl ?

— Il existe un site où on peut voir s'ébattre des demi-Feys entre eux ou en solo, et parfois même avec des humains. On peut y souscrire, comme avec n'importe quel site porno.

— Et c'est ce que sa petite copine faisait comme boulot alimentaire ? demandai-je.

— Ils s'étaient rencontrés par cet intermédiaire. Elle a enfreint le règlement en sortant avec un client. Alors elle s'est fait virer.

— Donc, une Webcam girl est invariablement une demi-Fey ?

— Pas seulement, il y en a aussi qui sont humaines. Ce sont simplement des filles qu'on paie pour jouer le rôle du fétiche, expliqua Rhys.

Donal opina.

— Et comment en sais-tu autant, Rhys ? le questionnai-je.

— J'ai une maison en dehors de la Féerie, Merry, rappelle-toi. Quand on n'a pas l'autorisation de toucher qui que ce soit, le porno est un super divertissement.

Je jetai un coup d'œil à Doyle.

— Je croyais que la Reine ne laissait même pas ses gardes se donner du plaisir.

— La règle qu'elle a instituée n'était applicable qu'aux hommes en qui elle avait le plus confiance. Rétrospectivement, je crois qu'il s'agissait plutôt de ceux qu'elle aurait souhaités récupérer un jour ou l'autre.

— Devrais-je m'en sentir offensé ? commenta Rhys.

— Non, tu ferais mieux de t'en féliciter. Toi, au moins, tu as pu trouver un peu de soulagement.

— Ouf ! fit-il en opinant.

— Les avez-vous vus tuer quelqu'un ? demandai-je à Donal.

— Non, sinon je jure que je serais allé directement à la police.

— Alors comment pouvez-vous être sûr que ce sont les meurtriers ?

— Je l'ai su après avoir découvert qui étaient certains des demi-Feys qu'ils ont tués. Elle haïssait ceux qui avaient la faculté de se dissimuler pour paraître humains, ainsi que ceux plus puissants

qu'elle, mais plus rarement. Il arrivait parfois qu'elle soit copine avec eux, mais d'autres fois elle semblait tellement les détester. Elle mérite bien son nom.

— Quel nom ? m'enquis-je.

— Douce-Amère. Elle se faisait parfois appeler Douce, et elle l'était, et d'autres fois Amère, et elle devenait d'une mesquinerie démentielle.

Je connus l'un de ces instants où tous les éléments du puzzle semblent se mettre en place. Elle n'avait pas été notre témoin, mais l'un de nos assassins. Mais pourquoi était-elle alors dans les parages ? Pourquoi n'était-elle pas restée à l'écart ?

— Elle a prétendu avoir été témoin des premiers meurtres, dis-je.

— C'est possible, répliqua Donal.

— Que voulez-vous dire ?

— Quand elle était Amère, elle perpétrait des actes terribles, mais quand elle redevenait Douce, elle en semblait estomaquée. « Je ne ferai jamais de telles horreurs ! » C'est ce qu'elle disait. J'ai tout d'abord pensé que c'était de la comédie, mais j'ai fini par comprendre qu'elle ne s'en rappelait sincèrement pas.

— Est-ce que les demi-Feys peuvent devenir bogarts ? demanda Rhys.

— Je pensais que seuls les Farfadets étaient sujets à cette métamorphose radicale digne de Jekyll et Hyde, observai-je.

— Elle est à moitié Farfadet, répondit Donal. Elle disait qu'elle était comme la petite Poucette, née d'une mère ayant une taille normale alors qu'elle était de la dimension d'un pouce. Sa sœur a une taille normale mais le physique d'une Farfadet.

Je me remémorai le message de Jordan lorsqu'il avait émergé de sa léthargie induite par les médocs : « La petite Poucette veut grandir. »

— Et au sujet de son père ? m'informai-je.

— C'est un demi-Fey qui peut grandir jusqu'à une taille humaine, comme son frère.

— Comment s'appelle sa sœur ?

Il me l'apprit, mais il ne s'agissait pas de notre victime. Puis une autre idée m'effleura.

— Sa mère et sa sœur sont-elles passées par la chirurgie esthétique pour reconstituer leur visage ?

— Elles ont une apparence humaine, le nez, la bouche, tout. Et comme les Feys guérissent bien mieux que les humains, c'est plutôt réussi.

— Donc, sa mère et sa sœur, bien que Farfadets, pourraient passer pour humaines ?

— Tout comme son père et son frère s'ils peuvent dissimuler leurs

ailles, répondit-il en acquiesçant de la tête.

— Elle est la seule qui est incapable de modifier son apparence ?

Il opina du chef en se mettant à frotter son pouce contre mes articulations. Je dus m'efforcer de ne pas dégager ma main, mais s'il était entiché des elfes après avoir simplement regardé quelques films X, certains membres de notre peuple lui avaient sans aucun doute irrémédiablement gâché la vie.

Ayant tourné mon attention vers Rhys, je lui demandai :

— As-tu vu ces pornos avec les Sidhes ?

— Certains, oui.

— Cela suffirait-il vraiment à rendre un humain obsédé par les Feys ?

— S'ils y étaient prédisposés, d'être encore dans l'enfance n'arrangerait pas les choses.

Il tourna le regard vers l'homme sur le siège réservé aux clients et se contenta de hocher la tête. Il voulait bien le croire, lui aussi.

— Donnez-nous le véritable nom de Liam, dis-je.

— Vous me croyez ?

— Absolument.

Il eut un sourire, visiblement soulagé.

— Steve Patterson, et Steve tout court, pas Steven. Il a toujours eu en horreur que son prénom soit pris pour un surnom.

Je retirai ma main de la sienne et il me lâcha, à regret.

— Je dois appeler la police pour leur révéler son identité.

— Je comprends.

Mais ses yeux s'étaient emplis de larmes et il se retourna pour les lever fixement vers Frost, qui le maintenait toujours par l'épaule. On avait l'impression que n'importe quel contact physique avec nous valait mieux que pas de contact du tout.

J'appelai donc Lucy pour lui relater tout ce que nous venions de glaner.

— Vous croyez que ce Donal n'a rien à voir avec ces meurtres ?

Je le regardai, le regard levé vers Frost comme s'il était la chose la plus magnifique au monde.

— Ouais, je le crois.

— OK ! Je vous recontacterai quand nous aurons chopé Patterson. Je ne peux me résoudre à le croire l'un des nôtres, allons donc ! Les médias vont s'en donner à cœur joie.

— Désolée, Lucy...

C'est là que je me rendis compte que je parlais dans le vide. Elle était déjà en route pour arrêter notre meurtrier et nous nous retrouvâmes avec Donal qui avait été maudit depuis ses douze printemps à ne désirer que nous autres de la Féerie, en exclusivité. Qui aurait cru que notre pouvoir magique fonctionnait aussi bien au ciné ?

Et existait-il même un antidote contre ça ?

Chapitre 43

Patterson n'était ni chez lui ni au bureau, pas plus qu'aux autres endroits où la police avait tenté de le localiser. Il avait fait ses valises avant de mettre les voiles, tout simplement. Mais un humain en chair et en os était bien plus facile à retrouver à L.A. qu'une demi-Fey plus petite qu'une Barbie. Ils avaient fini par diffuser leurs photos aux J.T. en tant que témoins pouvant avoir des infos sur les meurtres, tout en redoutant les réactions de la communauté fey si ces nouvelles laissaient filtrer qu'il s'agissait en réalité de nos suspects. J'étais en proie à des sentiments mitigés, étant donné que l'idée de permettre aux contribuables d'économiser le coût d'un jugement au tribunal me paraissait séduisante.

Cette nuit-là, m'apparut en rêve cette dernière scène de crime, mais où figurait Royal accroché tout en haut de cette arche, le corps rendu flasque par la mort. Quand il avait rouvert les yeux, ils étaient vitreux comme ceux d'un trépassé. Je m'étais réveillée en sursaut en criant son nom, trempée d'une sueur malsaine.

Rhys et Galen avaient fait tout leur possible pour me faire replonger illico dans le sommeil par des câlineries, mais je ne parvins à me rendormir qu'après qu'ils eurent réveillé Royal pour qu'il vienne me voir. Je devais m'assurer qu'il était bien vivant avant de pouvoir m'assoupir à nouveau.

Je me réveillai en sandwich entre Rhys et Galen, Royal pelotonné près de ma tête sur l'oreiller donnant l'impression de se situer quelque part entre une rêverie d'enfant et un fantasme particulièrement adulte.

Après avoir ouvert l'œil avec un sourire paresseux, il me dit :

— Bonjour, Princesse.

— Désolée d'avoir troublé ton sommeil cette nuit.

— Que tu te soucies autant de moi est loin d'être désagréable.

— Il est bien trop tôt pour les parlottes, maugréa Galen, le nez enfoui dans l'oreiller, avant de se recroqueviller plus bas dans le lit pour se protéger les yeux contre mon épaule.

Rhys se contenta de rouler sur le côté en balançant un bras sur ma taille et en partie sur Galen. Je sentais qu'il était réveillé, mais s'il avait voulu nous faire croire le contraire, il y serait parvenu sans

problème.

Royal et moi baissâmes donc la voix, et celui-ci se laissa glisser de l'oreiller pour venir se blottir contre le côté de mon visage et me murmurer :

— Les autres demi-Feys sont jaloux.

— De nos ébats ? chuchotai-je en retour.

Il suivit de la main la courbe de mon oreille comme un amant de plus grand gabarit caresserait une épaule.

— De ça, mais la faculté de grandir est un don des plus rares chez nous. Nul dans cette maison n'en est capable sauf moi. Ils se demandent si passer une nuit en ta compagnie pourrait accomplir pour eux ce miracle.

— Qu'en penses-tu ?

— Je ne suis pas sûr de vouloir te partager avec eux, mais je suis comme tous les nouveaux amants, c'est-à-dire jaloux et possessif. Certains demi-Feys qui ne font pas partie des nôtres nous ont même approchés. Ils veulent savoir si c'est vrai que j'ai acquis un tel pouvoir.

Rhys fit semblant de relever la tête.

— Et que leur as-tu répondu ? lui demanda-t-il.

Royal se redressa assis près de ma joue en enlaçant ses genoux relevés, avant de répondre :

— Que c'était la vérité, mais ils ne m'ont cru que lorsque je leur en ai fait la démonstration.

— Tu peux donc faire ça à volonté ? s'enquit Rhys.

Tout guilleret, il acquiesça catégoriquement de la tête.

— Et que crois-tu qu'il se passerait si nous descendions au Fael et que tu te mettes à changer de taille devant tout le monde ?

— Merry se retrouverait harcelée par les demi-Feys ayant le désir de grandir.

Je regardai Rhys, lorsque Galen releva la tête pour dire :

— Non, Rhys, pas question !

— Mais cela fait déjà deux jours et la police n'a toujours trouvé aucun indice sur l'endroit où ils se trouvent, répondit celui-ci.

— Tu ne vas tout de même pas te servir de Merry pour appâter ces monstres !

— Je crois que c'est à Merry de le dire, rétorqua Rhys.

Galen tourna de lui vers moi son visage atterré.

— Ne fais pas ça.

— Je pense que Douce-Amère ne saura y résister, lui mentionnai-je.

— C'est précisément ce qui me fait craindre le pire.

— Nous devons soumettre cette idée à l'Inspectrice Tate, précisa Rhys.

Galen, s'étant redressé en appui sur les coudes, nous considéra

tous.

— Tu t'es réveillée en hurlant, Merry, et rien qu'après avoir vu leurs victimes. Veux-tu vraiment te présenter comme victime potentielle à ton tour ?

Pour être honnête, je n'en avais pas du tout l'intention, mais je n'en répondis pas moins haut et fort :

— Je ne veux vraiment pas me retrouver confrontée à une autre scène de crime, tu peux en être sûr, surtout si je parviens à les obliger à sortir à découvert.

— Non ! persista Galen.

— Nous en discuterons avec Lucy, dis-je.

Il se mit alors à genoux, et tout aussi charmant soit-il dans sa nudité, il était tellement furibard que cela n'en était plus sexy.

— Mon opinion aurait-elle aussi peu d'importance ici ?

— Et quel type de souveraine serais-je si je me préservais en laissant encore d'autres Feys se faire massacrer comme ça ?

— Tu as renoncé par amour à cette sacrée couronne, alors ne va pas faire ça pour la même raison ! Je t'aime, nous t'aimons tous, et cet humain a en sa possession l'un des objets les plus puissants que les plus âgés d'entre nous aient connu depuis des siècles. Nous ignorons ce dont il est capable, Merry. Ne fais pas ça ! Ne risque pas ta vie avec celle de nos bébés !

— La police pourrait fort bien m'empêcher de jouer les appâts. Ils semblaient particulièrement concernés que je me retrouve blessée rien que par des journalistes.

— Et même s'ils te l'interdisent, tu iras tout de même au Fael pour que Royal y fasse sa petite démonstration, n'est-ce pas ?!

J'en restai sans voix. Rhys me regardait, ignorant Galen. Royal était tout simplement assis là, semblant attendre de voir quelle décision prendraient les gros balaises, comme l'avaient fait ceux de son peuple au fil des siècles.

Puis, étant descendu du lit, Galen ramassa ses vêtements par terre, là où ils avaient atterri la veille au soir. Jamais je ne l'avais vu aussi furieux.

— Comment peux-tu faire ça ? Comment peux-tu prendre un tel risque, au détriment de tout le reste ?!

— Veux-tu vraiment que d'autres meurtres se produisent ? lui demandai-je.

— Non, mais j'y survivrai, alors que je ne suis pas si sûr d'y parvenir devant ton corps à la morgue !

— Casse-toi ! lui intimai-je.

— Hein ?

— Tire-toi d'ici !

— Tu ne peux pas lui faire perdre courage avant le combat,

intervint Rhys.

— De quoi parles-tu, bon sang ? s'enquit-il.

— Je veux dire qu'elle a peur et ne veut pas le faire, mais qu'elle va quand même le faire pour la même raison que nous prendrons une arme et accourrons nous jeter dans la bataille au lieu de tourner les talons.

— Mais nous sommes ses gardes du corps ! Nous sommes censés nous ruer tête baissée vers tout ce qui peut représenter un problème. C'est elle que nous sommes censés protéger. Cette mission n'inclut-elle pas en partie de l'empêcher de se mettre en danger ?!

Rhys s'assit alors, attirant le drap sur ses genoux en me découvrant un peu.

— Cela peut arriver, certes, mais au bon vieux temps nous chevauchions vers la bataille aux côtés de nos souverains. Ils nous y menaient à l'avant des lignes, et non de l'arrière. Le seul échec pour le garde d'un roi n'était pas tant de mourir à son côté, mais qu'il meure avant lui.

— Je ne veux pas du tout que Merry y perde la vie !

— Pas plus que moi. Et je pourrais parier sur la mienne que je serais sans doute capable d'éviter que cela n'arrive.

— Mais c'est complètement dingue ! Tu ne peux pas faire ça, Merry ! C'est impossible !

— J'espère ne pas avoir à le faire, lui dis-je avec un hochement de tête. Mais que tu en deviennes hystérique n'est pas fait pour me rassurer, à propos.

— Parfait, parce que tu ne devrais pas te sentir rassurée à ce sujet. Tu ne devrais pas le faire du tout !

— Va-t'en Galen. Tire-toi de là !

Et c'est ce qu'il fit, ses fringues en boule dans les bras, nu et magnifique vu de dos tandis qu'il franchissait la porte avant de la claquer violemment derrière lui.

— J'ai les pétoches, reconnus-je.

— Tu m'inquiéterais si ce n'était pas le cas, répliqua Rhys.

— C'est loin d'être rassurant.

— Régner n'a rien de rassurant, Merry. Et tu le sais bien mieux que tout souverain que nous avons eu depuis que nous avons accosté ce continent.

Royal se retrouva soudain assez grand pour m'enlacer, ses ailes battant par à-coups en éventant celles d'en dessous rouge et noir comme le ferait un papillon afin de se débarrasser d'un prédateur par la peur.

— Si tu me dis de ne pas révéler mon nouveau pouvoir, je le dissimulerai.

— Non, Royal, nous allons les mettre au parfum.

Sa joue contre la mienne, il tourna les yeux vers Rhys.

— Est-ce vraiment aussi dangereux que ça ?

— Cela se pourrait bien.

— Et que je sois entièrement d'accord avec le Chevalier Vert ne te fera pas changer d'avis ?

— Non, fut ma réponse.

— Alors je t'obéirai en tout et pour tout, ma Princesse. Mais promets-moi que rien ne t'arrivera.

J'opinaï, mes mains remontant, caressantes, le long de son dos pour s'attarder sur l'étrange et délicate rigidité de ses ailes.

— Je suis un membre royal de la Féerie. Je ne peux pas faire une promesse que je sais pertinemment ne pas pouvoir tenir sans me parjurer.

— Nous allons en parler à Doyle et aux autres, suggéra Rhys. Ils auront peut-être un plan un peu moins risqué.

J'acquiesçai, entre les bras de Royal. Mais, au final, personne n'eut de meilleure idée.

Chapitre 44

Le mercredi, ayant demandé à Royal de faire la démo de son nouveau talent, nous nous rendîmes donc au Fael. Après qu'un torchon lui eut été promptement balancé par la voie des airs par Alice, la barman, il se retrouva suffisamment couvert en fonction de la législation humaine. La nuée de demi-Feys dans le salon de thé, sujets à une grande excitation, papillonnait tout autour de lui, et lorsqu'il leur eut relaté comment cela lui était arrivé, ils se ruèrent en masse vers moi. Je me retrouvai enfouie sous ces petites mains, ces corps minuscules qui voulaient tous me toucher, se balancer accrochés à mes cheveux et ramper sur mes vêtements. Je dus retirer de mon chemisier une petite Fey qui s'était blottie dans mon décolleté.

Une impression de claustrophobie me saisit brièvement ; tant de petits corps ! Doyle, Rhys et les autres m'aidèrent à m'en dégager sans mettre le pied dessus, et ayant posé notre appât nous rentrâmes à la maison. Je ne circulai à aucun moment, pas même chez nous, sans être accompagnée d'au moins quatre gardes. J'étais sous protection, mais ce à quoi nous n'avions pas pensé était que j'avais des amis à L.A., des personnes qui m'étaient chères, et que nous n'avions pas toutes protégées.

Prête à aller me coucher, je me brossai les dents sous le regard vigilant de Doyle – ce que je considérai un chouïa exagéré pour de la simple prudence –, mais étant donné que nous ne savions pas tout ce qu'étaient capables de faire les objets magiques de Steve Patterson, je ne le contestai pas, quand bien même je trouvais que cela faisait longtemps que même je n'avais pas eu un seul moment d'intimité... trois jours en fait.

La sonnerie de mon portable retentit dans la chambre.

— Quelqu'un peut-il aller chercher le téléphone ? appelai-je.

Frost arriva pour me le tendre. Le numéro d'identification m'indiqua que c'était Julian. Je pris donc l'appel.

— Hello, Julian, vous ne pouvez pas vous passer de moi au boulot, ou quoi ?

— Ce n'est pas votre ami, me répondit une voix d'homme que je ne parvins pas à reconnaître.

— Qui est à l'appareil ?

Je connus l'un de ces instants où l'on a l'intuition que quelque chose de moche va vous tomber dessus, mais qu'il n'y a rien que l'on puisse y faire puisque les erreurs commises remontaient déjà à plusieurs jours.

— Vous savez qui je suis, Princesse.

— Steve, c'est vous ?

— Vous voyez, je savais bien que vous m'aviez reconnu.

Les hommes s'étaient immobilisés, à l'écoute.

— Puis-je vous demander comment vous avez récupéré le téléphone de Julian ?

— Vous savez ça aussi, répliqua-t-il, et sa voix était bien trop sous contrôle, pas froide, mais manquant indéniablement d'une note de peur ou d'excitation.

Qu'il ne montre aucun affect à l'autre bout du fil ne me plaisait pas du tout.

— Où est-il ? demandai-je.

— C'est mieux. Il est avec nous. Les humains sont tellement plus faciles à envoûter que les Feys.

— Laissez-moi lui parler.

— Non.

— Alors il doit être mort, et si c'est le cas, il ne vous reste rien avec quoi négocier.

— Ou peut-être que je ne veux pas que vous lui parliez ?

— Peut-être, mais si je ne le peux pas, c'est qu'il n'est plus en vie. Quelque chose a dû mal tourner dans vos plans de kidnapping et il est déjà mort.

Ma voix semblait énoncer calmement les faits, sans le moindre énervement ni la moindre appréhension. Il se pouvait qu'après quelque temps, tant d'événements s'étaient produits qu'il ne restait simplement plus assez d'énergie pour s'exciter dès le début d'un état d'urgence. Et c'était peut-être ce qui déconnaît aussi chez Patterson.

Un bruit que je ne pus identifier avec certitude me parvint à l'autre bout, puis la voix de Julian :

— Merry, n'y allez pas ! Ils vont...

Je reconnus par contre celui qui suivit, de la chair claquant contre de la chair. Je l'avais suffisamment entendu pour m'en souvenir.

— Je lui ai remis son bâillon. Je vous promets de ne pas le tuer si vous venez ici pour permettre à Douce-Amère de grandir comme votre Royal.

— Je ne peux pas garantir que ma magie fonctionnera de la même façon avec tous les demi-Feys.

— Elle est en partie Farfadet. Elle a les gènes qu'il faut pour

pouvoir grandir comme son père et son frère. Pour qu'elle puisse devenir tout ce qu'elle veut.

Et, à présent, je discernai assurément de l'émotion dans sa voix. C'est précisément ça qu'il souhaitait croire. C'est là que se situait son mensonge vis-à-vis de lui-même, qu'il devait y avoir un moyen d'honorer sa bien-aimée d'une manière qui ne risquait pas de la tuer. C'est ce qu'il avait besoin d'espérer, tout comme je devais continuer à entretenir l'espoir qu'il ne tue pas Julian.

— Je peux essayer, mais Julian sera libéré, que cela marche ou non.

— D'accord, mais venez seule, répondit-il, la voix de nouveau dénuée de tout affect – et je fus quasi certaine que c'était du pipeau.

— Je ne peux pas. Vous le savez.

— Vous avez pu voir le travail de Douce-Amère. Particulièrement créatif, n'est-ce pas, Princesse ?

Je perçus un autre son que je ne sus comment interpréter, puis le cri d'un homme. Pas précisément un hurlement, mais pas plus rassurant pour autant, suivi de la voix haut perchée d'une femme :

— Hurler pour moi, humain, hurle pour moi !

Celle de Julian se fit alors entendre, pâteuse et basse sous l'effort. J'y perçus la tension qui l'habitait tandis qu'il s'efforçait de ne pas hurler.

— Non, dit-il, calmement et clairement.

Puis la voix de Steve s'éleva :

— Non, Amère. Si tu le tues, elle ne te donnera pas la capacité de grandir.

— Je ne vais que lui couper cette partie-là, couina-t-elle avec cette note suraiguë. Elle ne lui manquera pas !

— Si vous l'amochez de trop, il n'y aura plus rien à sauver, dis-je, et ce fut au tour de ma voix de se charger d'émotions.

Et merde !

— Amère, tu veux devenir plus grande, n'est-ce pas ?

— Oui ! répondit-elle d'un ton qui s'altérait peu à peu, avant d'enchaîner : Oh, Dieu ! Qu'est-ce que j'ai fait ? Où sommes-nous ? Que s'est-il passé ? Steve, que se passe-t-il ?!

— Vous devez venir ici cette nuit même, me notifia-t-il. Sans policiers sinon il mourra. Et sans gardes non plus, ou c'en est fini de lui.

— Ils ne m'autoriseront pas à venir sans escorte. Je porte leurs enfants. Ils ne me laisseront pas y aller seule.

Nous en avions déjà discuté des jours plus tôt, et sur ce sujet Galen avait eu le dernier mot. Si les vilains méchants appelaient pour m'inviter à les rencontrer en solo, je devrais m'en abstenir à tout prix.

Douce-Amère était en larmes et, par ce qui me parvenait de

l'écouteur, elle devait les épancher sur l'épaule de Julian, tout près de son oreille. Au moins, cette facette de sa personnalité ne ferait aucun mal à Julian. Puis, ayant élevé la voix, je m'adressai à elle :

— Douce-Amère, c'est la Princesse Meredith. Te rappelles-tu de moi ?

— Princesse Meredith ? répondit-elle d'une toute petite voix plus proche du combiné. Que faites-vous au téléphone avec Steve ?

— Il veut que je te permette de grandir.

— Oui, comme vous l'avez fait pour Royal, dit-elle, sa voix s'apaisait au fur et à mesure.

— Il a dit que, si je ne le faisais pas, il allait tuer mon ami.

— Tout ce qui l'intéresse est que nous puissions faire l'amour ensemble.

— J'ai bien compris, mais il a mentionné que tu torturerais mon copain si je n'obtempérais pas.

— Oh, jamais je ne pourrais... – et, semblant avoir vu quelque chose, elle se mit à pousser de petits cris d'effroi en glapissant : Du sang ! Du sang partout sur moi ! Mais qu'est-ce que j'ai fait ?! Que s'est-il passé ?

Sa voix se fit de plus en plus lointaine et ce fut Steve de nouveau en ligne.

— Nous devons impérativement nous rencontrer cette nuit, Princesse.

— Et elle, elle a impérativement besoin d'aide, Steve.

— Je sais ce dont elle a besoin, répliqua-t-il avec, à nouveau, une émotion incontestable.

— Libérez Julian.

— Vous auriez dû faire protéger un peu mieux que ça vos amis et amants, Meredith.

J'allais rétorquer que Julian n'était pas mon amant lorsque Doyle me toucha le bras en désapprouvant de la tête. Comme j'avais une confiance aveugle en son jugement, je me repris :

— Vous pouvez me croire, Steve, j'ai toute conscience que nous avons merdé.

— Venez nous voir ce soir. Vous pouvez prendre deux gardes avec vous, mais si je sens qu'ils cherchent à nous ensorceler, je ferai sauter la cervelle de votre petit copain. Il est humain, il n'en réchappera pas.

— Je sais qu'il est humain.

— Avec tous ces talents dans votre lit, pourquoi l'avoir choisi ? s'enquit-il.

Je songeai qu'il ne devait pas s'agir d'une question oiseuse de la part de Steve.

— C'est mon ami.

— Êtes-vous amoureuse de lui ?

J'eus un instant d'hésitation car je n'étais pas sûre de la réponse à donner qui ne ferait pas courir de risques à Julian.

Doyle me fit un signe d'assentiment de tête.

— Oui, répondis-je dans la foulée.

— Alors, venez seulement avec deux gardes, mais pas les Ténébres ni Froid Mortel. Si j'aperçois l'un de ces deux-là, je n'hésiterai pas à buter notre otage.

— OK ! Je ne les prendrai pas dans mon escorte. Bon, maintenant, où allons-nous nous rencontrer ?

Il me fournit une adresse que je notai sur une feuille de papier que Frost avait trouvée sur la table de chevet, avant de la lui répéter pour éviter toute erreur. Des vies ont été perdues en plus d'une occasion rien qu'en intervertissant des chiffres.

— Soyez-y à vingt heures. Si à la demie nous avons comme l'impression que vous ne viendrez pas, je laisserai Douce-Amère lui faire ce que bon lui semble, dit-il en baissant la voix pour finir par murmurer : Vous avez pu voir les derniers corps. Elle s'améliore de plus en plus quand il s'agit de tuer. Elle y prend grand plaisir à présent. Et l'illustration dont elle a choisi cette fois de s'inspirer ne provient pas d'un livre pour enfants.

— De quoi parlez-vous ?

— Elle est tirée d'un manuel, un livre d'images médicales. N'arrivez pas trop tard.

Et, sur ce, le téléphone se fit silencieux dans ma main.

— Avez-vous entendu ce qu'il vient de dire ?! m'exclamai-je.

Et, pour sûr, ils n'en avaient pas raté une miette.

— Et merde ! Je n'aurais jamais pensé que Julian pouvait courir un danger. Mais pourquoi lui ?

— Le jour où tu te blottissais contre lui en pleine rue, ils devaient nous épier, répondit Rhys.

— Il y avait des sorcières de la police sur les lieux. Rhys, il devait être en train de travailler sur cette scène de crime !

— Cela semble pertinent.

— Et s'ils surveillaient la maison, ils ont dû apprendre qu'il y est resté pour la nuit et n'est reparti qu'au matin, dit Doyle.

— Il vit avec un homme depuis plus de cinq ans. Pourquoi n'ont-ils pas supposé qu'il couchait avec l'un de vous ?

— Parce que Steve Patterson est hétéro et qu'il penserait à une fille avant un garçon en raison même de cela, me fit remarquer Rhys.

— Un manuel médical. Mais elle va le charcuter !!!

Rhys s'adossa contre le chambranle de la porte tandis que Frost et Doyle se concentraient des yeux.

— La question étant : sont-ils déjà à cette adresse ou vont-ils

emmener Julian à ce point de rencontre ? souleva Rhys.

— Devons-nous le dire à Lucy ? Devons-nous le signaler à la police ? demandai-je.

Les hommes échangèrent un regard, puis Doyle répondit :

— Si nous ne mêlons pas les policiers à ça, nous pourrions juste les éliminer. Ils ne veulent pas que je t'accompagne, parfait. Je suis les Ténébres. Ils ne me repéreront que lorsqu'il sera trop tard.

— Si nous planifions tout simplement de les dézinguer, cela sera moins compliqué, plus simple, ajouta Rhys.

— Qu'est-ce qui donnera à Julian la meilleure chance de s'en sortir sain et sauf ? m'enquis-je.

Ils se concertèrent à nouveau du regard.

— L'absence de flics.

Ce qu'approuva Rhys en renchérissant :

— L'absence de flics.

Puis Frost m'étreignit contre lui en murmurant dans mes cheveux :

— L'absence de flics.

Et juste comme ça, notre plan venait tout simplement de changer. Nous n'allions pas appeler la police. Nous nous contenterions de les éliminer. J'aurais dû être assez humaine pour quelques états d'âme, mais la voix de Julian au téléphone n'arrêtait pas de me hanter, comme sa voix à elle lui ordonnant de hurler pour lui faire plaisir. Et je n'arrêtais pas de revoir leurs victimes. Je me remémorai ce rêve avec Royal, mort. Je pensai à ce qu'ils avaient l'intention de faire à Julian et lui faisaient peut-être subir en ce moment même. Je ne ressentis pas la moindre culpabilité lorsque nous planifiâmes de localiser l'adresse, d'aller reconnaître le terrain sans nous faire repérer et de décider de la meilleure façon de le tirer de ce fichu guêpier. Si nous parvenions à les capturer vivants, c'est ce que nous ferions, mais nous n'avions vraiment qu'une priorité : Julian, aussi indemne que possible, et les seuls à y laisser leur peau, j'ai nommé Steve et Douce-Amère. À part ça, le jeu en valait la chandelle.

Et je n'aurais pu contredire Rhys. C'était bien plus simple comme ça.

Chapitre 45

L'adresse correspondait à une maison dans les collines. Une belle baraque, ou du moins qui l'avait été avant que la banque ne la récupère et que le marché de l'immobilier ne s'effondre. Apparemment, nos tueurs en série y squattaient. Je me demandai ce qu'ils auraient fait si des acheteurs potentiels étaient passés à l'improviste faire une petite visite. Cela valait sans doute mieux que le cas ne se soit pas présenté.

Sholto, le Seigneur de l'Insaisissable, était de retour à L.A. et la rangée d'arbres adjacente à la cour de la propriété équivalait à un lieu entre-deux, tout comme là où la plage rencontre l'océan, ou là où un champ cultivé est contigu à un terrain en friche. Il aurait pu faire venir plus d'une dizaine de guerriers à la lisière même de cette cour. Mais c'était le plus près qu'il puisse se rapprocher. Doyle, chargé du repérage, avait découvert que la demeure était remplie à craquer de barrières protectrices magiques. Ils étaient peut-être des tueurs en série complètement fêlés, mais ils savaient indéniablement comment en faire bon usage. Il s'agissait d'un mélange de magie humaine et fey, aussi efficace que n'importe quelle autre qu'il ait pu voir au fil des ans, ce qui était en soi un grand éloge.

Cela signifiait que nous serions obligés de traverser ces champs de force en espérant seulement ne pas avoir besoin de Sholto et de ses troupes, ou de pouvoir nous tenir à distance jusqu'au moment où ceux-ci se fraieraient un passage au travers des murs. Il allait faire venir les Bérêts Rouges que ces barrières magiques ne sauraient arrêter. Ils allaient simplement éviter les fenêtres et les portes, les mieux gardées, en pratiquant de nouveaux accès dans les murs mêmes où il n'y avait aucune protection du style. Les demi-Feys étaient du genre costaud mais n'avaient aucune idée de ce type de force brutale, pas plus que les humains. Pour nous, c'était un avantage, mais nous en avions besoin de bien plus.

Frost accompagnerait Sholto et les Bérêts Rouges. Doyle irait en éclaireur avec Cathubodua et Usna, les deux autres gardes desquels il disait souvent : « Ils savent se planquer presque aussi efficacement que moi. Je leur fais toute confiance pour ça. » Et voilà encore un éloge

suprême !

La question étant : qui allait rentrer là-dedans avec moi en tant que mes deux gardes manifestes ? Barinthus s'était proposé en disant : « Je t'ai déçue, Merry, avec mon arrogance et mon manque de coopération. Mais pour cette mission, je suis incontestablement celui qu'il te faut. Je peux encaisser bien plus de dommages que la plupart des Sidhes. J'ai usé de diplomatie de nombreux siècles durant, mais pas par manque de talent au maniement des armes, quelles qu'elles soient. » Et Doyle avait soutenu ses dires.

Puis il avait ajouté : « Et je suis immunisé contre presque tous les sortilèges, indépendamment de leur impact. »

Je l'avais dévisagé, me demandant s'il recommençait à se la péter. « Je suis la mer incarnée, Merry. On ne peut incendier l'océan. On ne peut l'assécher. On ne peut même pas le polluer en totalité. On peut le frapper, mais ce coup vous est renvoyé comme un boomerang. Rester près de l'océan m'a permis de récupérer bon nombre de mes pouvoirs. Permets-moi de faire ça pour toi. Permets-moi de te prouver que j'ai été digne de l'amitié d'Essus et que je suis toujours ton ami. »

Finalement, Doyle et Frost s'étaient accordés à dire qu'il était le bon choix et c'est ainsi qu'il avait été intégré à mon escorte.

— Je dois être l'autre, dit Rhys. Je suis le troisième au commandement et presque aussi efficace avec des armes que ces deux grands gaillards là, et même encore plus doué avec une hache. Et je suis presque revenu au niveau d'antan de mon pouvoir. Je peux tuer des Feys rien qu'en les touchant, comme tu as pu le voir.

— As-tu essayé de le faire lorsque toi ou la victime n'étiez pas directement en contact avec la Féerie ? m'enquais-je.

Nous avons dû tous y donner le temps de la réflexion. Il avait fini par sortir dans la cour à destination d'une zone qui n'avait pas été annexée par les Feys pour y trouver ce qui ressemblait à un insecte. Après s'être assuré avant de poursuivre que le demi-Fey lui donne son consentement, quand il l'avait touché en lui disant de mourir, celui-ci avait roulé sur le dos, agité d'un unique soubresaut, avant de passer de vie à trépas.

— Bon, et si seulement je pouvais aussi récupérer mes pouvoirs guérisseurs, avait commenté Rhys.

Doyle le lui avait concédé, mais pour la mission de cette nuit, la mort serait mieux adaptée. Dès dix-huit heures, notre plan était établi et nous avions suffisamment de monde pour le faire aboutir. La raison pour laquelle les rois et les reines ont généralement besoin d'une centaine de dévoués sujets. Et parfois, des guerriers n'étaient pas non plus de refus.

Sholto nous laisserait un peu de temps avant de conduire tout le monde à découvert dans la cour puis au travers du mur, pour les

mener ensuite à la limite de l'autre cour qui se trouvait à plusieurs mètres de distance. Je n'avais aucun doute qu'il y parviennne, et alors nous aurions toute l'aide nécessaire, mais durant quelques minutes tout reposerait sur les épaules de la poignée d'entre nous à être les premiers sur les lieux : Barinthus et Rhys constituant mon escorte, et Doyle, Usna et Cathubodua, qui auraient les meilleures chances de pénétrer dans la maison sans se faire repérer.

Certains de nos demi-Feys s'étaient mêlés aux insectes locaux à l'orée de la propriété, dans le talus parsemé de fleurs sauvages. Ils étaient censés nous avertir au cas où Douce-Amère se ferait au quart de tour bien trop amère et entreprendrait de dépecer Julian. C'était le mieux que nous puissions faire.

Doyle, Cathubodua et Usna se glissèrent dans l'un des véhicules devant nous. Doyle m'étreignit et je posai la tête contre sa poitrine, où résonnaient profondément au ralenti les battements de son cœur. J'inhalai son parfum, tentant de le mémoriser à jamais.

Il attira mon visage vers lui pour un baiser. J'aurais voulu lui dire tant de choses, mais finalement je ne pus qu'exprimer ce qui me paraissait le plus important :

- Je t'aime.
- Et moi aussi je t'aime, ma Merry.
- Ne va pas te faire tuer.
- Toi non plus.

Nous nous embrassâmes à nouveau, nous déclarant une fois de plus notre flamme, et cela s'arrêta là. Celui de qui je me souciais autant partit pour tenter de passer au travers de certaines des plus puissantes barrières magiques qu'on ait vues érigées depuis des siècles en dehors de la Féerie même. Et s'ils réussissaient à rentrer dans la maison avant que nous y arrivions, ils pourraient capturer ces salopards et sauver Julian. Mais s'ils estimaient que cela déclencherait le système d'alarme avant de pouvoir le tirer de là, ils attendraient. Ensuite, Barinthus déclencherait intentionnellement de fausses alarmes dans tout l'ensemble de leurs barrages protecteurs, pendant que Doyle, Cathubodua et Usna y pratiqueraient simultanément une brèche. Lorsque les méchants les auraient rétablies, nous serions plus nombreux à l'intérieur. C'était le plan.

Je dus embrasser bien trop de monde en guise d'au revoir lorsque notre tour fut venu d'y aller. Bien trop de « je t'aime » et de « ne meure pas pour moi. » Galen en était resté sans voix lorsqu'il m'avait prise dans ses bras pour un baiser. Il accompagnerait Sholto et les autres pour se joindre au combat. Après avoir appris qu'ils avaient kidnappé Julian, il ne se l'était même pas ramené, s'abstenant de proférer le moindre : « Je te l'avais bien dit ! » Et pour ça, je l'aimais bien davantage que son enthousiasme à faire couler le sang pour le

sauver. Nous ferions tout ce qui était en notre pouvoir pour lui porter secours, mais la plupart des hommes n'auraient pas pu résister en passant à un petit « Je te l'avais bien dit ».

Rhys était au volant, et Barinthus bénéficiait de la banquette arrière pour lui tout seul. Quant à moi, j'étais sur le siège avant, à la place du mort. Je portais sur moi mon Lady Smith, vu que les kidnappeurs nous avaient dit de ne pas venir avec la police, ni avec plus de deux gardes, tout en omettant de nous mentionner de nous présenter sans armes. Du coup, nous étions tous armés jusqu'aux dents, prêts à affronter le Dragon.

Je portais également un couteau à cran d'arrêt dans son fourreau sanglé sur ma cuisse sous ma jupe légère d'été, non pas parce que je pensais en faire usage pour planter quelqu'un, mais du fait que l'acier froid permet de trancher au travers de la plupart des glamours. Si j'avais eu moins de sang humain et farfadet dans les veines, j'aurais sans doute été incapable de supporter ce couteau plaqué contre ma peau. Mais j'avais de multiples origines. J'incarnais la somme de mes constituants génétiques. Des pensées apaisantes n'arrêtaient pas de me trotter dans la tête tandis que Rhys nous conduisait dans les collines. J'espérais que le peu de dîner que j'étais parvenue à ingurgiter n'allait pas être rejeté d'emblée par mon corps en plein épanouissement maternel. Je ne voulais pas me mettre à gerber sur nos criminels, quoique, à la réflexion, peut-être que je ne pourrais finalement pas m'en priver. Cela devrait assurément être plutôt divertissant.

À la rigueur, je pourrais feindre une petite nausée du style matinal. Je gardais cette idée en réserve en priant la Déesse et Consort que Julian ne soit pas déjà dans un triste état et que nous puissions tous nous en sortir sains et saufs, sans une égratignure.

C'est ce pour quoi je priais tandis que la voiture s'enfonçait dans la pénombre qui s'épaississait.

Mais cette fois, aucun parfum de rose n'accompagna ma prière.

Chapitre 46

Lorsque Rhys se gara dans le petit parking gravillonné, nous avions vingt minutes d'avance. Et que faire quand on arrive trop tôt au rendez-vous fixé par des kidnappeurs ? Fallait-il sortir de la voiture ? Ou attendre ? Qu'en dirait Miss Manners ? J'aurais pu parier que ce n'était même pas mentionné dans ses livres.

Rhys fut le premier à descendre, suivi de Barinthus, qui m'ouvrit la portière en m'offrant sa main pour m'aider à sortir. La petite veste que je portais sur ma jupe et mon chemisier d'été dissimulait le Lady Smith fiché au creux de mes reins. Rhys et Barinthus étaient tous deux en impers légers pour planquer leurs flingues, leurs poignards, leurs sabres, sans oublier cette hachette dans le dos de Rhys. Certaines de ces armes étaient même des reliques sacrées magiques. J'avais laissé la mienne à la maison, étant donné que l'épée qui s'était présentée à ma main n'avait qu'une seule application possible : tuer et, de plus, salement. Nous pourrions au moins prétendre que nous étions venus ici pour une tout autre raison. Si quelqu'un appelait la police, nous devrions au moins être en mesure de donner le change en disant que nous étions seulement venus porter secours à Julian, sans la moindre intention de trucider Steve et sa petite amie en réduction. J'aurais pu parier que nous éviterions tout ce qui précédait, mais il valait mieux prévoir un peu de marge de manœuvre au cas où l'un des voisins appelait les flics.

Nous nous dirigeâmes vers la porte d'entrée, comme pour une simple visite. Je me sentis presque mal à l'aise après avoir sonné et en attendant qu'on nous réponde. Doyle nous avait appelés dans la voiture, pour nous apprendre qu'ils avaient renoncé à prendre le risque de passer les barrages protecteurs de crainte de faire tuer Julian avant de pouvoir le tirer de là. Nous avions donc décidé qu'une fois passé la porte, Barinthus balancerait suffisamment de magie afin de déclencher chaque barrière qu'ils avaient érigée. Ils pénétreraient alors dans la maison à ce moment-là, du moins si nous avions bien planifié au niveau timing. Et je faisais toute confiance à Doyle pour ça.

Rhys sonna à son tour. Ils m'encadraient de part et d'autre. J'avais reçu l'ordre de ne me montrer que lorsque Rhys m'y inviterait.

Je ne pus donc rien voir, si ce n'est la porte qui s'entrebâillait.

Rhys énonçant calmement les faits fut mon premier indice que...

— Charmant accueil ! Le canon d'un revolver n'est pas vraiment une bonne introduction à une petite visite de courtoisie.

— Où est la Princesse ?

— Fais coucou au monsieur, Merry.

Ce que je fis au-dessus de sa large carrure.

— Bien, entrez. Mais à la moindre tentative magique, votre ami sera mort avant même que vous ne puissiez vous en approcher. Douce-Amère lui tient en ce moment compagnie.

Ce qu'il venait de dire ne me plaisait pas du tout. Je suivis néanmoins Rhys qui avait franchi la porte. Dès l'instant où je franchis le seuil à mon tour, les champs de force se mirent à parer ma peau d'étincelles si puissamment chargées de magie que j'en eus momentanément le souffle coupé. Jamais je n'avais ressenti ça ! Pas même à la Féerie !

Barinthus entra le dernier et, comme nous l'avions planifié, il déploya son pouvoir comme une ample pèlerine afin de s'assurer de déclencher les alarmes. Cependant, ce ne fut pas des sonneries qui en émanèrent mais de la magie.

Rhys resta résolument devant moi, me protégeant de son corps.

— Vos barrières protectrices sont bien trop sensibles pour Barinthus. Tout doux ! Il était autrefois Manannan Mac Lir. Autant dire suffisamment puissant pour traverser ces barrages.

Si Barinthus n'avait pas été aussi sacrément impressionnant de stature, cela aurait pu ne pas marcher. Cependant, il était plutôt ardu de regarder, le nez en l'air, un homme de deux mètres dix avec une chevelure toute nuancée des bleus des océans terrestres, sans oublier ses pupilles elliptiques au centre d'iris bleutés qui rappelaient l'une de ces créatures du fond des mers, sans connaître quelle proportion de magie se tenait incarnée devant vous.

Sur ce, Douce-Amère arriva en bruissant de la balustrade de la mezzanine qui surplombait l'immense living, l'une des pièces les plus démesurées que j'eusse jamais vue. Je la vis passer à côté de l'épaule de Rhys tandis qu'avec Barinthus il tentait de parlementer avec Steve Patterson pour lui faire baisser son flingue.

Elle avait à la main un couteau ensanglanté presque aussi grand qu'elle, et simplement à la vue de son expression je compris que Douce avait cédé la place à Amère. Nous nous apprêtions à nous retrouver confrontés à l'aspect Hyde de sa personnalité.

— Elle essaie de nous prendre à revers, chuchotai-je à Rhys.

— Ce revolver m'inquiète, dit-il entre ses lèvres souriantes tout en s'efforçant d'amadouer Patterson.

Je tournai les yeux vers elle et la hélai :

— Je suis ici pour t'aider afin que tu puisses faire l'amour à Steve.

C'était la seule idée qui m'était venue à l'esprit et qui pourrait peut-être transfigurer ce visage où se reflétait la soif de sang.

Cela la fit léviter dans les airs en battant furieusement des ailes. Des gouttes rouges tombaient pesamment, épaisses, de la pointe de ce couteau à la longueur improbable, dont la base métallique de la lame devait être enchâssée dans une poignée en bois ou en céramique, sinon elle n'aurait pas pu le tenir.

— Ils sont venus ici pour nous aider, Amère, pour t'aider à grandir suffisamment pour combler tous nos désirs, lui confirma Patterson.

Elle cligna à nouveau des paupières, semblant l'avoir entendu mais sans l'avoir compris. Je me demandai si nous étions arrivés trop tard pour tout bon sens. Sa maladie mentale l'avait-elle consumée au point que la soif de sang soit devenue pour elle plus importante que l'amour ?

— Douce-Amère, s'il te plaît, chérie, est-ce que tu m'entends ? lui demanda Patterson.

De toute évidence, je n'étais pas la seule à me faire du souci pour elle.

— Douce-Amère, lui dis-je, veux-tu pouvoir coucher avec Steve ?

Son minuscule minois se crispa soudain sous la concentration, puis elle finit par acquiescer silencieusement.

— Fort bien, poursuivis-je. Je suis ici pour t'aider afin que tu puisses faire l'amour avec Steve comme tu le souhaites.

Son visage semblait se vider, ou se remplissait-il ? La rage s'en écoulait, mais un nouvel essor de sa personnalité lui emplissait les yeux, les traits. Le couteau lui glissa de la main pour tomber par terre avec fracas en projetant des éclaboussures sanglantes jusque sur ma jupe. Je fis de mon mieux pour ne pas flancher. Ce n'était pas tant en raison du sang, mais à la pensée qu'il s'agissait sans nul doute de celui de Julian.

Douce-Amère regarda ses mains, puis baissa les yeux sur le couteau par terre avant de se mettre à geindre. C'était le seul mot pouvant le décrire. L'une des pires sonorités que j'aie entendue venant de quelqu'un, qui contenait tout le désespoir, le tourment et un sentiment d'impuissance indescriptible. Si l'Enfer des chrétiens existe vraiment, les damnés devaient s'y plaindre ainsi.

— Steve, Steve ! Qu'est-ce que j'ai encore fait ? ! Pourquoi m'as-tu laissé faire ça ? Je t'avais pourtant dit de m'empêcher de lui faire du mal !

— Douce-Amère, c'est bien toi ?

— Pour le moment, répondit-elle avant de tourner son visage vers moi, où je perçus de l'abattement, et d'ajouter : Vous ne pourrez pas

me faire grandir, c'est ça ?

— J'en serai peut-être capable, mais seulement avec la bénédiction de la Déesse.

— Il n'y a aucune bénédiction ici, répliqua-t-elle. La Déesse ne s'adresse plus à moi !

S'étant posée au sol, elle leva les yeux vers moi. Elle était nue, mais avec tout ce sang qui la maculait, je ne m'en étais rendu compte que lorsqu'elle s'était rapprochée. Mais qu'avait-elle bien pu faire à Julian ? Doyle et les autres avaient-ils réussi à entrer dans la maison ? Étaient-ils en train de lui porter secours ?

Elle me tendit la main et je m'agenouillai.

— Merry, je ne suis pas sûr que ce soit une bonne idée, crut bon de me mentionner Rhys.

— Baissez cette arme, intima Barinthus.

Les hommes se mirent en mouvement, semblant s'engager dans une danse armée à trois temps, mais, en ce qui me concernait, le monde venait de se rétrécir à cette minuscule silhouette trempée de sang sur la moquette. Je lui offris ma main et, de la sienne si petite, elle enveloppa l'un de mes doigts. Elle tenta d'invoquer son glamour pour m'enjôler comme elle en était capable avec certains humains, mais elle n'avait pas vraiment assez de pouvoir pour ça. On aurait dit qu'alors qu'elle avait l'apparence de son père demi-Fey, sa magie tenait davantage de son côté farfadet. C'était tellement injuste.

— Vous ne pourrez pas nous sauver, me dit-elle.

— Douce-Amère, elle va te faire grandir. Nous pourrons faire l'amour ensemble.

— Je sais qu'il y a en moi quelque chose qui ne va vraiment pas, admit-elle, si calme.

— Oui, répondis-je. Je pense que tu bénéficieras assez facilement de circonstances atténuantes pour irresponsabilité en raison de tes troubles mentaux face à n'importe quel jury.

Elle me tapota le doigt avec un sourire qui était loin de refléter de la joie.

— Je peux voir à l'intérieur de cette autre partie de mon esprit à présent. Elle veut faire des choses horribles. Je ne suis pas sûre de ce que j'ai pu faire, ni de ce que je viens juste de rêver de faire, dit-elle en me tapotant encore le doigt. Cette autre en moi veut que vous la fassiez grandir, mais lorsque vous l'aurez fait, elle arrachera vos bébés de vos entrailles et dansera dans leur sang. Il n'y a rien que je puisse faire pour l'en empêcher, vous comprenez ?

Je la regardai, les yeux écarquillés, m'efforçant de déglutir en contournant mon poulx qui me martelait la gorge.

— Je crois.

— Fort bien. Steve ne le comprend pas. Il n'arrive pas à le croire.

— À croire quoi ?

— Qu'il est trop tard.

Elle eut ce sourire si triste et las, avant qu'il ne se transforme radicalement, et alors, elle me mordit le doigt. Je tentai par réflexe de dégager vivement ma main, l'envoyant valdinguer dans les airs, mon sang sur ses lèvres. Elle voleta vers le couteau par terre, et les événements se déclenchèrent simultanément.

Steve hurla quelque chose, puis un coup de feu retentit avec un bruit assourdissant dans la pièce close, et je me retrouvai en partie sourde. Je la vis ensuite qui ramassait la lame et se ruait en droite ligne sur moi avec ce rictus malfaisant. Je ne tentai même pas de dégainer mon flingue pour tirer sur une cible aussi petite et rapide. J'invoquai mes Mains de Pouvoir, mes Mains de Chair et de Sang. Elle essaya de me taillader et je présentai mon bras gauche à son couteau tout en lui effleurant les jambes de l'autre main, la Main de Chair. Puis un poignard fila au-dessus de nos têtes pour venir l'empaler dans le dos, la punaisant contre le sol devant mes genoux.

Je me retournai pour voir Rhys, revolver au poing, et Barinthus, effondré et pissant le sang, allongé sur le dos.

Doyle, ayant sauté d'un bond de la mezzanine d'où il avait lancé sa lame pour atterrir accroupi sur les pieds et les mains, vint aussitôt me rejoindre en retirant sa chemise pour me panser le bras. Cela ne faisait pas encore vraiment mal, ce qui signifiait que la plaie devait être profonde.

Toute vie s'était évaporée du corps de Douce-Amère avant même que mon pouvoir magique ne l'ait retournée comme un gant. Elle finit sous la forme d'une boule de chair à vif, méconnaissable, tranchée par le milieu par le couteau qu'elle entourait. La Main de Chair intégrale avait le pouvoir de faire se déliter un corps en un amas de chair sanguinolente, et le pire de tout était que les immortels n'en mouraient pas. On pouvait les arrêter, mais pour les tuer, une lame était nécessaire. Je me félicitai qu'elle ait passé l'arme à gauche tout de suite.

— Je m'en remettrai. Va t'occuper de Barinthus, dis-je à Doyle.

Il hésita, avant d'obéir. Rhys vérifiait le pouls de Patterson. Il s'était assuré de repousser d'un coup de pied le flingue, hors de portée, mais s'étant retourné il perçut mon regard et il secoua négativement la tête. Patterson était mort.

Le hululement des sirènes me parvint. En entendant les coups de feu, les voisins avaient alerté les flics. La seule occasion où on les appelait à L.A.

Doyle avait aidé Barinthus, qui grimaçait de douleur, à se rasseoir.

— J'avais oublié comme cela fait mal de se prendre une balle, fit-

il observer.

— Ce ne te sera pas fatal, répliqua Doyle.

— Mais cela n'en fait pas moins dérouiller.

— Et tu m'as pourtant fait la leçon sur la mer invulnérable, lui lançai-je.

Il me sourit.

— Si je n'avais pas dit ça, m'aurais-tu laissé t'accompagner ?

— Je me le demande, répondis-je après un instant de réflexion.

— Il est temps pour moi de me mettre au boulot, déclara-t-il avec un hochement de tête.

Cathubodua vola du balcon, sa houppelande noire tout en plumes ressemblant à des ailes de corbeau comme jamais auparavant. Elle vint s'agenouiller à côté de moi.

— Est-ce que c'est grave ?

— Pas sûre, répondis-je. Et Julian, est-il... ?

— Il survivra et s'en remettra, mais il est amoché. Usna est avec lui.

Elle comprima pendant quelques secondes le bandage improvisé. Doyle fit de même sur la blessure au flanc de Barinthus. Rhys avait rangé son revolver hors de vue et sorti sa licence de détective pour l'assemblée lorsque les policiers s'étaient précipités par la porte.

Ils ne nous tirèrent pas dessus, ni ne nous arrêterent. Il est vrai que d'avoir autant de blessés arrangeait nos affaires, tout comme le fait que je sois la Princesse Meredith NicEssus.

Être une célébrité ne schlingue pas toujours autant.

Chapitre 47

On dut me recoudre le bras, mais ces points de suture étaient résorbables, étant donné qu'un autre type de points risquait de se retrouver absorbé par mon corps avant que le docteur ne puisse les retirer. Je n'étais pas sûre de guérir aussi vite que ça, tout en me félicitant néanmoins que le toubib en connaisse suffisamment sur les Feys pour avoir pris cette précaution.

Lucy était prête à exploser, comme je ne l'avais encore jamais vue péter les plombs.

— Mais vous auriez pu vous faire tuer !

— Il travaillait pour la police, Lucy. J'ai craint de vous faire intervenir avec votre équipe, je craignais que quelqu'un ne le prévienne.

— Aucun de nous n'aurait parlé à ce saligaud de psycho !

— Je ne pouvais pas risquer la vie de Julian, et d'autant plus qu'ils l'avaient enlevé par ma faute.

— Et comment cela ?! s'étonna-t-elle.

— J'ai servi d'appât et nous nous sommes protégés nous-mêmes ainsi que nos demi-Feys et nos Feys, sans nous préoccuper de Julian ni des autres.

— Et pourquoi l'ont-ils kidnappé ?

— Il vient nous voir de temps en temps pour remédier un peu à son appétit charnel.

— Est-ce un code pour des gratifications d'ordre sexuel ?

— Non, cela veut exactement dire ce que ça dit. Il vient parfois nous rendre une petite visite pour quelques câlins avant que nous le renvoyons chez lui avec sa vertu intacte. Il est resté dormir l'autre nuit pour la première fois, et apparemment ces criminels l'ont vu partir au matin. Ils en ont présumé qu'il était l'un de mes amants.

— N'en avez-vous donc pas assez comme ça ?

— Certains jours, je dois bien avouer en avoir de trop, reconnus-je avec un hochement de tête.

— Ils n'étaient pas au courant que Julian était gay ?

— Rhys a mentionné que quand on est hétéro, on a tout d'abord tendance à penser que tout le monde l'est.

Elle opina comme si cela lui semblait avoir du sens.

— Vous savez que le Lieutenant Peterson requiert haut et fort que nous procédions à une arrestation.

— Sur quelles accusations ? L'équipe médico-légale pourra analyser les traces de sang, mais Douce-Amère m'a attaquée. Si Doyle ne lui avait pas lancé son poignard au bon moment, cela serait encore pire que ça ne l'est déjà, dis-je en levant mon bras bandé.

— Et j'ai aperçu Barinthus au fond du couloir. Les médecins ont affirmé qu'il survivra, mais s'il avait été humain, cela m'aurait beaucoup étonnée.

— C'est chose ardue de tracter un ancien dieu, même déchu.

Elle me tapota l'épaule.

— Comme vous ne pouvez l'ignorer, nous savons faire notre boulot, Merry. Nous aurions pu vous envoyer du renfort.

— Le patron de votre patron ne souffre même pas de me voir sur une scène de crime de peur que je ne me retrouve blessée par quelque reporter ultra zélé. Pensez-vous vraiment qu'il aurait concédé que je pénètre ici pour porter secours à Julian ?

Après avoir inspecté toute la pièce des yeux, elle se pencha vers moi pour me confier à voix basse :

— Non, ce que je nierai évidemment de but en blanc en public. Ils ne vous auraient jamais laissée y aller.

— Je ne pouvais tout de même pas laisser mon ami y perdre la vie parce que nous avons merdé en ne postant pas de gardes près de tous mes copains pour les protéger.

Ce qui me fit réfléchir et j'ajoutai :

— À propos, comment va-t-il ?

— Il est toujours sur le billard. Il semblerait qu'il va s'en sortir, mais il s'est bien fait taillader. Il vaudrait mieux que vous ne voyiez pas l'illustration dont s'est inspirée cette petite garce de psychopathe. Elle provenait d'un manuel d'anatomie.

Lucy en frémit, avant de poursuivre :

— Elle n'était pas encore allée trop loin lorsque vos gars sont arrivés, mais cela aurait été pire comparé aux autres atrocités, et ils n'avaient pas l'intention de le tuer avant de le lui faire subir.

— Elle ne prétendait pourtant pas qu'elle tuait pour acquérir du pouvoir ni même de la magie. Elle s'était avoué à elle-même son amour de la souffrance comme de la tuerie.

— Et comment le savez-vous ?

— Elle l'a en partie admis avant de mourir.

— Quoi ? ! Elle s'est payé une petite confession de l'assassin ?

— Quelque chose comme ça.

— Patterson a fabriqué la baguette magique de Gilda. Elle connaît tous ceux qui lui ont acheté des accessoires et elle a accepté de

coopérer pour que nous retrouvions leur trace, en échange de notre clémence.

— Risque-t-elle la prison ?

— L'un des tueurs en série était employé par la police, Merry. Nous avons suffisamment de mauvaises relations publiques avec la communauté fey sans en plus aller mettre en tôle la Bonne Fée de L.A.

— Et comment réagissent les Feys au fait que Gilda cherche à les balancer pour retrouver ces objets magiques ?

— Elle a dit que c'était pour leur bien. Ces objets représentent un danger pour la communauté, et elle n'avait pas la moindre idée que sa baguette soit aussi malfaisante.

Sur ce dernier mot, Lucy dessina dans les airs des guillemets.

— À l'entendre, elle est entrée en croisade pour détruire en personne le travail de ce méchant tueur en série.

— Je fais toute confiance à Gilda pour savoir retomber sur ses pieds en se faisant valoir auprès du public, soulignai-je.

— Jeremy et toute l'équipe sont dans la salle d'attente. Adam, l'homme de la vie de Julian, a craqué.

— Et il n'avait même pas encore récupéré après la mort de son frère.

Lucy semblait sérieuse.

— Oui, je m'en souviens. L'année a dû être sacrément éprouvante pour vous, Merry.

Et qu'aurais-je pu en dire ? J'étais totalement d'accord avec elle.

On frappa à la porte. Doyle, Frost et Galen entrèrent.

— Je crois comprendre qu'il s'agit du signal pour que je vous accorde un peu de temps en privé, en conclut-elle avant de les saluer tous et de nous laisser entre nous.

Doyle me prit la main.

— J'ai bien failli ne pas pouvoir l'empêcher de te tuer.

— *Nous* avons bien failli, reprit Rhys en posant la sienne sur ma cuisse.

Galen restait simplement planté là, les yeux rivés sur moi.

— Je te vois venir. Tu vas me dire : « Je te l'avais bien dit », lui lançai-je.

Il acquiesça.

— J'ai vu ce qu'elle a fait à Julian, ainsi que l'image qu'elle a tenté de reproduire. Nous ne pouvions laisser quiconque lui faire ça.

— Mais si nous ne les avions pas initialement attirés dans notre piège, ils ne l'auraient jamais pris pour cible.

— Et si nous avions eu la présence d'esprit d'assigner un garde à chacun de nos amis et collègues humains, cela ne serait jamais arrivé, renchérit Rhys.

Doyle l'approuva de la tête, avant de dire :

— J'ai exclusivement considéré ce « nous » comme les Sidhes et les Feys qui résident avec nous, en oubliant que notre « famille » est plus étendue que ça. Elle inclut Jeremy et tous ceux de l'agence, ainsi que Lucy et certains officiers de police. Tout comme les soldats que tu as sauvés et à qui la Déesse semble porter tellement d'intérêt. Je dois arrêter de penser comme un dieu ne possédant qu'une minime portion de territoire pour envisager une perception plus large des choses.

Ces propos me firent légèrement grimacer.

— Tout ce que Steve voulait était que Douce-Amère grandisse suffisamment pour avoir enfin une partenaire à sa taille, observai-je.

— Mais que voulait vraiment Douce-Amère ? demanda Rhys.

— La mort, répondit Doyle.

— Quoi ? m'exclamai-je.

— Elle m'a vu, Merry. Elle m'a vu là-haut, j'en suis certain, et elle s'est cependant ruée sur ce couteau. Elle t'a encore attaquée en me tournant le dos.

— Peut-être a-t-elle tout simplement pensé que tu serais incapable à cette distance et sous cet angle d'atteindre de ta lame une cible aussi petite qu'elle, observa Rhys. La plupart d'entre nous n'aurions jamais pris le risque de la lancer aussi près de Merry.

— Je ne rate jamais mon coup, rétorqua Doyle.

— Ce que la demi-Fey aurait pu ignorer, Doyle, répliqua Rhys.

— Et alors pourquoi a-t-elle attaqué Merry ? Elle t'avait vu dégainer ton flingue, et son amant était là, en danger. Pourquoi n'a-t-elle pas volé à son secours ? Pourquoi a-t-elle attaqué Merry en me présentant son dos si elle n'avait pas eu l'intention de mourir ?

— Selon moi, une partie d'elle voulait en finir, remarquai-je. Mais je crois que cet autre aspect de sa personnalité appréciait simplement de causer de la souffrance. Elle a dit que cette « autre » voulait grandir pour pouvoir m'éventrer et faire sortir mes bébés, puis pour danser dans notre sang. Elle a dit qu'elle ne parvenait pas à la contrôler.

— Tu penses donc qu'elle avait décidé de mourir en se suicidant par l'intermédiaire de Doyle, dit Galen.

— Non, répondis-je avec un hochement de tête. Je pense plutôt qu'ayant compris que nous allions les tuer tous les deux, elle voulait s'en donner à cœur-joie pour nous causer à tous le plus de souffrance possible. Je pense qu'elle avait compris que de me tuer ainsi que les bébés vous blesserait tous bien plus encore que quoi que ce soit d'autre qu'elle aurait pu imaginer.

Nous nous fîmes très silencieux, à l'écoute de ces sonorités étouffées produites par l'activité intense de l'hôpital qui nous parvenaient de toutes parts.

— Je suis content qu'ils soient morts, admit Galen.

Je lâchai la main de Doyle pour lui tendre la mienne. Il était au

bord des larmes, les yeux tout brillants. Il se pencha en la portant à ses lèvres pour y déposer un baiser.

— Je suis désolé que nous nous soyons disputés, m'avoua-t-il.

— Moi aussi.

— Je n'ai jamais aimé que tu prennes des risques, mais je te fais la promesse de ne plus jamais te saper le moral avant la bataille.

J'eus un sourire, et Rhys lui tapota l'épaule. Doyle se pencha vers moi pour m'embrasser sur les lèvres.

— Deux d'entre nous au moins resteront dans la chambre toute la nuit, dit-il.

— Les meurtriers sont morts, Doyle.

Il me sourit tout en me repoussant les cheveux du visage.

— Il y en aura toujours à l'affût, ma Merry, et lorsque je l'ai vue tenter de te frapper avec cette lame à deux reprises avant de pouvoir ajuster mon tir, j'ai bien cru que mon cœur allait s'arrêter de battre.

— Je l'avais déjà touchée avec ma Main de Chair.

— Mais je l'ignorais.

Puis il m'embrassa à nouveau avant d'ajouter :

— Après ce qui est arrivé à son petit ami Julian, Adam est en train de se faire remonter le moral par Frost, qui le laisse pleurer sur son épaule. Il semblerait que cette expérience de mort imminente lui a fait prendre conscience de ses égarements. Je crois que Julian ne sera plus obligé de venir se faire rasséréner chez nous à sa sortie de l'hôpital.

— Et comment Frost s'est-il retrouvé à lui tenir la main ?

— Je l'ai senti venir, répondit Doyle avec un sourire.

— Tout comme moi, admit Rhys.

— Et moi, en troisième, ajouta Galen. J'aurais volontiers tenu la main à Julian s'il en avait eu besoin, mais Adam l'a traité d'une telle façon que je lui en veux particulièrement pour ça.

Et, comme à un signal donné, Frost fit son entrée. Doyle recula pour lui faire de la place et qu'il vienne me faire des bisous à son tour.

— Adam veut te remercier de tout avoir risqué pour sauver l'homme qu'il aime.

— Qu'il aime maintenant, ah oui ! répliqua Galen.

— Ne me laissez plus tout seul avec lui, dit Frost. Je viens d'en voir deux qui essaient de se planquer dans le coin là-bas.

— Nous assurerons la première garde, annonça Doyle.

Frost opina, et c'est ce qu'ils firent. Et lorsque leurs quatre heures de guet se furent écoulées, Galen et Rhys prirent la relève, puis Amatheon et Adair, Usna et Cathubodua, Saraïd et Dogmaela, Hedera et Brii, jusqu'à ce que je me réveille avec la lumière du jour qui se déversait au pourtour des rideaux, pour trouver à nouveau Doyle et Frost dans la chambre.

— Le docteur a dit que tu pouvais rentrer à la maison aujourd'hui, m'apprit Doyle.

— Vous êtes là. Je m'y sens déjà.

Ils m'embrassèrent chacun à leur tour et nous nous abreuvions de caresses lorsque le médecin entra dans la pièce pour finalement m'autoriser à me lever et à rentrer chez nous.

Certaines nuits, je dors entre mes Ténèbres et mon Froid Mortel, et d'autres nuits, entre Rhys et Galen. Mistral a fini par accepter de partager mon lit avec Barinthus, qui l'aide à s'habituer au monde en dehors de la propriété de Maeve Reed. Mistral semble enfin disposé à se partager avec lui mes faveurs alors même que tous les obstacles ne sont pas encore franchis. Je ne suis pas sûre de ce que ferait Manannan Mac Lir si s'ébattre en ma compagnie lui faisait récupérer autant de pouvoir que Rhys et Doyle.

Il y a des nuits où Royal se joint à nous, et d'autres soirs où Adam et Julian viennent dîner. Jeremy et sa nouvelle compagne humaine sont venus nous voir plusieurs fois, eux aussi. Elle est un peu mal à l'aise avec toutes ces câlineries, de ce fait nous nous abstenons de toucher Jeremy les soirs où il est là avec elle. Uther et Saraid apprennent à se connaître, et si cela allait au-delà de l'amitié, eh bien, après tout, cela ne regarde qu'eux.

Brennan et son unité seront bientôt de retour aux États-Unis. Ils veulent nous payer une petite visite et je n'y vois aucun inconvénient. Je n'ai plus fait de rêves où je me balade dans le désert, mais quelque chose me dit que la Déesse n'en a pas encore fini avec ça, pas plus qu'avec moi. Le gouvernement se l'est ramenée au sujet de l'échantillon de poussière déposé au labo. Ils veulent savoir où nous l'avons prélevé. La vérité semble loin de les convaincre.

Je commence finalement à avoir le bedon, et des inconnus n'arrêtent pas d'essayer de me toucher le ventre comme si j'étais une espèce de Buddha porteur de chance. On m'a dit que cela se faisait dès qu'une femme était enceinte, mais j'en ai vu certaines qui repartaient, le sourire aux lèvres, et des hommes qui serraient la main à Galen comme s'ils étaient de vieilles connaissances. Maeve Reed nous a prévenus qu'elle serait bientôt de retour d'Europe. Il devient urgent de gagner plus d'argent et de trouver du boulot pour tous ceux que nous comptons parmi nous. Et même au cœur d'une telle magie et avec autant de bénédictions, le monde réel nous appelle et, selon moi, c'est le message que la Déesse essaie de nous transmettre. Les Sidhes en Europe furent contraints d'être un peu plus qu'un simple groupe ethnique parmi tant d'autres. Les Sidhes aux États-Unis se planquent dans leurs collines creuses en restant à l'écart des humains. Si vous voulez mon avis, nous sommes supposés faire partie du monde, plutôt que de nous en détacher, mais nous sommes cependant censés rester

Sidhes, des êtres de magie, pour aider ceux qui nous entourent à découvrir celle qui se trouve également en eux, si différente soit-elle.

Fin du tome 8

[1] Dans la mythologie irlandaise, le *fir darrig*, *far dairig* ou, dans l'orthographe irlandaise, *fear dearg* – qui signifie en irlandais et en gaélique « Homme rouge » –, est décrit comme un lutin tantôt gigantesque, tantôt minuscule. On dit de lui qu'il a tendance à forcer les habitants d'une maison à l'accueillir chez eux, et à lui réserver la meilleure place, au coin du feu. Par la suite, il prend ses aises, allant même jusqu'à faire sécher ses vêtements répugnants imprégnés de son horrible odeur au-dessus de l'âtre. Si les habitants se montrent récalcitrants à ses requêtes, on dit que le *fir darrig* leur jouera toute sorte de tours et les harcèlera sans répit.

[2] Également connus sous, le nom de « Chiens de Dando ». Le folklore britannique raconte que, sous une influence démoniaque, ils étaient menés par Dando – soi-disant un méchant prêtre amateur de chasse le jour du Seigneur – et se joignaient à la Meute Sauvage. (N.d.T.)

[3] Cette méthode suicidaire consiste à agir délibérément d'une manière menaçante vis-à-vis d'un représentant des forces de l'ordre dans l'objectif de provoquer une réaction pouvant être fatale, par exemple en se faisant tirer dessus. (N.d.T.)

[4] Un dérameur est employé dans l'industrie du cinéma pornographique afin d'éveiller les sens des acteurs masculins pour leur permettre de jouer les scènes dans lesquelles ils doivent être en érection. (N.d.T.)